



Stephano MARTIN
juniori & amicis.

UNIVERSITY OF
TORONTO LIBRARY

The
Jason A. Hannah
Collection
in the History
of Medical
and Related
Sciences

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



JOURNAL

DE

MÉDECINE,

TRADUIT DE L'ANGLOIS,

DÉDIÉ

*A Monsieur AMELOT DE CHAILLOU,
Intendant de Bourgogne, &c.*

ANNÉE 1781.

TOME PREMIER.



A DIJON,

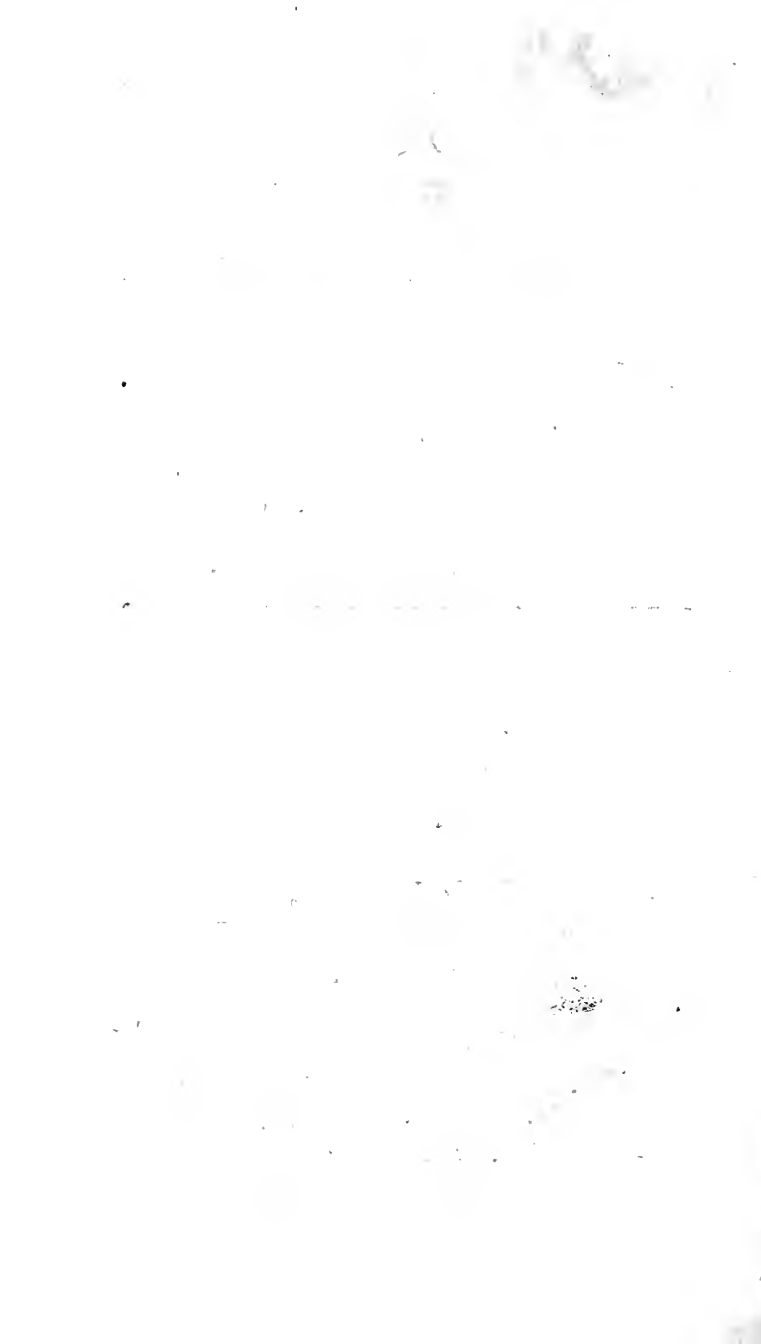
Chez EDME BIDAULT, Libraire, Place Royale,

Et se trouve A PARIS,

Chez THÉOPHILE BARROIS jeune, Libraire;
Quai des Augustins.

M. DCC. LXXXVI.

AVEC APPROBATION,





A M O N S I E U R
AMELOT DE CHAILLOU,
Maître des Requêtes, Intendant
de Bourgogne, Honoraire de
l'Académie des Sciences, Arts
& Belles-Lettres de Dijon, &c.

M O N S I E U R,

S I la reconnoissance publique attache
quelque gloire aux travaux & aux succès
des Savans & des Artistes, elle n'en ac-

corde pas moins aux soins de ceux qui, chargés de veiller au maintien de l'Ordre général, aiment les Sciences & les encouragent.

Vous avez déjà mérité l'amour de nos Concitoyens, par votre goût pour tout ce qui tend à l'utilité publique, & pour tout ce qui intéresse le bonheur de l'humanité; vous daignez encore exciter le zèle de ceux qui courent la carrière des Sciences : ces sentimens, auxquels je dois l'avantage de faire paroître cet Ouvrage sous vos auspices, sont faits pour ajouter aux titres que vous avez à la confiance & à la reconnaissance publiques.

Le Journal anglois de Médecine intéresse en plus d'une manière les progrès de notre Art. La pratique des Médecins anglois tranche tellement sur la nôtre, leur doctrine est si différente de celle que nous suivons dans une infinité de circonstances, que l'Art de guérir doit nécessairement retirer les plus grands avantages des discussions qui feront disparoître ces différences fondamentales,

Et qui rameneront les deux Nations , les plus savantes de l'Europe , à une manière uniforme d'envisager les mêmes objets. C'est dans l'espoir de cette heureuse révolution que j'ai entrepris ce travail , auquel vos bontés m'encouragent.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect ,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur ,
G. MASUYER, D. M. &c.



LETTRE

DE M. SAMUEL FOART SIMMONS,
*Docteur en Médecine , de la Société
Royale de Londres , Membre de plu-
sieurs Académies, Médecin en chef de
l'Hôpital St. Luc, Auteur du Journal
de Médecine de Londres, &c. &c.*

A M. MASUYER, *D. M. de l'Académie des
Sciences , Arts & Belles-Lettres de Dijon, &c.*

POUR SERVIR DE PRÉFACE A CETTE
TRADUCTION.

MONSIEUR,

PLEIN de zele pour l'intérêt de l'humanité , & pour l'avancement d'un Art dont je fais mon unique étude , lorsque je m'engageai à publier ce Journal, je ne me proposai que de répandre parmi mes Compatriotes les connoissances utiles & les découvertes que les différens Peuples de l'Europe font en Médecine. En faisant part à l'Angleterre des progrès de cette Science chez les Nations étran-

geres , je fouhaitai engager mes Conci-
toyens à faire eux-mêmes de ces obser-
vations , qui reculent les bornes de l'Art ,
& à me les communiquer , afin qu'elles
en devinssent plus généralement utiles. Je
desirai cependant , dans les commence-
mens , de rester inconnu , jusqu'à ce que
je fusse assuré que mon Journal seroit
accueilli par le Public. Je l'annonçai en
conséquence comme l'Ouvrage d'une
Société de Médecins , & j'étois fondé à
lui donner ce titre , car plusieurs de mes
Confreres approuverent mon projet , &
m'avoient promis d'y travailler. Il en
parut en conséquence un Cahier tous
les mois , pendant la premiere année :
mais au bout de ce temps , & par les
raisons que j'ai détaillées dans ma Pré-
face du second volume , je crus devoir
changer cet ordre , & je n'en publiai
plus qu'un Cahier tous les trois mois ;
de maniere qu'aujourd'hui chaque vo-
lume est divisé en quatre parties , &
chaque partie en trois sections.

Dans la premiere section de chaque
partie , je donne les Essais & les Obser-
vations qui m'ont été communiqués.
Dans le commencement j'étois quelque-
fois obligé d'en emprunter d'Ouvrages

déjà imprimés ; mais aujourd'hui , les Observations que me fournissent mes Correspondans , sont en assez grand nombre , pour me mettre à portée de remplir cette section de pieces originales , de la plus grande importance. Je prie les personnes qui veulent bien contribuer à cet article de mon Journal , de se borner aux faits & aux remarques les plus naturelles , de les exposer d'une maniere aussi concise que la nature du sujet peut le comporter ; de ne se permettre aucune discussion hypothétique ; & de ne point se jeter dans une vaine érudition , défaut qui a fait dire au grand Bacon , en parlant des Ecrivains de Médecine de son temps : *Plurima in eâ video à Scriptoribus iterata , addita pauca.*

La seconde section est réservée aux extraits des livres nouveaux. Je donne à ces extraits autant d'étendue que les bornes de l'Ouvrage peuvent le permettre ; & parmi le grand nombre de ceux qui paroissent , je ne parle que de ce qui est le plus utile aux Médecins , m'attachant principalement aux Mémoires des différentes Académies , parce que ce sont ces fortes d'Ouvrages que l'on rencontre le plus souvent dans les grandes Villes

& dans les grandes Bibliothèques. Je ne rends compte que des articles de ces livres qui intéressent particulièrement les Médecins, & je me contente ordinairement d'indiquer le titre de ceux qui ont un rapport particulier avec la Chymie, l'Histoire naturelle, & les autres Sciences qui ne sont pas essentiellement liées à la Médecine, afin que ceux de mes Lecteurs qui pourroient désirer les connoître, sachent où les trouver.

La troisième section contient un catalogue des livres nouveaux dont je ne puis pas rendre un compte détaillé; mais j'expose en peu de mots les faits, la doctrine ou les circonstances qui les rendent recommandables. Il y a peut-être quelques bons livres & beaucoup de mauvais dont je ne dis rien, soit parce que je n'ai pas eu occasion de les lire, ou parce qu'ils ont déjà été annoncés par quelque autre Journal, ou parce que je ne puis parler de tous, sans excéder les bornes de mon Journal, ou enfin, ce qui m'arrive pour les mauvais Ouvrages, parce que je ne veux pas décrier ce que je ne puis louer.

Après vous avoir donné une idée du plan de l'Ouvrage, il ne fera pas hors

de propos de vous expliquer par quels moyens je me mets au fait de tout ce qui se passe en Angleterre ou dans les autres Pays de l'Europe , relativement à la Médecine. Le principal de ces moyens consiste dans des liaisons que j'ai l'honneur d'entretenir avec différentes Sociétés de Savans , & dans une correspondance assez étendue , au sujet de laquelle j'ai les plus grandes obligations à l'illustre Président de la Société royale de Londres , le Chevalier *Banks* , si justement célèbre dans toute l'Europe , à raison de ses voyages , entrepris pour l'utilité de la Science , & qui fait imprimer , avec des frais immenses , un grand Ouvrage de Botanique , qui transmettra son nom à la postérité la plus reculée. Ce généreux Amateur des Sciences & des Arts a créé une Bibliothèque des plus complètes d'Histoire naturelle , qui est confiée aux soins de M. *Dryander* , Savant Suédois. Tout amateur des Sciences qui a l'honneur d'être reçu chez M. *Banks* , a non-seulement le privilège de parcourir tous les jours cette superbe Collection , mais encore d'emporter chez lui tel livre qui lui plaît. Entr'autres Ouvrages qui augmentent chaque jour

cette Bibliotheque , font les Mémoires de toutes les Académies de l'Europe , & une prodigieuse quantité de livres relatifs aux différentes branches de la Médecine. Cette correspondance journaliere est encore soutenue par un grand nombre de Journaux & de Gazettes , que *M. Banks* fait venir par la poste.

Avant de finir cette Lettre , qu'il me soit permis de vous faire observer , Monsieur , que désormais ne devant plus écrire pour les seuls Médecins de mon Pays , mais encore pour ceux d'une Contrée beaucoup plus considérable que l'Angleterre , ma tâche devient plus difficile. Pour mériter les suffrages de tout le monde , j'aurai à surmonter les obstacles que me présenteront les différens systêmes, les préjugés différens , & les différentes méthodes que suivent ces Médecins , conséquemment aux principes qu'ils ont reçus. Mais ce qui me rassure dans une circonstance si délicate , c'est que je pourrai dire avec confiance à mes Lecteurs , avec Horace :

Si quid novisti rectius istis
Candidus imperti , si non , his utere mecum.

Londres , le 14 Octobre 1784.

P R É F A C E

D U T R A D U C T E U R.

Nous donnons aujourd'hui la Traduction des premiers Cahiers du Journal de Médecine anglois , qui ont paru à Londres pour la première fois dans les mois de Janvier & Février 1781. On peut être surpris que l'on se soit avisé aussi tard en Angleterre de ce genre de travail , dont l'utilité pour les Sciences est généralement reconnue ; & l'on peut être surpris sur-tout de ce que les Médecins anglois ont montré aussi peu d'empressement à nous imiter , sur un article essentiel à la plus difficile de toutes les Sciences.

Par l'importance des matieres qu'il contient , & par la maniere dont elles y sont traitées , le Journal anglois répare le tort que les Médecins de cette Nation pouvoient avoir aux yeux de l'Europe , de s'être occupés si tard de ce moyen d'instruction.

Ceux qui liront attentivement cet Ouvrage , se convaincront que les Médecins anglois ne sont point au dessous de l'idée que l'on s'en forme généralement , sur-tout s'ils veulent un peu se dépouiller des préjugés de l'éducation , & de la bonne opinion que nous avons de nos lumieres en France. On taxe parmi nous les Médecins anglois d'empirisme , mais cet empirisme est celui des Hippocrate & des Sydenham : ils ne s'en sont jamais départis. J'ai entendu des Maîtres de l'Art regretter cet empirisme , par lequel la Science est parvenue au point où nous la voyons , & qui vaut bien la loquacité que Boërhaave a introduite dans les Ecoles , quelques services qu'il ait d'ailleurs rendus à la Médecine.

Quoi qu'il en soit , je ne prétends point prononcer ici sur la supériorité entre les deux Nations ; mon seul but , en publiant le Journal anglois de Médecine , a toujours été , ainsi que je l'ai annoncé dans mon Prospectus , de mettre les François en état de prononcer ; & en les avertissant de se défier des préjugés de leur éducation , je n'ai d'autre intention que de les engager à examiner de plus près ce qui leur paroîtra

condamnable au premier coup d'œil. Je leur offre ce que des gens éclairés ont pensé sur les mêmes objets dont ils font le sujet de leurs méditations; c'est à eux à discuter & à choisir : les erreurs mêmes de nos voisins doivent servir à notre instruction.

Le Journal de Londres fut d'abord annoncé comme l'Ouvrage d'une Société de Médecins, puis continué par l'Auteur de l'entreprise, le Dr. S. F. Simmons, seul, ainsi que ce Médecin l'explique dans sa Préface. Nous croyons devoir retrancher des premiers volumes tout ce que la nouveauté ou la circonstance pouvoient rendre intéressant, dans le temps où leurs différens Cahiers paroissent. C'est ce que nous avons déjà fait dans ce N°. où nous avons fait entrer les deux premiers Cahiers qui parurent : nous continuerons à élaguer ainsi tout ce qui est devenu inutile, &, par ce moyen, nous diminuerons le nombre des volumes que nous aurions été obligés de publier, si nous eussions voulu tout traduire.

En conséquence des retranchemens que nous sommes permis de faire, nous réduirons chaque Numéro des volumes

vj PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

déjà imprimés , à trois sections. Ils en avoient quatre. La section que nous supprimons , parce qu'elle se trouve déjà supprimée dans les Cahiers que l'Auteur publie aujourd'hui , ainsi qu'on l'a pu voir dans les quatre Parties de 1785 , dont la traduction vient de paroître , est celle qui avoit pour titre Nouvelles de Médecine & de Philosophie : elle étoit la plus courte & la moins intéressante pour l'avancement de la Science. Il y étoit question des changemens de Professeurs dans différentes Universités ; des Manuscrits annoncés aux Académies ; de la mort des Médecins célèbres : annonces bonnes pour le moment où on les fait , mais qui perdent tout leur intérêt par le laps du temps. Au moyen de cette suppression , les premiers volumes ressembleront davantage aux derniers.

L'accueil favorable qu'un grand nombre de Médecins du premier mérite ont fait à notre travail , & les avantages que la Médecine doit en retirer en France , nous engagent à le continuer avec un nouveau zele.

JOURNAL

JOURNAL DE MÉDECINE
DE LONDRES,

POUR L'ANNÉE 1781.

I^{ere}. PARTIE.

SECTION PREMIERE.

EXTRAITS.

- I. *Clinical experiments, histories and dissections, &c. Ouvertures de cadavres, observations & expériences cliniques; par Francis Home, D. M. l'un des Médecins de Sa Majesté, Membre du College Royal de Médecine d'Edimbourg, Professeur de Matière médicale en l'Université de la même Ville, in-8°. chez Treech, à Edimbourg; chez Murray, à Londres, 1780.*

IL y a déjà long-temps que l'on reconnoît les avantages qui résultent, pour les Etudiants en Médecine d'Edimbourg, de l'institution du Quartier clinique de l'Hôpital de cette Ville. On choisit pour ce Quartier les maladies les mieux caractérisées, les plus rares, & les especes les plus variées de maladies,

tant aiguës, que chroniques. On dresse tous les jours un rapport très-circonstancié de tous les symptômes qui appartiennent à chaque maladie en particulier, & dans les cas pressans, dans les maladies aiguës, on prend la même précaution deux fois par jour, en présence des Etudians. On leur remet sous les yeux ces rapports, lorsque la maladie dont il s'agit fait le sujet d'une leçon clinique. Les leçons cliniques se font deux fois par semaine, en hiver & en été. On sent assez quels sont les avantages d'une pareille institution dans un College de Médecine; mais ces avantages ne se bornent point aux Etudians seulement: entre les mains d'un Observateur exact, cet établissement peut devenir une source de connoissances nouvelles, qui recule les bornes de l'Art. Tel est le sentiment du D^r. Home; & c'est d'après ce sentiment, qu'il a publié l'Ouvrage dont il est question. Son Livre est le résultat des observations qu'il a faites dans le Quartier clinique pendant deux étés, & six années de suite pendant une partie de l'hiver.

L'Ouvrage est divisé en vingt-quatre sections. Dans la première, l'Auteur rend compte des expériences qu'il a faites, pour s'assurer du moment le plus favorable pour administrer le kina dans les fièvres intermittentes. Il observe que jusqu'ici on l'a donné à trois différens périodes: immédiatement avant l'accès, immédiatement après, & pendant l'intervalle entre deux paroxismes, mais jamais pendant le paroxisme. Lorsque l'on commença à faire usage de ce remède, on le donnoit à deux

dragmes deux heures avant le paroxisme; mais Sydenham, Torti & Cleghorn pensent qu'il ne produit pas d'aussi bons effets avant, qu'après l'accès. L'Auteur rapporte quatorze expériences d'après lesquelles il conclut, 1°. que le kina réussit mieux dans le traitement des fièvres intermittentes, lorsqu'on le donne à la fin d'un paroxisme, ou quarante heures avant le retour de l'accès suivant; qu'alors, dis-je, il réussit mieux que quand on le donne deux, trois ou quatre heures avant. Chez huit des quatorze malades auxquels il a été administré immédiatement avant l'accès, il n'a pas prévenu le retour du paroxisme, tandis qu'on a réussi à guérir les cinq auxquels on l'a administré immédiatement après le paroxisme. Aussi l'Auteur est-il persuadé que la même quantité de kina, dont il employoit en général une demi-once, guérit le plus souvent une fièvre intermittente, lorsqu'on l'administre à la fin du chaud du paroxisme, & ne la guérit point, si on ne l'administre qu'une ou même quatre heures avant l'accès. 2°. Que le kina, administré peu de temps avant l'accès, en augmente l'intensité, parce qu'il est de nature à rester dans l'estomac, sur-tout lorsqu'on le donne en poudre. 3°. De ce que le kina, administré à des intervalles plus éloignés du paroxisme, réussit mieux, il suit qu'il faut un certain temps avant qu'il produise son effet. 4°. Que le temps qu'il faut avant qu'il produise son effet, peut faire croire que son action ne se borne pas à l'estomac ou aux nerfs de ce viscere, mais qu'il pénètre dans le système

vasculaire , & que c'est principalement là où il exerce son action. 5°. Il paroît qu'il n'y a pas beaucoup de différence entre les effets du kina donné après l'accès , soit que la fièvre soit quotidienne , soit qu'elle soit tierce. Quant à ce qui regarde ces conséquences , qu'il nous soit permis d'observer que nous avons souvent fait prendre une demi-once de kina dans les deux heures qui précèdent le paroxysme ; quelquefois il a manqué son effet , d'autres fois , & le plus souvent , il a prévenu l'accès ; & nous n'avons jamais vu qu'il ait ajouté à l'intensité du paroxysme. Quoi qu'il en soit , nous sommes persuadés , d'après des opérations répétées , que la meilleure méthode pour administrer ce remède , est de le faire prendre à la fin d'un paroxysme.

Dans la seconde section , l'Auteur fait part de ses expériences sur le *typhus* nerveux ou fièvre lente nerveuse , ainsi qu'il l'appelle. Cette maladie , à ce qu'il paroît , est la maladie la plus commune à Edimbourg , où l'on ne voit que très-rarement une vraie synoche , même parmi le Peuple. Dans quelques cas de cette espèce , l'Auteur a essayé le kina , & dans l'un , qui étoit accompagné de difficulté de respirer , il lui a paru que ce remède avoit produit de mauvais effets ; il croit qu'il a été utile dans trois autres. Quand il y a des sueurs générales symptomatiques , des frissons , ou un peu de soif & de sécheresse , l'Auteur pense que l'on peut l'employer avec avantage , ses effets sur bien des points , étant semblables à ceux du vin , avec cette différence , qu'ils se

font sentir plus tard, & qu'ils sont plus durables que ces derniers. — Dans cinq autres cas de typhus, le Dr. Home a essayé la teinture de cantharides, qu'il considère comme un remède innocent, pris à la dose de vingt gouttes, trois fois par jour. Le seul effet sensible qu'il lui ait vu produire, étant celui d'une sensation de chaleur à l'estomac, à l'exception d'un malade, chez lequel il excita des tranchées. En combinant la teinture des cantharides avec le mucilage de gomme arabique, il en a porté la dose dans les maladies de la peau, jusqu'à trente-cinq gouttes, quatre fois par jour, & jusqu'à cinquante gouttes, dans un diabète, sans aucun effet sensible sur les voies urinaires. Le Docteur Home conclut de sept cas de typhus, dans lesquels il a employé les vésicatoires seuls, & sans autres remèdes; qu'ils ne sont pas fort utiles dans cette maladie, parce que cinq de ses malades n'en ont pas été sensiblement soulagés, & que leurs bons effets, chez les deux autres, lui ont paru équivoques. L'Auteur cherche à expliquer ce fait, par l'observation suivante. L'effet stimulant des vésicatoires, dit-il, ne durant que deux ou trois heures, ce temps est trop court pour faire beaucoup de bien, leur effet antispasmodique qui suit, leur effet stimulant étant de beaucoup plus longue durée, ils doivent faire beaucoup plus de mal que de bien. Le Dr. Home s'est peut-être trop pressé de conclure dans ce cas-là; car nous avons souvent éprouvé les meilleurs effets des vésicatoires dans le *typhus*. Il recommande dans cette maladie l'application du

vésicatoire aux tempes, non pas pour combattre la fièvre, mais uniquement pour soulager le mal de tête, & il nous dit avoir souvent éprouvé leur efficacité, lorsqu'il a été question de remplir cette indication. L'Auteur avance que l'on y parviendra facilement en saupoudrant le vésicatoire de camphre; le D^r. Greenfield avoit déjà avancé la même chose il y a long-temps, mais sans preuve suffisante. Nous avons vu des stranguries occasionnées par les vésicatoires, quoique l'on saupoudra la partie de camphre, & que l'on fit prendre ce remède en même-temps à l'intérieur. M. Home parle ensuite de l'effet des fomentations sur les jambes. Il a essayé cette méthode dans sept cas, il a éprouvé que le pouls devenoit plus fort, que les malades étoient plus disposés au sommeil, & que la peau entroît en moiteur. Comme les bons effets des fomentations sont dus au stimulus qu'elles excitent, L'Auteur avertit que la chaleur soit au centieme degré du thermometre de Farenheit, parce que si elle est plus bas, le stimulus sera moindre, & produira un plus grand relâchement. Ce Médecin a administré le camphre à cinq malades, mais il a encore des doutes sur ses bons effets, & il renvoie à d'autres expériences pour se décider. D'après les vertus calmantes de cette substance, il paroît disposé à croire qu'elle est plutôt dangereuse qu'utile dans le typhus; mais nous croyons devoir observer ici que les propriétés calmantes du camphre n'ont pas encore été démontrées assez rigoureusement, & le D^r. Home ne peut

pas manquer de savoir que Sir John Pringle, qui a éprouvé ses bons effets dans les fièvres malignes, les attribue à sa vertu antiseptique. Ce Savant parle ensuite des effets du tartre émétique & de la poudre de James, dans dix-sept cas de typhus. Il donne la préférence à la poudre de James, parce qu'il a trouvé son action beaucoup plus douce, & qu'elle procure un état beaucoup plus tranquille, & un sommeil plus doux, ce que l'émétique ne produit que très-rarement. L'émétique, ajoute l'Auteur, agit davantage sur le canal intestinal, la poudre de James porte plus à la peau. Si nous voulons stimuler violemment les organes par lesquels se font les évacuations, il faut avoir recours au tartre émétique. Mais dans le délire, lorsqu'il y a insomnie, diarrhée ou irritation du bas-ventre, l'Auteur prétend que l'on doit préférer la poudre de James. Dans huit cas de typhus, il a donné depuis vingt jusqu'à vingt-cinq gouttes de la teinture thébaïque, à l'heure du coucher, & il l'a vu produire un sommeil tranquille, sans aucun mauvais effet. L'Auteur a essayé sur un malade la grande bardanne que on a employée en Moscovie, dans une fièvre maligne, qui y a régné il y a quelques années; mais il n'a retiré de ce remède aucun avantage sensible, quoiqu'il l'ait donné à la dose d'une dragme, trois fois par jour.

Le sujet de la troisième section est une espèce de fausse pleurésie, qui a régné dans le Quartier clinique, en Décembre 1776. Les symptômes caractéristiques de cette maladie

étoient un point très-douloureux, une toux sèche & continuelle, un grand mal de tête, une respiration laborieuse, un pouls vif & foible. Comme cette maladie étoit courte, & comme elle étoit sans danger, la plus grande attention de l'Auteur se portoit à en modérer les symptomes.

Dans la quatrième section, le D^r. Home rapporte deux observations de fièvre puerpérale, l'une des malades se rétablit, l'autre mourut le sixième jour. Après être entré dans de longs détails sur les causes & le traitement de cette maladie, telle qu'il l'a vue, & telle que d'autres l'ont vue, l'Auteur finit par dire que nous en connoissons peu la nature, & que nous en connoissons encore moins le traitement : que tous nos soins doivent se porter à la prévenir, ce à quoi l'on parviendroit sûrement, en renouvelant assez l'air des chambres, en ne laissant point les rideaux fermés, en écartant le feu, en n'accablant point les malades de couvertures, en défendant toute nourriture tirée du regne animal, excepté aux femmes sujettes aux maladies de nerf, & en évitant la compression des bandages après l'accouchement.

Dans la cinquième section, l'Auteur rapporte un cas de rougeole, dans lequel la malade, c'étoit une femme âgée de vingt-quatre ans, mourut le quinzième jour. A l'ouverture du cadavre, la trachée artère se trouva remplie d'une matière purulente.

La sixième section contient des expériences sur quelques remèdes employés dans la phthisie pulmonaire. M. Home a essayé l'acide vitriolique

sur trois malades, mais sans aucun bon effet; ce remède a toujours excité les selles. Il a donné à l'un de ces malades, depuis 10 jusqu'à 15 grains d'alun, pour arrêter la diarrhée; mais le malade ne s'en trouva pas mieux, & son pouls parut plus vif. Ce même malade a encore pris le kina à la dose d'une demi-dragme, quatre fois par jour, pendant quinze jours; au bout de ce temps, tous les symptômes parurent sensiblement augmentés: pendant neuf autres jours, le Dr. Home lui fit prendre l'amidon, mais sans avantage réel. Ce Médecin rapporte quatre expériences, pour prouver que l'air méphitique peut être de quelque utilité; mais il observe avec raison qu'il faut de nouvelles épreuves pour s'assurer de ses effets; dans cette maladie, il a essayé sur deux malades la vapeur de l'encens, mais il l'a abandonnée comme étant trop irritante.

La septième section est consacrée à la maladie noire d'Hippocrate, *morbus niger*, *νσσς μελαινης*. Les selles noires qui caractérisent cette maladie, que les anciens & quelques modernes ont attribuées à l'atrabile, ne paroissent être dues qu'à l'effusion du sang dans le canal intestinal. Le Dr. Cullen, dans sa Nofologie, n'en a point fait une maladie particulière, & avec raison. Le Dr. Home a éprouvé l'utilité des laxatifs doux, & de l'acide vitriolique combiné avec la gomme arabique dans cette maladie.

Dans la huitième section il détaille ses expériences sur le *rhododendron chrysanthum* de Linné, dont on a fait usage en Sibérie, comme

d'un remede contre le rhumatisme. Il est astringent, & paroît être un puissant calmant. On le donne en infusion, depuis une demi-dragme jusqu'à trois dragmes; l'Auteur ne l'a essayé que dans trois cas, & d'après le peu de succès qu'il en a obtenu, il conclut qu'il est bien inférieur à une infinité d'autres remedes auxquels on a recours dans cette maladie. L'un des malades, traité sans succès avec le *chrysanthum*, a été guéri presque du jour au lendemain par la poudre de Dover.

La neuvieme section renferme une observation sur une céphalalgie mortelle. A l'ouverture du cadavre, on trouva beaucoup d'eau dans les ventricules du cerveau & autour de la moëlle alongée; on remarqua des hydatides adhérentes au plexus choroïde, & du sang répandu entre la pie-mere & la tunique arachnoïde, près de la faux sur l'hémisphere gauche.

On trouve dans la dixieme section deux observations d'*albugo* ou *leucoma*, guéris, à ce que l'Auteur pense, avec la fomentation de Sir Hans Sloane; quoi qu'il en soit, c'est ce que l'on ne peut pas admettre sans restriction, puisque, dans ces deux cas, on a employé la saignée, les laxatifs, les vésicatoires, &c.

La section suivante, l'une des plus longues, est consacrée aux antispasmodiques. Le premier, suivant l'Auteur, est la *frayeur*. Il rapporte l'observation d'une femme hystérique, qui, à la suite d'une frayeur, se trouva soulagée pendant cinq jours; mais les symptomes reparurent au bout de ce temps. Le second est

Le bain froid. — L'Auteur a essayé ce remède sur un malade qui avoit une convulsion du côté gauche , mais il excita un violent accès. Le troisieme est la saignée , elle lui a paru fort avantageuse dans deux cas d'affection hystérique , à la suite de l'amenorrhœa : dans deux cas d'asthmes , elle a été inutile ; mais dans deux autres cas , elle a soulagé les malades. Chez un enfant épileptique , la saignée lui a paru avoir fait du mal dans trois cas de hoquets , que l'Auteur considere comme idiopathiques , quoiqu'ils nous paroissent n'avoir été que symptomatiques & dépendans de l'hystéricisme , elle a été utile , nous ne pouvons nous empêcher de nous récrier ici sur les étranges conclusions que le Dr. Home tire quelquefois de ses observations , parce que ces trois malades affectés de hoquets étoient des femmes ; il en conclut que les femmes sont plus sujettes à cette affection , que les hommes , & parce que deux de ces trois malades étoient filles , il se dépêche d'en conclure que les filles y sont plus exposées que les femmes..... Le 4^e. antispasmodique est l'électricité. — L'Auteur ne donne assurément pas des preuves bien convaincantes de l'efficacité de ce remède. Dans un cas (c'étoit un hoquet) il ne l'a employé que pendant quatre jours , & dans un autre , (c'étoit dans le *tremor palpitans* de Sauv.) il ne l'a employé que pendant cinq jours. Le cinquieme , ce sont les vésicatoires. — Il rapporte neuf observations où il les a employées , conclut de ces neuf observations , que les vésicatoires ne lui ont pas paru être un antispasmodique fort puissant ;

mais nous ne pouvons nous empêcher de dire que la plupart de ces observations, telles qu'il les rapporte, nous paroissent devoir prouver tout le contraire. Dans le premier cas, par exemple, c'étoit celui d'une jeune femme de dix-huit ans, qui avoit un hoquet, lequel avoit résisté à un grand nombre d'autres remèdes. Un vésicatoire est appliqué le 1^{er}. Août le long des fausses côtes, dans la direction du diaphragme, & le hoquet ne reparut plus, excepté le 4, dit le Dr. Home : le 6, la malade fut renvoyée parfaitement guérie. Dans la seconde observation, c'étoit encore un hoquet ; on appliqua un vésicatoire sur la fin de la maladie, qui fut guérie en trois jours : il en a été de même chez le troisième malade, quoique le hoquet soit revenu deux fois après ce temps-là. Chez un autre il enleva la douleur quoiqu'il ne rétablît pas la difficulté de respirer dans les autres cas, qui étoient des asthmes convulsifs, les vésicatoires n'ont pas paru avoir un bon succès. En général cependant nous les avons trouvés utiles dans cette maladie. Le sixième, la valeriane. — Le Dr. Home rapporte neuf observations d'affections spasmodiques, dans lesquelles il a administré ce remède, sans beaucoup de succès, il n'a été utile que chez une malade âgée d'environ cinquante-trois ans, qui avoit essuyé pendant deux mois des vertiges & des palpitations. Il est à remarquer, cependant, que cette femme a été la seule qui en ait continué l'usage pendant plus de dix jours, elle l'a pris pendant onze, à la dose d'une dragme & demie, quatre fois par jours ; les

autres malades ne l'ont pris que depuis deux scrupules à une dragme , & ils en ont cessé l'usage au bout de six jours, excepté une femme qui l'a pris pendant dix. Nous n'avons jamais observé de bons effets de ce remede , que lorsqu'il a été employé à hautes doses souvent répétées. Septieme, le musc. — Dans six observations d'affections spasmodiques simples, l'Auteur a fait prendre depuis dix jusqu'à quinze grains de cette substance , deux ou trois fois par jour , sans aucun avantage. De plus fortes doses auroient peut-être été plus efficaces. Huitieme , le camphre. — D'après les effets de ce remede dans six observations , le Dr. Home le considere comme un plus puissant antispasmodique que le musc , en ce qu'il ralentit les mouvemens du poulx : il pense qu'il est sur-tout indiqué dans le spasme inflammatoire , mais il trouve que ses effets ne sont pas de longue durée , & que la maladie est sujette à des retours , il l'a donné en général à dix grains trois fois par jour. Neuvieme, le castor. — L'Auteur l'a donné sans succès dans trois cas d'affections spasmodiques ; mais dans les cas d'affections spasmodiques accompagnés de fièvre , l'Auteur en a retiré de grands avantages , en ce qu'il ralentit la circulation , & agit comme sédatif. Dixieme , l'assa foetida. — Le Dr. Home pense que ce remede est un grand antispasmodique ; mais comme il augmente la circulation & la chaleur , il nous prévient sur son usage dans les cas d'affections inflammatoires. Onzieme, l'éther vitriolique. — Ce remede lui a paru utile dans les cas d'affection hystrérique ; sur huit malades il en a guéri trois,

& soulagé deux. Le Dr. Home observe que les bons effets de l'éther n'augmentent pas comme les doses que l'on en prend , il a réussi avec plein une cuiller à thé de ce fluide , prise deux ou trois fois par jour , tandis qu'il a échoué à de plus hautes doses. Douzieme , le kina. — L'Auteur parle de cette substance comme d'un excellent antispasmodique , dans les affections spasmodiques simples ; il lui a réussi dans sept cas , qui étoient de nature très-éloignée de l'inflammation. Treizieme , l'artemise. — Il n'a essayé ce remede qu'une fois , & il a réussi après même que l'on eut employé l'assa foetida & le kina. Il donnoit une dragme des feuilles de cette plante en poudre quatre fois par jour. Quatorzieme , la pivoine. — Il a donné la racine de cette plante , dont les anciens faisoient beaucoup d'usage , comme antiépileptique , dans deux cas , à la dose d'une demi-dragme , quatre fois par jour , & cela sans effets. Le quinzieme , le *viscus quercinus* , ou gui de chêne. — Il l'a employé dans un autre cas d'épilepsie , mais sans fruit. L'Auteur parle aussi peu favorablement des extraits de juisquiamoine , des feuilles d'oranger , & des fleurs du cardamine pratensis ; aucune de ces substances , suivant lui , ne possède des propriétés antispasmodiques. Seizieme , l'opium. — Ce remede ne lui a pas paru avantageux dans les cas d'épilepsie & autres affections convulsives ; mais , dans deux cas d'hystérisme , il l'a trouvé très-efficace , les deux malades furent guéries : dans un cas d'asthme il soulagea considérablement le malade. Le Dix-septieme , le cuivre ammoniacal. — L'Auteur a

essayé ce remede dans quatre cas ; mais tous l'effets qu'il a produit , a été de suspendre l'accès chez un malade pendant un jour. Dix-huitieme, les fleurs de zinc. — Depuis la découverte que Gaubius a faite du remede empirique de Ludeman , on a fait un grand usage de cette substance dans les cas d'épilepsie & autres affections spasmodiques, le Dr. Home l'a essayé dans quatre cas d'épilepsie , deux d'asthme, un d'hemitotonos & deux d'hystéricisme. Il a été avantageux dans les cas d'épilepsie , mais peu utile , & même inutile dans les autres cas. Il l'a d'abord donné à très-petites doses, qu'il a portées par degrés chez quelques malades jusqu'à une demi-dragme , deux fois par jour. En général ce remede a donné des nausées , il a rarement agi comme purgatif, quelquefois comme diaphorétique , & souvent il n'a eu aucun effet sensible. Dix-neuvieme, le mercure. — Ce remede , qui fut d'abord recommandé comme antispasmodique , dans les *Essais & Observations physiques & littéraires*, a réussi entre les mains de l'Auteur , dans deux cas remarquables, l'un de *trismus clonicus* , & l'autre de spasme de la gorge : cette derniere affection n'avoit cédé à aucun autre remede ; mais le mercure a échoué deux fois dans les palpitations , deux fois dans l'asthme , une fois dans l'hystéricisme & l'hemitotonos. L'Auteur termine cette section par les réflexions suivantes , que nous allons rapporter dans ses propres termes.

« On ne peut voir sans douleur , qu'avec une si grande quantité d'antispasmodiques

» les plus recommandés , on obtienne si peu
 » de guérisons avec tel remede en particulier.
 » On voit qu'il n'y a point de spécifique sur
 » lequel on puisse compter dans toutes les
 » circonstances ; mais qu'il faut varier nos
 » remedes ; car l'un peut fort bien réussir ,
 » lorsque les autres ont échoué. Cette infidé-
 » lité des antispasmodiques ne dépend peut-
 » être pas tant de l'opiniâtreté des maladies ,
 » ou de l'insuffisance des remedes , que de la
 » disette d'expériences exactes , suivies d'un
 » détail très-circonstancié des maladies dont
 » il est question. C'est-là un des plus grands
 » défauts de la matiere médicale ; c'est ce qui
 » a arrêté les progrès de la Médecine , & a
 » retenu cette science dans un état d'incer-
 » titude : au lieu que si l'on avoit dépeint
 » les symptomes des maladies , & les circon-
 » stances dans lesquelles on a administré les
 » remedes , on auroit déduit des regles géné-
 » rales & des principes invariables. C'est pour
 » remédier à ce vice , & pour donner un
 » exemple de ce qui seroit essentiel aux pro-
 » grès de la Médecine , que j'ai recueilli les
 » expériences précédentes.

» On n'accorde pas le même degré de con-
 » fiance à tous les antispasmodiques : je ne
 » connois cependant point d'Auteur qui ait
 » essayé de comparer les vertus de ces re-
 » medes les unes avec les autres : on laisse
 » chaque Médecin porter , d'après sa propre
 » expérience , le jugement qu'il lui plaît. Mais
 » un Médecin peut vieillir dans la pratique ,
 » sans acquérir un nombre de faits suffisans
 » pour

» pour pouvoir se décider. Si , d'après les
 » expériences précédentes , qui sont en assez
 » grand nombre , j'osois faire cette compa-
 » raison , je les diviserois en quatre classes ,
 » suivant leur efficacité. Je placerois dans la
 » premiere les plus foibles, tels que les fleurs
 » d'orange , fl. cardam. artémise , pivoine , le
 » viscus quercinus , l'ext. hyoscyam. castor.
 » musc , le cuivre ammoniacal , l'électricité ;
 » dans la seconde , le frayeur , le camphre ,
 » les fleurs de zinc , les vésicatoires ; dans
 » la troisieme , l'assa-fœtida , l'éther , le mer-
 » cure ; dans la quatrieme , le kina , l'opium ,
 » la saignée. Chacun pourroit les juger dans
 » cette distribution , d'après ce qu'il en auroit
 » éprouvé. Comme c'est par les expériences
 » précédentes que j'ai été conduit à les ran-
 » ger dans cet ordre , je pourrois en changer
 » par la suite , si j'y étois conduit par de
 » nouvelles expériences. Quoi qu'il en soit ;
 » il est bon d'avoir quelque'idée fixe , parce
 » qu'il est plus facile de changer par la suite
 » un ordre quelconque , que de se déterminer
 » dans le principe sur celui qu'il faut choisir.
 » Un des principaux motifs que j'ai eu dans
 » ces expériences , a été de découvrir dans
 » quels cas principalement chacun de ces
 » remedes en particulier pouvoit convenir :
 » je crois y avoir également réussi. On peut
 » observer que la plupart des antispasmodi-
 » ques , outre leur vertu antispasmodique pri-
 » mitive , possèdent des propriétés secondai-
 » res , qui ont une grande influence sur leurs
 » effets. Outre que la plupart possèdent des

» qualités laxatives & fudorifiques , que d'au-
 » tres ne poffèdent pas , ils peuvent être
 » diftingués en ftimulans ou phlogiftiques ,
 » & fédatifs ou antiphlogiftiques. Tels font ,
 » parmi les premiers , l'électricité , le mer-
 » cure , la valériane , l'affa-fœtida , le kina ,
 » l'opium , &c. & parmi les derniers , la
 » faignée , les épipaftiques , le camphre , le
 » mufc , le caftor , l'éther , les fleurs de
 » cardam. les feuilles d'orange , le cuivre
 » ammoniacal , les fleurs de zinc , &c. Les
 » premiers doivent être fur-tout utiles dans
 » les états de foibleffe & de non inflamma-
 » tion , & les feconds dans les états de fièvre
 » & d'inflammation.

» Mais il y a des antifpafmodiques qui font
 » faits pour guérir des maladies fpafmodiques
 » particulieres , lesquelles ne peuvent pas fe
 » rapporter à celles dont nous venons de
 » parler : les expériences que j'ai faites m'ont
 » fait voir les faits , mais ne m'ont pas fait
 » voir les caufes ou les principes defquels ils
 » dépendent. L'éther foulagera une maladie
 » fpafmodique , & n'en foulagera pas une au-
 » tre , quoique ces deux maladies foient in-
 » flammatoires ou non inflammatoires. Les
 » fleurs de zinc guériront une épilepfie , &
 » ne feront pas cefler une convulfion. L'opium
 » foulagera un afthme , & ne foulagera pas
 » une convulfion. Le mercure guérira un trif-
 » mus ou fpafme de la gorge , quoiqu'il ne
 » guériffe pas l'hystérifme ou l'afthme , ni les
 » convulfions. »

Dans la douzieme fection , le D^r. Home

rapporte ses expériences sur les remèdes contre la paralysie. Il a essayé sur six malades l'*arnica montana*, ou poison de léopard, mais sans beaucoup de succès; en sorte qu'il renvoie à d'autres épreuves, avant de joindre son témoignage à celui que les Médecins de Vienne ont rendu de cette plante. Il ne peut dire autre chose, si ce n'est que, par le stimulus qu'il produit sur les premières voies, & sur les muscles paralysés, il paroît être de quelque utilité. Les malades prennent ordinairement depuis une jusqu'à trois dragmes des feuilles infusées dans une pinte d'eau bouillante, pendant une journée. Chez quelques-uns elles produisent des nausées, & purgent; mais chez deux malades elles n'ont produit aucun effet. — Nous pouvons observer ici que ce sont les fleurs & non pas les feuilles de l'*arnica* que l'on a le plus recommandées dans la paralysie; & l'on peut ajouter, après avoir lu les expériences du D^r. Home, que ce remède n'a pas été donné à assez hautes doses, ou qu'il n'a pas été continué assez long-temps, pour que l'on puisse dire que l'expérience ait été bien faite.

Dans un cas de paralysie des extrémités inférieures, il fit fouetter les parties malades avec des orties, ce qui produisit une chaleur brûlante, des douleurs cruelles, sans aucun soulagement. Dans trois autres cas il a essayé les bains chauds, avec aussi peu de succès; & il conclut de là, que puisque les eaux thermales chaudes produisent les plus grands effets dans cette maladie, elles agissent

à raison de l'air méphitique ou des autres substances dont elles sont imprégnées ; substances que l'eau simple ne possède pas , & non à raison de leur chaleur. Nous ne pouvons pas être de cet avis , car nous avons toujours pensé que le stimulus des bains minéraux chauds , qui les rend utiles dans la paralysie , étoit principalement , s'il n'étoit pas entièrement dû à leur chaleur.

On trouve dans la treizieme section un exposé des vertus de l'huile de thérébentine & de miel dans la sciatique , remede originairement recommandé par le D^r. Cheyne , dans ses ouvrages médico-philosophiques. On mêle deux dragmes d'huile avec une once de miel , & le malade prend plein une cuiller à café de ce mélange , soir & matin , avalant par dessus chaque dose un verre d'eau chaude. Le D^r. Home rapporte les cas de sept malades , dont cinq furent guéris , & les deux autres soulagés par l'usage de ce remede. Il nous apprend aussi qu'il l'a employé long - temps avec succès , dans sa pratique particuliere. Des sept malades dont il rapporte les cas , cinq étoient hommes & deux étoient femmes , & d'après cette circonstance , l'Auteur conclut (nous craignons bien que ce ne soit trop précipitamment) , que les hommes sont plus sujets à cette maladie que les femmes ; & il ne paroît pas être mieux fondé dans la page suivante à avancer , lorsqu'il parle des différences qu'il y a entre le rhumatisme & la sciatique , que le rhumatisme attaque plus souvent les femmes que les hommes , dans la proportion de 3 & demi à 1 ,

parce que , parmi dix-huit de ces malades , il s'est trouvé quatorze femmes. Le D^r. Home confidere le nerf fciatique comme le fiede de la fciatique. Les effets fenfibles de fon remede font différens ; fouvent il produit de la chaleur à l'eftomac , diminue l'appétit. Chez deux malades il a agi comme diurétique ; chez un troifieme il a excité une ftrangurie , pour avoir été donné à une trop forte dofe ; dans l'un de ces cas , il a guéri le malade en quatre jours , mais pour les autres , il a été néceffaire de l'adminiftrer pendant quatorze jours. Il n'a été utile que dans la fciatique proprement dite.

Dans la quatorzieme fectiion , le D^r. Home parle des effets d'un liniment dans le lumbago : ce liniment , qu'il a déjà recommandé dans fes *Faits de Médecine* , fe prépare de la manière fuivante :

*℥ Un fcrupule de camphre ;
dijfolvez - le dans
Deux dragmes d'huile de thérébentine ;
Quinze grains de fel de corne de cerf ;
Deux dragmes de femences de cymin. en
poudre ;
ajoutez enfuite :
Demi - once d'onguent nervin ;
Une once de fapon noir :
mêlez , faites un liniment , étendez - le fur une
peau , & appliquez fur les lombes.*

Le D^r. Home décrit quatre obfervations dans lefquelles ce remede a été utile. Dans l'un de ces cas on avoit effayé les véficatoires ,

& même le cautere actuel , mais sans succès. Le liniment mentionné soulagea le malade , quoiqu'il ne le guérit pas. Au reste , nous ne concevons pas pourquoi il seroit plus efficace que tout autre topique stimulant : un emplâtre de poix de Bourgogne seroit peut-être aussi utile.

Dans la quinzieme section , l'Auteur décrit une ischurie des reins qui fut suivie de la mort du malade. Morgagni ni Valsalva n'ont point vu de cas dans lequel la suppression d'urine étant due à l'affection des deux reins , la vessie ne fût pas affectée. Le Dr. Home observe qu'il n'y avoit aucun gonflement dans la partie inférieure de l'abdomen , que le malade n'avoit aucune envie d'uriner , & qu'à l'ouverture du cadavre , on n'apperçut pas qu'il y eût eu une sécrétion de ce fluide. Après cette observation vient celle d'une ischurie de la vessie , accompagnée de cette circonstance très-rare , que le malade mourut d'une distension , quoique pendant tout le temps de sa maladie il eût constamment rendu des urines , même plus qu'à son ordinaire. On découvrit par la dissection que cette maladie avoit été occasionnée par un épaisissement , & une dilatation peu naturelle de la vessie. Le Dr. Home rapporte un autre cas d'ischurie de la vessie , qui paroissoit due à une affection schirreuse de ce viscere. Le malade resta à l'Hôpital après que le Dr. Home eut fini son service , en sorte que nous ne savons pas ce qu'il devint. L'Auteur parle encore d'une ischurie de l'urethre , qui eut lieu à la suite d'une chaude-pisse.

Dans la seizieme section, le Dr. Home parle du diabetes, dont il nous donne la description suivante : *urina aucta & subdulcis ; sitis perpetua ; cutis arida & plerumque squamosa*. Il rapporte deux cas dont les symptomes furent semblables. L'un des malades rendoit depuis douze jusqu'à quinze pintes d'urine par jour, & l'urine étoit en plus grande quantité que la boisson, environ de deux pintes. L'autre malade n'en rendoit pas tant, mais il en rendoit plus en proportion que ce qu'il buvoit. S'il buvoit quatre pintes, il en rendoit douze ; quand il en buvoit trois, il en rendoit dix, & ses urines surpassoient toujours sa boisson de sept à huit pintes au moins. Chez l'un & l'autre de ces malades, les urines étoient doucesâtres ; mais on ne voyoit point d'huile à leur surface, & elles n'étoient point coagulables au feu, ni par l'acide vitriolique. L'urine de l'un d'eux, mise à évaporer jusqu'à consistance d'extrait, par le Dr. Black, fournit une once & demie par livre d'une matiere sucrée noirâtre, qui avoit un foible goût salé. Celle de l'autre malade, traitée de la même maniere, ne rendit qu'une once par livre d'une substance semblable à du sucre noir & épais, avec une odeur sucrée & urineuse, & un foible goût salé. Mise à fermenter avec l'écume de biere, l'urine des deux malades donna ce que notre Auteur appelle une petite biere passablement bonne. Cette circonstance, observe M. Home, prouve que les matieres contenues dans l'urine étoient principalement de nature végétale, car les fluides animaux ne sont pas

susceptibles de fermentation vineuse. Chez les deux malades , l'appétit étoit beaucoup plus fort que dans l'état de santé. Leur peau étoit sèche , & celle de l'un d'eux étoit écaillée. Ces malades ne suivoient point. L'un d'eux , après avoir passé dix semaines au Quartier clinique de l'Hôpital , en sortit sans avoir reçu aucun soulagement , & l'autre y mourut. L'ouverture du cadavre ne donna aucune lumière sur la nature de la maladie : l'un des reins étoit plus considérable & plus mol qu'à l'ordinaire ; on n'appercevoit point de vaisseaux lactés autour du col de la vessie.

La dix-septieme section contient des expériences sur quelques remèdes employés contre l'hydropisie. Le premier est la crème de tartre, recommandée, il y a plusieurs années, par Menghini, dans les *Comment. Bonon.* tome 4, comme un remède contre l'hydropisie, pris à la dose de demi-once, jusqu'à six gros par jour. Dans seize observations sur les bons effets de ce remède; rapportées dans l'*Ouvrage* du D^r. Home, il s'est passé vingt & quelquefois quarante jours, avant qu'il produisît aucun bon effet sensible, soit en augmentant les selles ou les urines; mais au bout de ce temps, le ventre se lâchoit, & les urines devenoient épaisses, bilieuses & sablonneuses. Le D^r. Home décrit vingt cas d'hydropisie, desquels treize ont été guéris. De ces différens cas, l'Auteur conclut que la crème de tartre est sur-tout appropriée dans l'anasarque, ensuite dans l'ascite, & qu'elle est moins utile dans l'hydrothorax, quoique de quatre malades

attaqués de cette dernière maladie, deux paroissent avoir été guéris par ce moyen. En général, ce remède a excité, quoique rarement, des vomissemens; il a procuré deux ou trois selles par jour, mais chez quelques sujets il paroît avoir eu un effet contraire. Il a ordinairement augmenté la sécrétion de l'urine, quoique à un moindre degré que les baies de genievre, la scille, &c. & chez quelques malades elle étoit très-peu augmentée. L'urine, excepté dans deux cas, n'étoit point épaisse & sablonneuse, comme chez les sujets de Menghini, elles étoient plus pâles & plus claires qu'à l'ordinaire pendant l'usage de ce remède, l'appétit revenoit, la soif, la chaleur & la fièvre diminuoient. Le D^r. Home l'administroit à la dose de demi-once jusqu'à deux onces, dans vingt fois son volume d'eau, l'autre remède que le D^r. Home a éprouvé, a été la scille desséchée. Il l'a prescrite dans dix cas, elle a réussi dans sept; mais il ne l'a trouvée utile que lorsqu'elle a excité des vomissemens. Il suffisoit en général de trois ou quatre grains pour produire cet effet. Dans trois autres cas, l'Auteur a essayé les effets des sétons dans l'anasarque, & il les a trouvés utiles.

Dans sa dix-huitième section, l'Auteur décrit ses expériences sur quelques remèdes que l'on emploie dans l'amenorrhœa. Dans six cas il a essayé la compression de l'artere crurale, recommandée par le D^r. Hamilton, dans ses Essais de Physique & de Littérature, pour produire une pléthore momentanée dans l'utérus;

mais cette méthode n'a été suivie que d'une légère apparence de regles, chez l'une des six malades. Chez le plus grand nombre de ces malades on a appliqué le tourniquet aux deux cuisses pendant une heure, & dans un cas, on continua la compression jusqu'à ce que les deux cuisses fussent entièrement décolorées. Cette méthode a produit en général des maux de tête, des vertiges, de la difficulté de respirer, & des douleurs dans l'estomac & l'abdomen. M. Home a essayé la saignée chez trois autres malades, & elle lui a paru utile. Il a donné la sabine en poudre dans cinq cas, & elle a réussi dans trois. Il l'a donnée ordinairement à la dose de demi-dragme. Le D^r. Home a donné la garance dans l'amenorrhœa, sur l'autorité de Tournefort, qui dit qu' » elle provoque les regles. » Il rapporte dix-neuf cas dans lesquels il l'a donnée en poudre, depuis un demi-scrupule jusqu'à une dragme, quatorze malades furent guéries, quoique la garance produisit à peine quelque effet sensible, sans qu'elle ait donné de la vitesse au pouls, & sans qu'elle ait augmenté les symptômes d'inflammation. Les éloges que l'Auteur donne à cette plante, m'ont engagé à en faire l'essai, mais je n'en ai éprouvé aucun bon effet, & chez une de mes malades elle a constamment excité des vomissemens.

Dans la dix-neuvieme section, l'Auteur parle des dartres ou lepres des Grecs, maladie qui se rencontre souvent dans les classes inférieures de la société. Dans cette maladie la peau est couverte de croûtes rangées par

plaques, quelquefois seches & écailleuses, d'autres fois purulentes. Le D^r. Home a essayé la teinture de cantharide, combinée avec le mucilage de gomme arabique, mais sans avoir pu obtenir une cure complete, quoiqu'il soit toujours parvenu à calmer les symptomes. Il n'a pas été plus heureux avec l'écorce d'orme, administrée suivant la méthode du D^r. Lysons. L'Auteur l'a essayée sur quatre malades, dont l'un a été renvoyé guéri après en avoir fait usage; mais comme elle ne produit aucun effet sensible; il doute de son efficacité. L'Auteur a essayé les bouillons de vipere, & dans trois cas, un électuaire préparé avec de l'eau, dans laquelle on avoit fait bouillir la chair de vipere; mais ses expériences avec ce remede ne sont rien moins que satisfaisantes. Il a fait prendre la false-pareille à quatre autres malades, mais sans bon effet sensible; il a été plus heureux avec les pillules de Plummer, il a guéri avec ce remede sept malades sur neuf; il observe qu'elles n'occasionnent que rarement des nausées, qu'elles ont procuré des selles à peu près à la moitié de ses malades, & que leur usage étoit accompagné de moiteur, toutes les nuits, chez un grand nombre. Deux ont eu un léger crachement, & le troisième une douce salivation. L'Auteur a aussi essayé l'acide vitriolique que l'on a tant vanté dernièrement en Allemagne, comme un remede dans les maladies de la peau. Il l'a donné à deux malades, mais sans succès. Nous l'avons aussi ordonné à très-hautes doses, pendant fort long-

temps, à plusieurs malades, sans en avoir éprouvé le plus léger effet.

Dans la vingtième section, l'Auteur rapporte ses expériences sur les effets vermifuges du *spigelia marylandica*, ou œillet d'Inde, qui est une racine qui croît dans les plaines de la Caroline méridionale, & dont les Européens firent la découverte en 1740. Le Dr. Home conclut, d'après huit expériences qu'il a faites avec cette plante, que c'est un très-bon remède, puisqu'il a toujours fait cesser les symptômes occasionnés par les vers. Il observe qu'il faut six, & quelquefois huit jours pour faire cesser entièrement ces symptômes. On peut le donner avec sécurité à dose de dix grains deux fois par jour, aux enfans de huit ans, & à celle d'une demi-dragme, quatre fois par jour, aux adultes. En parlant des symptômes des vers, l'Auteur remarque que le gonflement du nombril & de la levre supérieure est l'un des plus constans; qu'il accompagne les vers lors même qu'il n'y a aucun soupçon de virus écrouelleux; qu'il disparoît avec eux, & que lorsque ce symptôme a lieu chez les écrouelleux, ce qui ne s'observe pas souvent, il vient probablement des vers. Cette observation nous paroît avoir besoin d'être confirmée par celles de quelques autres Auteurs.

La vingt-unième section concerne la racine de mezereon : il en a éprouvé l'efficacité dans sept cas. Le Dr. Home dit qu'elle a réduit des engorgemens squirreux qui paroissoient incurables, & qui la plupart ont été guéris

après avoir résisté au mercure. On donne cette racine à deux dragmes sur une bouteille de tisanne , que l'on prend pendant la journée : deux dragmes & demie excitent des mal-aises trop considérables.

Dans la vingt-deuxieme section , l'Auteur décrit les effets du *verbasum* dans la diarrhée. Il préféroit le *verbasum* blanc ou la pulmonaire des vaches : son goût est un peu âcre , quoiqu'il ne soit pas astringent. On en fait , à ce qu'il paroît , un grand usage en Italie , comme d'un pectoral. Il a paru qu'il possédoit une grande vertu dans quatre cas de diarrhée. L'Auteur le donnoit en décoction. Il faisoit bouillir une once de feuilles de cette plante , dans deux livres d'eau , & le malade prenoit quatre onces de cette décoction , toutes les trois heures. Cependant il pense que cette dose est trop petite , & il en conseille deux onces dans la même quantité d'eau. Comme elle diminue ou arrête les diarrhées anciennes , & que souvent elle soulage les douleurs d'entrailles , il pense qu'elle agit par ses vertus émollientes , en modérant l'irritabilité , & peut-être par sa qualité légèrement astringente. Linné dit que , mêlée à une pâte avec de la farine , & jetée dans l'eau , elle endort les poissons de maniere à se laisser prendre à la main : il paroît donc qu'elle possède une vertu anodine.

Dans la vingt-troisieme section , l'Auteur rapporte des expériences sur les effets des ventouses , pour arrêter les hémorrhagies : moyen fort employé par les anciens , & singulièrement recommandé par Hippocrate , dans

les pertes. Ce pere de la Médecine conseille de les appliquer sur les mammelles. L'Auteur a employé ce moyen avec succès dans trois cas, il fait en général appliquer les ventouses deux fois par jour, & il les fait continuer pendant un quart d'heure. Il en a aussi éprouvé les bons effets dans un cas d'hœmatemesis.

Dans la dernière section, M. Home parle de deux lithontriptiques, la lessive caustique & l'air méphitique ; il a essayé le premier moyen dans quatre cas, mais sans succès, quoique d'après quelques expériences faites avec l'urine de plusieurs malades, il lui ait trouvé quelque chose des propriétés de l'alkali caustique, & qu'il lui ait vu dissoudre des calculs ; c'est pourquoi il ne veut pas que l'on abandonne ce remède trop promptement. Il a essayé l'air méphitique dans un cas, mais sans aucun avantage. Le malade buvoit quatre pintes d'eau imprégnée d'air méphitique, par jour, & on lui en injectoit dans la vessie quatre onces soir & matin, il a continué ce remède pendant vingt-six jours sans aucun soulagement ; au bout de ce temps-là il subit l'opération, & on lui trouva une grosse pierre.



II. P. S. Pallas , D. A. D. Professeurs der Naturgeschichte und Ordentlichen mit gliedes , &c. *Voyages en différentes Provinces de Russie*, par P. S. Pallas , D. M. Professeur d'Histoire naturelle , & Membre de l'Académie Impériale de Pétersbourg , de la Société Royale de Londres , &c. in - 4°. à Pétersbourg , vol. 1^{er}. 504 pages , avec onze Planches.

LES Médecins & les Philosophes liront avec le plus grand intérêt l'Ouvrage que nous allons examiner. Il consiste en trois grands volumes in-4°. & il est enrichi de plusieurs gravures intéressantes ; nous allons donner un extrait du premier de ces trois volumes dans ce n°. & nous rendrons compte des deux autres dans le suivant , nous attachant sur-tout à ce qui entre dans notre plan.

L'Auteur commence par la description de ses voyages , pendant les années 1768 & 1769. En partant de Pétersbourg , il passa par la Moscovie , le Woldimer , la Mordua , la Samara , l'Orenburg & le Jurieu , s'avança vers la mer Caspienne , & de là à Usa , où il passa l'hiver.

Il a observé à Waldai une grande quantité de *gordius aquaticus*, espèce de vers qui détruit le poisson , en trouant les nageoires. On dit que l'on trouve souvent ce vers dans les ulcères de ceux qui habitent les bords du Wolga , en approchant de ses embouchures.

L'*uva ursi*, que les Russes appellent *tolokn-janik*, croît en grande quantité aux environs de Niskolskoy, & en d'autres parties du gouvernement de Casan. On l'emploie beaucoup dans les tanneries, parce que l'on trouve que les cuirs en font mieux & plutôt tannés.

L'éponge des fleuves, *spongia fluviatilis* de Linné, se trouve en grande quantité sur la Moskua. Les femmes du peuple l'amassent, la font sécher, & l'emploient comme cosmétique. L'odeur que cette plante rend lorsqu'on la fait brûler, sembleroit indiquer qu'elle est de nature animale. Mais le Dr. Pallas n'a jamais pu découvrir le moindre degré d'irritabilité dans cette substance.

Dans le Jardin botanique de Moskow, il y a une grande plantation de *rehum palmatum*, dont on favorise l'accroissement en le transplantant souvent.

On y trouve sur les racines de l'*hypericum perforatum*, une cochenille qui n'est point inférieure à celle qu'elles donnent en Pologne.

On emploie le jus laiteux de l'*elvela acaulis*, comme un remède familier contre les écrouelles, & les engorgemens endurcis des jambes, chez les personnes avancées en âge.

On emploie dans les environs de Murom le jus de l'*emphorbia palustris*, ou la racine sèche de cette plante, comme purgatif. Il agit aussi comme un émétique doux, & il jouit d'une grande réputation contre les fièvres, les obstructions des viscères abdominaux, & autres maladies chroniques.

L'Auteur recommande la culture du *polygonum convolvulus*,

convolvulus ; au lieu de celle du bled-noir ; parce qu'il porte plus de graine , & qu'il supporte mieux le froid.

On applique les feuilles seches & broyées de la *centaurea siberica*, sur les plaies récentes. On applique aussi la *cineraria palustris*, broyée & mêlée avec l'huile, sur les ulcères.

Les pauvres font provision de champignons pour l'hiver, les salent ou les sechent, & en font leur nourriture pendant cette saison. Ils les amassent tous indistinctement, même ceux qui sont rongés des vers, & n'en rejettent que quelques especes.

Le D^r. Pallas expose dans le plus grand détail la maniere de préparer l'*iusten*, ou cuir de Russie. Il paroît qu'on le tanne principalement avec l'écorce du *salix arenaria*, & on lui donne sa souplesse, non pas comme on l'a cru jusqu'ici, avec le *ledum palustre*, mais avec l'huile de *betula* (bouleau) la plus fine & la plus pure. On n'emploie autre chose, pour lui donner sa couleur rouge, que le sental, & le sental avec le vitriol verd, lorsque l'on veut une couleur noire.

La mandragore croît aux environs d'Arfamas, & on l'y emploie beaucoup ; l'Auteur y a aussi trouvé du *veratrum album* ; c'est un poison pour les brebis, les chevaux & la volaille. Les Habitans appliquent la poudre de cette plante sur les ulcères de leur bétail ; on le mêle quelquefois avec le miel, & on le prend contre le tænia : on fait grand cas de la *gentiana campestris*, dans le traitement de la rage. Cependant, il n'est peut-être rien de plus

suspect, & avec raison, que l'efficacité d'un tel remède.

Sur les bords de la Piana les cantharides vivent sur le *lonicera tartaria*. — L'Auteur donne une description exacte de la source d'asphalt sur la rivière de Sock. La surface de l'eau est couverte d'un asphalt noir & visqueux, de la couleur & de la consistance du goudron. En enlevant cette substance, qui se renouvelle peu de jours après, il paroît à la surface une huile de pétrole très-déliée & très-pénétrante. Les Habitans du pays emploient cette eau ainsi imprégnée en gargarisme, & même en boisson, dans les aphtes & les ulcères de la bouche & du gosier. Ils emploient aussi l'asphalt lui-même sur les blessures nouvelles, ils le mêlent encore avec le beurre pour en former un baume sur les ulcères. Quelques-uns le prennent intérieurement bouilli dans du lait, dans les coliques invétérées & dans les maladies vénériennes. Sur la même rivière, le D^r. Pallas a trouvé plusieurs sources sulfureuses abondantes. On se baigne dans ces eaux, dans les demangeaisons & les maladies de la peau. L'Auteur fait la description d'un lac sulfureux de soixante brasses de long, & de quarante-cinq de large, lequel exhale une vapeur visible, & une odeur d'hépar fort désagréable, qui se répand à la distance de plusieurs milles.

En parlant de la préparation de la colle de poisson, le D^r. Pallas nous apprend qu'on la tire des vessies qui servent à la respiration de plusieurs poissons. A Simbirskon, sur le Wolga, ce sont les vessies de l'*accipenser sturio* L, dont

on fait le plus de cas pour cela , ensuite celles de l'*accipenser huso*. On mélange celles de l'*accipenser stellatus* P. avec celles de l'*accipenser sturio*. Les petites vessies de l'*accipenser rhutenus* P. passent pour donner la colle la plus forte. Lorsque l'on a tiré ces vessies du corps des poissons, on les jette dans l'eau fraîche, après cela on les fait un peu sécher, on enlève la tunique externe, & l'on tord de diverses manières l'interne, qui est la brillante; on roule la meilleure en forme de couronne, on range l'autre en plaques comme les feuilletts d'un livre, & on fait simplement sécher la plus mauvaise. Plus bas, sur le Wolga, les Habitans font bouillir ces vessies, & configurent la colle qu'ils en retirent, de diverses manières. Sur la rivière Okka, où l'on ne trouve que l'*accipenser rhutenus*, on emploie la vessie toute entière, en se contentant de la battre, & en la faisant sécher. On obtient aussi une colle semblable des vessies des différentes espèces du *silurus* & du *barbus*. — A Jaiskoi, la colle que l'on obtient de l'*accipenser huso*, est regardée comme la plus mauvaise, & celle que l'on retire de l'*accipenser stellatus*, comme la meilleure.

L'Auteur donne quelques connoissances sur le *cavear*, que l'on regarde comme un aphrodisiaque, & qui n'est autre chose que le frai de ces poissons : le meilleur *cavear* sort de l'*accipenser sturio* & de l'*accipenser stellatus*.

On cultive beaucoup le *capsicum* à Samara, on en fait sécher les cosses mûres dans un four, & on les vend au Peuple, qui s'en sert au lieu d'épicerie. — Le cosmétique le plus en répu-

tation à Samara, est la racine de l'*onosma echioïdes*, combinée avec l'huile.

Le Dr. Pallas donne la description du *glis moschatus* (rat musqué) qu'il distingue du *beaver*, qui est un autre genre, & qu'il appelle *forex moschatus*. Chez cet animal, l'odeur du musc que l'on tire des glandes situées sous la membrane écailleuse de la queue, est d'une odeur beaucoup plus pénétrante que le musc ordinaire.

On trouve aux environs de Samara, des tarentules de la grosseur de celles d'Italie : la morsure de ces insectes n'occasionne qu'une enflure douloureuse.

La grande montagne de soufre, opposée à la source de la rivière de Sock, est composée de pierres calcaires, blanches & compactes, & d'un grain fin, au milieu desquelles on trouve beaucoup de gypse combiné avec le soufre.

A Samara, l'on donne le *rumex alpinus* comme vermifuge aux enfans & aux troupeaux. On l'emploie aussi dans la teinture. — A Tscherkask, on recueille de la cochenille, des racines de la *fragaria* & de la *potentilla reptans*. On la sépare d'abord de la terre, par le moyen d'un crible, ensuite on la fait sécher à un feu modéré, dans une bassine ou dans un four.

On trouve auprès d'Orenbourg des mines considérables de sel marin, très-pur, très-ferme & très-blanc; la plante la plus commune dans le voisinage, est la *salicornia herbacea*, dont les Habitans font une salade agréable avec du vinaigre, préparé avec des épices;

ils emploient au même usage plusieurs plantes de la même espèce. En parlant de *la salicornia*, l'Auteur remarque qu'à raison de la grande quantité de sel marin qu'elle contient, on ne peut en faire de la soude.

Le *holcus saccharatus* est la seule plante dont les Bucharieus fassent du pain, & l'Auteur dit qu'une seule graine rend souvent deux livres de semences.

Le D^r. Pallas parle d'une espèce particulière de lepre, qui commence à exercer ses ravages sur l'Jaik, à Cestrachan : on l'appelle le mal de Crimée. Un de ses principaux symptômes est la bouffissure de la face avec un coup d'œil bleu, la bouffissure augmente pendant quatre ou cinq ans, alors elle est à son plus haut période, & au bout de sept ans elle est ordinairement mortelle. Pendant la première & la seconde année, il paroît sur la peau des taches ou des tumeurs bleues & douloureuses, ce qui est bientôt suivi de violentes douleurs sur les jointures. Lorsque les douleurs disparaissent, le malade se plaint d'une démangeaison étonnante. Il est souvent arrivé que, lorsque l'on a ouvert imprudemment, ou par hasard, une tumeur, il s'est établi une suppuration rongearite, & les membres se sont détachés; il paroît que cette maladie attaque principalement les jambes, & au bout de cinq ou six ans, les cavités du nez, de la bouche & de la trachée artère, sont dans un état d'ulcération.

En parlant des Kalmouks, l'Auteur observe qu'ils font grand cas du lait de jument, parce

qu'il devient si spiritueux lorsqu'on le fait aigrir, qu'il suffit de deux ou trois grandes verrees pour enivrer un homme. Ce lait nouvellement trait est plus fluide que le lait de vache, mais sa faveur particuliere le rend un peu plus defagréable; il perd ce goût en aigrissant, & devient plus agréable. En été, il fait presque la seule boisson des Kalmouks, & ils en retirent un esprit ardent. Pour le faire aigrir, ils le mettent dans de grands sacs de cuir, ou quelques autres vaisseaux, qu'ils placent en hiver auprès du feu. En général, il suffit de la saleté de leurs vaisseaux pour leur but; mais si la malpropreté ne suffit pas, ils ajoutent du levain ou les restes de leur lait aigre, ou le lait coagulé qu'ils tirent de l'estomac de leurs agneaux. M. Pallas décrit avec soin la maniere dont ils tirent leur esprit ardent. Le lait de vache n'en perd pas un quart, mais le lait de jument rend à peu près un tiers d'un esprit très-foible : celui que l'on obtient du lait de vache est rarement inflammable, avant qu'on l'ait distillé deux fois. — Ces Peuples ne sont pas délicats sur leur nourriture; ils mangent les animaux morts de leur mort naturelle, ou qu'ils ont tués. Ils emploient le *glycyrrhiza aspera* au lieu de thé; ils le font bouillir avec le lait le beurre; ils font leurs vaisseaux pour la cuisine, & autres, des peaux de leurs troupeaux. — Leur maladie la plus fâcheuse est une fièvre contagieuse, qui les fait périr en huit jours : la galle & la vérole sont fort ordinaires parmi eux, & ils sont en général sujets à l'ophthalmie. Cette incommodité est due à la fumée

de leurs cabanes , & à la chaleur de leur climat. La petite vérole fait de grands ravages parmi eux , toutes les fois qu'elle y est épidémique. Un autre horde de Tartares , les *Kirgis* , la redoutent si fort , qu'aussi-tôt que quelques-uns d'entre eux en sont attaqués , ils s'enfuient , ne leur laissant que des vivres & des boissons : & si quelqu'un ayant la petite vérole s'approche de leurs cabanes , ils lui décochent leurs fleches. Les femmes Kalmoucks sont très - courageuses ; elles sont toujours à cheval , & y montent deux jours après leurs couches.

Les Cosaques emploient le *ferratula amara* pour la guérison des fièvres : cette plante a un goût amer , comme la centaurée : ils l'appliquent aussi , réduite en poudre , sur les ulcères de leurs troupeaux.

Dans le Gurief , on prend au printemps les feuilles tendres du *rhaponticum* , comme un antiscorbutique. On emploie la décoction de la racine comme un purgatif , & les Kirgis s'en servent pour teindre leurs cuirs en jaune. A Astracan , ils préparent leurs *capparides* avec le *zygophyllum fabago*.

Les Kalmouks craignent beaucoup le *phalangium arenoides* , qui est une espèce d'araignée ; & ce n'est pas sans raison , car ses morsures occasionnent des douleurs cruelles & des enflures terribles , qui ordinairement font périr le malade , à moins que l'on n'ait promptement recours à une huile douce , que l'on emploie avec succès dans ces cas-là.

Le D^r. Pallas dit que les Tartares ont cou-

tume de faire tomber leurs cheveux avec un mélange de neuf parties de chaux vive & une partie d'orpiment. Je me souviens d'avoir vu, dans un de nos anciens Dispensaires, une formule semblable à celle-là, sous le nom d'*unguentum depilatorium*. — Au printemps il transude des vieux *larix* une substance gommeuse, qui ressemble beaucoup à la gomme arabique, si ce n'est en ce qu'elle est plus noire. C'est une production que nous n'aurions pas attendue d'une espèce d'arbre qui ordinairement ne donne que des résines.

III. *Traité des nerfs & de leurs maladies ; par*
M. Tissot, &c. &c.

NOUS supprimons totalement cet Extrait ; quelque bien fait qu'il soit , parce que c'est pour des François que nous avons entrepris la traduction de ce Journal. Il est peu de François qui ne sachent à quoi s'en tenir sur le célèbre Auteur de ce Traité , & sur ce même Traité en particulier. Tous nos Lecteurs le possèdent , ou sont à portée de se le procurer.



IV. Toberni Bergman, Chemiæ Professoris & Equitis Aurati Reg. Ordinis de Wasa, Acad. Imp. N. C. Regiarumque Academiæ & Societatum Upsal, Stock. utriusque, Londin. Gotting, Berol. Gothob & Lund. Sodalis, Parisinæ Correspondentis : *Opuscula physica & chymica, pleraque antea seorsim edita, jam ab Auctore collecta, revisa & aucta, cum Tabulis æneis* (1), in-8°. Holmiæ, tom. I. 404 pages.

C'EST ici le premier volume d'un Ouvrage très-intéressant : il renferme onze Dissertations que nous allons passer en revue, suivant l'ordre dans lequel elles ont été imprimées. Dans la première, l'Auteur parle de l'acide *aérien*, ou, ainsi qu'on l'appelle ordinairement, quoiqu'improprement, de *l'air fixe*. Cette Dissertation offre, entre autres matières déjà connues des Chymistes, plusieurs observations neuves & très-ingénieuses, parmi lesquelles nous nous contenterons de citer celles qui ne sont pas si généralement connues. Quant à ce qui regarde le nom d'acide aérien, qu'il donne à ce fluide, l'Auteur remarque que c'est la dénomination qui lui a paru le mieux convenir à sa nature ; car comme

(1) Tout le monde connoît en France la Traduction que nous a donné de cet Ouvrage le célèbre M. de Morveau, & les excellentes Notes qu'il y a ajoutées.

il y a différentes especes d'air fixe , le terme d'acide aérien est applicable à toutes les especes d'air qui ne sont point propres à la respiration. Pour avoir un acide aérien pur , M. Bergman recommande de le faire passer deux fois par l'eau ; par ce moyen , on le dépouille de tout autre acide qui pourroit se trouver combiné avec lui. L'Auteur observe que quelqu'acide que l'on emploie , le résultat sera toujours le même , pourvu que ce ne soit pas un acide fumant ; enforte que si on emploie l'acide nitreux ou l'acide marin , il faut avoir l'attention de les étendre dans de l'eau. Pour obtenir l'acide aérien très-pur , l'Auteur préfere un crystal de roche transparent & bien pur , à la craie , parce que la craie est presque toujours mêlée avec l'acide marin. Lorsque l'on emploie le feu pour cette opération , il faut préférer la magnésie aux terres calcaires , parce que la magnésie donne plutôt son acide aérien , & à un moindre degré de feu. M. Bergman se sert pour cela d'une petite cornue de verre vert , avec un col très - mince ; il place ce vaisseau dans un creuset environné de gypse. Une autre méthode pour se procurer l'acide aérien , c'est la fermentation. Pour l'obtenir par ce moyen , il conseille de prendre vingt onces de sucre grossier , autant d'écume de biere ; on ajoute 200 pouces cubiques d'eau dans un vaisseau de verre , qui ne contient que 350 pouces cubiques , & que l'on place à un degré de chaleur qui approche du 59^e. de Farenheit. Dans l'espace de six ou sept heures , l'air commun est entièrement

chassé du vaisseau. L'Auteur observe que l'accès de l'air extérieur n'est point nécessaire pour la fermentation, & qu'il suffit que l'air qui se dégage, ait une issue. L'acide aérien est toujours le même, par quelque moyen qu'on se le procure. Lorsque l'on veut en imprégner de l'eau, l'Auteur recommande qu'elle soit peu au dessus du degré de la glace du thermometre de Farenheit. A 41 degrés, elle se charge d'un volume plus considérable qu'elle-même d'acide aérien; à une chaleur de 50 degrés, elle n'en absorbe à peu près qu'autant que son volume, & plus la chaleur augmente, moins elle s'en charge.

Le poids de l'eau au 36°. degré du thermometre de Farenheit, comparé au poids de l'eau chargée d'acide aérien, est comme 1,0015 est à 1,000. Cette eau, saturée à un degré de chaleur peu au dessus du 32°. est presque sans goût; mais si on la tient une heure ou deux à un degré de chaleur au dessus du 59 ou 60°. elle prend un goût acidule agréable. — La teinture de tournesol, étendue dans l'eau au point de donner une couleur d'un bleu léger prenant sur le violet, reçoit une teinte sensiblement rouge, par l'addition de $\frac{1}{50}$ d'acide aérien: mais le sirop de violette & les autres teintures bleues des végétaux ne sont pas susceptibles de cette altération, par la même addition.

L'alkali végétal fixe, saturé d'acide aérien, donne des cristaux prismatiques quadrangulaires. Voici la description qu'en donne l'Auteur: « *apicibus utrimque à duobus triangulis*

» *inversis teſtisque inſtar conniventibus formatis.* »

Ces cryſtaux ſe diſſolvent à un degré de chaleur modérée, dans quatre fois leur quantité d'eau; ils contiennent 0,32 d'eau, 0,20 d'acide aérien, & 0,48 d'alkali. Ils ont un goût légèrement alkalin; ils précipitent le mercure de ſa ſublimation ſous la forme d'une pouſſière blanche, ſur-tout lorsqu'on les a expoſés pendant quelques jours au grand air, pulvériſés.

L'alkali minéral ſaturé d'acide aérien donne des cryſtaux de différentes formes. « *Chryſtallos decaedras vel potiùs octoedras apicibus duobus oppoſitis, qua maximam partem truncatis.* » Ils contiennent 0,16 d'acide aérien, 0,64 d'eau, & 0,20 de ſel alkali. Il faut 77 parties d'acide vitriolique, $132\frac{1}{2}$ d'acide nitreux, & 125 d'acide marin, pour ſaturer 100 parties d'alkali minéral pur, privé de ſon eau & d'acide aérien. Les proportions des mêmes acides avec l'alkali végétal le plus pur, ſont $78\frac{1}{20}$, 64, $55\frac{1}{2}$.

Les cryſtaux d'alkali volatil ſaturé d'acide aérien, ſont moins réguliers que les autres, mais paroiffent être octogones: ils contiennent 0,12 d'eau, 0,45 d'acide aérien, & 0,43 d'alkali.

La terre qui donne le ſpath peſant, lorsqu'elle eſt ſaturée d'acide vitriolique, & que l'Auteur appelle par cette raiſon terre peſante, eſt très-différente, ſuivant lui, de la terre calcaire. Combinée avec l'eau, elle forme une eſpece d'eau de chaux, dont cent parties contiennent 0,30 d'eau, & 0,65 de terre.

L'eau dissout environ $\frac{1}{900}$ de son poids de cette terre spathique ou terre pesante.

La terre calcaire transparente perd au feu 0,45 de son poids, dont 0,34 font d'acide aérien, & 0,11 d'eau; c'est pourquoi l'Auteur considère la chaux crue comme une espèce de sel neutre, & la chaux vive comme un véritable sel alkali. L'eau dissout à peine $\frac{1}{700}$ de son poids de terre calcaire.

De même que le tartre vitriolé, le gypse & les autres sels se dissolvent plus aisément dans une eau acidulée, que dans de l'eau pure, la chaux crue se dissout très-aisément dans l'eau imprégnée d'acide aérien. — En parlant de la magnésie blanche ordinaire, l'Auteur observe qu'il s'en dissout $\frac{1}{850}$ dans l'eau, & qu'elle contient 0,25 parties d'acide aérien, 0,30 d'eau & 0,45 de terre pure, qui ne paroît pas dissoluble dans l'eau. L'eau saturée d'acide aérien dissout $\frac{1}{300}$ de son poids de magnésie, au 59°. degré du thermomètre de Farenheit.

L'argille pure, ou ce que l'on appelle ordinairement la terre d'alun, n'est point dissoute par l'acide aérien; mais M. Bergman observe que cet acide paroît avoir quelque action sur l'alun, lorsqu'il est précipité par l'alkali saturé d'acide aérien. Cet acide n'a aucun effet sur la terre siliceuse. — L'acide aérien ou l'air fixe, dans son état de gas, n'agit pas sur le fer; mais l'Auteur a découvert que l'eau imprégnée de cet acide dissout $\frac{1}{10500}$ partie de son poids, sans priver le fer de son phlogistique. Les alkalis parfaitement saturés par cet acide,

ne précipitent pas le fer. — L'eau saturée d'acide aérien , non-seulement dissout le zinc , mais aussi la chaux , en grande quantité. Les alkalis saturés , comme nous venons de le dire , ne font point non plus de précipité.

Le *magnesium* , ou la *manganèse* , ainsi qu'on l'appelle ordinairement , pour distinguer ce demi-métal nouvellement découvert , de la magnésie , se dissout facilement dans l'eau saturée d'acide aérien , mais la chaux de manganèse ne se dissout pas si facilement. La dissolution de manganèse donne une odeur désagréable , qui ne diffère pas beaucoup de celle de la graisse brûlée. — L'eau ainsi acidulée ne dissout qu'un petit nombre d'autres métaux , encore faut-il que ceux-ci soient dans un état extrême de division , autrement elle n'a presque aucune action sur eux.

D'après les expériences de l'Auteur avec cet acide , & les substances inflammables , il paroît qu'au 50^e. degré du thermometre de Farenheit , l'esprit de vin absorbe deux fois son volume de l'acide aérien , l'huile d'olive un peu plus que son volume , celle de thérébentine à peu près deux fois autant , & cette dernière avec une avidité singulière ; l'éther se dilate , par le moyen de l'acide aérien , à deux fois son volume naturel , mais il le cède à l'eau. — L'acide aérien décompose les différentes especes d'hépar de soufre , la liqueur des cailloux & le savon.

D'après des expériences faites dans la vue de déterminer les attractions électives de l'acide aérien , l'Auteur en donne la table suivante.

Terre pesante , chaux pure , alkali fixe végétal , alkali fixe minéral , magnésie , alkali volatil , zinc , manganèse , fer. D'après toutes ces expériences , il paroît évident que l'air fixe ainsi qu'on l'a appelé , est un véritable acide , quoique plus foible & d'une nature différente de tous les autres. Il attire fortement la fumée. M. Bergman a découvert que sa gravité spécifique étoit 0 , 0006 , plus grande que celle de l'air commun , & d'après cette découverte il a été conduit à imaginer que cet acide abondoit davantage dans les couches inférieures , que dans les couches supérieures de l'athmosphère. L'Auteur pense que cette différence peut être due aux fermentations & autres décompositions qui ont lieu sur la surface de la terre , & dont l'effet est de dégager plus ou moins d'acide aérien ; il pense aussi que l'acide aérien peut être précipité des régions supérieures de l'athmosphère , par les éclairs.

La seconde Dissertation , intitulée *de Analyfi Aquarum* , de l'Analyse des Eaux , présente un abrégé fait de main de Maître , de tout ce qui a été écrit sur ce sujet ; & comme il est impossible d'en donner une idée satisfaisante à moins d'en copier la plus grande partie , ce que les limites de notre Journal ne nous permettent pas , nous nous contenterons de donner le titre des différentes sections suivant lesquelles l'Auteur a divisé ce mémoire : 1°. Histoire abrégée de l'Analyse des Eaux ; 2°. nécessité de cette Analyse ; 3°. difficultés de cette Analyse ; 4°. substances hétérogenes que contiennent les eaux ; 5°. deux moyens de les découvrir ; 6°.

qualités physiques que doivent avoir les eaux ; 7°. des principaux réactifs ; 8°. maniere de recueillir les parties volatiles hétérogenes ; 9°. maniere de recueillir les parties fixes hétérogenes ; 10°. du résidu insoluble dans l'eau ; 11°. du résidu dissoluble dans l'eau ; 12°. l'analyse doit être confirmée par la synthèse ; 13°. du choix & de la maniere de corriger les eaux.

Dans la troisieme Dissertation , l'Auteur traite des eaux d'Upsal , *de aquis Upsaliensibus* , & dans la quatrieme , de la fontaine de Danemarck , *de fonte Dannemarkensi* , fontaine qui , dit-il , contient de l'acide aérien , du fer , du fer vitriolé , du sel commun & de la terre siliceuse.

Dans le cinquieme Essai , l'Auteur rapporte ses expériences sur l'eau de mer , prise à la hauteur des Canaries par son ingénieux ami le D^r. Sparrman , & apportée en Suede dans des bouteilles bien bouchées. M. Bergman en ayant examiné un *cantharre* (1) (mesure suédoise qui contient cent pouces cubiques) , a trouvé que , comparée à l'eau distillée , sa gravité spécifique étoit comme 1,0289 : 1000. Elle a fourni par l'évaporation un résidu qui pesoit 3 onces & 378 grains. Ce résidu contenoit 2 onces & 433 grains de sel marin ; 380 grains de muriate , & 45 gr. de gypse. Il est donc bien évident , par ces expériences , que

(1) On trouve la réduction des mesures suédoises à celles de France , aux pages 101 , 102 , 103 , 306 , & dans la Table synoptique des analyses des eaux , page 268 de la Traduction de M. de Morveau.

le goût amer de l'eau de mer est entièrement dû aux deux dernières substances.

Sur la fin de cette Dissertation on trouve une remarque très-curieuse, au sujet de l'eau de la mer : prise à des profondeurs considérables, dans les latitudes mentionnées, elle est sans amertume. D'après cette circonstance, l'Auteur conclut fort ingénieusement, que si l'eau de mer que l'on tire à des profondeurs considérables, est par-tout la même, les Navigateurs pourroient s'en servir avec avantage; car en l'étendant avec de l'eau douce, ils pourroient s'en servir pour faire bouillir leurs vivres, & épargner par là la moitié de leur provision.

Dans la sixième Dissertation, M. Bergman parle de la méthode de préparer les eaux minérales artificielles. Il commence par l'analyse des eaux de *Seidschutz*, de *Seltzer*, de *Spa* & de *Pyrmont*, quatre sources d'eau minérale étrangère dont on fait le plus d'usage en Suède. La pesanteur spécifique de celles de *Seidschutz*, à un degré moyen de chaleur, est à celle de l'eau froide comme 42503 à 42225; les parties contenues dans un cantharre de cette eau, au 5^e. degré du thermometre de Farenheit, sont *calx aerata*, chaux saturée d'acide aérien, $4 \frac{1}{4}$; *calx vitriolata*, vitriol de calce, $24 \frac{1}{2}$; *magnesia aerata*, méphite de magnésie, $12 \frac{1}{2}$; *magnesia vitriolata*, vitriol de magnésie ou sel d'Epsom, $859 \frac{1}{2}$; *magnesia salita*, muriate de magnésie, $21 \frac{3}{4}$ grains : à quoi il faut ajouter quatre pouces d'acide aérien & deux d'air commun, contenus dans cette même quantité d'eau,

Un cantharre d'eau de *Seltzer*, analysé par les mêmes procédés, contenoit 17 grains de méphite de calce ; $29 \frac{1}{2}$ grains de méphite de magnésie, 24 grains de soude ou alkali minéral crySTALLISÉ ; $109 \frac{1}{2}$ de muriate de soude ou de sel commun. Sa pesanteur spécifique, comparée à celle de l'eau distillée à un degré de chaleur, étoit comme 1 : 0027 ; elle a donné 29 pouces cubiques d'acide aérien, & 1 pouce d'air commun.

Pareille quantité d'eau de *Spa* a donné $3 \frac{1}{4}$ de méphite de fer ; $8 \frac{1}{2}$ de méphite, de calce ; 20 grains de méphite de magnésie ; $8 \frac{1}{2}$ grains de soude, ou d'alkali minéral ; 1 grain de muriate de soude ou de sel commun ; sa gravité spécifique 1,0010 : elle a donné 45 pouces cubiques d'acide aérien, ou gaz méphitique.

Un cantharre des eaux de *Pyrmont* a donné $3 \frac{1}{4}$ grains de méphite de fer ; 20 grains de méphite de calce ; $38 \frac{1}{2}$ grains de vitriol de calce ; 45 grains de méphite de magnésie ; 25 grains de vitriol de magnésie ; 7 grains de muriate de soude : sa gravité spécifique étoit à celle de l'eau distillée comme 1,0024, & il a fourni 90 pouces cubiques d'acide aérien, ou gaz méphitique.

Après avoir donné une table comparée des matieres contenues dans ces eaux, présenté quelques conjectures sur la maniere suivant laquelle la nature les compose, M. Bergman décrit la méthode de les préparer artificiellement. Il faut pour cela employer l'eau la plus pure ; l'Auteur préfere l'eau distillée, l'eau de neige, prise à quelque distance des maisons,

& lorsqu'il neige depuis deux ou trois jours. Si l'on ne peut pas se procurer de l'eau de neige, on pourra se servir de l'eau pure de source, distillée; & pour la priver de son odeur empireumatique, il suffira de l'exposer en plein air, mais couverte de maniere que la poussiere n'y puisse tomber. Pour l'imprégner d'air d'acide aérien, ou gaz méphitique, Bergman recommande la méthode employée par M. Venel, de Montpellier, comme la plus simple. La machine du Dr. Nooth nous paroît fort commode pour cela. Lorsque l'eau a absorbé une quantité suffisante d'acide aérien, il ajoute, dans les proportions ci-dessus, le vitriol de calce (le gypse) préparé avec la dissolution d'un morceau de calce, ou terre calcaire, dans l'acide marin; il précipite le calce de cette dissolution avec l'acide vitriolique. Cette substance se dissout parfaitement avec l'eau acidulée. Pour l'imprégner de fer, il renferme vingt grains de limaille de fer dans un morceau de toile, qu'il suspend dans l'eau, & l'eau en dissout autant qu'il en faut.

L'Auteur pense avec raison, qu'en préparant des eaux minérales artificielles, on peut laisser de côté le gypse & la chaux, car ces deux substances ne peuvent être fort efficaces, & de cette maniere elles sont certainement plus agréables au goût, que les eaux minérales naturelles. Pour la satisfaction de ceux de nos Lecteurs qui voudroient imiter ces eaux, nous allons donner les proportions que M. Bergman indique pour chacune d'elles. — Pour celles de Seidschutz ou eaux ameres, prenez deux livres

d'eau distillée, imprégnée d'acide aérien (les livres de douze onces chacune) vitriol de magnésie, ou sel d'Epsom pur, 5 dragmes & vingt gr. — Pour les eaux de Seltzer, prenez 41 gr. de muriate de soude & 3 gr. $\frac{1}{4}$ de soude bien desséchée. — Pour les eaux de Spa, 1 $\frac{1}{3}$ gr. du même alkali minéral, & $\frac{2}{3}$ gr. de muriate de soude, ou sel commun. — Pour les eaux de Pyrmont, prenez 11 $\frac{1}{3}$ gr. de vitriol de magnésie, ou sel d'Epsom, & 2 $\frac{3}{4}$ de muriate de soude ou sel commun. Ajoutez à ces deux dernières, c'est-à-dire à celles de Spa & de Pyrmont, 16 ou 20 grains de limaille de fer pure, non rouillée, suivant le procédé que nous venons de décrire. L'Auteur observe que la saison la plus favorable pour préparer ces eaux minérales artificielles, est l'hiver, parce que l'eau est susceptible alors d'absorber une plus grande quantité d'acide aérien. Au bout de 24 heures, la solution est ordinairement complète, & l'eau est prête, à moins qu'on n'y ajoute de la magnésie, alors il faut plusieurs jours. Quoi qu'il en soit, il regarde l'addition de cette dernière substance comme absolument inutile; lorsque l'eau est préparée, il faut la conserver dans des bouteilles de verre ou de pierre, bien bouchées & placées les bouchons en bas....

Dans sa septième Dissertation, l'Auteur décrit les moyens de préparer les eaux minérales artificielles chaudes. Il commence par les *thermæ æratæ*, ou eaux thermales, desquelles l'acide aérien se dégage. Il a examiné les eaux carolines qui sont de cette espèce, & il a trouvé qu'un cantharide de ces eaux con-

tenoit 35 grains de méphite de calce; 240 grains de vitriol de soude, ou sel de Glauber; 32 grains de muriate de soude; 68 grains de soude ou d'alkali minéral, & un peu de fer. — Il porte après cela ses recherches sur les eaux hépathiques, ou les eaux chaudes, qui contiennent un gaz hépathique. — Par gaz hépathique, l'Auteur entend ce gaz qui se dégage, lorsque le foie de soufre est décomposé par un acide plus fort. Ce gaz hépathique est du soufre combiné avec beaucoup de phlogistique, lequel, exposé en plein air, se dissipe, & il se forme une croûte sulfureuse : les eaux d'Aix-la-Chapelle sont les plus fameuses de cette nature. — L'Auteur ayant analysé une certaine quantité de ces eaux, puisées dans le bain de l'Empereur, a trouvé qu'un cantharre Suédois contenoit 27 grains de méphite de calce, ou chaux aérée; 29 grains de muriate de soude, & 70 grains de soude ou d'alkali minéral. — Au 50^e. degré de chaleur, un cantharre d'eau distillée absorbe environ 60 pouces cubiques de gaz hépathique; & le gaz hépathique, décomposé par le moyen de l'acide nitreux, précipite 8 grains de soufre.

D'après cet exposé, les procédés à suivre pour imiter ces eaux, sont assez faciles : ils consistent simplement à les saturer d'acide aérien, ou de gaz hépathique. La méthode pour obtenir l'air hépathique, est la suivante : mettez de l'hépar sulfureux en poudre, & préparé avec parties égales de potasse & de soufre, dans une cornue, ou prenez un mélange de trois parties de limaille de fer & de deux parties de

soufre avec l'acide vitriolique, dans l'appareil disposé pour se procurer l'acide aérien. Si vous voulez imprégner l'eau d'acide aérien en même-temps, ajoutez $\frac{1}{8}$ ou $\frac{1}{4}$ de calce ou terre calcaire, après quoi vous mettrez les autres substances; l'eau ainsi imprégnée peut être échauffée en la mettant au bain-marie, dans un vase fermé.

L'Auteur, dans un appendice à cette Dissertation, parle des eaux minérales sulfureuses froides, & des moyens de les préparer. Il se borne à l'*aqua medviensis*, eau de Suede en grande réputation. Un cantharre de cette eau contient 4 $\frac{1}{2}$ gr. de fer saturé en partie d'acide aérien, & en partie de gaz hépathique; de muriate de calce grain $\frac{1}{2}$; 30 pouces cubes d'acide aérien, & 40 de gaz hépathique.

Dans sa huitieme Dissertation, l'Auteur traite de l'acide du sucre : pour obtenir cet acide pur, on met une once d'un sucre très-blanc, & trois onces d'acide nitreux, concentré dans une rétorte tubulée. Lorsque le sucre est complètement dissous, on lute un récipient à la cornue, & on la chauffe à un degré de chaleur suffisant pour faire bouillir doucement le mélange; aussi-tôt qu'il a acquis une couleur plus noire, il faut encore ajouter trois onces d'acide nitreux, & l'ébullition doit être soutenue jusqu'à ce que l'acide soit fumant, & que la couleur noire ait entièrement disparu. Il faut mettre alors la liqueur à refroidir dans un grand vaisseau : il se forme par le refroidissement de petits crystaux quadrilateres prismatiques : on ajoute encore deux onces d'acide

nitreux à la liqueur restante , on fait bouillir le mélange une seconde fois , & on le met de nouveau à refroidir & à crySTALLISER. De tous ces petits crySTaux , recueillis & purifiés par des lotions fréquentes & par de nouvelles crySTALLISATIONS , on obtient un sel que l'Auteur appelle acide du sucre , parce qu'on le retire plus facilement du sucre , que d'aucune autre substance ; cependant on l'obtient , quoiqu'en moindre quantité , du miel & de toutes les substances sucrées , même des calculs de la vessie (1). Trois onces de sucre & trente onces d'acide nitreux ne rendent qu'une once d'acide saccharin , qui est très-cher. L'Auteur avertit que si , en le préparant , on laisse bouillir la liqueur un peu trop long-temps , on en retire une beaucoup moindre quantité.

Après avoir examiné les propriétés de cet

(1) M. Bergman a reconnu lui-même que l'acide des calculs de la vessie étoit très-différent de l'acide saccharin..... Voyez les Mémoires de Scheele , tome 1. p. 210 de la Traduction de Mme. Picardet.

On a répété cette année , au Cours de Chymie de l'Académie de Dijon , l'expérience par laquelle M. Scheele a démontré l'identité de l'acide saccharin avec l'acide oxalin , en régénérant le sel d'oseille du commerce par l'acide tiré du sucre saturé à demi de potasse ; ce qui n'empêche pas qu'on ne tire en effet l'acide saccharin des huiles & de plusieurs substances , même animales , suivant les belles expériences de M. Bertholet.

On a aussi extrait du calcul le sel acide dont il est composé , qui est évidemment un acide de son genre , & que M. de Morveau a nommé lithiasique , mot composé de celui de la maladie du calcul , qui est *lythiasis*.

acide qui lui sont communes avec les autres acides , l'Auteur en examine les propriétés particulières dans ses combinaisons avec les terres simples , les métaux & les demi-métaux ; il le considère comme le meilleur réactif pour s'assurer de la présence de la terre calcaire dans l'eau.

La Dissertation suivante , sur la formation de l'alun , contient plusieurs observations , qui sont sur-tout intéressantes pour ceux qui ont des Manufactures d'alun.

Dans la dixième Dissertation , M. Bergman décrit une nouvelle méthode pour faire un tartre antimonié , dont les effets soient toujours les mêmes : comme ses observations sur ce sujet sont de la plus grande importance pour la Médecine pratique , nous nous proposons d'exposer cette nouvelle méthode de préparer l'émétique , dans un de nos Numéros suivans.

Dans la onzième & dernière Dissertation , l'Auteur traite de la magnésie. Après avoir donné une histoire abrégée de cette substance , il fait une mention particulière des découvertes de MM. Black & Margraf sur ce sujet , & décrit la meilleure méthode de la préparer. Il faut la précipiter d'une dissolution de vitriol de magnésie ou sel d'Epsom dans l'eau , par le moyen de l'alkali fixe. Il appelle magnésie pure , celle qui , non-seulement est séparée de toute substance hétérogène , mais qui , après avoir été calcinée à blancheur , ne fait point effervescence avec les acides. Il nous apprend que , moyennant cette opération , si elle est bien faite , la magnésie perd 55 de son poids :

les parties qui s'évaporent ne sont autre chose que l'acide aérien & l'eau ; mais si l'on continue pendant trop long-temps la calcination , la perte est plus forte , parce qu'il s'évapore encore d'autres parties plus fixes.

Combinée avec la terre calcaire , l'argille & la terre siliceuse , & exposée à un feu violent , la magnésie entre en fusion , & produit , par l'addition de quatre fois son poids de verre vert , une masse semblable à la porcelaine , qui fait feu au briquet. — L'Auteur fait part ensuite de ses expériences sur cette substance , combinée avec plusieurs acides connus : elle dissout le soufre. M. Bergman traite fort au long de ses affinités chimiques avec différens corps ; & après avoir indiqué en quoi la magnésie diffère de la terre calcaire , & après avoir parlé des différentes substances avec lesquelles elle se trouve combinée , il finit par un exposé très-court de ses usages en Médecine.

On a publié en Suede un second volume de ces Opuscules , qui contient quatorze Dissertations , dont nous espérons bientôt rendre compte.

V. *Examen de la théorie du Dr. Crawford , sur la chaleur & la combustion , par William Morgan , in-8°. à Londres , 72 pages.*

LE Dr. Crawford a trouvé dans cet Ecrivain un rival digne de lui. M. Morgan examine sa fameuse théorie avec beaucoup de

liberté , & quelques - unes de ses objections paroissent devoir mériter la plus sérieuse attention de la part de l'Auteur réfuté. — M Morgan divise son Ouvrage en quatre sections. Dans la premiere, il donne une idée générale de la théorie du Dr. Crawford : nous supposons que nos Lecteurs connoissent cette théorie , ainsi nous nous contenterons d'observer que M. Morgan a attribué à cet Auteur des découvertes qui, quoique faites pour lui faire honneur , ne lui appartiennent pas entièrement. De son aveu, cet Auteur a pris sa théorie de la chaleur absolue & sensible , des Drs. Black & Irvine : celle de l'efficacité du phlogistique pour diminuer la quantité du feu ou la chaleur absolue des corps, est la seule à laquelle il ait eu des prétentions.

Dans la seconde section , M. Morgan examine les expériences sur lesquelles le Dr. Crawford appuie sa théorie ; mais auparavant il attaque la proposition du Dr. Irvine concernant la propriété des corps de contenir la chaleur. Il paroît porté à en tirer une conclusion tout - à - fait contraire ; c'est - à - dire , que les corps sont plus capables de chaleur , à proportion de ce qu'ils s'échauffent plus promptement. Quoi qu'il en soit , son objection est appuyée sur une analogie avec les dissolutions salines , qui ne nous paroît pas bien fondée. Les raisonnemens qu'il oppose aux expériences du Dr. Crawford , sont plus forts : M. Morgan les a répétées la plupart à plusieurs reprises , & ses résultats ont été différens , non-seulement de ceux du Dr. Crawford , mais les

uns des autres : d'où il conclut combien il est difficile de faire ces expériences délicates avec assez d'exactitude, & il fait voir combien toutes les théories appuyées sur de tels fondemens, doivent être précaires. — Nous convenons de la justesse des remarques de M. Morgan, quoique nous ne puissions pas les regarder comme décisives. Parce qu'un sujet est difficile, ce n'est pas une raison pour qu'il faille abandonner toutes les recherches qui le concernent ; on en peut seulement conclure qu'il faut y apporter une plus grande attention. Les Philosophes ont suivi des objets aussi délicats & aussi difficiles que ceux qui sont en question, & les conclusions qu'ils en ont tirées, n'en sont pas moins universellement reconnues pour vraies. On ne peut pas avoir dans ces cas une précision absolue ; il faut nous contenter d'un à peu près : il ne faut pas seulement répéter les expériences une fois ou deux, mais un grand nombre de fois, & les conséquences ne doivent se tirer que d'un grand nombre de résultats.

Dans ces circonstances, il y a ordinairement une foule de petites circonstances auxquelles il est impossible de faire assez d'attention, & qui peuvent donner de grandes différences dans les résultats. M. Morgan, par exemple, a fait mention de la chaleur de sa chambre, au commencement de ses expériences, mais il ne paroît pas avoir fait attention aux changemens qu'elle pouvoit avoir subis pendant qu'il les faisoit ; & il peut se faire que ç'ait été là la cause de la différence qu'il

a observée dans les résultats de ses observations : on peut faire les mêmes objections aux expériences du Dr. Crawford , ainsi que l'Auteur l'observe avec raison.

M. Morgan fait une objection très-fondée contre la méthode du Dr. Crawford , qui détermine la chaleur de ses mélanges en plongeant le thermometre au milieu de la liqueur. « Si , dit-il , nous examinons les cas où M. » Crawford a plongé dans l'eau froide les » chaux métalliques échauffées , nous trouverons toujours le mélange aussi chaud au » milieu qu'à la surface. En plongeant le thermometre au milieu de la chaux , cet instrument n'indiquera pas le degré de chaleur » qui a été communiqué à l'eau ; mais celui » que la chaux conserve. » Il objecte aussi avec raison qu'en prenant le terme moyen arithmétique de la chaleur de la surface & de celle du milieu , on n'est pas sûr de rencontrer juste. Quoi qu'il en soit , nous n'imaginons pas que ces objections puissent infirmer la règle du Dr. Irvine.

Dans la troisième section , l'Auteur examine les propositions du Dr. Crawford ; il propose ses objections contre les expériences sur lesquelles ces propositions sont fondées , & assure qu'après les épreuves les plus exactes , il n'a jamais trouvé de différence dans le degré de chaleur absolue des différens gaz. C'est ici , à la vérité , la partie la plus délicate du système du Dr. Crawford ; il faut convenir de l'extrême difficulté , & peut-être même de l'impossibilité de déterminer avec quelque exactitude

les différences entre la chaleur de ces substances. On objecte, il est vrai, avec le Dr. Crawford & ses partisans, que les thermometres de M. Morgan ne sont pas assez sensibles; nous savons, d'un autre côté, que l'Abbé Fontana a répété les expériences sur l'air phlogistique & sur l'air déphlogistique, & qu'il s'est convaincu par lui-même de la vérité des résultats qu'a obtenu le Dr. Crawford; nous savons aussi que ce dernier a répété ses expériences en présence de plusieurs personnes qui doutoient de leur exactitude, & que ces personnes ont admis sa doctrine.

M. Morgan examine ensuite les propositions du Dr. Crawford: « la capacité des corps à » recevoir la chaleur, diminue par l'addition » du phlogistique, & augmentent à proportion » de ce qu'ils en sont privés. » Nous ne pouvons nous empêcher d'observer ici que M. Morgan semble ne pas avoir saisi le sens de la proposition qu'il réfute. Le Dr. Crawford n'avance pas que les corps pourvus de phlogistique contiennent nécessairement moins de chaleur absolue, que d'autres corps qui n'en sont pas pourvus, il fournit même un exemple du contraire, dans l'observation du sang & de l'eau; il n'entend autre chose par cette proposition, si ce n'est ce qu'il a déjà dit plus haut, & que nous avons cité; il a établi d'ailleurs cette proposition par un grand nombre d'expériences, & il ajoute, pour l'appuyer, que M. Elliot l'a établie aussi *à priori*, d'après l'analogie de ce qui se passe dans la nature. Elle est d'ailleurs démontrée par un

grand nombre d'expériences faites par l'ingénieur M. Kirwan, & que l'on peut voir dans l'excellent Ouvrage de M. Magellan, sur le feu. Quoique l'esprit de vin, & quelques autres substances phlogistiquées, contiennent plus de chaleur absolue que l'eau, nous ne croyons pas que cela puisse infirmer la vérité de la proposition en question; les autres substances, outre le phlogistique, peuvent avoir la faculté d'affecter la chaleur absolue des corps, soit en l'affoiblissant, soit en l'augmentant; il suffit dans ce cas-ci, que les propriétés de ces substances soient toujours altérées, en variant les quantités de leur phlogistique, & les expériences de M. Morgan ne démontrent point le contraire.

Dans la dernière section, l'Auteur examine l'application que fait le D^r. Crawford de sa théorie, à divers phénomènes. Il suit de cette théorie, que l'air combiné avec le phlogistique, doit être plus chaud que l'air déphlogistiqué, lorsqu'ils sont exposés à la même température. Mais M. Morgan ne trouve aucune différence entre eux; nous ne pouvons pas dire si ses thermomètres étoient assez exacts, mais nous nous souvenons d'une expérience de M. Cavallo, qui paroît contraire à l'opinion de notre Auteur. Il a prouvé que la chaleur d'une chandelle diminueoit en raison plus que sous double de la distance. Il étoit fort embarrassé pour rendre raison de ce phénomène; mais il lui a paru que cela venoit de la plus grande quantité d'air déphlogistiqué qui environne la flamme, laquelle,

suivant la théorie du D^r. Crawford, étoit susceptible d'un plus ou moins grand degré de chaleur sensible. — Plusieurs remarques de M. Morgan, qui suivent, paroissent judicieuses & bien fondées ; mais comme nous avons déjà donné à cet article une grande étendue, nous renvoyons nos Lecteurs à l'Ouvrage même. Il faut convenir que la théorie du D^r. Crawford devient problématique, d'après les objections de l'Auteur, & que jusqu'à ce qu'elles aient été résolues, cette théorie ne peut plus guere être considérée que comme une hypothese ingénieuse. Comme il s'agit, dans cette dispute, d'une question de la plus grande importance en Philosophie, nous souhaitons qu'elle engage quelques personnes ingénieuses à l'éclaircir ; alors on aura de grandes obligations à M. Morgan, & nous apprenons avec plaisir que M. Crawford a déjà fait quelque chose pour réfuter son Adversaire.

VI. *Remarques sur l'ophtalmie, la psorophtalmie & la suppuration de l'œil, avec une méthode de traitement très-différente de celle que l'on emploie ordinairement, & des observations qui en démontrent l'utilité, par James Ware, Chirurgien, in-8°. à Londres, 133 pag. 1780.*

APRÈS une courte description de l'œil & des organes qui lui appartiennent, l'Auteur parle de l'ophtalmie, ou de l'inflammation de

cette partie de la conjonctive qui recouvre le globe de l'œil. Cette maladie varie en intensité, quelquefois elle n'occupe qu'une partie du globe de l'œil, mais ordinairement elle l'occupe tout entier. Elle peut être superficielle, & n'occuper que la conjonctive ou profonde, & occuper jusques à la sclérotique & les membranes internes. En général, la conjonctive n'est pas fort tuméfiée, mais quelquefois elle ne conserve plus l'apparence de membrane. Quelque soit le degré d'inflammation qui ait lieu, l'œil ne supporte la lumière qu'avec peine, & on n'a que trop souvent employé les bandages & les emplâtres pour le soustraire à son action, & pour prévenir ses mouvemens; l'Auteur, au lieu de ces applications, qui, en arrêtant l'écoulement des larmes, augmentent l'engorgement des petits vaisseaux sur lesquels elles agissent, recommande un bonnet de carton, que l'on adapte à une certaine distance de l'œil. Quoi qu'il en soit, on ne peut pas supposer que l'accès de la lumière soit la seule cause de la douleur; le malade souffre quelquefois excessivement; il ressent des douleurs aiguës lancinantes dans les yeux, & à la partie postérieure de la tête. Ces sensations, qui indiquent toujours un danger éminent de perdre l'œil, peuvent être considérées comme l'effet de l'inflammation.

En faisant l'énumération des causes de l'ophtalmie, M. Ware observe que quelquefois elle est épidémique, & qu'elle attaque tout un canton en même temps, ainsi qu'on l'a vu en 1778 à Newbury, & dans plusieurs Camps. —

L'ophtalmie

L'ophtalmie peut être occasionnée par des coups d'air, des blessures, des corps étrangers, placés dans les yeux, ou bien elle peut être la suite de quelques autres maladies, comme de la variole, de la rougeole, des écouvelles & de la vérole. — Parmi les moyens curatifs, M. Ware parle d'abord de la saignée, & recommande l'application des sang-sues préférablement à l'artériotomie, à raison des inconvéniens qui quelquefois accompagnent cette dernière opération. Il est rare qu'il faille appliquer moins de trois sang-sues, & il faut les appliquer aussi près l'une de l'autre, qu'il est possible, à la partie supérieure de la tempe. Lorsqu'on les place sur la paupière, ou qu'on les en approche trop, elles peuvent les faire enfler, & augmenter l'irritation de l'œil. M. Ware parle peu avantageusement de la saignée de l'œil; il pense que cela peut augmenter l'irritation, si l'on brosse la conjonctive avec des barbes d'orge, ainsi que quelques personnes le pratiquent, il peut en rester dans l'œil quelques pointes, & M. Ware croit que c'est ce qui est arrivé à l'un de ses malades. Il pense qu'il ne faut ouvrir les vaisseaux sanguins de la cornée, soit avec une lancette, soit avec une aiguille, que lorsqu'il y a quelque tache, où l'on aperçoit un ou plusieurs vaisseaux sanguins très-distincts. Il a éprouvé des bons effets des vésicatoires, de la largeur d'un petit écu, appliqués sur les tempes, directement sur les orifices auxquels on a appliqué les sang-sues. Il recommande aussi une grande attention sur le régime & l'usage des minoratifs; mais son principal

secours paroît être l'application de l'opium. Il recommande la teinture thébaïque du Dispensaire de Londres. On verse deux ou trois gouttes de ce remede, dans l'œil, une ou deux fois par jour; la premiere fois qu'on l'emploie, elle occasionne une douleur aiguë, suivie d'un grand écoulement de larmes, qui continue pendant quelques minutes, & qui s'arrête petit à petit. Il nous dit que quelquefois l'inflammation est considérablement diminuée dès la premiere fois que l'on emploie ce remede, & qu'il a guéri, par ce moyen, plusieurs ophthalmies très-graves, dans une quinzaine de jours, après même que l'on avoit employé toute sorte d'autres remedes pendant plusieurs semaines, & quelquefois plusieurs mois, sans succès. Il ne faut pas, à la vérité, s'attendre à ces prompts effets dans tous les cas indifféremment. Dans quelques-uns il est plus lent, & il n'a vu que peu de circonstances dans lesquelles ce remede n'ait pas soulagé dès la premiere fois qu'on l'a appliqué. Ces derniers cas sont sur-tout ceux où la maladie est récente, où les yeux sont brillans, éclatans, & où les malades souffrent considérablement. Quoi qu'il en soit, malgré ces symptomes, le topique a quelquefois réussi; & soit qu'il réussisse, ou qu'il ne réussisse pas, il n'a d'autre inconvénient que d'exciter une douleur momentanée. Lorsqu'il ne produit pas de bons effets, il faut en remettre l'application jusqu'à ce que l'on ait remédié à l'excessive irritation, après quoi on peut y revenir, & il réussira aussi bien que dans les cas où il n'a jamais man-

qué. Comme l'opium est la base de la teinture thébaïque, on peut naturellement s'attendre à voir produire les mêmes effets par une simple solution d'opium; mais il n'en est point ainsi. L'Auteur a employé plusieurs fois la dissolution d'opium, mais sans succès. Il a aussi essayé le vin de montagne, qui entre dans la teinture thébaïque, mais sans procurer le moindre soulagement: d'où il conclut qu'aucune de ces substances, prises séparément, n'est dans le cas de faire du bien, tandis qu'elles en font lorsqu'elles sont réunies, & pour cette raison il s'est borné depuis long-temps à l'usage de la teinture seule. Il pense qu'elle agit d'abord comme stimulante, & qu'après elle agit comme sédative: l'Auteur cite neuf observations en preuve de ce qu'il a avancé.

Après avoir traité de l'ophtalmie, M. Ware parle du *trichiasis*, ou renversement des bords des paupieres, maladie qui met les cils dans le cas d'irriter continuellement le globe de l'œil; il fait une distinction entre le renversement de la paupiere supérieure, & celui de l'inférieure; le renversement de la paupiere supérieure est modifié par le muscle orbiculaire, & par le releveur; au lieu que l'inférieur n'a point de muscle qui corresponde au releveur. Lors donc qu'il y a trichiasis de la paupiere supérieure, il y a relâchement du releveur, & contraction de la partie supérieure de l'orbiculaire: comme les causes de ces deux cas sont différentes, le traitement que l'on suit pour l'un & pour l'autre, doit quelque-

fois être différent aussi. Dans l'un & l'autre cas, la cure doit être palliative ou radicale. Il faut tenter la cure radicale , en coupant le mal dans sa racine , & la cure palliative , en retirant les bords ciliaires , & en les fixant dans leur situation naturelle. Dans le trichiasis de la paupiere inférieure, il faut chercher à augmenter la résistance de la peau, de maniere à prévenir les effets de la contraction de l'orbiculaire; mais dans celui de la paupiere supérieure, cela ne suffit pas, il faut chercher à porter un stimulus sur le releveur, pour en réveiller l'action. De ces deux especes de trichiasis, celui de la paupiere inférieure est le plus ordinaire. L'Auteur rapporte un cas très-curieux de cette maladie, dans lequel, après que differens procédés eurent échoués, on parvint à guérir le malade par l'opération suivante. On fit une incision aux tégumens de la paupiere supérieure, depuis l'angle interne à l'angle externe de l'œil; on sépara ainsi les fibres de l'orbiculaire, de maniere à mettre celles du releveur à nud, aussi près qu'il étoit possible, de leur insertion au bord de la paupiere, après quoi on passa deux ou trois fois sur ces fibres tendino-charnues, un petit fer modérément chaud & configuré suivant la convexité de l'œil. Cette légère irritation produisit la contraction du muscle, de maniere que, l'inflammation dissipée, le malade se trouva guéri.

Dans les cas de trichiasis peu considérable & récent à la paupiere inférieure, l'Auteur à quelquefois guéri les malades, en faisant un pli à la peau, & en la fixant dans cet état

par le moyen d'un emplâtre agglutinatif, ou d'un instrument inventé pour pincer une petite portion de peau. Dans des cas plus rébellés, il a été obligé d'en enlever une petite portion transversalement au dessous du bord de la paupière, & de réunir ensuite les bords de la plaie, par le moyen d'une suture; dans d'autres cas plus graves encore, lors, par exemple, que les bords des paupières étoient non-seulement renversés, mais encore contractés & rétrécis, on ne peut soulager les malades qu'en les rélargissant, soit par le moyen d'une incision à l'angle extérieur, ou en divisant le tarso dans son milieu : cette dernière opération est rarement nécessaire.

En parlant de la pſorophthalmie ou inflammation & ulcération de la paupière, l'Auteur observe que, quoique cette maladie soit souvent un effet du virus écrouelleux, ou de quelque autre virus, le plus souvent c'est une maladie locale, occasionnée par l'ulcération des conduits & des glandes ciliaires, & qui quelquefois cede aux applications topiques. Celle qu'il regarde comme la plus efficace, est l'onguent citrin de la Pharmacop. d'Edimbourg, qui, lorsqu'il est bien fait, forme un onguent dur, d'un jaune foncé. On se frotte les yeux, en se couchant, avec cet onguent, fondu dans un peu d'huile, à une chaleur douce, & l'on ajoute par-dessus un emplâtre doux de cérat blanc, que l'on applique très-près sur les paupières, pour empêcher qu'elles ne se collent pendant la nuit. Sur le matin on nettoie l'œil avec du miel & du beurre frais

exaëtement mêlés ensemble , & un peu échauffés. L'Auteur fait part de dix observations , dans lesquelles cette pratique a réussi.

Ces observations sont suivies de réflexions sur la purulence des yeux des nouveaux-nés. Par le terme de purulence , M. Ware n'entend que l'augmentation de la sécrétion du mucus. A quelque période que soit cette maladie , l'Auteur pense que la principale indication est de resserrer les vaisseaux trop relâchés , & de diminuer leur sécrétion. Le remède le plus efficace qu'il ait trouvé pour cela , est l'eau camphrée de la Pharmacopée de Bate , délayée suivant que les circonstances l'exigent. En général , il mêle une dragme de cette préparation avec deux onces d'eau froide ; il injecte ce mélange entre les deux paupières , par le moyen d'une seringue , une ou deux fois par jour , dans les cas d'affection légère ; & dans les cas invétérés , une ou deux fois toutes les heures. Pendant qu'il y a gonflement de la paupière , il recommande , au lieu de cataplasmes , une lotion avec le petit-lait , préparé par l'alun , & partie égale de lard. Ce remède doit être appliqué chaud & souvent répété , mais sans interrompre les injections : il rapporte quatre cas dans lesquels il a adopté ce traitement , avec succès. — L'Ouvrage est terminé par un cas de goutte sereine , guéri par l'électricité seule. On électrisoit toujours le malade pendant un quart d'heure : on fit d'abord passer le courant du fluide électrique par l'œil , & ensuite on tira des étincelles de toutes les parties environnantes.

Ce cas diffère essentiellement de ceux rapportés par M. Hey , dans les Observations & Recherches en Médecine , par les circonstances suivantes. La maladie étoit survenue plus soudainement , la cécité étoit plus parfaite , les paupières étoient plus affectées , & la cure fut plus prompte.

SECONDE SECTION.

- I. *Nouvelle méthode de traiter les hémorrhagies utérines après l'accouchement , par M. Saxtorph , D. M. : extrait des Acta Havniensia , vol. II.*

CETTE nouvelle méthode , qui consiste dans l'usage du vinaigre & de l'eau injectés dans l'utérus , a réussi dans trois cas de ménorrhagie , qui avoient résisté à toutes sortes de moyens. Dans le premier cas , l'hémorrhagie duroit depuis quatre heures , & on avoit essayé sans succès les boissons , ainsi que les applications froides : on ne sentoît plus , ni pouls , ni respiration , & la malade étoit parfaitement froide : on lui injecta , dans cet état , un mélange de vinaigre & d'eau dans l'utérus ; l'hémorrhagie s'arrêta au même instant , & la respiration & le pouls revinrent aussi-tôt. La raison pour laquelle ces sortes d'injections ont si souvent échoué dans les cas de ménorrhagie & de fleurs blanches , c'est

que le plus souvent elles n'ont pénétré que dans le vagin, & non dans l'utérus. Chez cette malade on la répéta trois ou quatre fois, & elle fut parfaitement rétablie en quatorze jours. Les lochies coulerent en petite quantité; elle eut du lait, mais elle en eut peu. — Dans le second cas, l'hémorrhagie avoit jeté la malade dans un état convulsif, accompagné de syncope; mais dès que l'on eut fait pénétrer l'injection dans l'utérus, l'hémorrhagie s'arrêta, & la malade se rétablit en très-peu de temps. — Dans le troisieme cas, on avoit arrêté trois fois l'hémorrhagie, par le moyen des compressions & des applications froides sur l'abdomen; mais elle étoit toujours revenue, jusqu'à ce qu'enfin on employa la même injection que dans les cas précédens, & avec le même succès.

Quant à ce qui regarde les hémorrhagies utérines, on peut observer que si le placenta est attaché à la surface antérieure de l'utérus, ses adhésions sont toujours plus fortes. Plus cette partie, où est attaché le placenta, est distendue pendant la grossesse, plus elle est contractée après l'accouchement, & plus il est facile d'arracher le placenta, & moins on a de raisons pour craindre une hémorrhagie. C'est le fond de l'utérus qui est le plus distendu pendant la grossesse, & le plus promptement contracté après l'accouchement. Lorsque le placenta est attaché au fond de l'utérus, on le dégreffe toujours facilement, & il est très-rare que son dégreffement occasionne une hémorrhagie violente; tandis qu'au contraire la

surface antérieure de l'utérus n'étant pas très-distendue , & ne se contractant que très-peu & lentement après l'accouchement , le dégreffement donne souvent lieu à des hémorrhagies considérables. Il est donc prudent pour un Accoucheur , lorsqu'il s'apperçoit que le placenta est adhérent à la surface antérieure de l'utérus , de se pourvoir d'une seringue & d'eau fraîche , & d'avoir soin de ne séparer le placenta que lorsqu'il est sûr que l'utérus commence à se contracter , & même de ne se point presser.

II. *Nouvelle méthode de traitement pour la fistule lacrymale* , par M. William Blizard , *Chirurgien* : extrait des *Tranfactions philosophiques* , vol. 70 , 1^{re}. partie.

LES principaux moyens de guérison que l'on a coutume d'employer dans les premiers temps de cette maladie , & lorsqu'elle est simple sont, 1^o. la compression , déclarée insuffisante par les Praticiens les plus expérimentés ; 2^o. l'introduction d'un instrument , par la narine , dans le conduit lacrymal ; opération incommode & douloureuse : l'expérience a également démontré l'inutilité de l'introduction d'une sonde dans le sac lacrymal , par l'un des points lacrymaux. 3^o. L'injection d'une liqueur appropriée par l'un des points lacrymaux a quelquefois été utile. En réfléchissant à cette dernière méthode , M. Blizard s'est persuadé que si l'on pou-

voit introduire dans le sac lacrymal , par les points lacrymaux , un fluide très-pesant , tel que lemercure, & si l'on pouvoit en remplir le sac lacrymal, il y auroit lieu d'espérer que, par sa pression sur les parties obstruées, ce fluide détruiroit les obstructions , ou tout au moins l'on seroit plus fondé à l'espérer qu'avec un fluide aqueux. Il a donc imaginé un instrument à cet effet , qui consiste en un tuyau d'acier très-délié , & un peu courbé , adapté à un tube de verre de six pouces de long ; au dessus du tube est un entonnoir qui a une valvule , dont on peut se passer , parce que l'on peut y faire verser le mercure par quelqu'un. M. Blizzard a essayé cet instrument chez un malade qui éprouvoit depuis sept mois un flux de larmes & de mucus le long des joues ; il insinua sans difficulté le canal d'acier dans le point lacrymal inférieur ; il y versa le mercure jusqu'à ce qu'il l'eût vu régorgé : le mercure séjourna dans le sac lacrymal, sans y causer de douleur, environ pendant trente heures , ou bout desquelles il passa par le nez. On répéta l'opération le troisieme jour , & en pressant légèrement le sac lacrymal , le mercure en sortit par les narines , avec un peu de mucus congelé. Après la seconde ou la troisieme opération , l'engorgement se dissipa ; en élevant la colonne de mercure jusqu'à douze pouces , le mercure passa plus rapidement. Le malade , après avoir répété deux ou trois fois cette opération dans l'intervalle de quelques jours , ne rendit plus de mucus ni de larmes , que très-rarement ; en sorte que la partie paroît parfaitement saine.

M. Blizard observe que cette opération ne peut guere être utile que dans les commencemens de cette maladie , & finit par remarquer qu'elle est simple , facile , qu'elle n'occasionne presque point de douleur , & qu'elle n'est accompagnée d'aucun danger.

III. *Observations sur un malade qui a rendu des hydatides avec ses urines , suivies des détails de l'ouverture du cadavre , communiquées au D^r. Simmons par Thomas Blackburne, D. M. Médecin à Durham.*

WILLIAM G. Tapissier , âgé de trente-deux ans , d'une constitution robuste , eut le malheur de tomber de dessus une table , dans une chambre où il travailloit , le 18 Août 1774 : le coup fut violent , & le malade se plaignit d'une grande douleur à l'hypogastre droit ; mais comme elle diminua très-vîte , il ne fit aucun remede. — Le 27 du même mois il fut saisi , pendant la nuit , d'une suppression totale d'urine , accompagnée de vomissement & d'une grande douleur de reins. Il fut saigné ; on lui fit prendre un lavement de thérébentine & un purgatif huileux , que l'on réitéroit toutes les heures. Quoiqu'il ne rendît qu'une partie de son lavement , il ne laissa pas d'avoir plusieurs selles pendant la journée. — Le 28 , tous les symptomes étant les mêmes , on lui fit prendre deux pédiluves , des lavemens , des opiates , des

potions huileuses & diurétiques , & l'on continua ces remèdes , mais inutilement , jusqu'au 6 Septembre. Ce jour-là le malade se sentit tout-à-coup envie d'uriner , il demanda le bassin , & rendit environ deux quarts d'une urine couleur de café , dans laquelle on voyoit un grand nombre d'hydatides , quelques-unes de la grosseur d'une tête d'épingle , & d'autres de celle d'une noix muscade , les unes rompues & les autres entières. Il fut aussitôt soulagé de sa douleur , tous les symptômes disparurent , & il retourna à ses occupations. — Depuis ce temps-là il rendit des hydatides de même grosseur , & quelquefois des matières sablonneuses rouges , sur-tout après l'exercice à cheval. Il demeura en cet état jusqu'au 6 Septembre 1778 : à cette époque il fut tout-à-coup saisi d'une nouvelle suppression d'urine , de douleurs aiguës au côté gauche , & de vomissemens qui durèrent huit ou dix heures. Il fut soulagé en rendant une hydatide rompue , mais qui paroissoit devoir être grosse comme un œuf de poule : il continua à se bien porter jusqu'au 10. Ce jour-là , la suppression d'urine , quoique sans douleur ni tension apparente de la vessie , les nausées , les vomissemens , les douleurs à l'hypogastre gauche , un pouls dur & plein , quoiqu'il n'y eût guère plus de chaleur qu'on n'en a naturellement , tous les symptômes revinrent : il fut saigné ; on lui fit prendre une émulsion huileuse avec la teinture thébaïque , trois lavemens avec la thérebentine , dans la journée , & la décoct. nitros. c. sperm. ceti. Le 11 on

lui donna une mixture purgative huileuse, qui fut sans effet : on la répéta le 12 , & elle produisit plusieurs évacuations copieuses. Le 13 , on fit une fomentation de camomille sur les reins. — Ces moyens étant inutiles , & ne procurant aucune évacuation d'urine , on ordonna une émulsion avec cinq grains de camphre & quinze gouttes de la teinture de cantharides , toutes les quatre heures : on la continua le 15 , & on porta la dose de la teinture de cantharides , jusqu'à trente gouttes. Il fut assez bien jusqu'au 19 Mai. Ce jour-là les douleurs revinrent avec violence , & il mourut le même soir. En ouvrant l'abdomen , on apperçut une légère apparence de mortification du jejunum du côté droit. Elle s'étendoit d'environ trois pouces en longueur. L'omentum paroissoit aussi mortifié du côté de l'endroit par où il touchoit au jejunum : nous ne pûmes découvrir aucune trace de rein ou d'uretere , du côté droit. — Le rein gauche , dans toutes ses dimensions , avoit acquis au moins cinq fois sa grosseur naturelle. Il pesoit environ une livre & quart : il s'étendoit considérablement sous les côtes dans l'hippocondre. L'omentum adhéroit à sa partie supérieure , & il avoit deux pouces d'épais à l'endroit de son adhésion. En séparant l'omentum du rein , on trouva une grande quantité de sang coagulé , qui paroissoit venir de quelque vaisseau rompu dans ce viscere , dont la substance étoit très-molle , & dans un état de dissolution. — Le bassinnet du rein étoit considérablement élargi , & contenoit environ une

demi-pinte d'un mucus fluide épais , & un grand calcul triangulaire : il y avoit aussi un grand nombre de petites hydatides , dont quelques-unes étoient ouvertes , & d'autres contenoient un fluide épais. On trouva une pierre de la grosseur d'un pois ; l'uretere étoit de la largeur du petit doigt d'un homme , & il étoit tout - à - fait vuide , ainsi que la vessie. Les autres viscères de l'abdomen étoient parfaitement sains.

IV. *Observation sur une consommation vénérienne , guérie par les frictions mercurielles , par S. Théophile de Meza : extrait des Acta Havniensia , vol. II.*

IL y a environ vingt ans que C. B. contracta la vérole ; il étoit pour-lors âgé de vingt-cinq ans. Il eut des ulcères en différentes parties du corps , particulièrement à la bouche , & des exostoses du coronal. La fièvre hectique se joignit à ces symptômes , les sueurs coliquatives , les diarrhées , la toux , l'expectoration du pus , sur - tout les matins , tous les signes , en un mot , de phthisie pulmonaire survinrent. — Il avoit eu les soins d'un Praticien fort expérimenté , & qui jouit d'une grande réputation ; mais les remèdes échouèrent , & le malade s'adressa à moi. Il étoit pour-lors dans un état de maigreur affreuse , il craignoit de prendre le mercure ; & j'hési-

rois de le lui administrer à l'intérieur , dans la crainte qu'en stimulant les intestins , l'on n'augmentât la diarrhée , & l'on ne précipitât ses jours. — Je commençai donc par lui faire prendre des frictions avec une petite quantité d'onguent mercuriel , toutes les nuits , sur les bras & sur les jambes , alternativement : la bouche se trouva bientôt affectée , mais à mesure que la salivation augmentoit , la diarrhée & les sueurs diminuoient sensiblement , & les forces parurent plutôt augmenter que diminuer. — Je continuai les frictions jusqu'à ce que le malade rendit environ une livre de salive dans les vingt-quatre heures , & au bout de deux mois à peu près , j'eus la satisfaction de le voir délivré de tous les symptômes de vérole & de phthisie. Il se rétablit parfaitement , & il est pere aujourd'hui de plusieurs enfans bien portans.

TROISIEME SECTION.

CATALOGUE.

1. **H**EADS of lectures on the theory , &c. Matieres de leçons sur la théorie & sur la pratique de la Médecine , d'Andrew Duncan , D. M. &c. &c. seconde édition , corrigée & augmentée , in-8°. 427 pag. Edimbourg , 1781. — C'est un livre à l'usage de ceux qui suivent les leçons de l'Auteur.

2. *Johannis Brunonis*, M. D. de Medicinâ prælectoris, Societatis Medicæ Edinensis Præfidis, *Elementa Medicinæ*, 421 pages, Edimbourg, 1780.

3. *Modern Improvements in the practice of Physic*, &c. Progrès des Modernes dans la Médecine pratique ; par *Henry Manning*, D. M. Auteur d'un Traité sur les maladies des femmes, in-8°. 448 pag. à Londres, 1780.

4. *Pauli de Czenpinsky* Dissertatio zoológico-medica, sistens totius regni animalis genera, in classes & ordines linneana methodo digesta, præfixâ cuilibet classi terminorum applicatione, in-8°. Viennæ, 122 pages. — C'est un Ouvrage fort utile, sur-tout pour ceux qui commencent à étudier la Zoologie-médicale. L'Auteur s'écarte quelquefois de la méthode de Linné. Il a ajouté les nouvelles especes que l'on a découvertes depuis la dernière édition du Systême de la nature. Nous sommes fâchés que ces additions soient plus rares parmi les *Mammalia*. Si l'Auteur avoit supprimé le conte ridicule de Gesner des deux rossignols qui s'entretenoient ensemble en latin, son Ouvrage n'en auroit que mieux valu ; c'étoit bon tout au plus dans le dernier siècle. Il auroit également mieux valu que l'Auteur nous eût donné les signes qui distinguent les différentes especes d'hommes, des animaux, que de nous donner les rapsodies d'Aufone, de Cicéron & de St. Augustin, sur la mortalité.

5. *Magazin für Liebhaber der Entomologie*, ou Magasin pour les amateurs d'Entomologie, par *J. C. Fueslsly*, in-8°. à Zurich, avec planches.

— Ouvrage

— Ouvrage agréable & utile pour ceux qui se livrent à cette branche de l'Histoire naturelle.

6. *J. A. Scopoly*, *Fundamenta Chemiæ, prælectionibus publicis accommodata*, in-8°. Pragæ, 166 pag. — La première partie de cet Ouvrage traite des objets & des instrumens de la Chymie ; la seconde , du résultat de ses opérations , suivant l'ordre de ces opérations , & de la manière suivante : 1°. la calcination ; 2°. la réduction ; 3°. la dissolution ; 4°. la précipitation ; 5°. la distillation ; 6°. la mixture. L'Auteur donne par-tout la théorie de ces opérations ; mais nous croyons qu'à bien des égards son Ouvrage est fort inférieur à une infinité de Traités élémentaires qui ont paru sur ce sujet.

7 *J. J. Plenck* , *Chirurgiæ & artis obstetricæ Professoris Budensis doctrina de morbis venereis*, in-8°. 176 pag. Viennâ , 1779. — C'est une compilation très-ingénieuse & très-concise de tout ce que l'on a écrit sur ce sujet , avec des Remarques de l'Auteur , qui sont en général bien fondées.

8. *Conamen mappæ generalis medicamentorum simplicium, secundum affinitates virium naturalium , novâ methodo geographicâ dispositorum* , Auctore *Geo. Christop. Wurtz*. M. D. cum tabulâ æneâ , Argentor. in-8°. 221 pag. — Cette idée , qui pourra paroître bizarre à quelques Lecteurs, est suivie avec exactitude, & doit avoir coûté beaucoup de peine à l'Auteur. La carte est de 21 pouces de long sur 20 de largeur , & bien gravée.

9. *Traité des remèdes domestiques, pour faire*

suite au Traité de la petite vérole ; par M. *Grossin Duhaume*, Docteur-Régent, ancien Professeur des Instituts de Médecine en l'Université de Paris, & Médecin de l'Hôtel-Dieu, à Paris, in-12. 172 pages.

10. Dissertation contre l'usage des bouillons de viande dans les maladies fébriles, par M. *Paul-Charles de Laudun*, D. M. Médecin à Tarascon en Provence, Paris, in-12. 263 pages. — Cette Dissertation ne contient rien de nouveau ni d'intéressant ; elle est faite pour prouver ce que savent très-bien tous les bons Observateurs, que dans la fièvre, les malades répugnent les bouillons de viande, tandis qu'ils desirerent les boissons acidules.

11. Conjectures sur le temps où ont vécu plusieurs anciens Médecins ; par un Membre de la Société patriotique de Hesse-Hombourg, Paris, in-4°. 83 pages. — Ce petit Ouvrage, qui est de M. *Goulin*, a été fait dans l'intention de rectifier quelques erreurs, qui, de l'aveu de l'Auteur, se sont glissées dans ses *Mémoires littéraires* sur ce qui regarde le temps auquel Asclépiade a vécu.

12. *Instruccion curativa de las viruelas, &c.* Remarques sur la cure de la variole, par D. *Joseph Amar*, D. M. de Sa Majesté, &c. à Madrid, in-4°. 164 pages. — Cette Dissertation ne donnera pas une bien haute opinion de l'état de la Médecine en Espagne. D. Amar commence son Ouvrage par une histoire de la petite vérole, qui n'est autre chose qu'un Commentaire de Rhazes. Cet Auteur se déclare ennemi de l'inoculation.

13. Lettre à M. Brambilla, Ecuyer, premier Chirurgien de L. L. M. M. I. R. A. & de leurs Armées; par M. de Lambon, Ecuyer, premier Chirurgien de feu S. A. R. la Duchesse de Lorraine, &c. &c. sur trois opérations de la symphyse. Mons, in-8°. 25 p. — L'Auteur de cette Lettre a fait l'opération de la symphyse, avec succès, sur deux malades. L'une de ces femmes a subi deux fois cette opération, & se porte très-bien aujourd'hui, dit l'Auteur, ainsi que le second enfant dont elle est accouchée par ce moyen.

14. *Modern improvements in the practice of Surgery.* Progrès des Modernes en Chirurgie-pratique; par *Henri Manning*, D. M. in-8°. 423 pages, à Londres, 1780. — Nous venons d'annoncer un autre Ouvrage du même Auteur, sur les progrès des Modernes en Médecine-pratique. On peut considérer ces deux volumes comme une compilation utile des meilleurs Écrivains Anglois de Médecine & de Chirurgie; mais ils auroient été beaucoup plus utiles, si l'Auteur avoit puisé ses matériaux dans un plus grand nombre de sources, & s'il avoit donné à ses Lecteurs un extrait de bons Ouvrages étrangers, qui ne sont pas assez connus dans ce pays. On trouve à la fin du volume, sur la Médecine, quelques notices sur les remèdes qui ont été introduits dans la pratique depuis plusieurs années; mais tout ce qu'il dit sur ce sujet, en général, n'est pas assez satisfaisant : ce qui concerne la racine de colombo, par exemple, ne tient pas plus de six lignes.

15. *C. E. Gellert, Anfangsgründe zur metallurgischen Chymie in einem theoretischen und praktischen, &c.* Elémens de théorie & de pratique de Chymie métallurgique, par C. E. Gellert, avec des gravures, seconde édition, corrigée & augmentée, in-8°. à Leipzig, 498 pages. — La première édition de cet Ouvrage fut publiée en 1750. Dans la nouvelle, l'Auteur, qui est Inspecteur des mines de Saxe, a profité de toutes les découvertes que l'on a faites en Métallurgie depuis ce temps-là. M. Gellert nous apprend qu'il a dissout quelquefois de la limaille, & même des petites lames de cuivre, en les mêlant avec du charbon, & en les exposant pendant long-temps à une chaleur modérée, dans des vaisseaux clos. Par ce moyen, il a quelquefois obtenu un verre de cuivre gris, & quelquefois un beau verre de cuivre rouge, qui pesoit $\frac{1}{8}$ de plus que le cuivre employé. A un feu violent, cette substance perdoit son phlogistique, & il se régénéroit un cuivre malléable pur. D'après cette expérience, on peut conclure que la nature emploie quelquefois le phlogistique seul pour minéraliser le cuivre, & peut-être quelques autres métaux. L'Auteur ne considère pas le régule de cobalt, comme un demi-métal particulier, mais comme un composé de fer & d'arsenic, avec quelqu'autre substance inconnue, & il pense que la couleur bleue que donne le cobalt au verre, dépend, au moins à un certain degré, du fer.

16. *Anfangsgründe zur Probierkunst, &c.* ou Elémens de l'art d'essayer les métaux, par C.

E. Gellert, nouvelle édition, avec des additions, in-8°. à Léipfic, 176 pag. accompagnée de gravures. — Cet Ouvrage, ainfi que celui dont nous venons de parler, a été confidérablement augmenté par l'Auteur d'après fa propre expérience.

17. *William Cullen Anfangsgründe, &c.* ou Elémens de Médecine-pratique, traduits de l'Anglois, de *William Cullen*, D. M. &c. 1^{ere}. & 11^{de}. parties, in-8°. à Léipfic.

18. *Samuel Foart Simmons*, D. A. D. &c. *Anatomie des Menschlichen Korpers, &c.* Anatomie du corps humain, ou description de fa structure, par *Samuel Foart Simmons*, &c. traduit de l'Anglois, avec des notes de la part de l'Editeur, in-8°. à Léipfic.

19. Observations fur la rage, fuivies de Réflexions critiques fur les préfervatifs de cette maladie; par *M. Leroux*, Maître en Chirurgie, Affocié de l'Académie Royale des Sciences de Dijon, & Chirurgien-Major de l'Hôpital général de la même Ville, Dijon, in-8°. 52 pages. — L'Auteur de ce petit Ouvrage, qui, quoiqu'il ne contienne rien de nouveau, eft judicieufement écrit, penfe qu'aucun des remedes recommandés jufqu'ici pour prévenir la rage, ne mérite notre confiance. Il penfe avec quelques Auteurs modernes, que notre principale attention doit fe porter fur la morfure, par le moyen de laquelle le venin de la rage pénètre dans la constitution, & il recommande en conféquence la faignée locale, la cautérisation, &c. pour prévenir l'abforption du virus.

20. Observations rares de Médecine, d'Anatomie & de Chirurgie, traduites du latin de *Vander Wiel* ; par M. *Planque* , D. M. avec figures , Paris , in-12 , 2 vol. d'environ 550 p. chacun.

21. Expériences & Observations sur différentes especes d'air, Ouvrage traduit de l'Anglois de M. *Priestley*, Docteur en Droit, Membre de la Société Royale de Londres; par M. *Gibelin* , D. M. Membre de la Société Médicale de Londres, tomes IV. & V. Paris, in-8°.

22. *Instruccion curativa de los Tabardillos por el Don Joseph Amar*, M. D. &c. c'est-à-dire, Instructions sur la cure des maladies éruptives; par *D. J. Amar*, Médecin de Sa Majesté, Conseiller du Tribunal Royal de Médecine, premier Médecin du Roi pour la Navarre, Membre de la Société Royale des Sciences de Séville, & Vice-Président de l'Académie Royale de Médecine à Madrid, in-4°. à Madrid. — On trouve beaucoup de choses dans cet Ouvrage, sur la putridité, la malignité, la crudité & la coction. Louis de Toro, Jean de Carmona, & quelques autres Ecrivains Espagnols, de Médecine, sont ceux qui y sont le plus fréquemment cités. L'Ouvrage est terminé par l'exposé des différentes épidémies qui ont régné en Espagne.

23. *Instruccion curativa y preservativa*, &c. Instruction curative & préservative des douleurs de côté & pulmonies; par le même, à Madrid, in-4°. 204 p.

24. Les grands remedes contre la rage, l'épilepsie, les vertiges & vapeurs, &c. par M.

Lejayant, Curé de Notre-Dame de la Quinte ; près le Mans, en bas Poitou, in-8°. Mans. — On peut avec assez de raison mettre ce Curé de la Quinte, à côté de notre M. *Wesley*, parmi les Ecrivains de Médecine.

25. Histoire médicale des maladies dyssentériques qui affligèrent la Province du Maine en 1779 ; moyens convenables pour combattre avec succès le mal principal & les accidens qui en font la suite ; par M. *Vetillard*, M. D. Membre du College des Médecins du Mans, in-12, au Mans, 74 pages. — Cet opuscule paroît être l'Ouvrage d'un Praticien judicieux & expérimenté.

26. De chinâ in synochis putribus animadversiones *Petri-Joannis Vastpania*, amplissimi Taurinensis Medicorum Collegii Socii, necnon Medici in Nosocomio Urbis Majori Vicarii, Taurinii, in-8°. 152 pages. — Cet Auteur condamne l'usage du kina ; mais ses argumens ne sont pas bien fondés.

27. Le Citoyen Dentiste, ou l'Art de seconder la nature pour se conserver les dents & les entretenir propres, Ouvrage moderne à la portée de tout le monde ; par M. *Hubert*, Chirurgien-Dentiste, reçu au College Royal de Chirurgie de Paris, Dentiste pensionné de la Ville, in-12, à Lyon, 95 pages.

Les articles qui ont été supprimés sont : 1°. les annonces des Prix proposés par différentes Académies, & par les Sociétés de Paris & de Londres, en 1781. On peut avoir recours à l'Histoire de ces Institutions, pour se mettre au fait de ce qui s'est passé à ce sujet.

2°. L'annonce du *Mémoire de M. Kirwan*, sur les moyens de déterminer la quantité d'acide contenue dans un sel. Voy. les *Transact. philos.*

3°. Celle d'un autre *Mémoire de M. Achard*, sur une nouvelle méthode d'obtenir un degré de feu beaucoup plus considérable que celui que l'on a obtenu jusqu'ici, & cela avec peu de charbon ou autre substance combustible. Voy. les *Mém. de l'Acad. de Berlin.*

4°. La nomination des *Officiers de la Soc. Roy. de Médec. de Londres.*

5°. Une table des variations du thermometre & du barometre, & de la pluie tombée à Londres pendant l'année 1779. Voyez les *Transact. philos.* vol. 70. premiere partie.

6°. Une lettre du *Dr. Gilbert Blane*, Médecin de Vaisseau aux Indes orientales, au Docteur *Hunter*, sur le dernier ouragan, dans laquelle l'Auteur donne ses idées sur une nouvelle théorie de ce phénomène.

7°. Une opération de la symphyse, pratiquée avec succès par *M. Canivell*, Chirurgien-Major de l'Hôpital de la Marine, à Cadix.

8°. Trois observations de *M. Léger*, Chirurgien à Paris, sur la poudre des cantharides, dans la cure de l'incontinence d'urine à laquelle sont sujettes certaines personnes pendant leur sommeil.

9°. La mort de plusieurs Médecins célèbres, entre autres des *D^{rs}. Fothergill, Gaubius, Lieutaud, &c.*

F I N.

JOURNAL DE MÉDECINE
DE LONDRES,
POUR L'ANNÉE 1781.
II^e. PARTIE.

SECTION PREMIERE.

EXTRAITS.

- I. *Traité des Accouchemens , Ouvrage contenant le traitement des maladies des femmes , & la maniere de gouverner les enfans dans le premier âge , avec des préceptes & des formules pour préparer différens alimens & différentes boissous , suivant les circonstances , dépouillé de termes techniques & de théories scientifiques ; par Alexandre Hamilton , Professeur d'Accouchemens en l'Université d'Edimbourg , Membre du College Royal des Chirurgiens : in-8°. Edimb. 1781.*

LES progrès de l'art des accouchemens ont été retardés par un grand nombre de circonstances. Pendant plusieurs siècles cette

partie de l'art de guérir est demeurée entre les mains des femmes. La délicatesse & la timidité qui forment leur caractère particulier, devoient naturellement écarter les hommes de ces fonctions ; mais les raffinemens du bon ton & le commerce illimité qui s'est établi entre les deux sexes, ont enfin vaincu ce puissant obstacle, & l'amour de la vie, la tendresse des meres pour leurs fruits, l'affection des maris, &c. l'ont emporté sur les raisons qu'alléguoit une aveugle & touchante modestie. On a eu recours à des Accoucheurs, pour un ministère auquel des connoissances plus étendues, la présence d'esprit, le courage & la force particuliere aux hommes, sembloient les appeller. Nous sommes forcés de convenir que, lorsque ce changement s'est fait, les Accoucheurs donnerent généralement trop à leur art, & compterent trop peu sur la nature ; mais le discrédit de la nature ne venoit pas tant de la faute de l'Artiste, que de l'imperfection de l'art. Aujourd'hui nous savons mieux distinguer les circonstances où notre ministère devient indispensable, de celles où nous devons tout attendre des efforts de la nature.

Ces observations préliminaires sont principalement extraites de la Préface de l'Ouvrage que nous examinons. Cet Ouvrage, quoiqu'écrit particulièrement pour l'instruction des Sages-femmes, &, par cette raison, dépouillé de tous les termes techniques, n'en mérite pas moins l'attention des Praticiens les plus expérimentés.

M. Hamilton commence par donner une idée générale de l'Anatomie de la femme,

après quoi il parle du bassin en particulier ; & il le considère , soit dans son état naturel , soit lorsqu'il a souffert quelque distorsion ; il expose après cela la structure & la figure de la tête de l'enfant & des parties molles de la génération ; il donne ensuite la théorie de la conception ; il parle des regles , des pertes & des maladies des parties génitales , &c.

En traitant des mois , l'Auteur observe que malgré tout ce que l'on a dit sur les éménagogues , il n'est aucune substance parmi celles auxquelles on a attribué cette vertu , que l'on puisse proprement regarder comme telle. Il pense que l'aloès doit sa grande action sur le flux menstruel à sa qualité stimulante , car ce remède provoque souvent les hémorroïdes dans les constitutions qui y sont sujettes , par le teneisme & les épreintes qu'il occasionne ; c'est pourquoy il est très-peu convenable aux tempéramens délicats & aux femmes sujettes aux pertes. Tous les purgatifs actifs , ajoute M. Hamilton , agissent de la même manière.

Si les purgatifs échouent , il recommande , comme des remèdes qui ne sont point à négliger , une cuillerée des semences de moutarde blanche , ou une petite tasse d'une foible infusion de raifort sauvage , deux fois par jour. Il remarque aussi que les remèdes administrés dans l'intention de provoquer le flux menstruel , doivent être pris environ pendant une semaine avant le retour , & continués pendant quelques jours après l'époque critique , ou jusqu'à une nouvelle menstruation. On peut également donner avec avan-

tage, dans ces cas, une infusion de pouilot; de tanaïsie, de mélisse ou de camomille, lorsque l'évacuation n'est pas assez abondante.

M. Hamilton observe que la difficulté ou l'irrégularité des mois, est le partage des femmes *comme il faut*, de celles qui ont une fanté délicate, ou qui sont sujettes aux maladies de nerfs. On observe rarement que les femmes du peuple, ou celles qui sont occupées de travaux pénibles, soient indisposées à ces époques, si ce n'est lorsque la matrice se trouve dans un état de maladie : dans ces cas, l'Auteur recommande un demi-grain ou 1 grain d'opium soir & matin, jusqu'à ce que le temps critique soit passé. Il faut prévenir la constipation qu'occasionnent les opiatiques, par l'usage des lavemens légèrement laxatifs; cependant M. Hamilton prévient que l'on ne doit avoir recours à ces moyens que dans des cas pressans, car on en quitte difficilement l'habitude.

Dans les pertes, M. Hamilton pense qu'il faut plus attendre du régime, que des remèdes. Il considère les nourritures légères & la diète rafraîchissante, les boissons fraîches, l'air frais, les topiques froids, tels que des linges trempés dans le vinaigre & l'eau froide appliqués sur les lombes, l'abdomen & sur l'orifice externe de la matrice, comme les principaux secours : en général, il compte peu sur l'efficacité des remèdes. Si la malade est d'une constitution vigoureuse, s'il y a chaleur & éréthisme, il donne le nitre; & dans les cas contraires, il emploie une décoction théiforme de roses, acidulée avec l'esprit de vitriol. Il parle du petit-

lait préparé avec l'alun , comme d'un puissant remède. Lorsqu'il y a beaucoup de douleur & d'anxiété , & lorsqu'il n'y a point de disposition au vomissement , il pense que l'on peut donner les opiates avec succès. Il recommande de tenir le ventre libre avec des lavemens émolliens tièdes , ou qui soient à peine au degré de chaleur du lait récemment tiré. Il recommande une légère décoction de kina , aiguillée avec un peu d'esprit de vitriol , comme le moyen le plus efficace pour fortifier le système , & prévenir le retour de ces accidens.

En parlant de la cessation absolue des règles , M. Hamilton observe que les accidens qui ont lieu à cette époque, sont plutôt l'effet du changement qui s'opère dans toute la constitution , que de la cessation du flux menstruel. Il fait voir que les femmes qui sont les plus exposées à ces sortes d'accidens , sont celles qui n'ont point eu d'enfans , & qui n'ont jamais joui d'une bonne santé ; celles dont le tempérament a été affoibli par des fausses-couches , ou des grossesses fréquentes ; celles enfin qui n'ont pas été bien réglées, qui ont eu des fleurs blanches , ou des symptômes nerveux & hystériques. Il remarque cependant que souvent des femmes délicates , qui ont eu des menstruations difficiles , ou des affections nerveuses pendant qu'elles étoient réglées , parviennent petit à petit à une santé qu'elles ne connoissoient pas.

L'Auteur place les accidens qui accompagnent cet état , à peu près dans l'ordre sui-

vant : 1°. des symptomes de plénitude, suite de la suppression d'une évacuation accoutumée, chez les tempéramens vigoureux ; 2°. des pertes longues, fréquentes & immodérées, chez les constitutions foibles & relâchées ; 3°. des affections générales du système, produites par le changement de la constitution. On doit remédier aux accidens de la premiere classe, par un régime sévère, par des saignées pratiquées de temps en temps, par l'exercice, & en prévenant la constipation. Ceux de la seconde doivent être traités de la même manière ; mais si la perte vient de plénitude, on peut encore y remédier par des évacuations. Ceux de la troisieme, lorsque des douleurs aiguës se font sentir à la région hypogastrique & aux mamelles, avec plusieurs autres symptomes d'une mauvaise santé, démontrent un changement de la constitution, qui ne dépend pas seulement du resserrement des vaisseaux de la matrice ; c'est pourquoi il faut changer de méthode. L'Auteur pense qu'il est bon de faire souvenir le Lecteur, que comme la matrice est extrêmement sensible, c'est sur elle que les premiers symptomes de ces sortes de maladies se font sentir, & que les parties qui en sont le plus promptement affectées, sont celles qui y sont liées par une sympathie nerveuse plus immédiate, en sorte que la constitution entière ne tarde pas à s'en ressentir.

En traitant des maladies des parties génitales, M. Hamilton parle des fleurs blanches, comme de l'affection la plus commune. Il

pense que l'on peut souvent diminuer cet écoulement, quoiqu'il soit rarement possible de le guérir radicalement, à moins que chez des sujets jeunes, lorsque la maladie est récente, lorsqu'on la traite par les injections styptiques & astringentes, telles qu'une légère solution d'alun ou de sucre de saturne dans l'eau, ou l'eau de Tunbridge. Lorsque les fleurs blanches sont compliquées d'une affection de l'estomac, ce qui arrive souvent, l'Auteur pense que le kina, infusé dans l'eau de chaux, est le meilleur remède que l'on puisse employer. Dans plusieurs cas il a eu occasion d'observer que des femmes avoient été guéries des fleurs blanches les plus invétérées, par ce remède. Il regarde cette maladie, lorsqu'elle accompagne le rétrécissement de la poitrine, l'irrégularité des mois, & les autres symptômes d'une grande délicatesse, comme la marque la plus certaine de stérilité.

L'Auteur traite ensuite de la grossesse. Il décrit d'abord les progrès du fœtus, après quoi il suit la matrice dans ses développemens, & il remarque que les matières qu'elle contient dans les premiers temps de la gestation, sont situées au fond ou à la partie supérieure du viscère. Le premier changement qui suit la conception, est l'affaissement de la matrice sur les bords du bassin inférieur; par ce moyen, l'abdomen diminue un peu de son volume, & paroît plus souple. L'Auteur considère ce symptôme, lorsqu'il se trouve réuni avec d'autres signes, comme le symptôme le plus probable de la grossesse, pendant les premiers mois. Il

observe que , lorsque l'utérus est distendu , il est d'un tissu plus mollasse & plus spongieux ; enforte que , par la maladresse ou par l'imprudence d'un Accoucheur , on a vu souvent ce viscere déchiré , lorsqu'il a fallu en dilater l'orifice ou retourner un enfant : c'est ainsi que plusieurs femmes ont été les victimes de l'ignorance d'un Artiste. Il remarque que le judicieux Smellie lui-même ne connoissoit point toutes les fâcheuses conséquences qui pouvoient résulter du trop de précipitation à vouloir dilater l'orifice de l'utérus , pour retourner l'enfant ; car il dit ingénument que les femmes se rétablissent , lorsque l'on n'a déchiré que les bords membraneux de l'orifice ; mais que les dilacérations du corps du viscere sont toujours fatales.

La matrice , pendant la grossesse , s'élargissant principalement par le fond , les ligamens larges se trouvent beaucoup au dessous du principal volume de ce viscere ; il nous conseille donc très-judicieusement de ne pas tirer violemment le cordon ombilical pour arracher le placenta , sans quoi on court les risques d'occasionner un renversement de l'utérus ; & si on ne donne pas le temps à ce viscere de se contracter , on peut exciter une hémorrhagie mortelle.

M. Hamilton se contente de dire un mot sur les ridicules idées que l'on a de la superfétation ; & après avoir parlé en aussi peu de termes des conceptions extrautérines & des monstres , il traite des maladies de la grossesse , lesquelles , observe - t - il , quoiqu'elles soient

inquiétantes, sont rarement fatales.

Entre autres symptomes de grossesse, il parle, 1°. du mal-être & des vomissemens. On peut y remédier lorsqu'ils sont accompagnés d'autres signes de plethore, par la saignée & une diete légère. Lorsque le mal-être est excessif, l'ipécacuanha a produit les meilleurs effets, & il est quelquefois nécessaire de répéter ce vomitif toutes les semaines, même plus souvent. Quoi qu'il en soit, le mal-être qui accompagne la grossesse, n'est souvent qu'une affection nerveuse ; & il ne faut pas s'attendre à procurer de grands soulagemens, jusqu'à ce que la matrice s'élève au dessus du niveau du bassin. 2°. Quelquefois ce symptome a lieu pendant tout le temps de la grossesse ; & l'on ne peut le pallier qu'en portant la plus grande attention sur l'estomac. 3°. La diarrhée. On peut y remédier par des vomitifs doux, la rhubarbe, les opiates & le régime. 4°. Le gonflement & la douleur des seins. Lorsque les symptomes sont portés à l'excès, & lorsque les malades sont jeunes, on est souvent obligé d'avoir recours à la saignée. On doit éviter toute pression, & faire de légères frictions sur les mamelles avec de l'huile d'olive chaude & très-douce, deux fois par jour. 5°. Dans les défaillances, les accidens nerveux & hystériques, l'opium est le seul remede assuré.

Lorsque la grossesse est plus avancée, la pression de la matrice occasionne d'autres accidens, qui souvent menacent la vie des malades, tandis que ceux des premiers temps se

bornent à des fausses-couches. Les symptômes qui surviennent pendant les derniers temps de la grossesse , conduisent l'Auteur à parler de la rétroversion de l'utérus , comme d'une maladie à laquelle on a fait très-peu d'attention depuis long - temps. Il n'y a cependant pas d'accident qui exige autant d'attention que celui-là. Dans le principe , avec des précautions , il est sans danger ; mais si on le néglige , il faut craindre les plus grands malheurs , car si la malade vient à ne pouvoir plus uriner , & s'il n'est plus possible de réduire la tumeur , la mort est inévitable. Cet accident survient principalement du troisieme à la fin du cinquieme mois , & les femmes maigres & décharnées y sont sujettes.

En parlant des pertes qui surviennent à des époques avancées de la grossesse , M. Hamilton observe que les plus dangereuses sont celles où le placenta est attaché au col ou à l'orifice de l'utérus. L'Auteur pense que le tamponnement du vagin avec des étoupes trempées dans des liqueurs styptiques , est un moyen qui n'est point assez avantageux pour qu'on puisse le recommander ; au contraire il le regarde comme très-propre à faire du mal , par l'irritation qu'il occasionne.

M. Hamilton expose rapidement les causes de l'avortement , & le traitement qui convient dans ces cas. Il observe que , lorsqu'il y a deux ou trois fœtus , la conception de l'un peut être empêchée par l'accroissement de l'autre , & l'œuf du fœtus qui vient de périr , peut être retenu pendant quelque temps , & bientôt

après expulsé : malgré cela la mere , avec des précautions suffisantes , peut conserver l'autre fœtus jusqu'à l'époque de l'accouchement naturel.

M. Hamilton divise , avec tous les Auteurs systématiques , les accouchemens en naturels laborieux & contre nature. Il commence par décrire l'accouchement naturel , & il observe qu'il est souvent précédé de fausses douleurs , qu'il faut soigneusement distinguer des vraies , dont elles ne sont que les avant-coureurs. Il remarque que les douleurs se font souvent sentir pendant six , douze , dix-huit & même vingt-quatre heures avant l'accouchement ; & que si une femme n'est pas délivrée au bout de six heures , le travail pourra continuer pendant six autres heures ; que s'il ne se termine pas au bout de douze heures , il ne le fera que sur les dix-huit ou les vingt-quatre , & que toutes les six heures de travail sont en général terminées par une rémission des douleurs. Nous doutons beaucoup que cette observation soit fondée : l'Auteur lui-même reconnoît que la durée du travail est si précaire ; que nous devons être très-réservés avant d'avancer une opinion là-dessus. En parlant de la position la plus favorable à l'accouchement , il observe que , lorsque le travail est long , on ne doit pas tenir la femme long-temps dans aucune situation particulière.

Il distingue trois périodes dans le travail naturel. Le premier se termine lorsque l'orifice de l'utérus est dilaté au point que l'on n'apperçoit plus ses bords ; ce qui arrive au

bout de huit, dix ou douze heures environ. Il avertit avec raison la Sage-femme de ne point y porter la main trop souvent, & il observe qu'il est inutile de placer la malade dans la situation de l'accouchement, jusqu'à ce que l'orifice de l'utérus soit dilaté de la largeur d'un écu. Il indique, pour le second période, l'instant où l'orifice est dilaté, & l'expulsion du fœtus. L'Auteur recommande, pendant tout ce période, d'examiner les progrès de la nature après chaque douleur; car on peut le faire sans inconvéniens pour la malade. Il faut entièrement abandonner l'expulsion du fœtus à la nature, car les épaules se prêtent en général à la forme du bassin. Le troisième période est l'expulsion du placenta. Le moment le plus favorable à cette expulsion, est lorsque la matrice ayant changé de position, paroît semblable à une balle dure & ronde au nombril, ou un peu plus bas, ou lorsque l'accouchée se plaint de tranchées & de colique; ce qui arrive le plus souvent au bout de dix minutes ou d'une demi-heure. Le placenta adhère très-fortement dans les naissances prématurées, lorsque l'accouchée a joui d'une mauvaise santé pendant sa grossesse, dans les accouchemens difficiles, ou lorsque l'on se presse pour le dégrosser. Il se dégrossé très-facilement dans la première grossesse, lorsque l'accouchée a joui d'une bonne santé, & lorsque l'accouchement a été bien conduit. Dans les pertes, il faut le tirer immédiatement après l'accouchement. Lorsqu'il y a rétention ou adhésion extraordinaire du placenta,

il faut apporter les plus grandes précautions à cette opération. Lorsqu'il est vicié, & qu'il adhère à la matrice comme la mousse à un rocher, il ne faut jamais employer la violence; heureusement cela n'arrive pas souvent. M. Hamilton observe que l'adhésion du placenta, en conséquence d'un squirre, est toujours accompagnée d'un grand danger, car cette adhésion peut être suivie d'une hémorrhagie mortelle.

L'Auteur distingue la seconde classe des accouchemens, 1°. en longs & tardifs; 2°. en difficiles & laborieux. Les premiers peuvent être occasionnés, ainsi que l'observe M. Hamilton, par des obstacles qui viennent de la mere, de l'enfant, des membranes, des eaux, du cordon ombilical ou du placenta. L'accouchement tardif peut être occasionné de la part de la mere, par une maladie locale & générale: les maladies générales peuvent être, 1°. *une colique*, que l'on peut pallier avec des lavemens & des opiates; 2°. *des nausées & des vomissemens*: ces accidens arrivent dans les accouchemens les plus faciles, & sont les effets naturels de la sympathie. Dans ces cas, on recommande l'eau chaude à hautes doses. 3°. *Les pertes*. A mesure que l'accouchement avance, cet accident diminue, en général; s'il n'en est pas ainsi, il faut ouvrir les membranes lorsque l'orifice est dilaté de la largeur d'un petit écu: l'Auteur assure que cet expédient manque rarement d'arrêter la perte sur-le-champ. Si la perte vient du déchirement d'une partie du placenta au col de l'utérus, l'hé-

morrhagie augmentera avec les douleurs de l'accouchement , & il n'y a pas d'autre ressource pour sauver la mere & l'enfant , que de hâter l'accouchement. 4°. *Les crampes*. On les soulage quelquefois avec les opiates. 5°. *Les défaillances*. Ces accidens n'accompagnent que les premiers momens de l'accouchement , lorsque les fortes douleurs arrivent ; la femme recouvre ses forces , & acquiert de la fermeté & de la vigueur. 6°. *Les convulsions*. Elles dépendent de plusieurs causes : la saignée , les laxatifs & les lavemens sont les principaux remèdes : il faut favoriser l'accouchement , lorsque cela se peut. 7°. *Dispositions à la fièvre , à raison de la plénitude*. 8°. *Une constitution hectique , & disposée à la consommation*. Dans ces cas les douleurs sont foibles ; mais comme l'orifice de l'utérus offre peu de résistance , l'enfant sort facilement. M. Hamilton remarque que les femmes hectiques , avec des précautions bien prises , meurent rarement après l'accouchement : elles vivent en général une semaine ou plus long-temps après , quoiqu'elles passent rarement un mois. 9°. *Les passions*. 10°. *Le mauvais traitement*. Sous ce dernier titre , l'Auteur nous avertit de prendre garde de ne point épuiser les forces de la malade dans les commencemens.

Les causes locales qui retardent les progrès de l'accouchement , sont , 1°. *l'étroitesse ou la distorsion des os du bassin*. M. Hamilton pense que l'étroitesse des bords est le défaut le plus ordinaire du bassin , & le plus difficile à découvrir : on ne peut prononcer sur l'existence

de ce vice, que par les symptômes; car nous ne pouvons essayer d'introduire la main, que lorsque l'orifice de l'utérus est dilaté. 2°. *L'épaisseur & la rigidité de l'orifice de l'utérus.* C'est, dit M. Hamilton, une des causes les plus ordinaires des accouchemens tardifs : elle se rencontre sur-tout chez les femmes d'un certain âge, dans les constitutions fortes & robustes, ou lorsque les grossesses sont fort éloignées les unes des autres. Dans une première couche, ou lorsqu'une femme est d'un certain âge, il faut depuis trente-six heures jusqu'à trois jours, pour que l'orifice de l'utérus soit dilaté; malgré cela, si le traitement est bien conduit, l'enfant ni la mere n'ont point à souffrir de ce retard. Les autres causes locales du retardement de l'accouchement, sont la sécheresse & la constriction du vagin; — un état de maladie dans les parties environnantes; — l'engorgement ou l'inflammation du vagin; — la chute de la matrice, du vagin ou du rectum; — des calculs engagés dans le canal de l'urethre; — des matieres fécales endurcies.

L'Auteur observe que, lorsque l'accouchement est retardé par l'enfant, c'est ordinairement à raison, ou du volume, ou de la solidité, ou de la situation peu favorable de sa tête. Il dit que l'on peut présumer que c'est à raison du volume de la tête, lorsque le sommet n'avance point en dehors à proportion des douleurs, & lorsque les progrès de l'accouchement sont suspendus, quoique les fortes douleurs continuent & soient fréquentes,

après que les parties molles sont suffisamment dilatées. Il pense que l'on peut rapporter les positions peu favorables de la tête , à deux sortes , qui sont susceptibles de beaucoup de modifications ; 1°. lorsque la partie postérieure de la tête se présente ; 2°. lorsque c'est la face. L'Auteur observe que , dans les cas de la premiere espece , l'accouchement est plus long , & que l'on court plus de risques de déchirer le périnée , que quand le sommet se présente ; mais que s'il ne se rencontre point d'autres obstacles , l'accouchement en général se termine d'une maniere favorable , si on l'abandonne à la nature ; & il remarque que , de tous les accouchemens difficiles , ce sont ceux où la face se présente , qui sont les plus laborieux.

Le placenta & tout ce qui y tient peut retarder l'accouchement , parce que les membranes peuvent être trop foibles ou trop fortes ; les eaux peuvent être en trop grande ou en trop petite quantité ; le cordon ombilical peut être trop long ou trop court , & le placenta lui-même peut se trouver attaché sur l'orifice de l'utérus.

M. Hamilton appelle difficiles ou laborieux ; à proprement parler , les accouchemens qui exigent que l'on ait recours aux instrumens ; mais comme son Ouvrage est destiné sur-tout aux Accoucheuses , il dit peu de chose sur cet article , & passe à la troisième classe des accouchemens , ceux contre nature. Dans tous ces cas , l'accouchement , observe-t-il , est toujours précaire , & souvent difficile. En
donnant

donnant des regles pour retourner l'enfant ; M. Hamilton remarque que, quand la main de l'Accoucheuse a pénétré dans le bassin ; & qu'elle est obligée de la porter fort avant dans la matrice pour chercher , par exemple , les pieds de l'enfant , il ne faut pas la porter précisément dans la direction de la ligne blanche ou de l'ombilic , comme le Dr. Smellie le recommande , mais l'incliner un peu de côté , pour éviter l'angle saillant des vertebres des lombes , à la partie supérieure de l'os sacrum : par ce moyen on aura plus de place , & l'on fatiguera moins la malade , car la matrice se contracte avec force de ce côté-là.

M. Hamilton divise les accouchemens contre nature , ou dans lesquels la position de l'enfant n'est pas naturelle , en quatre classes. Dans ceux de la premiere , c'est une ou les deux extrémités inférieures qui se présentent. Dans ceux de la seconde , l'enfant présente au détroit du bassin un bras , une épaule , le côté , le dos ou le ventre. Dans ceux de la troisième , l'un ou les deux bras passent avant la tête. La quatrième classe renferme les cas d'accouchement prématuré , ceux qui sont accompagnés de perte , ou ceux dans lesquels le cordon ombilical sort avant le corps de l'enfant. Dans ces cas le fœtus est en danger , par la compression que le cordon peut éprouver. L'Auteur donne des exemples de ces divers accouchemens : après cela , il décrit la méthode de traitement qui convient dans les cas de perte , & dans les cas où il y a deux ou trois fœtus.

M. Hamilton parle ensuite de la maniere de traiter les femmes après l'accouchement. Il pense que quelques regles, que le simple bon sens suggere, & qu'une attention soutenue à suivre les indications de la nature, suffisent le plus souvent pour le rétablissement des malades. Il observe qu'il est nécessaire de donner ses soins, 1°. à ce que le corps, 2°. à ce que l'esprit soient entretenus dans des dispositions convenables. Il insiste sur la nécessité de l'air frais, du régime, & sur l'utilité des lavemens, des laxatifs doux & pris de temps en temps, pour tenir le ventre libre. Il pense que la malade doit être levée, & avoir son lit bien fait dès le quatrième, ou au plus tard dès le cinquième jour après l'accouchement, que ses chemises & ses linges doivent être changés tous les jours, & même plus souvent.

M. Hamilton parle ensuite en peu de mots des accidens qui suivent les accouchemens; tels sont les engorgemens des grandes & petites levres, le déchirement du périnée, l'inflammation, l'abcès, & la gangrene des parties génitales, le déchirement du vagin, de la matrice, & le renversement de ce dernier viscere. En parlant de cet accident, il observe que, dans cinq cas, ou par l'ignorance de l'Accoucheur & sa précipitation à arracher le placenta, la matrice fut renversée, il ne survécut qu'une des malades, dont le rétablissement est d'autant plus extraordinaire, que, quoique la matrice soit rentrée dans le vagin, elle y est encore renversée.

Ces observations sont suivies de quelques

remarques sur les maladies qui surviennent pendant les couches : telles sont les défaillances, les pertes, les douleurs qui suivent l'accouchement, l'inflammation de la matrice, & l'irrégularité des lochies. M. Hamilton observe que, comme on a vu des excoriations, des collemens des levres & même de l'orifice de l'utérus, produits par la stagnation des lochies putrides, les femmes en couche doivent avoir grand soin de tenir ces parties dans la plus grande propreté, en les baignant souvent avec une éponge & de l'eau chaude, pendant tout le temps que les lochies coulent, & elles doivent après cela prendre le moment, lorsque leur santé le leur permet, d'y appliquer l'eau froide, ou de prendre un bain froid, lorsque la saison & les autres circonstances le permettent. « Les avantages, ajoute l'Auteur, » que l'on retire en donnant une attention » particulière à la propreté dans ces cas-là, » & après la menstruation, quoiqu'on y fasse » peu d'attention dans ce pays ci, sont assez » sensibles pour qu'on ne soit pas obligé d'y » insister.

» La pratique de l'ablution fut d'abord connue » par les anciens Juifs, & fut un point essentiel de leurs cérémonies religieuses. Elle fut » probablement suggérée, d'abord par la délicatesse, & s'établit par la suite à raison » de la santé. Elle se soutient encore dans » les pays orientaux, & le *bidet* des Dames » italiennes & françoises, mérite d'être imité » par les angloises, qui, en général surpassent » les femmes des autres nations en délicatesse

» & en sensibilité , si elles ne les surpassent
 » pas par le poli des manieres. »

L'Auteur parle ensuite du raptus des fluides sur les mamelles , & des suites de cet orgasme. Il remarque que l'époque du troisieme au cinquieme jour après l'accouchement , est très-importante ; car c'est pendant ce temps-là que les lochies rouges cessent , & cette évacuation est remplacée par le lait qui coule à flots : il peut donc survenir des maladies provenant de la trop grande abondance ou de la trop petite quantité du lait.

Lorsque la couleur des lochies commence à changer , il survient des douleurs à la partie inférieure de l'abdomen , semblables à celles d'une menstruation difficile ; elles sont accompagnées d'une fièvre légère ; les mamelles sont énormément distendues , avec beaucoup de douleur , de pesanteur , & un battement considérable. Le mouvement fébrile & la tension douloureuse se soutiennent pendant 24 ou 36 heures , & se terminent ordinairement par la sueur , la diarrhée & l'écoulement du lait. Lorsque l'accouchée est bien portante , lorsqu'elle peut nourrir son enfant , & que les mamelons sont bien formés , l'Auteur prévient qu'il faut allaiter l'enfant dès les premières vingt-quatre heures après l'accouchement. Lorsqu'il est question de supprimer le lait , il insiste sur une diète sévère pendant quelques jours ; il recommande de boire peu , de tenir le ventre libre , & de frictionner les mamelles deux ou trois fois par jour avec de l'huile chaude. Il observe que la structure des mamelles , chez les

femmes , est beaucoup plus compliquée que dans aucune autre classe d'animaux , les vaisseaux lactifères étant plus grands & plus droits , en sorte que le lait ne peut s'en échapper involontairement.

M. Hamilton distingue deux especes d'abcès des mamelles , ceux qui sont situés à l'intérieur de la substance glandulaire ; & ceux qui sont à la superficie. Les premiers arrivent lentement au terme de la suppuration ; ils sont accompagnés de douleur & de fièvre : les derniers sont beaucoup moins fâcheux , s'ouvrent d'eux-mêmes , & les ulceres se cicatrisent facilement. L'Auteur observe que , dans ceux de la premiere espece , on épargne de grandes souffrances aux femmes , en ouvrant de bonne heure les tumeurs : il remarque que souvent les seins suppurent à deux ou trois reprises , en différens endroits.

En parlant des excoriations des mamelons , M. Hamilton observe que les femmes qui y ont été exposées une fois , doivent chercher à les prévenir , en appliquant sur ces parties des astringens , plusieurs semaines avant l'accouchement : telles peuvent être des compresses trempées dans l'eau d'alun , dans des spiritueux , ou dans de la saumure. Outre la fièvre de lait , M. Hamilton parle de la fièvre éphémère des accouchées , de la fièvre miliaire & de la fièvre puerpérale. La fièvre éphémère est ordinairement occasionnée par le peu de précaution , ou par quelques accidens qui arrivent aux malades d'un tempérament irritable ; elle differe des autres fievres , par la vio-

lence & la durée du frisson , & elle se termine ordinairement en vingt-quatre heures : elle est rarement dangereuse , mais elle expose les femmes à des rechûtes. Il recommande , dans le frisson , des boissons délayantes tièdes ; dans le chaud , des boissons froides & l'air frais. Il ne faut pas trop prolonger les sueurs , ni les supprimer trop précipitamment : il fait tenir le ventre libre , par le moyen des lavemens.

L'Auteur pense que l'éruption miliaire est toujours une affection symptomatique , & l'effet du régime échauffant des femmes en couche. Il observe que les femmes , dans cet état , sont très-disposées aux maladies putrides ; en sorte que , quand on force les sueurs , la matière putride qui existe dans le système , est nécessairement portée à la superficie ; & lorsque cette matière est abondante , lorsqu'elle est d'une âcreté peu naturelle , elle se porte à la peau en plus grande quantité que les pores n'en peuvent laisser passer , en sorte qu'en séjournant au dessous de l'organe cutané , elle produit l'inflammation & l'éruption.

M. Hamilton considère cette maladie , lorsqu'elle est benigne , comme une affection putride nerveuse , & il observe que le danger augmente à proportion de ce qu'elle se trouve compliquée d'autres maladies. Pendant que les anxiétés se font sentir , il conseille de favoriser toutes les excréations , sur-tout celles de la peau ; mais dès que l'éruption commence à paroître , il faut tâcher d'en régler la marche , & de la rendre aussi lente qu'il est possible.

Les remedes que l'Auteur recommande dans ce premier période , sont les vomitifs , les laxatifs , les fomentations modérément chaudes sur les jambes , les cuisses : & dans le dernier , il conseille le nitre , les boissons froides acidules , les fruits mûrs & l'air frais. Dans les cas de grande foiblesse , ou lorsqu'il y a des symptomes de putridité , il regarde comme indispensable d'avoir recours au kina , & à un usage modéré du vin.

L'Auteur dit , en parlant de la fièvre puerpérale , « qu'elle survient , en général , le » second ou le troisième jour après l'accouchement ; qu'elle est accompagnée d'une » foiblesse considérable , d'une douleur de » tête fixée sur-tout sur le front , & souvent » compliquée de vomissemens. » Il pense que cette définition la distingue assez des autres maladies des femmes en couche , à l'exception peut-être de la fièvre miliaire , qui , dans les cas douteux , se fait bientôt & bien facilement reconnoître. Quoique la fièvre puerpérale survienne ordinairement le soir du second jour , quelquefois elle n'arrive que le cinquième ou le sixième ; elle dure plus ou moins longtemps , mais le onzième jour est le plus souvent un jour critique. M. Hamilton observe que la cause immédiate de cette fièvre est encore dans la plus profonde obscurité , souvent elle a lieu après les accouchemens les plus naturels , & lors même que l'on ne peut en assigner aucune cause sensible. Les causes occasionnelles les plus ordinaires sont probablement , suivant l'Auteur , des erreurs de

régime pendant la grossesse & le temps des couches. Il remarque que la fièvre puerpérale est sensiblement contagieuse , & en général elle est si funeste , que , de même que dans la peste , il n'y a qu'un très-petit nombre de femmes , parmi celles qui sont attaquées de cette maladie , qui en échappe. En 1774, elle parut dans la salle des femmes en couche de l'Hôpital d'Edimbourg , & elle en fit périr le plus grand nombre : depuis ce temps-là , elle n'y a plus paru , & on ne la voit que très-rarement dans le cours d'une pratique particulière. Il ajoute que s'il est quelques moyens de la prévenir , ils consistent principalement en un régime sévère , une diète rafraîchissante , l'air libre & la propreté ; & lorsque la maladie se déclare , il faut la traiter d'après les principes généraux des fièvres putrides. - -

M. Hamilton passe ensuite au traitement des enfans. Il observe qu'il est peut-être inutile de chercher à faire voir que la mortalité des nouveaux-nés , qui étonne & qui afflige tout Observateur intelligent & humain , vient en grande partie des fausses vues d'après lesquelles on les gouverne. Il fait voir combien il est nécessaire de donner la plus grande attention à la propreté , aux vêtemens , à l'évacuation du méconium , à la nourriture , à l'air , à l'exercice , &c. Il remarque qu'il faut laver tous les jours les enfans , jusqu'à ce qu'ils aient quelques années , & qu'après la première semaine on doit les plonger tous les matins dans l'eau froide. Leurs vêtemens doi-

vent être légers & simples ; il faut se servir de lacets au lieu d'épingles , & prendre toute sortes de précautions pour prévenir l'humidité. En parlant des nourrices , l'Auteur observe que les enfans doivent être sevrés avant la dentition , ou qu'ils ne doivent l'être qu'après que les dangers de cette opération de la nature sont tout-à-fait passés. Il pense qu'il faut sevrer les enfans par degrés ; il attache la plus grande importance au régime des nourrices , quoique l'on y fasse peu d'attention. Un des grands motifs qui engagent les pauvres femmes à devenir nourrices des enfans d'une étrangère , c'est de vivre un peu mieux : mais M. Hamilton observe avec raison que les femmes qui passent tout d'un coup d'une misère excessive à une vie abondante , sont très-peu propres à devenir nourrices. Il faut donc les maintenir , autant qu'il est possible , dans le même genre de vie , les nourrir des mêmes alimens , & ne changer de manière de vivre que très-lentement. L'Auteur observe qu'il n'est pas ordinaire qu'une femme soit réglée lorsqu'elle allaite ; mais cela arrive quelquefois , & , dans ces cas , l'enfant est légèrement indisposé un ou deux jours avant l'évacuation périodique ; mais après cette époque , il ne paroît pas qu'il en résulte aucun inconvénient pour lui.

M. Hamilton divise les accidens auxquels sont sujets les nouveaux-nés , en deux classes , 1^o. les vices de conformation , ou les lésions accidentelles de l'accouchement ; 2^o. les maladies qu'ils apportent en naissant. Entre autres

accidens de la première classe , il parle du renversement de la langue , avec lequel les enfans naissent quelquefois , & qui peut provenir de la suffocion. Dans ces cas , les convulsions surviennent bientôt , & les enfans ne tardent pas à être suffoqués. On découvre cette maladie en leur mettant le doigt dans la bouche , & il n'est pas possible de prévenir leur mort , qu'en excitant le gosier pour provoquer le vomissement.

En parlant des maladies qu'ils apportent en naissant , l'Auteur observe que nous pouvons connoître qu'un enfant est malade , par la respiration fréquente ou par l'oppression , par la violence & la durée des cris , par les yeux & la physionomie , plutôt que par le pouls. On découvre la colique , par la rapidité avec laquelle elle attaque les malades , par l'état de l'abdomen , souvent par les vomissemens qu'elle excite , & par un symptôme bien connu chez les enfans , par la manière dont ils portent les pieds & les jambes sur le ventre.

M. Hamilton parle de la rougeur qui survient aux enfans , & qui diffère de la rougeole en ce que l'on n'apperçoit aucun des symptômes de cette dernière maladie : elle en diffère aussi par le temps de son invasion. Il est ensuite question de la jaunisse , qui dépend de l'augmentation de sécrétion de la bile , ou des altérations que la circulation éprouve dans le foie : elle demande chez eux un traitement semblable à celui des adultes. L'Auteur parle du *thrush or spue* , ainsi qu'on l'appelle vul-

gèrement en Ecoſſe , ou des aphtes , comme d'une maladie dont la nature eſt peu connue , & que l'on traite mal fort ſouvent. Il nous prévient ſur l'uſage des lotions , dans ſes commencemens. En parlant de la dentition , il obſerve qu'elle ſe fait plus tard , en général , chez les ſujets foibles que chez les forts. Il recommande de mettre entre les mains de l'enfant quelque choſe qu'il puiſſe porter ſans inconvéniens dans ſa bouche , & ſur quoi il puiſſe fatiguer ſes gencives , toutes les fois qu'il en éprouvera le beſoin ; car , par ce moyen , on prévient la demangeaiſon , & l'on excite une douce ſalivation , qui eſt toujours utile. Il préfère à cet effet un morceau de racine de régliffe , que l'on renouvelle toutes les fois qu'elle ſe deſſeche ou qu'elle devient trop dure , au corail & autres ſubſtances dures , qui , non ſeulement meurtriſſent les gencives des enfans , mais encore écartent les unes des autres les dents qui ſont déjà percées.

L'Auteur termine ſon Ouvrage par quelques remarques ſur les qualités d'une bonne nourrice , par un aſſez grand nombre de formules pour les femmes & les enfans , & par la manière de préparer différens breuvages & différens alimens qui leur conviennent.



-
- II. *Suite des Voyages en différentes Provinces de Russie ; par le Dr. Pallas. Volume 2. 744 pages, avec 35 planches ; volume 3. 102 pages, avec 53 planches.*

DANS le second & le troisième volume de cet Ouvrage , le Dr. Pallas raconte ses voyages en différentes parties de la Sibérie. Il a trouvé la *valeriana phu* dans les vastes plaines de l'Issetky^s, où elle croît en grande quantité : le peuple fait un grand usage de cette plante comme remède contre l'épilepsie & les convulsions des enfans : ils emploient aussi un fungus qui croît sur le Larix , dans le traitement des fièvres intermittentes , & des fleurs blanches. — Les Barschirs emploient les racines bulbeuses du *lilium martagon* , crues ou seches , comme aliment pendant l'hiver. — Sur la route , à Fcherno-Istoschinskoi , l'Auteur a observé que les chevaux dévoroient avec un grand appétit le *veratrum album* : la plante n'étoit point en fleur ; le seul effet qu'elle produisit , fut un effet légèrement purgatif ; c'est ce qui lui a paru très-remarquable , car cette plante passe en général pour être un poison pour tous les animaux. — Dans les parties septentrionales de la Sibérie , on emploie le *daphne mezereum* comme vomitif , dans la toux des enfans. Les Habitans se frottent les joues dans le bain avec ses feuilles , pour se rougir la peau : ils en réduisent les

baies en poudre , & les emploient comme purgatives , à la dose de trente baies , pour un adulte. On emploie la racine , qui en est la partie la plus âcre , dans les maux de dents.

Le Dr. Pallas parle d'une épidémie qui quelquefois attaque les chevaux dans l'Issetky ; il l'attribue à la furie infernale , *furia infernalis* , petit insecte qui pénètre la peau. Les Habitans de cette Province sont aussi sujets à une semblable maladie , qui commence par une demangeaison , laquelle est bientôt suivie d'une tumeur dure , qui ressemble assez à celle que produit la morsure d'un moucheron. Cette tumeur grossit en peu de temps , devient plus dure & plus considérable : la partie perd peu à peu sa sensibilité , & il paroît une tache rouge ou bleue , qui devient bientôt gangreneuse. Sur les bords de l'Irtish , les remèdes que l'on emploie pour la guérison de cette singulière maladie , sont une lessive des cendres d'absinthe , ou une décoction de tabac , aiguisée avec le sel ammoniac & l'alun.

L'Auteur décrit une nouvelle espece d'arbrisseau , le *petrococcus aphyllus* , dont les racines fraîches , coupées transversalement , donnent une grande quantité d'une gomme qui ressemble à la gomme tragacanth. — En parlant du *rhapontic* , le Dr. Pallas nous apprend que le meilleur vient d'Udinsk , où on le tire du *rheum undulatum* , & d'une autre espece qui diffère très-peu de cette dernière. — Il nous apprend que les Tartares Mongals emploient

les feuilles seches du *saxifraga crassifolia* à la place de thé. L'infusion ressemble beaucoup, par la couleur & le goût, à du mauvais thé bou. Les feuilles fraîches sont trop ameres & trop stiptiques pour cet usage.

Entre Tomsk & Krasnojark, près de la riviere Ki & sur la riviere Jenisey, l'Auteur a trouvé le plus petit quadrupede connu; c'est une espece de *forex*, mais non point celle décrite par Laxmann, sous le nom de *forex minutus* Le *forex* du D^r. Pallas ne pese qu'une demi-dragme, & il est plus brun que le *forex* ordinaire. — Pour donner une idée de l'intensité du froid de la Sibérie pendant l'hiver, l'Auteur dit qu'au 56^e. degré $\frac{1}{2}$ de latitude nord, au 93^e. de longit. à *Krasnoyarsk*, où l'Auteur a passé l'hiver de 1771; le mercure fut gelé dans son thermometre au mois de Décembre.

Ces deux volumes d'Opuscules regardant particulièrement l'Histoire naturelle, nous nous écarterions de notre plan, si nous entrions dans des détails trop étendus sur ce qu'ils contiennent; nous nous contenterons d'ajouter que le Lecteur y trouvera la description d'une grande quantité de nouveaux animaux, oiseaux, plantes, qui sont toutes accompagnées de gravures.

M. Pallas a inséré dans le second volume les observations de M. Sokolof, jeune Naturaliste très-ingénieux, qui l'a accompagné dans ses voyages, & qui a vu seul plusieurs endroits. Le travail de M. Sokolof, outre plusieurs articles intéressans, contient une histoire des pêcheries de la mer caspienne, & une

description des lacs salés du Gurief & de la Province d'Issetky.

III. *Dispensatorium pharmaceuticum Brunswicense jussu Principis in normam præscriptum atque ordinatum.* Brunswici , 1777 , in-4°. 378 pages.

IL paroît que le principal mérite de cet Ouvrage est de contenir un grand nombre de nouvelles formules , & d'être écrit avec beaucoup d'attention. Les Médecins de Brunswich préviennent le Lecteur qu'ils ont supprimé plusieurs recettes , parce qu'elles n'étoient plus de mode ; mais il ne suffit pas qu'un remède ne soit plus de mode , pour le supprimer , on fait que rien ne varie davantage que la mode , en fait de Médecine-pratique. Ils ont d'ailleurs conservé d'autres préparations dont l'efficacité est douteuse , ou n'est pas généralement reconnue. Telles sont celles que le Baron de Storck a nouvellement introduites dans la pratique.

Les Auteurs ont compilé les Dispensaires de plusieurs autres Villes : tels sont ceux de Wirtemberg , Ausbourg , Paris , &c. Mais il en est de meilleurs , par exemple , celui de Suede , dont ils ne paroissent pas avoir tenu compte. — Leur Ouvrage est divisé en deux parties : la première contient la matière pharmaceutique , & renferme 168 pages. La seconde , contenant les remèdes composés , occupe le reste du volume. La première forme

une compilation très-soignée. Aux noms par lesquels chaque article est connu dans les boutiques, ils ont ajouté par-tout, non-seulement les noms de Linné, mais aussi les noms allemands & françois, & les synonymes des différens Auteurs. Ils ont aussi eu soin de désigner à chaque article toutes les compositions dans lesquelles entre chaque ingrédient.

En parcourant le catalogue des drogues simples, nous y avons vu avec plaisir la quassie & les racines de columbo & de lopez; mais nous y en avons vu d'autres, telles que le *lithospermum*, la *monarda* (1), la *colubrina*, la digitale, &c. que nous croyons qu'il eût mieux valu laisser de côté.

A l'article de l'hellebore noir, nous trouvons une remarque très-intéressante, & qui sert à le faire distinguer de l'*adonis vernalis* de Linnæus, ou hellebore d'Hippocrate, qu'on lui substitue souvent. Voici la description de ces deux plantes, telle qu'ils la donnent. « *Radix*
» *veri hellebori nigri, capite nigro striato, svel-*
» *lanæ nucis magnitudine, plurimisque quo-*
» *dammmodo levibus nigrisque fibris constat.*
» *Levis ac rarioris texturæ, odoris fortis sa-*
» *porisque amaricantis nauseosi. Hellebori verò*
» *sic dicti Hippocratis (adonis vernalis Linn.)*
» *radix, quæ helleboro nigro verò frequenter*
» *substituitur, habet caput exiguum fibrasque*

(1) La *monarde*, *monarda didyma* patria est Canada, folia odoris fragrantis & saporis amaricantis, Junio mense decerpenda.

» crassiores & copiosiores coloris exterius mi-
 » nus atrii ; & interius minus albi ; sed potius
 » grisei , aut ex albo flavescentis , substantiæ
 » verò longè tenacioris. » Cette distinction
 nous apprend combien les Médecins doivent
 être circonspects en répétant des expériences
 sur des plantes recommandées par d'autres
 Auteurs , & combien il est nécessaire que tous
 ceux qui recommandent aux Praticiens d'es-
 sayer une plante quelconque , la décrivent
 avec exactitude. Les Médecins de Brunswich
 recommandent la racine de l'*atropa mandra-
 gora* de Linné , comme un excellent remède
 dans l'endurcissement des glandes , employée
 en cataplasme.

La seconde partie de cet Ouvrage contient
 une immense quantité de formules bonnes &
 mauvaises , recueillies , pour la plus grande
 partie , dans divers dispensaires. Parmi les
 bonnes , il faut distinguer l'*aqua stettinensis ad
 usus externos* , le *balsamum schauerianum* , tenu
 secret pendant quelques temps , & ensuite
 acheté de son possesseur ; le *decoctum aperiens* ,
 préparé avec parties égales de rhubarbe & de
 garance ; l'*elixir vitrioli* de Haller ; le *decoctum
 ad fungos articulorum Heisteri* ; *decoctum strobu-
 lorum pini Hirscheli* ; *infusum corticis peruviani
 frigidum*.

Parmi les extraits , on trouve ceux de
 ciguë , de jusquiame , d'aconit , de belladonna
 & de noix cueillie avant sa maturité , & pré-
 parés simplement par leurs jus épais. On
 conseille de préparer ceux d'arnica , de quas-
 sie , de valériane , &c. en faisant bouillir les

plantes dans l'eau. — Les Médecins de Brunswick observent avec raison, en donnant la manière de préparer leur *liquor vini probatorius*, que cette préparation perd ses propriétés lorsqu'on la conserve trop long-temps, & ils avertissent de ne pas la préparer dans une chambre fermée, à raison de l'odeur suffocante qui accompagne les procédés que l'on emploie.

Ils donnent la formule suivante, sous le titre de *pilulæ purificantes*. « *℞ Pulv. alterant.*
 » *Edinburg. extract. fumaricæ*, aa $\frac{3}{4}$ ij. *Extract.*
 » *centaur. min g. guaiac. resin. guaiac. terebinth. coct.* aa $\frac{3}{4}$ ij. m. » Les Auteurs donnent une ample & exacte description d'un savon pour l'usage intérieur, que l'on doit souhaiter de voir adopter dans les boutiques, à la place de celui que l'on emploie ordinairement. — Voici leur formule pour préparer l'eau de Luce, à laquelle ils donnent le nom de *spiritus salis ammoniaci succinatus* : « *℞ Salis tartari*, $\frac{3}{4}$ iij. *ol. succini veri*, $\frac{3}{4}$ i. fs. *terantur*
 » *in mortario vitreo*, *guttatim successive infundendo spiritus vini rectificati uncias quatuor* *infundantur in lagenam vitream*, *leviter obturatam*. *Digerantur per quadrantem horæ*, *super cineribus calidis*, *postea liquor supernatans providè decanterur & servetur.*
 » *℞ Spiritus salis ammoniaci*, *cum calce vivâ parati*, $\frac{3}{4}$ i. fs. *instillantur liquoris antea parati guttæ sexagint. m.* »

On ne peut que louer la simplicité de leur manière de préparer le sirop balsamique avec le julep de roses & l'essence de baume du

Pérou , fuivant la méthode d'Hoffman. Les différens firops, les teintures & les linimens viennent enfuite. Nous allons transcrire ici leur *unguentum ad cancrum exulceratum Norfordii* ; car, dans une maladie auffi cruelle que le cancer, & contre laquelle nous ne connoiffons point de remedes, tout paroît mériter que l'on en faffe l'effai. « *℞ Succi feminis rini, recens expreffī libram unam ; exponatur in phialâ plombéâ radiis solaribus tamdiū donec olei confistentiam acquirat, tunc immisceantur succi hujus inspiffati uncie uni plumbi uffi, mercurii albi, cum aquâ calcis vivæ præcipitati* » a a *scrupulum verum. m.* »

A la fin du volume, on trouve un catalogue très-utile des remedes officinaux avec leurs noms fyftématiques allemands & françois, & l'ouvrage eft terminé par la table du prix auquel les Apothicaires de Brunfvich font obligés de livrer leurs drogues. Enfin, on peut dire de cet ouvrage, qu'il contient plusieurs articles intéreffans, & qu'il peut devenir utile à tous les compilateurs de ces fortes de productions.



IV. *Observations sur l'angine de la trachée artère, suivies du traitement de cette maladie : Lettre de Richard Bayley, Chirurgien, à William Hunter, M. D. avec une autre Lettre du Dr. Peter Middleton à l'Auteur.* in - 8°. New-Yorck, 1781, 23 pages.

ON a donné plusieurs noms à la maladie dont il est ici question. Le Dr. Home l'appelle *croup* ; le Dr. Cullen, *cynanche trachealis* ; le Dr. Michaëlis, *angina polyposa membranacea* ; le Dr. Bard, *angina suffocativa*, & le Dr. Johnston, *angina trachealis* ; dénomination adoptée par l'Auteur dont nous allons examiner l'Ouvrage. M. Bayley nous apprend que, dans la nouvelle Angleterre, on appelle vulgairement cette maladie, *la vessie au gosier*, que dans l'isle de Jersey, & en Pensilvanie, elle s'appelle *les ruches*.

M. Bayley la regarde comme une maladie inflammatoire, & il pense que, dans les cas les plus désespérés, elle cédroit à des saignées de la jugulaire *ad deliquium*, & à l'usage réitéré de l'émétique & des autres évacuans, pourvu que l'on appliquât en même temps de larges vésicatoires au larynx, à la trachée artère, & que les vomitifs évacuassent le mucus des bronches.

Ce fut en 1774, que l'Auteur eut occasion d'observer cette maladie pour la première fois. Le malade étoit un enfant de quatre ans,

bien constitué, mais sujet à l'asthme. On observa qu'il fut dans l'abattement, plusieurs jours avant que ses parens appellaient les gens de l'art; pendant la nuit, il fut considérablement plus tourmenté de son indisposition, & de la toux, qu'à l'ordinaire. Il fut saigné, on lui appliqua un large vésicatoire au gosier, on lui administra le mercure & les antiseptiques à l'intérieur, cependant le malade mourut au bout des trente-six heures, à compter du premier accès de suffocation; peu de temps après, l'Auteur eut occasion d'observer cette même maladie : elle fut également funeste. A l'ouverture des cadavres, on trouva l'arrière-gorge recouverte d'un mucus couleur de cendres, qui avoit très-peu de consistance, & que l'on enlevait facilement, pour peu qu'on employât de force. Le voile du palais étoit gorgé & livide, toute la trachée artère étoit recouverte d'une membrane blanchâtre, & si compacte, qu'il falloit une force considérable pour l'arracher. A mesure qu'elle se prolongeoit dans les bronches, cette membrane perdoit de sa consistance, & se terminoit par un mucus glaireux. Enfin, après cette dissection, l'Auteur fut appelé en consultation avec le Dr. Van Vleck, pour voir un enfant attaqué depuis trois jours d'un mal de gosier putride. Le malade mourut le septième jour. Pendant les derniers instans, sa respiration fut entrecoupée, & dans l'expiration la voix étoit très-rauque & très-aiguë, quoique le visage ne fût point enflé, ni les veines jugulaires distendues. A l'ouverture du cadavre, la gorge

ne présenta qu'une large surface ulcérée, les amygdales étoient détruites, le voile du palais n'étoit qu'une escarre suspendue, mais le larinx & la trachée artère ne paroissoient affectés en aucune maniere.

En réfléchissant sur la mort de cet enfant, en comparant les circonstances qui l'ont accompagnée, avec les observations précédentes, M. Bayley pense que les Praticiens n'ont pas fait des recherches assez étendues sur l'angine de la trachée. Ils peuvent avoir confondu l'enrouement occasionné par l'ulcère putride du gosier avec l'enrouement plus aigu & la voix perçante, qui caractérisent en grande partie l'angine de la trachée. Il pense que la vérité de cette observation est confirmée, parce qu'il a observé que les Auteurs qui ont le plus parlé de cette maladie, à l'exception des Drs. Bard & Home, ne nous ont donné que des conjectures sur sa nature, sans les appuyer par la dissection. La mort subite de la plus grande partie des malades qui ont éprouvé cet accident, ajoutée aux observations rapportées par les Auteurs dont nous venons de parler, ont convaincu M. Bayley, qu'il étoit nécessaire d'employer un traitement mieux caractérisé pour une maladie qui lui paroissoit éminemment inflammatoire. Il observe que les membranes, dans ces cas, ne sont point formées en conséquence d'une affection particulière des organes, puisqu'elles ne sont autre chose qu'un mucus concret, dont on peut aisément se délivrer; & lorsque l'on y parvient, la membrane qui est revêtue

de cette concrétion , se trouve saine. M. Bayley remarque aussi que le son rauque , & la respiration empestée des malades , qui sont atteints d'ulcères putrides , se rencontrent le plus souvent dans ces cas , où il y a un certain degré d'inflammation , où les amygdales sont enflées & le voile du palais tuméfié. Dans ces cas , dit-il , il y a un amas de mucus très-considérable dans le pharynx qui pèse sur l'épiglotte , ce qui occasionne la difficulté de respirer , en gênant l'inspiration & l'expiration : d'où la rougeur des joues , accompagnée de plus ou moins de bruit.

D'après ces idées sur la nature de la maladie , l'Auteur se résolut à la traiter différemment : en conséquence , ayant été appelé pour un enfant , dont le col étoit singulièrement court , qui avoit un teint noir , & chez qui l'enrouement , la voix perçante indiquoient assez de quelle nature étoit la maladie dont il étoit affecté , il pratiqua la saignée *ad deliquium* ; en sortant de sa faiblesse , le malade rendit une grande quantité de phlegmes , dont une partie étoit viscide , & l'autre sans consistance , mais d'une nature très-nuisible ; on aida les vomissemens avec l'eau chaude , après quoi la respiration devint moins laborieuse , le bruit qui l'accompagnoit fut beaucoup moins considérable , & la physionomie devint beaucoup meilleure ; on appliqua aussitôt un large vésicatoire , qui recouvroit le larynx , la trachée artère , & une partie de la poitrine ; on administra le tartre émétique à des doses suffisantes , pour soutenir les nau-

sées , & on l'augmenta de temps en temps , au point d'exciter des vomissemens. On donna le mercure doux comme évacuant , & des lavemens pour en aider l'opération. Au bout de quelques heures de ce traitement , la respiration commença à se rétablir , & en continuant un régime antiphlogistique , en excitant une évacuation , par le moyen d'un véficatoire , le malade se rétablit. L'Auteur réussit dans un autre cas à peu près semblable , en suivant la même méthode.

Depuis 1774 jusqu'à 1779 , l'Auteur n'eut aucune occasion de traiter cette maladie ; mais pendant cet intervalle , il continua ses observations sur plusieurs cadavres , qu'il eut occasion de disséquer , & il se convainquit de plus en plus de la nature inflammatoire du croup. Entr'autres ouvertures de cadavres , il fit celle d'un jeune garçon , d'environ quatorze ans , qui avoit passé huit jours à toute extrémité. Chez ce malade , la racine de la langue , le voile du palais & l'arrière-gorge étoient recouverts d'un tissu beaucoup plus épais & plus noir que dans les cas ordinaires ; mais après avoir enlevé cette membrane , il trouva les parties situées au dessous , très-saines.

Au mois d'Août 1779 , M. Bayley fut appelé pour voir un enfant qui avoit passé une fort mauvaise nuit , & qui depuis quelques instans étoit menacé de suffocation. Il employa sa méthode. Le lendemain matin , le malade fut assez bien pour pouvoir courir les rues , quoique sa voix fût encore un peu rauque. Sur le midi il eut une attaque encore plus violente , il

fut saigné au bras, *ad deliquium*, on eut recours au tartre émétique, aux vésicatoires & au mercure doux, ainsi que dans le premier cas, mais le malade mourut.

L'Auteur rapporte un quatrieme cas d'un enfant de deux ans, qui, après une rougeole dont il paroissoit guéri, essuya une toux accompagnée d'une excessive difficulté de respirer, & d'un enrouement, avec un son aigu qui faisoit l'impression la plus désagréable. Lorsque M. Bayley vit le malade, le visage étoit enflé, & les veines jugulaires fort distendues. On essaya de saigner cet enfant au bras; mais comme on ne put lui tirer que quatre onces de sang, par ce moyen, on ouvrit une des jugulaires, & on le saigna *ad deliquium*, on lui donna le tartre émétique à doses suffisantes, pour exciter des nausées, & on lui appliqua un large emplâtre vésicatoire au gosier. Le lendemain, il fut un peu soulagé, il avoit passé une assez bonne nuit, mais l'enrouement & l'oppression étoient encore considérables, on le resaigna *ad deliquium*, on donna un purgatif, & on continua l'émétique. Le jour suivant, le malade vomit par deux fois une matière glaireuse, avec un peu de mucus, l'enrouement étoit à peine sensible, & la toux n'étoit point incommode. A dater de ce moment, les symptomes devinrent de plus en plus favorables, & en insistant sur le même traitement, l'enfant se rétablit.

Le Dr. Middleton, dans une lettre à M. Bayley, insérée à la fin de ce petit volume, observe que la premiere fois qu'il vint à

New-Yorck en 1752, il vit assez souvent cette maladie, mais que comme on imaginoit qu'elle étoit de nature putride, les remedes que l'on employoit ordinairement étoient les antiseptiques, de préférence aux émétiques & aux évacuans. Comme il étoit étranger dans ces climats, & qu'il ne connoissoit point la maladie, il s'en tint pendant quelques temps à ces notions, mais il ne se passa pas beaucoup de temps avant qu'il eût occasion de se convaincre que cette maladie n'avoit pas été bien observée, & que le croup étoit vraiment de nature inflammatoire. Il fait mention de plusieurs malades chez lesquels les saignées copieuses à la jugulaire, avec les vésicatoires & les évacuans, ont réussi, & il parle de plusieurs autres cas où l'on s'étoit opposé à l'emploi de ces secours, ou bien où ils avoient été négligés, & qui ont été funestes. Dans deux ouvertures de cadavres morts de cette maladie, il a vu à peu près les mêmes choses que M. Bayley. Dans l'un, il n'apperçut point d'ulceres, ni de lividité sensible, mais les glandes étoient gonflées, au point qu'elles avoient occasionné la suffocation de l'enfant. Dans un autre, il n'a point observé de gonflement sensible, des glandes, ni lividité, ni aucune autre apparence d'ulcération; mais en ouvrant la trachée artère il la trouva revêtue d'une membrane circulaire, blanche, & très-fine, laquelle adhéroit aux parois de ce canal, par un mucus viscide, par le moyen duquel il y avoit un petit espace entre la trachée & cette production morbifique; les principales

ramifications des bronches étoient remplies du même mucus.

Le D^r. Middleton finit par remarquer que cette maladie (le croup) est tout-à-fait différente de l'ulcere malin du gosier, & qu'elle n'est point contagieuse, ainsi qu'on l'a imaginé. Il ne prétend pas que le croup ne se trouve point compliqué avec l'ulcere malin du gosier; mais il assure que dans le grand nombre de cas qu'il a vus, il n'a jamais rencontré cette complication....

V. *Praktische Bemerkungen über den Gebrauch; &c. Observations-pratiques sur l'usage du rhododendron chrysanthum, dans les cas de rhumatisme & dans la goutte; par Alex. Bern. Kolpin, M. D. Professeur de Médecine à Attenttettin : in-8°. 120 pag. avec une planche, à Berlin & à Stettin, 1779.*

LA plante dont il est ici question, a d'abord été décrite par le Dr. Gmelin, dans sa Flore de Sibérie, sous le nom d'*andromeda foliis ovatis utrinque venosis, corollis campanulatis, obliquis longissimis*, elle a été ensuite appelée *rhododendron chrysanthum*, par le Dr. Pallas, qui observe que les Tartares sur la rivière Jenisey, en font infuser les feuilles dans beaucoup d'eau, & l'emploient comme une espece de thé médicinal, qui n'a pas d'effet sensible, à moins qu'on ne le fasse un peu fort, car,

alors, il agit sur la tête; mais si l'on en fait infuser quelques branches & quelques feuilles dans de l'eau bouillante en vaisseau clos, on obtient une décoction noirâtre & amère, qui, prise intérieurement, produit une chaleur fébrile, une espèce d'étourdissement, même de la stupeur, & la perte du sentiment. En même temps, le malade éprouve une sensation particulière, comme une piqure aux membres ou autres parties du corps, affectées de goutte ou de rhumatisme. L'étourdissement disparoit bientôt, ne laissant après lui, ni nausées, ni maux de tête, & en général, après avoir pris deux ou trois fois de ce remède, le malade se trouve tout-à-fait soulagé de ses douleurs. Pendant la chaleur qu'il produit, le malade se plaint d'une soif très-ardente, & si on fait boire de l'eau froide dans cet état, il s'ensuit un vomissement violent, mais salutaire, lorsqu'il y a des douleurs d'entrailles. Les Cosaques l'emploient avec le plus grand succès, dans le cas de rhumatisme, & dans les affections douloureuses des entrailles.

Le D^r. Pallas ayant procuré à l'Auteur trois livres de cette plante, il en a essayé les effets dans quinze cas. Les résultats de ces expériences sont rapportés très au long dans l'Ouvrage dont nous rendons compte; & il paroît que ce nouveau remède est sur-tout efficace dans les rhumatismes chroniques, ainsi que la goutte; que souvent, mais non pas toujours, il produit un soulagement très-prompt, & que lorsqu'on le continue pendant quelques temps, il opere une cure complète.

Le D^r. Kolpin a fait infuser deux dragmes des tiges & des feuilles de cette plante dans dix onces d'eau; il a tenu cette infusion pendant vingt-quatre heures, à un degré de chaleur qui approchoit de celui de l'eau bouillante, & il l'a ensuite passée. Il a donné deux onces de cette infusion, faisant répéter cette dose au bout de quelques heures. Dans quelques circonstances, il a mis à infuser jusqu'à demi-once de la plante. Les effets de ce remède, dans le plus grand nombre de cas, ont été d'exciter des vomissemens ou de purger les malades, avec une légère sueur des parties affectées. A hautes doses, il a occasionné de la stupeur & des anxiétés. Chez quelques malades, les douleurs ont empiré peu après avoir pris le remède; mais cet accident a bientôt été suivi d'un soulagement considérable.

D'après ses différentes expériences & ses observations à ce sujet, l'Auteur est porté à croire que, dans les paroxismes de goutte compliqués de fièvre, ou dans les rhumatismes aigus, on ne doit employer le rhododendron qu'avec beaucoup de circonspection. Il pense que ce remède agit immédiatement sur le système nerveux, & il remarque, dans tous les cas, qu'au lieu d'accélérer le pouls, il le rend plus foible & plus lent. Les vomissemens & les selles que ce remède procure si souvent chez les arthritiques, même chez ceux qui ne prennent rien, après en avoir fait usage, peuvent être considérés, suivant le D^r. Kolpin, comme tendant à confirmer l'opinion de quelques Médecins, qui prétendent

qu'il faut chercher la cause de la goutte dans les premières voies , ou au moins que les organes qui les constituent , sont principalement affectées dans cette maladie.

Dans un cas de rhumatisme vénérien , le rhododendron a soulagé les douleurs , & le Dr. Kolpin pense qu'il peut contribuer à guérir entièrement la vérole. — La plupart des malades se plaignent d'une sensation de chaleur & de resserrement au gosier , après l'avoir pris ; preuve que cette plante possède une acrimonie que l'Observateur regarde comme étant d'une nature volatile , en ce que l'accident disparoît bientôt.

Chez les personnes robustes , le rhododendron , dit M. Kolpin , agit promptement & violemment ; & chez les sujets foibles ou âgés , il agit lentement , & ses effets sont peu considérables ; en sorte que , dans certains cas , l'Auteur l'a vu n'agir que plusieurs jours après l'avoir fait prendre , & d'après cette circonstance , il conseille aux Praticiens de ne pas trop se presser d'en augmenter les doses.

Le Dr. Kolpin observe encore que les affections violentes de l'ame suspendant toujours l'action du rhododendron , il ajoute que les mêmes doses ne produisent pas toujours les mêmes effets , quoiqu'administrées au même malade , lorsque nous avons lieu de soupçonner une plénitude des premières voies , l'Auteur conseille un évacuant avant l'exhibition du rhododendron. Dans un cas de sciatique , ce remède , quoique continué pendant quelque temps , n'a point entièrement guéri le ma-

lade, mais on acheva la guérison peu de temps après, au moyen d'un vésicatoire suivant la méthode de Cotunnus.

Dans les douleurs goutteuses ou plutôt rhumatismales des dents, on a employé cette décoction à l'extérieur, avec succès. — Voilà les principaux résultats des expériences du D^r. Kolpin : elles paroissent avoir été faites avec soin, & elles sont de nature à engager les Médecins-Praticiens à essayer le rhododendron. D'un autre côté, on peut observer que les tentatives du D^r. Home, dont nous avons parlé dans notre Journal de Janvier (page 9) sont très-différentes, quant à leurs succès, de celles rapportées dans cet Ouvrage : il faut donc attendre de nouveaux essais, pour déterminer lequel des deux Ecrivains a mieux observé à ce sujet.

VI. *Vermischte Chirurgische Schriften, &c. Mélanges de Chirurgie de Jean Leberecht Schmucker, premier Chirurgien des Armées, & Directeur des Hôpitaux militaires de Prusse, &c. in-8°. à Berlin, vol. 1^{er}. 352 pag. avec des planches.*

C'EST ici une excellente collection d'Essais originaux de Chirurgie, dont quelques-uns sont de l'Editeur lui-même, & dont M. Schmucker garantit l'authenticité. Nous allons en parler dans l'ordre suivant lequel ils sont imprimés.

I. *De l'Amputation des extrémités* ; par M. Schmucker. — L'Auteur commence par une Histoire abrégée de cette opération , faisant voir combien elle étoit cruelle & défectueuse dans le principe , & combien elle est plus douce & mieux entendue aujourd'hui. M. Schmucker ne rejette pas absolument l'amputation , comme M. Bilguer , mais il la recommande dans plusieurs cas. — Le premier , c'est lorsqu'un membre tombe en gangrene , à raison de la chaleur. Dans les cas de cette espèce , l'Auteur dit que la mortification fait des progrès si rapides , que les scarifications & tous les autres remèdes ne sont pas capables de rétablir le sentiment ; en sorte que le malade n'a d'autre espoir que dans l'amputation. Nous croyons cependant que , dans ces circonstances , il ne faut pas trop se presser d'employer le fer , & qu'il vaut mieux voir si la nature ne fera pas elle-même , avec beaucoup moins de risques , quoique peut-être plus lentement , ce que nous prétendons exécuter plus promptement , mais avec beaucoup plus de danger.

En parlant des mortifications de cause interne , M. Schmucker observe que nous ne devons pas faire l'amputation avant que la gangrene se soit arrêtée , & qu'alors , s'il n'est plus possible de sauver le membre , il ne faut pas hésiter ; mais on doit aussi examiner , dans ce cas , suivant nous , si la nature ne séparera pas elle-même la partie mortifiée.

L'Auteur pense que les caries qui viennent de cause interne , & qui ne cedent pas à des remèdes plus doux , exigent aussi l'amputation ; cette
maladie

maladie étant en général locale, & n'étant pas toujours accompagnée d'un état morbifique de toute la constitution, ainsi que quelques personnes l'ont supposé. M. Schmucker décrit plusieurs cas dans lesquels l'opération a réussi. Dans l'un, il y avoit carie du pied, survenue à une saignée, quoiqu'il ne parût pas qu'il y ait eu ni nerfs ni tendons endommagés par la lancette. Pendant l'espace de deux ans, le malade éprouva les plus cruelles douleurs. Après avoir employé inutilement toute sorte de remèdes, on eut recours à l'amputation, & il se rétablit. Dans un autre cas, qui paroissoit venir d'une légère contusion, l'amputation fut pratiquée avec succès, quoique le malade fût depuis quelque temps en fièvre lente. — En parlant des blessures & des contusions des extrémités, l'Auteur a essayé de déterminer, d'après sa propre expérience, les cas qui exigeoient l'amputation. Il observe que les violentes contusions des orteils se terminent promptement par la gangrene; les plaies des armes à feu au tarse, sont toujours dangereuses; mais si la balle traverse la partie, il y a moins de danger que si elle reste dans la plaie, parce que, dans ce dernier cas, les suites ordinaires sont une violente inflammation, le mal de mâchoire, la gangrene. La balle change de forme; & comme elle est très-difficile à extraire, l'amputation devient le seul remède qui puisse sauver le malade. Le calcaneum peut être percé sans beaucoup de danger; mais si le tarse est endommagé à l'articulation; si une ou les deux malléoles

sont frappées par une balle , ou si le genou est frappé à sa jointure , dans tous ces cas , l'amputation devient absolument indispensable.

M. Schmucker observe que les lésions du tibia avec les armes à feu , celles de l'avant-bras , & même du bras , exigent rarement l'amputation , les os de ces parties étant situés de maniere que l'on peut aisément enlever les esquilles. L'Auteur parle des blessures du fémur , comme des plus dangereuses , à raison de la dureté & de la fragilité de cet os , qui se brise avec éclat , & à raison de la lésion du grand nombre d'arteres qui s'y rencontrent. Si la blessure n'est qu'un peu au dessus du genou , dans une partie où il n'y a que peu de muscles , il pense que l'amputation fera moins nécessaire que si elle est plus haut. Lorsque le col & les condyles du fémur sont brisés , il pense qu'il y a peu à espérer pour la guérison du malade ; car l'amputation de la cuisse à l'articulation est si difficile , si dangereuse , qu'elle ne peut jamais réussir. Cette opinion ne paroît pas bien fondée. On a publié dernièrement , dans les Commentaires de Médecine d'Edimbourg , un détail de cette opération faite à Northampton , d'après lequel il paroît que la mort du malade , arrivée le dix-huitieme jour après l'amputation , n'a été que l'effet de la maladie dont les parties étoient affectées auparavant l'opération ; & M. Kerr , Auteur de cette observation , est , dit-il , tellement convaincu de l'utilité de cette opération , qu'il n'hésiteroit pas à la faire si l'occasion s'en présentoit.

M. Schmucker observe que les blessures du carpe & du métacarpe exigent rarement l'amputation ; parce que l'on peut aisément faire les ouvertures nécessaires ; mais lorsque la contusion est très-considérable , lorsque les tendons & les ligamens ont beaucoup souffert , l'opération devient nécessaire. — M. Schmucker ne veut pas que l'on fasse l'opération à l'articulation du genou , du cubitus ou du carpe , parce que les moignons ne se recouvrent jamais , & parce que les parties aponévrotiques & membraneuses ne suppurent pas bien.

Dans l'amputation des doigts & des orteils , l'Auteur emploie constamment le bistouri , & il coupe à l'articulation , ayant soin de ne point endommager les cartilages des phalanges , parce qu'ils s'exfolient difficilement , & qu'ils retardent la guérison de plusieurs semaines.

Sa méthode pour prévenir les hémorrhagies après l'amputation , est d'appliquer des bourdonnets de linge fin , de l'épaisseur à peu près d'un demi-pouce , à l'orifice des vaisseaux , soutenus par la main pendant vingt-quatre heures. Il ne se confie cependant pas tout-à-fait à cette méthode , lorsqu'il s'agit des hémorrhagies des artères de la cuisse ; mais il préfère alors la ligature : il dit qu'il a souvent vu les bourdonnets tomber au premier appareil , au bout de vingt-quatre heures , sans une nouvelle hémorrhagie. — Dans les amputations , il applique un ruban étroit autour du membre , au dessus de l'incision , & il coupe les tégumens & les muscles , d'une

seule fois ; méthode assez généralement adoptée aujourd'hui , & avec raison. Il recommande un instrument un peu plus petit qu'à l'ordinaire , & un peu courbé. Au lieu du rétracteur de M. Gooch , il emploie un morceau de parchemin long de huit pouces & large de six , pour renverser les chairs des muscles : lorsqu'il scie l'os après avoir recouvert le moignon de charpie , il tire les tégumens , & les fixe avec des emplâtres agglutinatifs , après quoi il recouvre le tout d'une vessie de cochon , qu'il préfère au bandage que l'on emploie ordinairement pour cela , en ce que la vessie sert à prévenir les légères hémorrhagies : il applique son bandage suivant la manière de M. Louis , de haut en bas.

II. *Essai historique & pratique sur l'usage des sang-sues* ; par le même. — Cet essai est accompagné d'une gravure coloriée de l'*hirudo medica* , dont l'Auteur donne une description exacte. M. Schmucker parle des bons effets des sang-sues dans l'ophtalmie , lors même que l'on a fait plusieurs saignées inutilement. Dans une violente céphalalgie , provenant d'une congestion sur la tête , il a vu dix ou douze sang-sues appliquées aux tempes , procurer un soulagement considérable. A l'instant même de leur application , il assure qu'une esquinancie inflammatoire cédera le plus souvent à quinze ou vingt sang-sues appliquées au gosier & derrière les oreilles , & que cette application guérira plus promptement & plus sûrement que des saignées réitérées. Dans les

maux de dents qui ne viennent point de carie, il a vu les sang-sues appliquées aux gencives, produire les meilleurs effets. — Il assure que, dans la pleurésie, douze sang-sues appliquées sur le côté affecté, sont plus efficaces qu'un vésicatoire. Il a vu l'hœmophthisie, produite par la suppression des hémorrhoides ou des regles, arrêtée par l'application des sang-sues à l'anus; & dans le plus grand nombre de cas, elles sont un bon moyen pour rétablir cette évacuation.

Dans les hémorrhoides, leur usage est très-connu; mais M. Schmucker observe que, dans ces cas, elles ne sont utiles que quand la tumeur est de la grosseur d'une noisette. Pour prévenir le retour de la tumeur, il conseille l'application de l'eau froide sur la partie, ou un lavement froid soir & matin, lorsque l'enflure est intérieure. Lorsque la tumeur est considérable, & lorsque ses membranes sont très-endurcies, elles sont inutiles. — Dans la rétention d'urine, il a souvent éprouvé les bons effets de six sang-sues appliquées au périnée; & l'Auteur ajoute que quatre sang-sues appliquées au bout du doigt, dans un panaris commençant, préviennent en général la maladie.

III. *Description d'une machine très-simple; & fort utile dans les cas de fracture du fémur; par J. A. Theden, Chirurgien général des Armées de Prusse.* — La machine que l'Auteur décrit, & dont il donne la figure, ne diffère que peu des éclisses que l'on emploie géné-

ralement dans ce Pays-ci , dans les fractures de la cuisse. Elle consiste en deux éclisses , desquelles celle qui est placée en dehors est trouée aux deux bouts , aux endroits par lesquels elle presseroit sur le trochanter du fémur & sur les éminences du genou , & l'éclisse du dedans est échancrée en croissant à sa partie supérieure , pour prévenir la compression sur le pubis & l'os ischium.

IV. *De l'usage de l'assa foetida dans les ulcères avec carie ; par M. Block.* — L'Auteur , après avoir inutilement essayé la racine de garance dans ces cas , a eu recours à l'assa foetida , remède dont M. Theden a vanté l'efficacité , en dernier lieu , dans les cas d'obstructions des viscères abdominaux. M. Block mêle une once d'assa foetida avec une demi-once de coquilles préparées , & une demi-dragme de camphre. Il donne depuis un scrupule jusqu'à une dragme de cette poudre , deux fois par jour. M. Block n'applique à l'extérieur que de la charpie. Il rapporte quatre observations dans lesquelles cette préparation a été utile , en changeant l'ichorosité de la plaie en un pus louable. Nous avons eu occasion de rapporter un effet semblable de la mirrhe.

V. *Sur la dartre , la mélancolie & la paralyse ; par M. Evers.* — Ces observations ont été faites dans un Pays marécageux , où la dartre est une maladie très-commune , & paroît être due , en général , à une affection du foie ou à des obstructions des glandes mésentériques.

tériques. Quoi qu'il en soit , l'Auteur a eu raison de les attribuer , dans certains cas , aux obstructions ou à une acrimonie scorbutique ou vénérienne. Le plus grand nombre des malades qu'il a eu occasion de voir , & qui étoient attaqués de dartres obstinées , étoient pâles, jaunes & amaigris. Chez un malade , les pilules scillitiques de la Pharmacopée d'Edimbourg , aidées de quelques purgatifs , ont procuré une entière guérison: Chez un autre , les dartres céderent à l'usage des pilules de Plumer. Chez un troisième , l'Auteur a également réussi avec les eaux de Seltz , la diète laiteuse , & soixante gouttes de l'essence de pimprenelle blanche , tous les soirs. Chez un quatrième , la maladie a été soulagée avec soixante gouttes d'acide marin pris pendant quelque temps , quatre fois par jour.

Dans la mélancolie , lorsque la constipation des malades , l'engorgement du bas-ventre , la petitesse & la lenteur du pouls paroissent indiquer que les obstructions étoient la cause de ce désordre , l'Auteur a donné la *bella donna* avec succès. Il a fait prendre cinq grains des feuilles de cette plante , combinés avec égale quantité de rhubarbe , & de temps en temps un purgatif. Dans le plus grand nombre de cas il a achevé la guérison par ces moyens.

Dans les paralysies , lorsque les malades se sont trouvés pâles & amaigris , lorsqu'ils se sont plaints de constipation , & qu'il les a trouvés avec un pouls lent , l'Auteur , après leur avoir fait prendre un purgatif léger , leur

a administré la bella donna , augmentant la dose par degrés jusqu'à dix grains par jour , & la combinant , ainsi que dans la mélancolie , avec la rhubarbe.

VI. *Exposé d'une suppuration de l'omentum ; par M. Bingers.* — La maladie dont il est ici question , a été occasionnée par une contusion à la région gastrique. La douleur violente dont le malade se plaignit dans le principe , se dissipa petit à petit ; mais il continua à ressentir une douleur obscure , qui , au bout de quelque temps , fut accompagnée de perte d'appétit , d'un sommeil troublé , & de fréquens vomissemens. Ces symptômes durèrent pendant toute une année , au bout de laquelle parut une tumeur qui finit par suppurar , & qui rendit beaucoup de pus. Mêlé avec des portions d'omentum , la plaie se cicatrisa au bout de six semaines environ , ne laissant de traces qu'une hernie.

VII. *Sur une blessure heureusement cicatrisée ; par le même.* — Dans ce cas , le malade dont il est question avoit reçu un coup d'épée qui avoit traversé l'abdomen , depuis les environs des vertèbres des lombes , jusqu'au côté gauche du nombril. Le blessé rendit des matières fécales par l'une & l'autre ouverture , en si grande abondance , que les évacuations naturelles par l'anus en furent suspendues pour un temps. On maintint les blessures ouvertes , on donna souvent des lavemens , & le malade fut réduit à une diète légère , à des alimens

liquides : par ce moyen , l'évacuation des matieres fécales par les blessures diminua petit à petit , & les évacuations naturelles se rétablirent par l'anus ; enforte qu'au bout de six semaines le malade fut parfaitement guéri.

VIII. *Sur l'usage intérieur de l'eau de chaux & du savon , dans le calcul ; par le même. —* Dans le cas dont il s'agit , le malade prenoit dix onces d'eau de chaux & une dragme de savon , deux fois par jour. Au bout de quinze jours , les symptomes qui , dans le principe , étoient très-violens , cessèrent entièrement ; la pierre se fit jour dans l'urethre , d'où l'Auteur la tira. Il pense qu'elle avoit été diminuée par le dissolvant ; mais nous sommes très-convaincus que cette idée n'est point fondée. Il ajoute que , dans les coliques néphrétiques dont les enfans se plaignent , il l'a souvent employé avec succès.

IX. *Sur un cas de perforation des intestins ; par les vers ; par le même. —* Le malade qui fait le sujet de cette observation , étoit attaqué de symptomes de fièvre & de gonflemens douloureux aux environs du pubis , qui finirent par suppurer. Il en sortit une grande quantité de pus , & quatre vers lumbricaux : l'ulcère se cicatrisa sans difficulté.

X. *Sur une tumeur au voisinage du rectum ; par le même. —* La tumeur dont il est ici question , après avoir été indolente pendant

six ans, devint à la fin très-douloureuse, & entra en suppuration. En dilatant l'abcès, on découvrit une petite pierre de la grosseur d'un noyau de cerise, contenue dans un cyst très-dur, que l'on enleva avec le bistouri.

XI. Sur la guérison d'une fistule urinaire vénérienne ; par le même. — M. Bingers rapporte quatre cas de cette nature. Dans l'un, il réussit, en introduisant des bougies dans le canal de l'urethre, & en appliquant des compresses sur les ouvertures du périnée. Dans un autre cas, qui avoit été occasionné par une gonorrhée mal traitée, l'Auteur dilata l'ouverture du périnée, & rapprocha les bords de la plaie, au moyen d'un emplâtre agglutinatif; & au bout de sept jours, la cure fut complète. Dans un troisième cas, accompagné de callosités considérables, les bougies introduites dans l'urethre, excitèrent une suppuration, & par ce moyen, dissipèrent les duretés. On appliqua des compresses à l'extérieur, ainsi que dans le premier cas, & le malade guérit. Chez le quatrième malade, l'Auteur éprouva plus de difficultés; l'ouverture extérieure étoit très-petite, mais à l'intérieur il y avoit un large sac, qui s'étendoit depuis l'anus jusqu'au scrotum, & l'urine, en séjournant dans ce sac, avoit occasionné, par son irritation, une fistule qui s'étendoit jusqu'au pénis. On eut recours à la dilatation de l'orifice fistuleux, à des incisions plus profondes, à des compresses, à des bougies; tout fut inutile: mais à la fin on introduisit un

cathéter dans l'urethre , & le malade guérit ; par sa constance à le porter.

XII. *Sur une excroissance de chair dans le rectum ; par le même.* — Dans ce cas , le malade fut considérablement amaigri par une longue & abondante évacuation d'une eau sanguinolente , qu'il rendoit par l'anus : il y eut à la fin une chute du rectum , & l'on vit une excroissance de chair , de la grosseur du poing , d'un rouge brun , qui adhéroit aux parois de l'intestin , par un pédicule court & épais. Le malade rendit beaucoup de sang : cette chute occasionna des douleurs & des spasmes violens dans l'abdomen. Comme on ne jugea pas possible d'extraire la tumeur d'une seule fois , on l'enleva par portions , & tous les symptômes fâcheux disparurent. Peu de temps après il parut une seconde excroissance , semblable à la première : on l'enleva par le moyen de la ligature , & le malade guérit.

XIII. *Sur un testicule cancéreux ; par le même.* — Le testicule dont il est ici question , étoit de la grosseur du poing ; il étoit accompagné de plusieurs excroissances cancéreuses , & avoit une ouverture fistuleuse , qui rendoit une ichorosité putride. L'Auteur en fit l'extirpation , qui réussit , quoique le cordon des vaisseaux spermatiques fût de la grosseur d'un pouce , même de l'autre côté de l'anneau abdominal. Il divisa le cordon , & fit une ligature au dessous de l'anneau.

XIV. *Sur l'usage de l'eau fraîche, dans les blessures des jointures ; par le même.* — Deux blessures qui avoient pénétré dans la jointure du genou , ont été guéries sans aucun accident , par l'application de l'eau fraîche à l'extérieur. Dans les deux cas dont il s'agit , les levres de la plaie ont été rapprochées par des emplâtres agglutinatifs ; on a saigné les malades au bras , & on a appliqué sur le genou des compresses trempées dans l'eau froide , que l'on a renouvelées toutes les fois qu'elles ont commencé à s'échauffer. L'une de ces blessures avoit été faite par un coup d'épée , & l'autre par un morceau de verre.

(*La suite dans un autre N^o.*)

VII. *Essai théorique & pratique sur l'Électricité médicale ; par Tibere Cavallo , de la Société royale , &c. in-8^o. à Londres , 1780 , 112 pages , avec une planche.*

L'ÉLECTRICITÉ appliquée au corps humain ; suivant les procédés que l'on employoit il y a peu de temps , & que le plus grand nombre des Praticiens emploient encore , avoit deux inconvéniens , dont le premier étoit la frayeur que la commotion inspiroit à beaucoup de malades , & le second étoit la longueur des séances pendant lesquelles on électrisoit , scân-

ces qui ne fatiguoient pas moins le malade que le Praticien. Mais on a observé dernièrement que les fortes commotions & les fortes étincelles sont non-seulement inutiles, mais même nuisibles dans plusieurs cas, & que loin qu'il soit nécessaire d'une longue électrisation, il suffit en général de trois ou quatre minutes par jour. — Comme la nouvelle méthode d'électriser n'est connue que d'un petit nombre de Praticiens, M. Cavallo s'est décidé à faire imprimer son Ouvrage, pour le faire connoître plus généralement.

Cet essai est divisé en trois parties, dont la premiere est *sur la théorie de l'électricité médicale*. Cette partie est précédée d'une courte préface, dans laquelle l'Auteur donne l'histoire du fluide électrique appliqué au corps humain. Il observe très-judicieusement qu'une connoissance des phénomènes de l'électricité, plus particuliere que celle que l'on avoit il y a trente ou quarante ans, & moins de crédulité pour les faits avancés par les personnes qui avoient intérêt d'introduire cet Agent en Médecine, nous ont mis à portée d'apprécier ses véritables effets sur le corps humain, & nous ont fait voir à quel point on pouvoit y compter, en établissant par des faits incontestables, que l'électricité n'est point une panacée admirable, ainsi que quelques enthousiastes, & quelques personnes intéressées le prétendoient, qu'elle n'est point aussi inutile que d'autres l'ont pensé, mais que sagement administrée, elle offre un remede innocent, qui quelquefois est très-efficace.

M. Cavallo parle de M. Lovet, comme du premier Ecrivain qui soutint qu'il falloit que les commotions fussent très-légères lorsqu'il s'agiroit de les donner aux malades. Avant la publication de son Ouvrage, intitulé, *Preuves d'un Medium subtile*, on croyoit qu'il falloit avoir recours aux commotions, ou tout au moins à de fortes étincelles, pour exciter dans les parties souffrantes du corps humain, un effet sensible. Mais à présent il est bien prouvé que les plus puissans effets que l'on puisse produire avec l'électricité, ont lieu, avec le temps, par le moyen des plus petites commotions, & de légères étincelles tirées avec une pointe de bois, ou simplement avec une pointe de métal, enforte que les personnes électrisées n'éprouvent que la sensation d'un souffle sur les parties sur lesquelles on fait passer la pointe.

Quelques Physiciens ont avancé, avec confiance, que l'électricité augmentoit d'un 6^e. les pulsations du poulx, enforte que si le poulx d'une personne donne naturellement quatre-vingts pulsations par minute, il en donnera quatre-vingt-seize dans le même espace de temps, lorsqu'elle sera électrisée; d'autres ont dit que les pulsations augmentoient de plus d'un sixieme, d'autres enfin ont assuré qu'elles n'étoient point accélérées. Dans les Mémoires de l'Académie de Berlin, pour 1772, M. Gerhard dit que l'électrisation accélère quelquefois le poulx au point de doubler les pulsations, & que quelquefois elle le retarde considérablement. On a aussi avancé que l'élec-

tricité positive accéléroit le pouls, & que l'électricité négative le retardoit. Mais l'expérience autorise M. Cavallo à dire que ces effets varient considérablement, suivant le degré d'électrification, & sur-tout suivant la disposition particulière du sujet; mais qu'en général, l'électricité positive & négative augmente le nombre des pulsations d'un sixieme; il pense que les effets que l'on a coutume d'observer sur le corps humain lorsqu'on l'électrifie, sont dus à l'irritation ou à la dilatation occasionnées par l'action du fluide électrique.

Dans la seconde partie de son Ouvrage; M. Cavallo donne des procédés pour appliquer l'électricité à la guérison des diverses maladies; il recommande à cet effet les grandes machines électriques, parce que, lorsqu'on électrifie simplement par le courant, qui est regardé comme plus efficace que les commotions, les petites machines sont inutiles. Il observe que les plus grandes machines ne donneront point un courant trop fort pour l'usage de la Médecine, mais que les plus utiles sont celles qui n'exigent pas beaucoup de travail pour les mettre en mouvement, & celles qui peuvent fournir un courant assez fort, doivent avoir des globes ou cylindres de neuf pouces de diametre, au moins. Ces machines, avec un conducteur proportionné, peuvent donner des étincelles à trois pouces de distance. — L'Auteur regarde comme très-indifférent pour l'électricité médicale, que les frottoirs de ces machines soient isolés ou non. — Il observe que l'action de l'électricité

doit être réglée, de maniere à ce qu'on l'administre à toutes sortes de degrés d'intensité, en commençant par le courant excité avec une pointe de métal, ensuite par une pointe de bois, après cela avec des petites étincelles, des étincelles plus fortes, & enfin des petites commotions.

M. Cavallo observe qu'il est impossible de déterminer le véritable degré d'électrification que l'on peut employer dans les différentes maladies; des personnes d'une constitution différente, quoique attaquées de la même maladie, ont besoin d'un degré différent d'électrification; quelques-unes sont si délicates & si irritables, que les plus petites étincelles leur causent autant de peine que les commotions aux autres, tandis qu'au contraire, certaines personnes supportent des commotions assez violentes, sans y être sensibles. M. Cavallo a entendu parler de personnes qui étoient insensibles à l'électricité, au point qu'elles ne s'apercevoient pas même des plus fortes commotions.

L'Auteur observe qu'il faut toujours employer le plus petit degré d'électricité possible, pourvu qu'il suffise pour l'objet que l'on a en vue, & que le degré d'électrification employé, ne doit jamais être plus fort que ce que le malade en peut supporter; parce que l'expérience a fait voir que, quand l'électricité est désagréable aux malades, il est rare qu'elle leur soit utile.

Les instrumens pour administrer l'électricité, peuvent se réduire à trois, outre
la

la machine. 1°. Une jarre électrique; avec l'électrometre de M. Lane. 2°. Une chaise isolée; ou un marche-pied sur lequel on puisse placer commodément une chaise ordinaire. 3°. Des directeurs ou excitateurs. Ces derniers instrumens consistent en une tige terminée par une boule de cuivre, & adaptée à un manche de verre: la maniere de s'en servir, est de présenter la boule de cuivre aux parties malades du corps, à travers lesquelles on veut faire passer la commotion. Lorsqu'on ne peut pas avoir des instrumens plus commodes, on peut faire des directeurs avec des bâtons de cire à cacheter, au bout desquels on fixe de grosses épingles. La surface de la jarre, qui est doublée avec une feuille d'étain, doit être d'environ quatre pouces de diametre, & de six pouces de hauteur, ce qui équivaut à environ soixante & douze pouces carrés.

M. Cavallo observe que, lorsque l'on donne les commotions, il est indifférent que le malade soit, ou ne soit pas isolé, & qu'il n'est pas toujours nécessaire de dépouiller les parties que l'on veut électriser; car à moins qu'elles ne soient trop recouvertes, la commotion passera très-facilement à travers les vêtemens, sur-tout si l'on appuie un peu les boules du directeur sur la partie.

Outre les directeurs dont il est ici question, il y en a une autre espece dont M. Cavallo donne la description, & qui differe des premiers, en ce que ceux de la seconde espece ont leur fil de métal courbé & terminé en pointe. On fixe à cette pointe un morceau

de bois de la longueur d'un pouce ou environ , aiguîsé par un bout , sans cependant que cette pointe soit trop mince ; on pratique un trou à l'autre extrémité , pour l'adapter au fil de métal. L'Auteur conseille au Médecin électrisant d'avoir plusieurs de ces morceaux de bois de différente longueur & épaisseur , qu'il peut changer suivant les circonstances. Le bois dont on se sert pour ces pointes , doit être un bois doux & léger , plutôt que dur , plutôt , par exemple , que du buis ou du bois de vie.

Afin de mettre en action le fluide électrique avec un directeur de cette espèce , il faut que le Médecin électrisant approche du directeur qu'il tient par le manche de verre , un fil de métal attaché au conducteur de la machine , & qu'il le tienne à environ un ou deux pouces de la partie qu'il veut électriser. M. Cavallo observe que le fluide électrique qui sort de la pointe de bois , n'a qu'une action intermédiaire entre le courant excité par la pointe de métal , & les étincelles ; que cependant cette méthode est en général la plus efficace , & qu'il ne faut rien épargner pour administrer l'électricité de la meilleure manière possible.

Quelque douce que puisse paroître cette méthode , l'Auteur assure qu'elle n'en est pas moins trop forte pour certaines personnes , sur-tout lorsqu'on l'emploie sur des ulcères situés sur des parties délicates. Dans ces cas , on peut ôter la pointe de bois , & l'on peut exciter le courant électrique simplement avec la pointe de métal , qu'il faut alors tenir à

une plus grande distance que la pointe de de bois. Le courant électrique, excité par ce moyen, ne produit sur la partie qu'un vent très-léger. — On pourroit penser naturellement qu'un traitement si peu sensible, doit à peine être de quelque efficacité; mais l'Auteur assure que cette manière d'électrifier, c'est-à-dire, l'accélération du fluide électrique par le moyen d'un fil de métal, a souvent diminué les douleurs & guéri des maladies invétérées & dangereuses, que l'on n'avoit pu guérir par d'autres remèdes. Il nous dit qu'en général ce traitement a été aussi efficace sur des personnes d'une constitution nerveuse, que celui par les pointes de bois sur les personnes d'une constitution ordinaire. Il nous dit aussi que, dans plusieurs cas, particulièrement dans les ulcères, le fluide électrique sortant d'une pointe de bois, a, en général, agrandi l'ulcère & augmenté la douleur; au lieu que le courant de la pointe de métal a produit le contraire.

L'Auteur observe que l'on peut faire passer le courant électrique excité par la pointe de bois, à travers l'œil, sans aucun danger; mais il convient qu'il peut y avoir des cas où ce traitement pourroit être trop violent, & alors il ne faut employer que la pointe de métal.

Entre autres méthodes d'administrer l'électricité à des parties malades, M. Cavallo parle de celle de tirer des étincelles à travers une flanelle; méthode, dit-il, qui a eu beaucoup de succès dans les cas de paralysie, de

rhumatisme & de refroidissement de quelques parties en particulier. On place le malade sur un isoloir , de maniere qu'il communique avec le conducteur de la machine , après quoi on étend sur la partie que l'on veut électriser une flanelle seche & chaude , & on tire des étincelles par le moyen d'un directeur.

L'Auteur termine cette partie de son Ouvrage , par quelques regles générales de pratique. Il commence par avertir le Médecin électrisant d'employer l'électricité au plus foible degré , lorsqu'il peut suffire pour opérer la guérison. Il observe , au sujet des cas où l'électricité est indiquée , qu'en général toutes les especes d'embarras , soit de la circulation , soit des sécrétions , que toutes les suppressions de mouvemens cedent souvent à l'électricité , ou en sont singulièrement foulagées : mais elle a rarement guéri des maladies invétérées , quoiqu'en général elle soulage les malades , même dans ces cas , il nous prévient de ne point donner des commotions aux femmes enceintes , & il observe que , dans les cas d'amas d'un fluide , la meilleure méthode est de déterminer le courant électrique avec une pointe de bois , ou , si ce moyen est douloureux , de se servir d'une pointe de métal. Il recommande les petites étincelles , & même des commotions légères , dans la paralysie & le rhumatisme. M. Cavallo convient que quelquefois , quoique très-rarement , on peut donner des commotions plus fortes pour un violent mal de dents , ou pour quelques spasmes.

non invétérés. Dans les cas de contraction musculaires, il avertit d'électrifier, non-seulement les muscles qui sont en contraction, mais aussi leurs antagonistes.

L'Auteur observe que, lorsque l'on met en jeu le fluide électrique, soit avec une pointe de métal, ou avec une pointe de bois, il faut que cette opération dure au moins depuis trois jusqu'à dix minutes; que, quand on donne les commotions, on ne doit pas en donner plus de douze ou quatorze, si ce n'est lorsqu'on veut les donner à tout le corps, dans des directions différentes, mais les étincelles, lorsqu'on les emploie, peuvent, en général, surpasser ce nombre. — Sa dernière règle est relative à l'électrification des enfans sur l'isoloir. Il observe que, comme il est difficile qu'ils restent sans se bouger, la meilleure manière est de placer une autre personne avec eux sur l'isoloir, & de tenir l'enfant pendant qu'on l'électrifie.

M. Cavallo, dans la troisième partie de son Ouvrage, apprécie les effets de l'électricité appliquée au corps humain dans différentes maladies. Il dit que les rhumatismes, même les rhumatismes invétérés, cedent à son action, ou bien sont considérablement soulagés, au moyen du simple courant électrique excité par une pointe de bois, ou en tirant des étincelles à travers une flanelle. Il faut administrer l'électricité pendant quatre ou cinq minutes, & répéter l'opération deux fois par jour. Dans les cas de surdité, il est quelquefois nécessaire de donner de légères commotions, par exem-

ple , d'un trentieme de ponce , dans le trajet de l'une à l'autre oreille. L'Auteur a constamment remarqué que toutes les fois que l'on électrisoit les oreilles , le cérumen étoit plus abondant. Le mal de dents occasionné par le rhumatisme ou l'inflammation , est sensiblement soulagé par l'électricité ; mais lorsque le corps de la dent est gâté , l'électricité augmente souvent la douleur.

On prétend avoir guéri toutes sortes d'engorgemens , par le moyen du courant électrique excité par une pointe de bois , pendant deux ou trois minutes chaque jour. Cette même méthode est également efficace dans toutes sortes d'inflammations. Dans l'ophtalmie , il faut tenir l'œil ouvert , & il faut avoir attention de n'en point trop approcher la pointe de bois , dans la crainte de tirer des étincelles. Quelquefois il suffit d'exciter le courant avec une pointe de métal ; car , dans ces cas , il faut toujours éviter une trop grande irritation. Après avoir excité le courant pendant une demi-minute , il faut laisser le malade se reposer un moment & essuyer ses larmes , qui coulent en général fort abondamment. Il faut ensuite y revenir pendant une autre demi-minute , & ainsi de suite jusqu'à quatre à cinq fois.

L'Auteur reconnoît que la goutte sereine a souvent résisté à l'électricité , quoiqu'elle ait été guérie par ce même remede. La méthode qu'il recommande dans ces cas , est d'exciter le courant électrique avec une pointe de bois , pendant très-peu de temps , & ensuite de don-

ner une demi-douzaine de très-petites commotions, depuis la partie postérieure de la tête jusqu'au front. Il parle d'une opacité de l'humeur vitrée, parfaitement guérie par l'électricité. — Dans les cas de fistule lacrymale, M. Cavallo dit que l'électricité a eu les plus grands succès. Elle ne guérit que rarement les paralysies, sur-tout lorsqu'elles sont un peu anciennes; mais elle les soulage presque toujours à un certain point. Dans ces cas, il faut employer la pointe de bois, ou tirer des étincelles à travers les flanelles, pendant environ cinq minutes tous les jours. — Dans les ulcères, il ne faut employer que la plus douce électricité, avec la pointe de bois, ou même celle de métal, & seulement pendant trois ou quatre minutes chaque jour : elle manque rarement de diminuer l'inflammation, & de faire cicatrifier l'ulcère.

On a traité avec succès les éruptions cutanées par l'électricité ; mais dans ces cas, il faut faire attention de tenir la pointe de bois au moins à six pouces de la partie ; car si l'irritation est trop forte, l'éruption augmentera au lieu de diminuer. Un signe assuré que l'électricité est indiquée, est lorsqu'il survient presque immédiatement de la chaleur à la partie. — M. Cavallo dit que l'on a souvent guéri cette maladie, que l'on appelle ordinairement la danse de St. Vite, par le moyen de l'électricité, en tirant des étincelles & en donnant de légères commotions ; que les tumeurs écrouelleuses, lorsqu'elles ne font que commencer, sont généralement guéries en tirant des étin-

celles ; & que , dans les cancers , les douleurs sont foulagées par les mêmes moyens : mais il reconnoît qu'il n'a vu qu'une seule tumeur cancéreuse diminuée par l'électricité ; & nous craignons bien que toutes les observations que l'on a données sur la guérison de cette cruelle maladie , n'aient été exagérées.

L'Auteur parle des bons effets de l'électricité dans les d'abcès commençans , dans la sciatique & dans les inflammations de poitrine commençantes. Dans les maux de tête nerveux , il faut exciter le courant électrique tout autour de la tête successivement. — Quoique l'on n'ait jamais employé l'électricité dans les hydropisies avancées , M. Cavallo assure qu'elle a souvent été utile dans les commencemens de cette maladie ; il la recommande même dans la goutte ; elle l'a souvent guérie : il en parle aussi comme d'un excellent remede dans les fievres intermittentes ; & dans la suppression des regles. Dans ce dernier cas , il faut donner de légères commotions au bassin , & tirer des étincelles par dessus les vêtemens.

Dans les affections vénériennes , on a négligé l'électricité en général , parce qu'elle a ordinairement augmenté les douleurs & les autres symptomes. L'Auteur attribue cette proscription à ce qu'elle a été mal administrée , & prétend qu'une douce électrisation a produit beaucoup de bien dans différens cas d'affection vénériennes , même invétérées.

M. Cavallo termine cette partie de son Ouvrage , en rapportant dix observations ,

dans lesquelles on a administré l'électricité avec succès. La premiere est un cas d'ophtalmie violente , qui lui a été communiqué par M. Partington. La maladie avoit résisté à toutes fortes de remedes pendant plus de deux mois , & étoit accompagnée des plus cruelles douleurs. La pupille étoit fermée , au point qu'on l'appercevoit à peine ; après que le malade eut été électrisé pendant environ quinze jours , l'inflammation fut entièrement dissipée , & au bout de cinq semaines , la pupille fut totalement dilatée.

Les deux observations, l'une sur un éréthisme , & l'autre sur une fistule lacrymale, sont tirées de l'Ouvrage de M. Lovett , intitulé de *l'électricité rendue utile*. La quatrieme, est celle de M. Ferguson , qui fut guéri d'un mal de gosier par l'électricité ; la cinquieme & la sixieme sont sur des suppressions de mois , d'après un petit Ouvrage de M. Birch , publié dernièrement. La septieme contient le rapport de M. Partington sur la cure d'une contraction musculaire par l'électricité , publiée d'abord dans les transactions philosophiques , vol. LXVIII. La huitieme observation est extraite du LXIX^e. vol. du même Ouvrage , & contient un cas de guérison de la danse de St. Vite , rapportée par le Dr. Fothergill. Le neuvieme cas contient le rapport du Dr. Hart , sur les mauvais effets de l'électricité , dans les cas de paralysie , d'après le quarante-huitieme volume des Transactions philosophiques , & le dixieme est celui d'une rigidité musculaire , traitée avec succès ,

par le moyen de l'électricité, par le Docteur Watson, de la Soc. roy.

Dans un Appendice à cet Ouvrage, l'Auteur rapporte quelques expériences qu'il a faites, dans la vue de démontrer les effets de l'électricité sur le corps humain. — Nous avons donné un extrait assez étendu de cet Ouvrage, parce que le sujet nous en a paru intéressant, & parce qu'il nous a semblé que l'Auteur l'avoit traité fort judicieusement; cependant nous croyons qu'il y a quelque chose à pardonner au zèle de M. Cavallo pour l'électricité. Comme il n'est point de l'art, il paroît avoir oublié les autres méthodes que l'on emploie conjointement avec l'électricité dans l'hydropisie, la goutte, & plusieurs autres maladies qu'il considère comme pouvant être guéries par l'électricité. Nous désirons bien sincèrement que cet Essai puisse fixer l'attention des Médecins-Praticiens sur ce sujet, afin que nous puissions déterminer avec quelque certitude le degré de confiance que mérite l'électricité.



VIII. Henrici-Josephi Collin , *Sacr. Cæsareo. Reg. Apost. Majest. Regimin. infer. Austr. Consiliarii & Nosocom. Pazmanniani Physici ordinarii Hollandicæ Scientiarum Academiæ, quæ Harlemi est Membri, lactucæ sylvestris contrà hydropem vires, sive observationum circa morbos acutos & chronicos factarum. Pars VI. in-8°. Viennæ, 1780, 66 pages, cum tabulâ æneâ.*

LA plante recommandée dans cet Ouvrage contre l'hydropisie, est la laitue vireuse de Linné (*lactuca virofa*) plante très-commune dans les haies, & qui fleurit en Août. Elle abonde en un jus âcre, amer & laiteux, dont l'odeur ressemble à celle de l'opium. L'Auteur prévient de ne la pas confondre avec le *sonchus oleraceus*, ou le laitron ordinaire, auquel elle ressemble par la couleur de ses fleurs, qui sont jaunes, & par la forme de ses feuilles, qui sont larges & dentelées, avec une côte épineuse. — L'Auteur recommande l'extrait de cette plante, préparé avec le suc exprimé, qui, après avoir été gardé dans un endroit frais pendant vingt-quatre heures, pour en prévenir la fermentation, doit être passé par un linge, & ensuite clarifié avec suffisante quantité de blancs d'œufs; après quoi on doit le filtrer à travers une flanelle, & le faire bouillir lentement jusqu'à l'évaporation de la moitié. Après cette opération il faut l'enlever

de dessus le feu, le clarifier une seconde fois ; de la même manière qu'auparavant , & après l'avoir refiltré il faut le placer sur un feu modéré , jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance d'extrait. Le D^r. Collin nous prévient qu'il faut cueillir la plante lorsqu'elle est en fleur , parce que ses vertus sont alors dans leur plus grande force. — L'Auteur rapporte vingt-quatre cas d'hydropisie , guérie par l'usage de ce remède , à l'exception d'un seul , où le malade mourut. A l'ouverture du cadavre , on trouva la cavité de l'abdomen remplie d'eau , le lobe gauche du poumon étoit rempli de tubercules très-durs , dont trois étoient de la grosseur d'une noisette. Le foie étoit dur , la vésicule du fiel vuide , la ratte trois fois plus grosse qu'à l'ordinaire , le pancréas squirreux , le colon très-distendu , & les reins extrêmement mous.

Dans les cas d'hydropisie , lorsque la maladie étoit due à un relâchement général des solides , l'Auteur a éprouvé qu'il falloit employer cet extrait à beaucoup plus petites doses que dans les hydropisies de long cours , & occasionnées par des obstructions dans les viscères. Dans les premiers cas , il donne depuis dix-huit grains jusqu'à une demi-dragme par jour de l'extrait. Dans les derniers , il donne ce même extrait depuis une jusqu'à trois dragmes , dans le même espace de temps. Il observe que , le plus souvent , il commence par de petites doses : il a toujours remarqué que c'étoit un remède doux , ami de l'estomac ; qu'en général il diminue ou éteint tout-

à fait la soif. — Il tient ordinairement le ventre libre , mais sans purger. Ce remède a constamment produit des évacuations considérables par les urines , & il agit en même temps comme un diaphorétique léger. — L'Auteur a permis à tous ses malades de boire abondamment des liqueurs délayantes , pendant qu'ils ont fait usage de l'extrait dont il est question.

SECONDE SECTION.

ESSAIS ET OBSERVATIONS.

II. *Sur une tumeur blanche de l'articulation, traitée avec succès : Observation de F. Swedjar, D. M. Médecin à Londres, communiquée au D^r. Simmons par Maxwell Garthshore, D. M. de la Soc. roy.....*

LE malade qui fait le sujet de cette observation , étoit en parfaite santé, lorsqu'au mois de Novembre 1779, il fut attaqué pendant la nuit d'un léger frisson , & le lendemain matin il se trouva avoir le genou légèrement enflé; mais cette enflure étoit si peu de chose , qu'elle ne l'empêcha pas d'aller à ses occupations ordinaires. A son retour il s'assit une demi-heure, & lorsqu'il voulut se lever , il ne put plus marcher , à raison de la tumeur ,

qui étoit considérablement augmentée , & qui étoit accompagnée d'une douleur aiguë , toutes les fois qu'il vouloit faire quelque mouvement de la jointure. Il se coucha , mais la douleur augmenta au lieu de diminuer , & dura toute la nuit , au point de l'empêcher de dormir. Il étoit obligé de changer de situation toutes les quatre ou cinq minutes : il n'eut cependant point de fièvre pendant tout ce temps-là.

Le lendemain, par le conseil de ses Médecins , il se fit appliquer les sang-sues , il se fit faire des fomentations avec des têtes de pavot blanc & le sucre de Saturne , mais sans en retirer aucun soulagement. On eut successivement recours à l'électricité , & à différens autres remèdes que l'on emploie ordinairement dans ces cas. Mais pendant tout ce temps-là les douleurs continuèrent avec violence ; le malade ne pouvoit se remuer dans son lit qu'avec le secours de deux personnes , & la tumeur , au lieu de diminuer , augmentoit & donnoit tous les signes les plus évidens de fluctuation , au dessous des ligamens capsulaires. Le vrai siege de la maladie étoit , dans le principe , situé exactement à la partie inférieure du fémur , au dessus de la rotule ; & comme le malade avoit éprouvé des frissons pendant deux ou trois jours , on ne douta pas que ce ne fût une véritable fluctuation : on appliqua en conséquence des cataplasmes de mie de pain & de lait , pour la favoriser. Dès le premier jour qu'on les employa , les douleurs diminuèrent un peu ; mais ce soulagement

fut court , car dès le lendemain le malade souffrit autant qu'auparavant.

Comme la fluctuation se trouvoit alors très-sensible , il fut question d'ouvrir la tumeur. Le sentiment des Gens de l'art fut partagé. Les uns étoient pour l'opération , les autres étoient contre. Pendant que l'on consultoit , je proposai un remede que je me souvins avoir vu employer cinq ou six ans auparavant , contre une tumeur du genou , accompagnée de fluctuation , ainsi que dans le cas dont il s'agissoit , mais sans douleur , si ce n'est lorsque le malade remuoit la jointure. Je tiens ce remede d'un de mes amis , qui m'en parloit comme d'un secours employé par les Payfans de Hongrie , dans ces cas ; car les Hongrois étant souvent obligés de passer la nuit au milieu des déserts , & en plein air , ils ont fréquemment des tumeurs aux genoux , avec une fluctuation exactement semblable à une hydropisie. Ils s'en guérissent en peu de temps , au moyen du remede en question.

Dans le cas dont je voulois parler , & que j'ai vu à Vienne , le malade étoit entre les mains des plus habiles Médecins & Chirurgiens de cette Ville , mais sa maladie n'en augmentoit pas moins tous les jours ; enforte qu'à la fin , les douleurs excessives qu'il éprouvoit toutes les fois qu'il essayoit de marcher , le retinrent dans sa chambre. Ce fut dans ces circonstances qu'on lui recommanda le remede des Payfans hongrois , & il guérit au bout de quatre jours.

Ce fut ce même remede que je proposai

dans le cas dont il s'agit ici, quoique la maladie parût différente par sa nature, ses symptômes & ses progrès. On consentit à en faire l'expérience : au bout de 4 jours, sans employer aucun autre remède interne ni externe, le malade éprouva un soulagement considérable. Il commença à dormir pendant la nuit, & il fut mieux pendant la journée. Sur la fin du cinquième jour la fluctuation disparut entièrement ; cependant il restoit encore un engorgement du condyle interne du fémur, mais la jambe étoit considérablement diminuée au dessus & au dessous de la tumeur. Le malade commença à ressentir de violentes douleurs aux reins & aux lombes ; mais en insistant sur l'usage de ce remède, & en prenant le miel à hautes doses, il se rétablit assez bien pour pouvoir marcher sans boiter, & la tumeur du condyle céda à des frictions faites avec des brosses, tous les jours exactement : les douleurs des lombes disparurent, &, dès ce moment, le malade a joui d'une parfaite santé.

Il est bon d'observer que, dans ce cas, non plus que dans celui de Vienne, la couleur de la peau n'étoit point changée. — Voici la recette, si efficace dans ces cas.

℞ *G. ammoniac.* $\overline{3}$ ij

Acet. scillitic. q. f.

ut fiat terendo linimentum, quod parti affecta bis de die benè infricetur, superponendo emplastr. seq. calefactum.

℞ *G. ammoniac.* $\overline{3}$ j

Acet. scillitic. q. f.

ut fiat emplastrum quo pars affecta tegatur.

Auparavant

Auparavant de faire l'embrocation , il faut exposer la partie à la fumigation des baies de genievre; on en reçoit la fumée sur le genou , que l'on frotte avec une flanelle , après quoi on emploie le remede , comme il est expliqué ci-dessus.

Nº. 32 , *Newman street , Oxford street.*

II. *Observations sur la goutte , extraites d'un Manuscrit du feu Dr. Fothergill.*

C'EST après avoir eu l'avantage d'entendre lire ce Mémoire dans une Assemblée de la Société royale de Médecine , au mois de Juin 1760 , que nous donnons cet extrait. Dans la premiere édition de cette partie de notre Journal , nous n'avions point nommé le Dr. Fothergill , mais nous avons corrigé cette omission dans un des volumes suivans (vol. 4).

Le Dr. Fothergill commence par observer que , dans la goutte réguliere , plus la douleur est aiguë , plus l'accès est court. Il condamne l'usage du vin & des nourritures succulentes , auxquelles on a si généralement recours pour aider la nature à expulser la matiere de la goutte. Il a quelquefois vu des bons effets d'une prise de teinture thébaïque ; mais lorsqu'on la répète souvent , elle retarde la marche de l'accès , la crise est moins parfaite , & les mauvais effets de cette maladie sur la constitution , en sont plus sensibles.

Le D^r. Fothergill pense aussi qu'il est nuisible d'envelopper les membres des gouteux dans des flanelles, d'après ce que l'on a observé, que ceux qui suivent cette pratique, se rétablissent beaucoup plus lentement. Il croit qu'il ne seroit probablement pas moins dangereux de s'exposer à l'air frais. Il est convaincu qu'une chaleur modérée est ce qu'il y a de mieux indiqué dans ces cas, en ce qu'elle entretient dans les parties une action suffisante, sans être trop stimulante.

Le D^r. Gowin Knight avoit une prédilection particulière pour la bouillie de seigle appliquée en cataplasme; mais le D^r. Fothergill la regarde comme pernicieuse, même dans le cas du D^r. Knight lui-même. Il cite l'observation d'un de ses malades, qui répercuta sa goutte avec ce remède, & la fixa sur le genou. Le même remède, appliqué sur le genou, repoussa sur le pied.

L'Auteur a vu la compression du pied fixer une goutte *irrégulière*; il en a fait l'épreuve sur lui-même: sentant des douleurs de goutte irrégulière, il fit sécher des souliers qui lui étoient trop étroits, & les ayant mis, il sentit la goutte descendre au pied, dans moins d'une demi-heure.

Il observe que la répercussion de la goutte, occasionnée par des applications topiques, produit différentes maladies. Il a eu occasion de voir un homme de quarante ans, attaqué d'une véritable phthisie pulmonaire, qui provenoit évidemment de cette cause.

En parlant du remède de le Fevre contre la

goutte, le D^r. Fothergill observe que cet Empirique apportoit les plus grandes précautions dans l'application de ce spécifique ; qu'il le mettoit lui-même dans la bouche du malade , & qu'il avoit soin de le voir avaler. Il a pris des informations auprès de plusieurs malades de le Fevre , qui tous lui ont dit que son remede n'avoit d'autre goût que celui de sucre ; & dans les observations d'un Chirurgien allemand , qui a pratiqué à Astrachan , dont il a fait traduire l'Ouvrage en anglois , pour sa propre satisfaction , il a vu une recette contre la goutte , dont le principal remede étoit le vitriol blanc , à la dose d'un grain. Il a soupçonné , d'après cela , avec beaucoup de fondement , que le remede de le Fevre n'étoit rien autre chose que le vitriol blanc mêlé avec le sucre , & qu'il ne prenoit tant de précautions de le faire avaler devant lui , que parce qu'on auroit pu s'assurer facilement de sa nature.

En parlant de la goutte irréguliere , le D^r. Fothergill fait une distinction entre les douleurs de la goutte & le spasme , & entre les douleurs qui souvent ne sont que le produit d'une bile âcre. Dans les maladies de la bile ; les douleurs sont violentes autour du cardiac , & souvent accompagnées de spasmes dans les parties voisines , tandis que , dans la goutte , la douleur est ordinairement plus aiguë aux environs du cartilage xiphoïde.

Le D^r. Fothergill observe qu'il est utile de se couvrir , mais il condamne toutes les évacuations trop fortes. Il pense que l'application

d'un vésicatoire près de la partie malade , n'est point indiquée ; c'est ainsi qu'il remarque que , quand la tête est affectée , il vaut mieux appliquer le vésicatoire aux pieds , & que , pour le délire dans les fièvres , cette règle n'est également point à négliger , parce qu'en appliquant les vésicatoires à la tête , on peut occasionner un trop grand afflux d'humeur sur cette partie.

III. *Sur une hydropisie guérie par le vitriol bleu ; par William Wright, D. M. du College royal de Médecine d'Edimbourg , & de la Société royale de Londres.*

STEPHEN FRIAR , natif de Madere , âgé d'environ vingt-quatre ans , Munitionnaire d'un vaisseau expédié de Londres pour la Jamaïque , prit la fièvre presque en arrivant à la baie de Montego : on le laissa à terre , au quartier des malades. Peu après , le Capitaine Mercer , de Liverpool , lui offrit de le transporter ; il fut donc mis à bord le 30 Juillet 1777 , dans un très-mauvais état.

Voici l'histoire qu'il m'a faite de sa maladie.

Au commencement de Juin , il fut attaqué d'une fièvre qui , malgré les remèdes qu'on lui administra , ne fut parfaitement guérie qu'environ dix jours avant son embarquement. A cette époque , il se plaignoit de resserre-

ment aux hypocondres , & de difficulté de respirer lorsqu'il marchoit. Il avoit des douleurs aux hanches & dans les membranes ; il étoit quelquefois attaqué de coliques , & tous les trois ou quatre jours il avoit des déjections aqueuses qui l'affoiblissoient considérablement. Il avoit assez bon appetit ; ses urines étoient considérablement colorées , & en petite quantité. Je lui ordonnai quelques stomachiques amers , une diete nourrissante , & de se promener sur le tillac , dans les beaux temps.

Le 22 Août , il se plaignit d'une grande douleur à l'estomac , & de difficulté de respirer lorsqu'il vouloit se promener sur le tillac. Dans l'idée qu'il pouvoit bien y avoir des obstructions de quelques viscères , je lui fis prendre deux grains de mercure doux , combinés avec un demi-grain d'extrait rhébaïque , à l'heure du coucher , pendant deux jours de suite , au bout desquels il revint à l'usage des amers.

Le 29 Août , il survint un vent contraire assez fort ; le vaisseau prit beaucoup d'eau ; & comme ce malade étoit mal logé , il fut mouillé pendant la nuit , ce qui lui occasionna la fièvre avec le mal de tête , la soif , &c. cependant ces symptomes se dissipèrent par l'usage du vin d'antimoine , du laudanum , &c. & il reprit les amers.

Le 1^{er}. Septembre , quoique l'appétit se soutint , le malade ne prenoit pas des forces en proportion tous les jours ; au contraire , il devenoit plus foible. Le resserrement des

hypocondres , la difficulté de respirer augmentoient , & le visage parut bouffi. Je trouvais les jambes gorgées autour de la cheville du pied ; le scrotum étoit transparent & rempli d'eau , mais on ne sentoît point de fluctuation dans l'abdomen.

Je ne favois si je devois attribuer ce commencement d'hydropisie à des obstructions de quelques viscères , ou à une foiblesse générale du système : la première idée l'emporta. Je fis prendre cinq grains de calomel , & trois grains d'extrait thébaïque en pilules , que je fis diviser en trois doses. Le malade en prenoit une tous les soirs.

Le 5 Septembre , l'engorgement des jambes & du scrotum avoient plutôt augmenté que diminué , & il y avoit une fluctuation sensible dans l'abdomen. Je cherchai dans la boîte des remèdes , s'il n'y avoit rien qui pût remplir l'indication que je suivois , soit comme diurétique , soit comme tonique. Mes recherches furent inutiles.

Pendant mon séjour à la Jamaïque , j'avois souvent entendu parler des succès d'un remède employé dans les cas d'hydropisie , par le Chirurgien de la baie de Montego. Un de mes amis m'avoit procuré un peu de sa poudre ; en l'examinant avec un microscope , & en la goûtant , je trouvai qu'elle étoit composée de vitriol romain & de canelle blanche , mais que le vitriol n'y entroit pas en petites doses. La nécessité me força à employer ce remède , plutôt que de n'en employer aucun.

℞ Vitrioli carulei , corticis winterani occi-

dentalis, utriusq. ʒ j. *Fiat pulvis subtilissimus*, cui adde mucilaginis g. arabici q. s. ut fiat massa pilularum, de quâ formentur pilulæ, n^o. xxiv. Capiat unam omni nocte, horâ somni.

Le 6 Septembre, le malade avoit eu la colique pendant la nuit, & deux selles aqueuses le matin ; mais il est probable qu'il auroit eu ces deux selles, quand même il n'auroit pas pris le remede. Je lui donnai un demi-grain d'extrait thébaïque avec la pilule.

Le 7 Septembre, les urines avoient été plus copieuses, & le malade se trouvoit mieux ; il continua à prendre les pilules le soir & le matin, avec l'opiate à l'heure du coucher.

Le 9 Septembre, pendant les deux jours précédens, il avoit rendu beaucoup d'urines, & il avoit eu deux selles liquides par jour, l'abdomen, le scrotum & les jambes étoient considérablement diminués. Il se promena plus aisément sur le tillac, & il mangea de tout ce qu'on lui put présenter. Dès l'instant qu'il eut commencé l'usage du vitriol, il lui fut permis de boire autant qu'il voulut.

Le 12, comme le temps étoit orageux, il ne prit point sa pilule le soir, & il eut quatre selles aqueuses pendant la nuit. Ces selles le fatiguerent un peu ; cependant l'engorgement étoit entièrement dissipé. A son diner, il prit du bouillon de mouton, & plusieurs verrées de vin de Porto, brûlé avec du sucre. Il prit son opiate & ses pilules à l'heure du coucher.

Le 15, le temps continuant à être fâcheux, le malade n'avoit point pris de remedes depuis

le 12, cependant les engorgemens n'étoient point revenus, & comme l'appétit se soutenoit, il cessa l'usage de tout remède.

Le 9 Octobre, le vaisseau arriva à Liverpool sans accident, & le 15, je vis le malade en bonne santé, qui servoit à table dans une auberge. D'après le succès de ce remède, dans le cas dont il s'agit, ainsi que dans plusieurs de ceux dont j'ai entendu parler, je pense qu'il réussiroit dans toutes les hydropiques qui ne dépendent pas d'une cause particulière, telles que le squirre du foie, de la rate, du méfentere, &c....

IV. *Observations sur une carie de l'épine du dos ; & sur l'ouverture du cadavre ; par Samuel Foart Simmons, D. M. de la Société royale & du College de Médecine de Londres, de la Société royale de Médecine de Paris, &c.*

THOMAS MATTHEW, de la grande rue St. André, âgé de 35 ans, mince & d'une taille moyenne, tomba, en 1778, à la renverse sur une grande table, avec tant de violence, que la table en fut brisée. Cette chute ne produisit aucun effet bien fâcheux pour le moment ; mais quatre mois après, sa femme s'aperçut que la colonne vertébrale de son mari faisoit saillie, & peu après, il commença à ressentir de la foiblesse aux extrémités inférieures, foiblesse qui se termina par la paralysie : ce fut dans cet état,

à peu près, qu'il fut reçu à l'Hôpital général de Westminster, confié aux soins du Dr. Hunter. On fit une large ouverture de chaque côté de la tumeur, suivant la méthode de M. Pott. On entretint l'écoulement pendant fort long-temps, mais sans aucun avantage pour le malade, car l'affection paralytique ne fit qu'augmenter. Bientôt après, ce même malade fut reçu à l'Hôpital de Middlesex. Il avoit alors une toux fort incommode, qui s'étoit jointe à ses autres infirmités. Cette toux étoit accompagnée d'une expectoration purulente fort abondante; enforte qu'il quitta encore cet Hôpital pour revenir à celui de Westminster. Dans ses quintes de toux, il expectoroit quelquefois des petites portions d'os, du volume d'une tête d'épingle, & quelquefois plus grosses. Il demeura dans cet état confiné dans sa chambre & dans son lit, presque sans pouvoir se servir de ses jambes, jusqu'au départ de M. Hunter pour la Jamaïque, en Décembre 1780. J'en fus alors chargé.

La courbure de l'épine qui étoit considérablement augmentée, paroissoit venir de la septième vertèbre dorsale, il y avoit aussi une tumeur vers le creux de l'estomac, du côté droit du sternum, laquelle se distendoit considérablement lorsque le malade touffoit, elle devenoit aussi grosse qu'un œuf de poule, & au toucher, elle paroissoit contenir des matieres fluides.

Les seuls remèdes que le malade prenoit alors, étoient une pillule laxative, répétée par intervalle, pour prévenir la constipation, & de temps en temps un opiate pour soulager.

la toux. Au milieu de Janvier 1781, l'abcès au creux de l'estomac perça, & rendit une grande quantité de matiere purulente; quinze jours environ après, les forces commencerent à s'affoiblir, & le malade mourut le 15 Février. J'assistai à l'ouverture du cadavre, qui fut faite par M. Ford, Chirurgien de l'Hôpital de Westminster, cinq jours après la mort du malade. Les visceres abdominaux n'offrirent aucune marque de maladie, si ce n'est une adhérence du foie au péritoine & au diaphragme; l'omentum étoit dans un état de maigreur facile à concevoir dans un sujet aussi décharné.

En enlevant le sternum, on n'apperçut aucun épanchement dans la poitrine, mais les poumons étoient décolorés, & adhéroient, presque par tous les points de leur surface, à la plevre & au diaphragme. Le cœur étoit sain, & nous ne trouvâmes qu'une petite quantité d'eau dans le péricarde. Après avoir enlevé le cœur & les poumons, nous découvrîmes le siege principal de la maladie, qui étoit dans le corps de la septieme vertebre des lombes, il y avoit une carie dans laquelle on pouvoit introduire le doigt. A côté du trou formé par cette carie, il y en avoit un autre plus petit, qui communiquoit avec une portion du poumon, adhérant à la plevre dans cet endroit. Cette ouverture latérale, dans laquelle on pouvoit introduire une sonde, nous fit comprendre d'où venoient les esquilles que le malade avoit expectorées; mais nous n'eûmes pas le temps d'examiner le cadavre d'assez près, pour pouvoir indiquer la route qu'avoit suivie le pus évacué par l'abcès situé

auprès du sternum , les enveloppes de la moëlle épiniere étoient détruites en grande partie, la moëlle, elle-même, étoit environnée de pus, & paroissoit être dans un état de suppuration.

TROISIEME SECTION.

OUVRAGES DE MÉDECINE.

1. *A N affectionate Tribut to the memory, &c.* Tribut d'affection à la mémoire du feu D^r. Fothergill; par W. Hird , D. M. in - 4^o. à Londres.

2. *A critical Inquiry into the ancient and modern, &c.* Recherches critiques sur la maniere de traiter les maladies de l'urethre , suivant les anciens & les modernes, avec une nouvelle méthode de traitement; par *Jesse Foot*, de la Compagnie des Chirurgiens de Londres, & Praticien privilégié par le College de Pétersbourg, troisième édition, in 8^o. à Londres.

3. Spécifique contre la goutte, éprouvé & publié par M. *Emerigon*, Procureur du Roi en la Jurisdiction royale, & au Siege général de l'Amirauté, in-8^o. Paris.

Il paroît que ce remede qui a été employé fort long-temps par les caraïbes dans les affections gouteuses, n'est autre chose qu'une forte

infusion de gomme guaiac dans le rhum, dont on prend une cuillerée le matin à déjeûner. L'Auteur, qui n'est point Médecin, vante beaucoup ce remède pour l'avoir éprouvé sur lui-même. Il décrit le régime qu'il faut suivre pour qu'il ait tout son effet, & les seules précautions qu'il indique sont capables de modérer, & même de prévenir les dangereux effets de la goutte. Ses regles sur ce sujet, consistent à prescrire l'exercice au malade, à éviter la mollesse, à prendre du lait deux heures après avoir pris l'infusion de gomme-gaiac dans le rhum, de manger peu à dîner, de ne point souper, de boire du vin de Bourgogne trempé d'eau, de se coucher de bonne heure, se lever à cinq heures, & enfin d'éviter le froid.

L'Auteur assure qu'auparavant d'avoir commencé à faire usage de son spécifique, il étoit sujet à des renvois acides & autres symptômes d'indigestions, dont aujourd'hui il est parfaitement exempt. — Il donne les noms des personnes qui ont éprouvé les bons effets de ce remède, qui est également utile dans les coliques, les ulcères, la sciatique, les affections catarrhales & rhumatismales.

4. *Anatomicarum Annotationum liber primus. De nervorum gangliis & plexibus, Auctore Antonio Scarpá, in Mutinensi Archigymnasio Anatom. & Chirurg. Professore, Nosocomii Militaris & Legionum Serenissimi Mutinensium Ducis Chirurgus primario, in-4°. Mutinæ, 1779.* — Cet Ouvrage est divisé en quatre chapitres. Dans le premier, l'Auteur décrit la structure des ganglions. Dans le second,

il cherche à déterminer leurs usages , & il suppose qu'ils sont principalement destinés à rassembler, entrêlacer & diviser les fibres nerveuses. Dans le troisieme , il traite de l'usage des ganglions, de la moëlle épiniere , des plexus du bras & autres plexus du corps humain ; & dans le quatrieme , il parle très au long de la sympathie des différentes parties. Cet Ouvrage, dont les descriptions anatomiques paroissent être de la plus grande exactitude , est enrichi de deux planches , dont chacune contient plusieurs figures.

5. Précis d'une nouvelle théorie sur les maladies chroniques , particulièrement les purulentes , scorbutiques , nerveuses , dartreuses , & généralement sur toutes celles qui proviennent de la décomposition du sang ; par M. *Baflays*, D. M. Médecin de l'Hôpital militaire de la Ville de l'Orient. — Cette production n'a point les faits pour base , & ne paroît être que le fruit de l'imagination de l'Auteur.

6. Mémoire sur les moyens à employer pour s'opposer aux ravages de la variole ; par M. *Maret* , M. D. Secrétaire perpétuel de l'Académie de Dijon , in-8°. à Paris.

7. Expériences nouvelles sur les propriétés de l'alkali volatil fluor ; par M. *Martinet* , Curé de Soulaines , in-8°. Paris.

8. *Calendarium Medicum* , ad usum saluberrimæ Facultatis Medicæ Parisiensis , &c. ann. 1781 , in-12 & in-4°. Paris.

9. Voyage minéralogique fait en Hongrie & en Transilvanie , par M. *de Born* , traduit de l'allemand , avec quelques notes , par M.

Monnet , Inspecteur général des Mines de France , &c.

10. *Reflexionen und Erfahrungen für Bürger Geistliche* , &c. Réflexions & Observations pour les Bourgeois, les Ecclésiastiques & les jeunes Médecins. Dusseldorp , in 8°. 1780. — L'Auteur de cet Ouvrage périodique , qui paroît être un Médecin fort savant , décrit , avec les plus fortes couleurs , les différens préjugés , les erreurs & les abus en Médecine qui ont lieu en Allemagne. Ses observations à ce sujet sont applicables à plusieurs autres Pays ; ses remarques sont à la portée du Peuple , sans être diffuses , & sont par conséquent fort agréables à la lecture.

11. *Wissenschaft der Krankheiten* , &c. Pathologie de *E. A. Nicolai* , D. M. Professeur de Médecine en l'Université de Jena , en Saxe , sixieme & dernier volume , in-8°. à Halle. — L'Auteur a réduit son système de Pathologie en six volumes in-8°. Son principal mérite paroît être celui d'un bon Compilateur. Son Traité renferme encore quelques erreurs ; mais , à cela près , on peut le regarder comme le meilleur Ouvrage de cette nature qui existe , quoique l'Auteur n'ait point reculé les bornes de la Pathologie.

12. *Abhandlungen aus der Naturgeschichte* , &c. Essais & Dissertations sur l'Histoire naturelle , la Médecine - pratique , la Chirurgie , extraites des Transactions de Harlem . & de plusieurs autres Sociétés de Hollande , avec des planches , in-8°. à Leipzig. — Cet Ouvrage est uniquement destiné aux Médecins & aux

Chirurgiens. On a supprimé tous les Mémoires de Mathématiques , de Philosophie naturelle , &c. & l'on n'a retenu que ceux qui pouvoient intéresser les Gens de l'art. On ne peut que souhaiter de voir publier un semblable Ouvrage en anglois.

13. Traité sur les gonorrhées; par M. *Guérin*, ancien Chirurgien de Marine, Maître en Chirurgie à Rouen, in-12. Paris.

14. Météorographie, ou Art d'observer, d'une manière commode & utile, les phénomènes de l'atmosphère, &c. avec des planches en taille douce; par M. *Changeux*, in-8°. Paris.

15. Observations sur l'opération césarienne à la ligne blanche, & sur l'usage du forceps, la tête étant arrêtée au détroit supérieur; par M. F. A. *de Leurye*, Professeur & Démonstrateur des Accouchemens aux Ecoles royales de Chirurgie à Paris, in-8°. Paris.

16. *A Treatise on sympathy*; Traité sur la sympathie, en deux parties; par *Seguin Henry Jackson*, D. M. &c. in-8°. à Londres, 1781. — Cet Ouvrage est écrit dans la forme aphoristique. Aux trois parties par lesquelles on divise la Médecine, l'Auteur en ajoute une quatrième, dont il parle en ces termes. « Je » prendrai la liberté d'en ajouter une quatrième, découverte depuis très-peu de temps, » mais assez importante pour mériter notre » attention : c'est la doctrine de l'animation, » ou le moyen de rétablir les fonctions du » principe vital, lorsqu'il est détruit en apparence, ou * * * * *. » Nous laissons aux

adeptes dans l'art de conjecturer , le soin de déterminer ce que l'Auteur a voulu dire par ces six astérisques.

En parlant du sujet de son Ouvrage , il observe que la sympathie « nous donne même » la vie , qu'elle respire en nous lorsque nous » naissons. La sympathie, dit-il, conserve notre » vie , pendant tout le temps que nous vi- » vons ; elle nous garantit des maladies ; elle » nous est funeste lorsqu'elle est excessive ; & » lorsque la vie n'est pas éteinte depuis très- » long-temps , elle peut nous ranimer. « Dans un autre endroit il définit la sympathie : « la » femme de chambre de la nature , pour la » conservation du corps & de l'économie » animale. Page 28 , il nous dit qu'un ani- » mal peut éprouver une sensation agréable, » sans en avoir le sentiment. » Il nous dit ailleurs , page 30 , qu'un homme en parfaite santé , qui vit dans la bonne chère , &c. « peut » être captivé par la beauté d'une femme , » ou par le bon sens & l'intelligence d'une » autre , au point que la première excite en » lui une *sympathie d'impression* , & l'autre une » *sympathie de sentiment intérieur* ; qu'au con- » traire , s'il est maigre & s'il vit mal , il » n'éprouvera point une impression ou affec- » tion aussi forte. » Ces sympathies d'impression & de sentiment intérieur , est-il dit dans la même page , « ont besoin , pour pouvoir » exister , d'un certain degré de chaleur , & » d'une certaine surabondance de substance » nutritive. »

En voilà assez , je crois , pour faire voir
combien

combien cet Auteur manque de talent pour écrire en Médecine.

17. Cours complet de Chymie économique & pratique sur la manipulation & la fermentation, divisé par leçons, avec le Décret de la Faculté de Médecine de Paris, &c. par M. *Maupin*, Auteur de l'Art des vins, &c.

18. Mémoire sur l'électricité médicale, & Histoire du traitement de vingt malades, traités & la plupart guéris par l'électricité ; par M. *Mafars de Cazelles*, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, Agrégé à la Faculté de Toulouse, de l'Académie de Beziers, Correspondant de la Société royale de Médecine de Paris, Médecin à Toulouse, in-8°. Paris, 1780.

19. Dictionnaire de Physique ; par M. *Sigaud de la Fond*, Professeur de Physique expérimentale, Membre de la Société roy. des Sciences de Montpellier, des Académies de Bavière, de Valladolid, de Florence, de Pétersbourg, &c. Paris 1780, 4 volumes in-8°, d'environ 700 pages chacun, avec des planches en taille douce. — La réputation de M. Sigaud de la Fond, comme Professeur de Physique, est solidement établie depuis longtemps, par son *Cours de Physique*, en 4 vol. in-8°. par sa *Traduction de Muffenbroeck*, en trois vol. in-4°. & par ses autres Ouvrages. Ce nouveau travail paroît extrêmement bien fait, & par conséquent ne peut manquer d'être infiniment utile.

20. Essai sur la génération de l'homme ; par M. *Calmé*, Docteur en Médecine à Sezanne
Tome I. N

en Brie, Paris, 1781. — L'Auteur pense, avec Aristote, que les mâles fournissent le germe, & que les femelles ne font que le recevoir & le développer. Ses raisonnemens sont très-souvent fort obscurs ; & comme ils ne sont fondés que sur des hypothèses, qui ne sont même pas trop solidement établies, ils ne paroissent pas mériter beaucoup d'attention.

21. Avis au Peuple sur les hernies ou descentes ; par M. *Foujols*, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, Médecin ordinaire du Grand-Conseil, ci-devant Médecin & Chirurgien major de la première Compagnie des Mousquetaires, Paris, 1781, in-12. — L'Auteur a traité ce sujet d'une manière très-superficielle. Il distingue différentes espèces d'étranglement, qui sont l'étranglement inflammatoire, l'étranglement spasmodique, &c. qui tous, observe-t-il, exigent un traitement différent ; mais il a oublié de dire quels sont les symptômes qui caractérisent ces différentes espèces d'étranglement.

22. *Dissertatio medica inauguralis de obestitate nimia & morbis inde oriundis* ; Auctore *Fred. Christ. Gul. Ebart*, in-4°. Gottingen, 1780. — Il paroît que l'Auteur n'a composé cet Ouvrage, qu'à l'occasion d'une petite fille d'un embonpoint prodigieux. Cet enfant, à trois ans, pesoit soixante & quinze livres, avoit près de trois pieds de haut, & quatre de tour ; elle avoit de la gorge comme une fille de dix-huit ans ; elle ne pouvoit retenir son urine, & la conjonctive de ses yeux étoit jaunâtre.

23. Opuscules chymiques & physiques de M. Bergman, Professeur de Chymie à Upsal, recueillis, revus & augmentés par lui-même; traduits par M. de Morveau, avec des notes, volume 1^{er}. in-8°. Dijon, 1780. — Cette Traduction est extrêmement soignée, & les notes sont très-judicieuses. M. de Morveau promet de donner dans peu un second volume du même Ouvrage.

24. *Praktische materia medica*, &c. Matière médicale-pratique de C. F. Mellins, à Altenbourg, 1779. — Cet Ouvrage contient un exposé très-court des remèdes dont l'efficacité est la plus reconnue en Médecine.

25. *J. G. Zinn*, M. D. Descriptio anatomica oculi humani, iconibus illustrata, nunc alterâ vice edita, & necessario supplemento novisque tabulis aucta; a *B. H. A. Wrisberg*, M. D. & Anatom. Profes. Gœtingæ, in-4°. 1780, avec des planches, 248 pag.

26. *J. H. Rahn*, M. D. Adversaria medico-practica, tomus I. in-8°. Turici, 1778, 408 pag. — Ce premier volume ne contient qu'un article; c'est le kina. L'Auteur a recueilli tout ce que les premiers Ecrivains ont dit de ce remède. Il commence par en donner l'histoire naturelle, & ensuite il en décrit les vertus.

27. Essai sur les eaux minérales ferrugineuses de Spa; par M. *Sanberg*, D. M. Médecin à Spa, in-12. à Liege, 1780, 210 pag.

28. *Doctoris Francisci Cremadells*, in Archy-nosocomio Sancti Spiritus Urbis Medici secundarii, nova Physiologiæ Elementa, in-8°.

Romæ, 164 pages. — Cet Ouvrage est surtout appuyé sur la doctrine de M. Barthez, de Montpellier, qui attribue tous les phénomènes de la vie animale au principe vital, comme Van-Helmont les attribuoit à son archée. Ainsi, dans cet Ouvrage, M. Cremadells nous dit que c'est le principe vital qui est la cause de la respiration; qu'il produit dans l'animal nouvellement né, ce qu'il appelle « automatica aëris appetentia » espece d'instinct qui se perpétue pendant toute la vie. Cependant l'Auteur paroît penser que le principe vital parvient quelquefois à se passer de la respiration, sans pour cela laisser la vie s'éteindre; & il nous dit en conséquence, page 79, » exempla non desunt quibus probabile red- » ditur ferè omninò tolli necessitatem aëris res- » piratione renovandi quin vita adimatur. »

29. *Observations médical and political, on the small pox, and inoculation, &c.* Observations médicales & politiques sur la petite vérole, sur l'inoculation, & sur la dépopulation que chaque siècle éprouve, avec un relevé des maladies qui ont été les plus funestes à Londres, pendant l'espace de quatre-vingt-dix années; renfermant un essai sur la maniere dont on peut sauver annuellement dans Londres, environ deux mille personnes; comment on en peut sauver vingt-trois mille, tant en Irlande que dans la grande Bretagne, & environ trois cents quatre-vingt-dix mille en Europe; par W. Black, D. M. in-8°. à Londres, 1781. — Ce pamphlet paroît être l'ouvrage de quelque partisan de l'Établissement formé

depuis peu, pour inoculer les pauvres chez eux. Le principal but de l'Auteur paroît être de réfuter les objections du Baron Dimisdale contre ce plan; mais nous ne voyons pas qu'il ait rien dit de nouveau à ce sujet. Ses observations sur la dépopulation, sont puisées dans les Ouvrages du Dr. Price, & dans ceux de quelques autres politiques. Son moyen de sauver 390000 ames par an dans toute l'Europe, n'est autre chose qu'un projet de détruire la petite vérole en Europe par une inoculation générale, de « bannir cette maladie dans » les lieux où elle est née, soit en Arabie, » soit dans l'Inde, & de lui opposer des bar- » rieres pour en prévenir le retour, comme » cela se fait dans les cas de peste. — »

On lit d'intéressant dans la section supprimée, ce qui suit.

On a quelquefois trouvé des cheveux, des os; & même des dents parfaitement formées dans l'ovaire des femmes; les faits de cette nature sont inutiles en pratique, mais ne peuvent manquer d'intéresser les Anatomistes, c'est pourquoi nous allons rapporter ce qui s'est offert dernièrement au Dr. Hunter, à l'ouverture du cadavre d'une femme. A l'ouverture de l'abdomen, on a vu les intestins, la vessie & l'utérus, ne formant qu'une masse d'un coup d'œil charnu, les trompes de falloppe étoient endurcies & dans un état de maladie, en un mot, toutes ces parties étoient dans une confusion qui les rendoit méconnoissables; mais ce fut à l'ouverture du rectum que l'on aperçut ce qu'il y

avoit de plus extraordinaire. Un peu au dessus du sphincter, il y avoit deux tumeurs placées l'une immédiatement au dessus de l'autre ; la plus grosse avoit environ deux pouces de long, & un pouce de large, épaisse à proportion, l'autre étoit beaucoup plus petite ; les deux tumeurs étoient recouvertes l'une & l'autre par un replis de la tunique de l'intestin, & elles étoient suspendues par un péduncule composé de plusieurs fibrilles ; en les ouvrant, on les trouva remplies de cheveux & de plusieurs dents incisives, œillères & molaires : on ne fait rien sur ce qui concerne cette femme, si ce n'est qu'elle pouvoit avoir une trentaine d'années, & que l'hymen étoit dans toute son intégrité.

L'Auteur rapporte une observation de M. Baillet, Chirurgien de l'Hôtel-Dieu, à Saint-Vallery-sur-somme, sur un déplacement extraordinaire des organes de la génération, observation que l'on peut voir dans les cahiers du Journal françois de Médecine, du mois de Février 1781.

M. Alphonse le Roy, Médecin à Paris, dans un cas de fièvre putride, après avoir fait appliquer les vésicatoires, & employé inutilement les antiseptiques & les cordiaux, a eu recours au phosphore ; il en a fait dissoudre deux grains dans une cuillerée d'huile de lin, mêlée avec deux onces d'eau. Le malade a pris une cuillerée de cette mixture toutes les heures. Dans les détails de cette observation, publiés dans la Gazette de santé, il est dit que pendant les huit jours qui précéderent l'usage de ce remède, le malade (c'étoit un jeune homme de vingt-quatre ans) avoit rendu ses urines involontairement ; que son pouls étoit déprimé, les pupilles des yeux dilatées ; que sa figure & ses

extrémités étoient froides & insensibles. Il com-
mença à prendre le phosphore sur le soir. Le len-
demain matin, le pouls étoit un peu plus fort, &
le malade étoit mieux à tous égards. Le jour sui-
vant, il rendit ses urines & ses excrétiions natu-
rellement, il prit six de ces mixtures dans l'espace
de sept jours, & se rétablit. — Ce n'est pas la pre-
miere fois que l'on a donné le phosphore à l'in-
térieur. Kunckel l'avoit administré sous forme de
pilules, & quelques Médecins allemands l'ont
prescrit jusqu'à la dose de douze grains....

Le D^r. Brownrigg, de la S. R. demeurant à
Ormithwaite, dans le Cumberland, & qui est très-
connu des amateurs de la Chymie philosophique
par plusieurs productions, dans une lettre à un de
ses amis, célèbre Medecin de Londres, dit que de-
puis plusieurs années il a découvert une méthode
pour convertir l'air en un corps visible & palpable,
& que sous cette forme, sans aucune addition,
il peut le rendre sensible à l'œil, & cela en grande
quantité. Cette grande découverte nous conduira à
d'autres non moins importantes, c'est pourquoi,
dit l'Auteur, je l'ai méditée pendant 35 ans.
Comme le D^r. Brownrigg ne veut pas que sa dé-
couverte périclite avec lui, il est dans l'intention
de publier ses observations & ses expériences sur
ce sujet, au moins en grande partie, l'hiver pro-
chain (1).

Les autres articles sont : des réparations faites
aux bains de Buxton, des détails peu étendus sur

(1) Je n'ai pas oui dire jusqu'ici que M. Brownrigg
ait tenu sa parole, & je ne fais pas trop s'il lui seroit
possible.

une séance publique de la Société Royale de Médecine de Paris, au sujet de laquelle on peut consulter d'une manière plus satisfaisante l'histoire de cette Compagnie, & enfin une notice sur un remède contre le cancer, annoncé par M. Gerbier, remède essayé sous les yeux de M. Romilais, Médecin de l'Hôtel-Dieu de Paris, sur sept malades, desquels il n'y a qu'une femme qui ait paru guérie, deux autres ont été un peu soulagées. Chez une quatrième, qui avoit de légers symptômes de scorbut, le spécifique a fait faire des progrès rapides au scorbut, sans soulager l'affection cancéreuse; une cinquième & une sixième sont mortes, l'une, peu après l'avoir entrepris, & l'autre, cinq mois après en avoir commencé l'usage. La septième paroît avoir été la victime de sa persévérance à s'en servir. — Ce remède, ajoute-t-on, est quelquefois un violent émétique, effet auquel on peut s'attendre, puisque le verd-de-gris en est la base.

F I N.

JOURNAL

DE

MÉDECINE,

TRADUIT DE L'ANGLAIS;

DÉDIÉ

A Monsieur AMELOT DE CHAILLOU,
Intendant de Bourgogne, &c.

*OUVRAGE publié par le Dr. Samuel Foart Simmons,
Médecin en chef de l'Hôpital Saint-Luc de Londres;
Membre du Collège roy. de Médecine & de la Société
roy. de la même Ville; du Collège roy. de Médecine
de Nancy, de la Soc. roy. de Méd. de Paris & de celle
d'Edimbourg; de l'Acad. roy. des Sc. de Montpellier,
& de la Soc. philos. & littér. de Manchester, &c. &c.*

*ET en françois par G. Mafuyer, D. M. de la Faculté
de Montpellier; du Col. roy. de Médecine de Dijon;
Associé ordin. de l'Acad. des Sciences, Arts & Belles-
Lettres de la même Ville, &c.*

ANNÉE 1781.

TOME I. PARTIE III.

A DIJON,

Chez EDMÉ BIDAULT, Libraire, Place Royale.

Et se trouve A PARIS,

Chez THÉOPHILE BARROIS jeune, Libraire,
Quai des Augustins.

M. DCC. LXXXVII.

AVEC APPROBATION.

A V I S.

ON prévient les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans ce Journal , de vouloir bien adresser leurs Livres ou Papiers manuscrits , francs de port , à M. *Mafuyer* , Docteur en Médecine à Dijon ; ou , à Calais à M. *Souville* , Médecin pensionné de cette Ville , &c. qui les feront passer sans frais au Rédacteur de l'Original anglois. On avertit en même temps que tout ce qui ne parviendra pas franc de port , sera laissé au rebut.

JOURNAL DE MÉDECINE

DE LONDRES,

POUR L'ANNÉE 1781.

III^e. PARTIE.

SECTION PREMIÈRE.

I. *The Works of, &c. Œuvres d'Alexandre* Monro, D. M. de la Société roy. Membre du Collège royal de Médecine, & Professeur de Médecine & d'Anatomie en l'Université d'Edimbourg; publiées par son fils Alex. Monro, Président du Collège royal de Médecine; Professeur de Médecine; d'Anatomie & de Chirurgie dans la même Université, avec une Vie de l'Auteur. in-4°. à Edimbourg, 1781, 791 pages, avec huit planches en taille douce (1).

OUTRE ses Traités des os & des nerfs, le D^r. Monro étoit l'auteur d'un grand nombre de productions ingénieuses, dont la

(1) L'une de ces gravures est un excellent portrait de l'Auteur, dessiné par Allan Ramsay, Ecuyer, & gravé par M. Basire.

plupart ont été imprimées dans les *Essais de Médecine* d'Edimbourg. Nous voyons avec plaisir tous les *Ouvrages* de ce célèbre *Ecrivain*, réunis dans un même volume. L'Editeur a ajouté deux morceaux à ceux que l'Auteur avoit fait imprimer sous ses propres yeux. L'un est un *Discours* sur l'épiderme, prononcé, il y a environ quarante ans, à l'Université d'Edimbourg, dans lequel on trouve plusieurs observations qui avoient échappé aux Anatomistes ses prédécesseurs, entre autres sur les espèces de fibrilles qui attachent l'épiderme à la peau. L'autre morceau est un *Essai* sur l'Anatomie comparée, composé sur des notes faites à ses leçons, & publié en 1744 sans sa participation. Dans cette nouvelle édition, on a corrigé toutes les fautes qui s'étoient glissées dans les précédentes, & on y a fait quelques additions d'après les observations de l'Auteur, recueillies dans l'intention de publier un *Ouvrage* plus considérable sur ce sujet : projet que ses occupations ne lui ont pas permis d'exécuter.

Outre les pièces que l'on a publiées dans ce volume, il paroît que l'Auteur a laissé plusieurs autres manuscrits sur différens points d'Anatomie & de pratique, que l'on n'a apparemment pas trouvés assez intéressans pour les donner au Public. Les principaux sont une *Histoire* des Auteurs d'Anatomie, un *Traité* sur l'art de la dissection, les matériaux de plusieurs de ses leçons, un *Traité* sur les tumeurs, & des *Observations* sur quelques passages de la Chirurgie d'Heister.

Nous allons donner un extrait des particularités de la vie de l'Auteur, écrite par son fils Donald Monro, & mise à la tête de cette collection.

Le pere de notre Auteur, Alex. Monro, étoit le cadet de deux enfans d'Alex. Monro de Bearcrofts. Il fut destiné de bonne heure à la Médecine & à la Chirurgie, & fut employé en qualité de Chirurgien dans l'armée du Roi Guillaume, en Flandres. Il épousa Miss Forbes, niece de M. de Forbes de Culloden, & il obtint pendant plusieurs années de suite la permission de quitter l'armée pendant l'hiver, & de venir à Londres, où il passoit cette saison avec son épouse, qui accoucha, le 8 Septembre O. S. 1697, d'Alexandre Monro, dont le pere quitta l'armée trois ans après, & vint s'établir à Edimbourg, où il s'acquit en peu de temps une grande réputation.

Alexandre Monro fit voir de bonne heure son goût pour la Médecine ; & son pere, après lui avoir donné une aussi bonne éducation qu'il étoit possible de la donner à Edimbourg, l'envoya successivement à Londres, à Paris & à Leyde, pour se perfectionner dans l'étude de son art.

A. Monro suivit à Londres les leçons de MM. Hawsbee & Whiston, sur la Physique expérimentale, & les cours d'Anatomie de Chefelden. Il s'appliqua beaucoup en même temps à la dissection ; & ayant été reçu dans une société de jeunes Médecins & Chirurgiens, qui donnoient chacun à leur tour des discours sur les fonctions d'un organe quel-

conqué , il leur lut les premières pages de l'Ostéologie , qu'il a publiée par la suite.

Il envoya une grande quantité de préparations d'Anatomie à son pere , qui les déposa dans le cabinet des curiosités de ce genre à Edimbourg ; & M. Adam Drummond , qui étoit Professeur d'Anatomie , vit avec tant de plaisir ces preuves de l'habilité du jeune Monro , qu'il promit de lui résigner sa place aussi-tôt qu'il seroit de retour à Edimbourg.

De Londres il alla à Paris , & de Paris il alla à Leyde , en 1718 , où il étudia sous le grand Boerhaave , qui conçut bientôt une haute opinion de ses talens , & qui en écrivit très-avantageusement à ses amis.

A son retour à Edimbourg , en 1719 , il fut nommé Professeur d'Anatomie de la Compagnie des Chirurgiens. Peu après , son pere l'engagea à faire quelques leçons publiques d'Anatomie , dans lesquelles il feroit la démonstration des préparations qu'il avoit envoyées des Pays étrangers , & sans l'en prévenir , il invita le Président & les Membres du College de Médecine , & tout le Corps des Chirurgiens , à honorer sa première leçon de leur présence. Cette affluence , à laquelle M. Monro ne s'étoit point attendu , le jeta dans un si grand embarras , qu'il oublia entièrement le Discours qu'il avoit préparé , & qu'il avoit appris par cœur. Comme il avoit laissé son manuscrit chez lui , il ne fut à quoi se résoudre pendant un moment ; mais comme il avoit beaucoup de présence d'esprit , il commença par démontrer quelques prépara-

tions d'Anatomie, afin de gagner un peu de temps pour se remettre , & il prit le parti de ne point répéter le Discours qu'il avoit appris par cœur , mais de dire ce qui lui viendrait à la bouche sur un sujet qu'il possédoit aussi parfaitement. Il réussit fort bien , & l'on applaudit singulièrement à sa facilité de parler sans préparation. Après cette épreuve , persuadé qu'il trouveroit toujours l'expression convenable à ce qu'il voudroit dire , toutes les fois qu'il s'entendrait bien lui-même , il n'a jamais essayé dans ses leçons de débiter des Discours écrits , mais il a toujours parlé de tête , & s'est toujours exprimé avec aisance , & même avec élégance.

En 1720 , le Dr. Alston , qui étoit alors un jeune homme , commença aussi des leçons publiques de Botanique , à l'invitation du pere de notre Auteur ; & le Dr. Monro entreprit en même temps d'enseigner l'Anatomie & la Chirurgie. Ce furent-là les premiers cours réguliers qui aient été faits à Edimbourg , sur les différentes branches de la Médecine ; & ils peuvent être regardés comme les fondemens de cette Ecole , qui depuis a acquis une si grande réputation en Europe. Peu après cette époque , on créa des Chaires d'Anatomie & de Médecine à l'Université d'Edimbourg , qui furent remplies par notre Auteur , les Drs. Sainclair , Rutherford , Innes & Plummer. Les Chaires de Matière médicale & de Botanique , dont le Dr. Alston étoit chargé , avoient déjà été ajoutées à l'Université , plusieurs années auparavant.

Sans un Hôpital, le Cours des études de Médecine étoit encore incomplet à Edimbourg. M. Monro pere & quelques autres Particuliers proposerent en conséquence un plan pour en établir un; & notre Auteur publia un Mémoire à ce sujet, dans lequel il faisoit voir les avantages qui devoient résulter d'un établissement de cette nature. On eut bientôt préparé une petite maison pour cet effet, & quelques années après on érigea l'Infirmierie royale.

Pour rendre cet Hôpital de plus en plus utile aux Etudians, le D^r. Monro fit souvent, pendant qu'il continua à être Professeur d'Anatomie, des leçons sur les cas de Chirurgie; & en 1748, le D^r. Rutherford commença ses leçons cliniques dans ce même Hôpital.

Dès l'instant que le D^r. Monro fut reçu à l'Université, jusqu'au moment où il remit sa place à son fils, Professeur actuel, il s'est écoulé environ quarante ans, pendant lesquels il a fait régulièrement un Cours d'Anatomie & de Chirurgie, qui duroit depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois de Mai; & il avoit acquis une si grande réputation, que les Etudians accouroient de tous les Etats de Sa Majesté.

Après avoir quitté la Chaire d'Anatomie; il continua ses leçons cliniques à l'Hôpital, & il remplit toujours, avec la plus grande exactitude, tous ses devoirs; car, outre qu'il étoit Directeur du Ban d'Ecosse, il étoit Juge de paix, & Commissaire pour les grands chemins.

Il eut la fatisfaction de procurer à un pere fort avancé en âge , toutes les douceurs auxquelles un vieillard peut être sensible , & ce vieillard , dans l'abondance , vit avec la plus grande fatisfaction son fils estimé , respecté de tout le monde , & à la tête d'un établissement qu'il avoit toujours eu à cœur , celui de fonder dans son Pays une Ecole de Médecine. Il mourut trois ans après avoir vu poser la premiere pierre du nouvel Hôpital , dans une campagne agréable que son fils avoit achetée dans le Comté de Berwick ; & Alex. Monro , qui survécut à son pere environ trente ans , eut la fatisfaction de voir son Ecole de Médecine fréquentée par trois ou quatre cents Etudians , après être parvenue à une réputation qui surpassoit ses plus grandes espérances.

Au commencement de 1725 , notre Auteur épousa Miss Isabelle Macdonald , seconde sœur de Sir Donald Macdonald de Macdonald , de l'Isle de Sky , Baronnet , de laquelle il eut huit enfans , dont quatre sont morts en bas âge ; les quatre autres sont John Monro , d'Auchibowic , Ecuyer , Avocat & Conseiller , Donald Monro , Médecin à Londres , Alex. Monro , Editeur de cet Ouvrage , & Miss Phlip , épouse de James Phlip , Ecuyer , Juge de la Cour de l'Amirauté pour l'Ecosse. — Notre Auteur fut un pere tendre. Non-seulement il surveilla l'éducation de ses enfans , mais il leur tint lieu de maître sur bien des objets ; & lorsqu'ils furent un peu plus avan-

cés en âge , il fut leur compagnon & leur ami.

Le Dr. Monro étoit d'une taille moyenne , fortement musclé , très-fort & très-actif ; mais il fut sujet plusieurs années à un crachement de sang au moindre froid qu'il éprouvoit , & il fut fort souvent exposé à la fièvre inflammatoire , qu'il avoit coutume d'attribuer aux très-grands soins que ses parens avoient pris de lui pendant son enfance , & à l'habitude qu'ils avoient de le faire saigner deux fois par an ; méthode que l'on regardoit comme un excellent préservatif dans ce temps-là.

En 1762 , il fut attaqué de la fièvre catarrhale épidémique , que l'on a appelée *l'influence* (1). Cette maladie fut accompagnée de douleur & de difficulté en urinant & en allant à la selle , dont il continua à être incommodé pendant le reste de ses jours ; & les premiers symptômes de cette longue & cruelle maladie , furent un ulcère fongueux & rongeur qui occupoit la vessie & le rectum , & qui le fit mourir. Le mal ne fit que des progrès fort lents ; & depuis le mois de Mai jusqu'au 10 Juillet 1767, jour de sa mort , elle lui fit souffrir des douleurs si cruelles & si constantes , qu'il n'avoit de relâche que celui que lui procuroit l'opium.

Dans une lettre à son fils le Dr. Donald

(1) Ce rhume fut désigné plus généralement en France par le nom de grippe.

Monro, datée du 11 Juin 1766 ; ce Savant donne les détails suivans de sa maladie.

Cher Donald ,

Je suis maintenant confiné à la maison ; depuis une fièvre assez forte. Voici quelques années que je sens approcher le moment où je dois me trouver incapable de me livrer à mes occupations , & je sens que je ne puis vivre long-temps. Je quitterai la vie avec moins de regret , si je vous laisse tous dans une heureuse situation. Voici quelle est ma maladie. Au mois de Mai 1762 , j'eus *l'influence* , qui porta sur-tout sur les organes contenus dans le bassin , en sorte que j'éprouvai de la difficulté & des douleurs en urinant & en allant à la selle. Depuis ce temps-là je ne suis jamais allé régulièrement du ventre ; quelquefois pendant plusieurs jours je ne rendois qu'un peu de mucus sanguinolent , avec un tenesme considérable. Après avoir souffert de cruelles coliques , je rendois autant de matieres que j'en aurois rendu auparavant pendant une semaine , mais sans eau. Plusieurs fois ces coliques ont produit des accidens semblables à ceux de la passion illiaque. Le siege des principales douleurs est trois doigts au dessous du nombril , & un peu du côté gauche. J'ai eu de forts accès de fièvre , des vomissemens , &c. Au moyen de la saignée , des laxatifs , des rafraîchissans & des lavemens , je suis parvenu à calmer ces accidens ; mais ils ont été suivis par une alternative de diarrhées & de constipation. Il y a environ un

an que je fus attaqué de fréquentes envies d'uriner , accompagnées de chaleur & de douleur. Ces besoins fréquens d'uriner , m'ont obligé à me retirer de la société. L'été dernier je m'aperçus que mon urine étoit très-rouge , & en l'examinant , je trouvai quelques flocons de mucus & de sang caillé qui y étoient mêlés. Depuis ce temps-là elle n'a pas changé. La diete ni les remedes n'ont produit aucun effet sensible : j'ai cependant pris des laxatifs , des décoctions mucilagineuses , le kina , les fleurs de soufre , l'uva ursi , &c. Il y a environ quinze jours que j'ai eu un engorgement inflammatoire du testicule droit , dont la saignée , les fomentations émollientes & les cataplasmes ont calmé la douleur , quoiqu'il y ait encore un léger engorgement. Il n'y a point d'hémorrhoides externes , & on n'apperçoit aucun tubercule ni callosité , autant que le doigt peut s'étendre , dans l'anus.

Vous savez que j'étois très-sujet à des mouvemens de fièvre , & que j'ai eu de fréquentes hœmophthies en approchant de l'âge viril ; que , dans un âge plus avancé , j'ai eu des hémorrhoides , & quelquefois , sur-tout depuis 1762 , des évacuations sanguinolentes par les selles. Vous savez aussi que je n'ai jamais rien éprouvé aux reins ; que je n'ai point eu de symptomes de gravelle ; que mon pere n'y a point été sujet , & que je n'ai point donné lieu à cette maladie par ma maniere de vivre. Quels sont donc les accidens que j'éprouve , & quel traitement dois-je suivre ?

Quel que puisse être mon état, croyez que votre bien-être fera toujours ce qui m'occupera le plus.

ALEX. MONRO.

On recommanda au D^r. Monro une grande quantité de remèdes , mais sans succès. Sa maladie augmenta de jour en jour , avec le mal-être & les douleurs ; elle fut accompagnée de diarrhées , de vomissemens , de constipation , de difficulté d'uriner , &c. Il rendit pendant quelque temps du sang , du mucus , & une matière très-déliée mêlée avec l'eau. Enfin , quelque temps avant sa mort , son urine se trouvoit ordinairement mêlée d'air & d'excrémens , & il la rendoit souvent par les felles.

Pendant cette longue & cruelle maladie , il ne murmura jamais contre son état ; mais dans la confiance où il étoit d'avoir fourni sa carrière avec honneur , & d'avoir toujours rempli ses devoirs , il vit la mort sans horreur ; & il parla de sa destruction avec le même calme & la même tranquillité que s'il étoit allé reposer.

A l'ouverture du cadavre , on trouva une adhérence peu naturelle du rectum à la partie supérieure & postérieure de la vessie ; une excroissance fongueuse & ulcérée de deux pouces de large , qui occupoit tout le tour du rectum , dans lequel étoit probablement le premier siège de la maladie ; enfin , une ouverture d'un pouce environ de diamètre , de-

puis le rectum au sommet de la vessie, qui, au reste, étoit dans son état naturel.

Le premier & le plus considérable des Ouvrages de cet Auteur, est son Traité des os, qui, dans le principe, fut publié en 1726, pour l'usage des Etudians qui suivoient ses leçons. L'Auteur ne s'est point borné, dans cet Ouvrage, à une simple description des os, mais il y a ajouté plusieurs observations-pratiques. Le Traité des os eut huit éditions pendant la vie de l'Auteur, & fut traduit en la plupart des langues d'Europe; & l'édition françoise de M. Sue, grand in-fol°. est accompagnée de superbes gravures.

A la dernière édition de son Ostéologie; il joignit une Névrologie ou Anatomie des nerfs, dans laquelle il décrit avec le plus grand détail les branches les plus considérables des nerfs particuliers, laissant de côté la description des fibrilles, comme capable d'embrouiller les Etudians pour lesquels il écrit. Dans ce Traité, il fait aussi mention des principales opinions concernant la structure & les usages de ces organes, & il tâche de rendre compte de plusieurs symptomes que l'on observe dans les maladies nerveuses, d'après leur sympathie ou leurs connexions mutuelles. Il a ajouté à cet Ouvrage une description du réservoir du chile & du conduit torachique.

Peu après l'établissement de l'Hôpital, il se forma une Société dont le but étoit de rassembler & de publier les Essais de Médecine. Elle choisit le D^r. Monro pour Secrétaire,

Pendant la première année, les Membres assistèrent aux Séances, revirent les Manuscrits, & y ajoutèrent des remarques; mais après la publication du premier volume, en 1732, tout le travail retomba sur le Secrétaire.

Après la publication des six premiers volumes de ces Essais, la Société étendit son plan, reçut des Mémoires sur d'autres matières, & prit le nom de Société philosophique. Les Séances furent interrompues pendant les révolutions en 1745, mais recommencerent en 1752. L'Auteur fut un des Vice-Présidens, & dans les deux premiers volumes des Essais & Observations physiques & littéraires, publiés par la nouvelle Société d'Edimbourg, on trouve plusieurs Mémoires du Dr. Monro, qui sont réimprimés dans la collection dont il est ici question, avec ceux contenus dans les volumes précédens.

Le dernier Ouvrage de l'Auteur a été son Essai sur les succès de l'inoculation en Ecoffe. Ce Mémoire fut écrit dans le principe, en réponse aux Députés de la Faculté à Paris, envoyés pour examiner les succès de cette pratique. Il fut publié dans la suite pour céder aux instances de quelques-uns de ses amis, & il contribua beaucoup à rendre cette méthode plus familière en Ecoffe qu'elle ne l'avoit été jusques-là.



II. *Observations & Expériences de Chymie sur l'air & le feu ; par Charles William Scheele , Membre de l'Académie royale de Stockholm ; avec une introduction préliminaire par Torbern Bergman ; traduit de l'allemand par J. R. Forster , L. L. D. F. R. S. & S. A. Membre de plusieurs Sociétés savantes & de plusieurs Académies d'Europe ; avec des Notes de Richard Kirwan , Ecuyer ; & une Lettre de Joseph Priestley , L. L. D. F. R. S. adressée à ce Savant. in-8°. London , 260 pag.*

M. SCHEELE s'est déjà acquis une grande réputation , par ses ingénieuses découvertes sur la manganèse , la crème de tartre , l'acide arsenical , &c. L'Ouvrage qu'il vient de donner au Public , peut être regardé comme une entreprise plus hardie encore , mais dont le succès paroît plus équivoque..

Il commence par quelques expériences , qui tendent à prouver qu'indépendamment de l'acide aérien , « l'air de l'atmosphère est » composé de deux autres fluides élastiques. » Il pense , avec d'autres Observateurs , que l'air perd de son volume par les procédés phlogistiques ; mais la manière dont il explique ce phénomène , est très-différente de celle que les autres Savans ont adoptée.

Quelques-uns ont imaginé que la même quantité d'air se *condensoit* par la combinaison avec le phlogistique. D'autres , qu'une

partie de l'air évaporé étoit *absorbée* par la substance inflammable à laquelle elle étoit exposée : mais notre Auteur est persuadé que l'air est entièrement perdu ou détruit. « Je » prouverai (dit-il) que , par sa combinaison » avec le principe inflammable , il se forme » un composé si subtil , qu'il est capable de » passer à travers les pores du verre le plus » compacte , & de s'évaporer entièrement dans » l'air. » Enfin , il prétend faire voir que le feu , ou le principe de la chaleur , est le résultat de leur combinaison.

L'Auteur a publié , contre le sentiment de l'ingénieux Dr. Priestley , que l'on pouvoit obtenir du nitre un air déphlogistiqué , de même que de la manganèse , par le moyen de la distillation. Il a donné à cet air le nom d'*air pur* , à raison de la propriété qu'il a d'entretenir la combustion : mais sa théorie sur l'origine de cet air , diffère visiblement de celle du Savant dont nous venons de parler.

Comme la chaleur ou le feu est un composé d'air pur & de phlogistique , il prétend que , dans quelques cas , cet ancien élément est décomposé , & se trouve réduit à ses principes constitutifs. La chaleur employée à la distillation du nitre , par exemple , est composée d'air pur & du phlogistique des charbons. Elle passe à travers la coupelle , le fable & la retorte , où elle rencontre , avec l'acide nitreux , une substance attractive beaucoup plus puissante que le phlogistique , & que l'air avec lequel il est uni : conséquemment la chaleur est

» décomposée. L'acide nitreux acquiert une
 » couleur rouge par son union avec le phlogisti-
 » que , & l'air , qui auparavant avoit été divisé
 » en parties infiniment légères , reprend sa pre-
 » mière densité , & se montre sous forme
 » d'air pur. L'Auteur est si éloigné de regarder
 » ce raisonnement comme une pure hypothèse ;
 » qu'il est convaincu , par ses expériences , que
 » c'est une des vérités les plus frappantes. »

D'après ce principe , il explique la réduction des chaux métalliques par le moyen de la chaleur. La chaux attire le phlogistique du feu , & par-là devient un métal. L'air pur conserve son état de pureté. Les interprétations reçues , & qui , dans notre opinion , nous paroissent les plus propres à expliquer ces phénomènes , sont trop connues de nos Lecteurs , pour qu'il soit besoin de nous y arrêter.

Une portion de cet air pur , & trois d'air impur , ou (pour nous servir des termes du D^r. Priestley , d'air chargé de phlogistique) constituent , suivant l'Auteur , l'air commun de l'athmosphère. En mêlant ces différens airs dans ces proportions , il a trouvé que les propriétés du composé étoient à tous égards les mêmes. Il attribue la diminution de l'air athmosphérique , exposé aux procédés phlogistiques , à la conversion de l'air pur en feu , qui s'opère par le moyen du phlogistique des corps inflammables. Les expériences de l'Auteur démontrent que la quantité d'air qui s'évapore dans ces sortes de cas , est exactement égale à la quantité d'air pur que contient le composé , ou l'air athmosphérique. .

Il observe que , si l'opération se fait rapidement , la combinaison de l'air pur avec le phlogistique , produit une très-grande chaleur , comme il arrive dans la combustion. Dans le cas où il agit plus lentement , la chaleur est moins apparente , ou même insensible.

L'Auteur rapporte quelques observations curieuses , qui établissent , entre les phénomènes de la chaleur , une différence qui jusqu'ici n'a pas encore été généralement remarquée. Ces observations tendent à démontrer que , dans l'action de la combustion , lorsque le feu ou la chaleur sont excités avec force , la chaleur se dissipe suivant les mêmes loix que la lumière ; avec cette différence néanmoins que la lumière est transmise par un panneau de verre , mais non la chaleur. Un miroir plane peut réfléchir la lumière ; mais la chaleur demeurera dans le verre. Une lame de métal bien polie réfléchit cependant la chaleur & la lumière tout à la fois , & (ce qui n'arrive point avec le verre) le métal ne s'échauffe point. On peut , par le moyen d'un miroir métallique concave , former un foyer dans lequel le soufre s'allumera , & le miroir , par la raison qu'il réfléchit la chaleur , est un temps infini à s'échauffer. S'il arrive que la surface métallique soit noircie avec une chandelle , « on ne peut tenir le miroir pendant cinq » minutes sans se brûler. «

» Si on réfléchit la chaleur avec une lame
» de métal poli , on peut , un moment après ,
» à la distance de six pieds , en former un
» foyer dont la chaleur est sensible. Mais si

« on rassemble , par le moyen du miroir concave , la chaleur réfléchie par une glace , le foyer sera à la vérité très-éclairé , mais ne rendra aucune chaleur. »

M. Scheele fait part de plusieurs autres observations à ce sujet. Entre autres , il dit que cette chaleur rayonnante (c'est ainsi qu'il la qualifie avec juste raison) n'est point diminuée par la concurrence du froid.

Les recherches suivantes portent sur la nature de la lumière. L'Auteur fait part de plusieurs expériences , d'après lesquelles il conclut que la lumière contient du phlogistique ; & , en parlant de la réduction de la *lune cornée* par la lumière , il observe qu'elle se fait beaucoup plus promptement lorsque ses rayons ont passé au violet. Il soutient que la lumière n'est autre chose que la chaleur ou le feu combinés avec une grande quantité de phlogistique ; & , d'après le même principe , il s'étend sur les différentes couleurs de la lumière. L'Auteur va plus loin , & assure que l'air pur , étant combiné avec une plus grande quantité de phlogistique qu'il n'en faut pour produire la lumière , produit l'air inflammable.

M. Scheele essaie de développer plusieurs phénomènes chymiques , d'après ses principes. Mais comme sa théorie nous paroît évidemment mal fondée , nous nous dispenserons de le suivre dans cette partie de son Ouvrage.

Les phénomènes de l'or fulminant sont encore l'objet des recherches de M. Scheele , & il s'efforce de démontrer qu'ils tirent leur source de l'alkali volatil. Le sable d'or décom-

pose cet alkali, en le privant d'une partie de son phlogistique. Le résidu est un air semblable à l'air phlogistiqué, lequel, privé de son élasticité, devient la cause de l'explosion, ainsi que le pense l'Auteur.

M. Scheele nous ramene ensuite à l'air, & décrit plusieurs expériences, d'après lesquelles il conclut que *l'air pur* peut être converti en *acide aérien* ou *air fixe*. Il considère l'air pur comme un acide aérien dulcifié avec le phlogistique. En en séparant ensuite le phlogistique, il reprend de nouveau la forme d'un acide; & de là il regarde cet air comme la base de toute acidité. Le D^r. Priestley, & plusieurs autres, pensent que le phlogistique est uni à l'air dans les poumons; mais M. Scheele est d'un avis tout opposé à cette doctrine. Le sang, suivant lui, attire le phlogistique par le moyen de l'air. Le suc des végétaux en fait tout autant, mais d'une manière plus active. Ces derniers néanmoins, en recevant de l'air une plus grande quantité du principe inflammable, le réduisent en *acide aérien*; tandis que le sang, attirant ce principe en moins grande quantité, convertit simplement l'air pur en air phlogistiqué. L'Auteur regarde cependant cet air comme tenant le milieu entre l'air fixe & l'air pur, & prétend que la seule différence qui existe entre ces trois sortes d'air, ne vient que de la plus ou moins grande quantité de phlogistique qu'ils contiennent.

Nous pensons qu'une semblable doctrine ne sauroit faire illusion à nos Lecteurs instruits;

& l'Auteur s'est visiblement trompé dans l'expérience qu'il rapporte pour l'étayer , ainsi que l'a démontré l'Abbé Fontana. (Voyez le passage où il dit avoir très-souvent respiré de l'air inflammable , & son étonnement de ne pouvoir le respirer plus long-temps.)

M. Scheele a trouvé une méthode ingénieuse & très-prompte pour découvrir la présence de l'air pur dans l'eau. « Je prends , dit-il , une » once d'eau , j'y laisse tomber environ quatre » gouttes d'une dissolution de vitriol de fer , » à quoi j'ajoute deux gouttes de solution de » sel de tartre tant soit peu délayée avec » l'eau. Ce mélange produit sur-le-champ un » précipité d'un vert foncé , qui prend en » deux minutes une couleur jaunâtre , si l'eau » ne contient point d'air pur. » — S'il ne se fait point de changement de vert en jaune , il conclut que l'eau est privée de cet air. La couleur jaune est occasionnée par l'attraction de l'air pur & du phlogistique contenu dans le précipité.

Après l'application d'une théorie aussi erronée concernant la chaleur , &c. à un grand nombre de phénomènes , M. Scheele termine son Ouvrage par la description d'une nouvelle espèce d'air qu'il a découverte , & qu'il nomme *air acide sulfureux*. Il l'a obtenu par un mélange de chaux-vive en poudre avec une égale quantité de soufre , en le soumettant à un feu ardent , & en renfermant l'air dans des vessies. On peut encore l'obtenir par d'autres procédés. C'est avec ce même air , si nous nous en rappelons bien , que M. Bergman compose

l'eau minérale artificielle chaude, c'est ainsi que l'air fixe est employé dans la composition des eaux de Pyrmont & autres.

M. Kirwan a enrichi cet Ouvrage par des notes très-savantes. Mais en même temps qu'il a attribué aux recherches & aux nouveaux faits qu'il renferme, tout le mérite dont ils pouvoient être susceptibles, il a, par un même esprit de candeur & de justesse, relevé les erreurs dans lesquelles l'Auteur étoit tombé.

Le D^r. Priestley, dans sa lettre à M. Kirwan, à la fin de ce volume, examine les différences qui se trouvent entre ses opinions & celles de M. Scheele, & entre les faits sur lesquels elles sont fondées, principalement touchant la propriété attribuée à l'air de purifier les végétaux qui s'en nourrissent; sentiment opposé à ce que prétend M. Scheele. Nous espérons trouver tous ces points plus amplement discutés dans le cinquième volume des Expériences du D^r. Priestley, que nous apprenons devoir paroître dans peu. M. Bergman, dans sa Préface, insiste principalement sur les moyens de perfectionner la Chymie, & sur les avantages que l'on doit espérer d'un art aussi utile.



III. *Suite des Mélanges & Essais de Chirurgie ;*
par J. L. Schmucker.

XV. **M.** Schmucker rapporte plusieurs observations , dont la première est sur une fistule à l'anüs, qui s'étendoit jusqu'à un pouce dans le rectum. Après avoir fait l'opération ordinaire dans ces cas , l'Auteur découvrit une contre - ouverture à travers laquelle l'urine s'écouloit. Il introduisit une sonde dans cette seconde ouverture , & la dilata jusqu'à la vessie. Il survint une fièvre aiguë qui dura dix jours , pendant lesquels le malade ne rendit pas une goutte d'urine par l'urethre. On découvrit une autre fistule de neuf pouces de long du côté de la fesse , & l'on eut encore recours à l'opération. Lorsque la fièvre & l'inflammation se furent dissipées , l'urine reprit son cours naturel , & cessa enfin tout - à - fait de sortir par la blessure.

Chez un autre malade , M. Schmucker a fait l'extraction d'un polype du nez qui pesoit trois onces & demie , & qui s'étendoit fort avant dans la gorge. Il parvint à arrêter l'hémorrhagie qui suivit l'extraction d'une masse aussi considérable , en injectant la liqueur suivante.

℥ Bol. armen. pp. ʒ j.

Succ. cautchu. Terræ sagittat. aa ʒ ss.

Limat. clavellator , ʒ vj.

M. affunde spir. vin. rectificatiss. ℥ j.

Digere per tres dies & cola.

Dans une troisième observation, M. Schmucker parle d'un cas dans lequel la peau du scrotum & celle de la verge se renouvelèrent complètement, après avoir été détruites par la gangrene.

Le même Auteur rapporte encore l'histoire d'un malade qui, après avoir essuyé pendant plusieurs années des hémorrhoides, tomba dans la mélancolie, & fut exposé à des défaillances. Ce malade avoit un tremblement continuel de la jambe droite, & enfin des symptômes d'apoplexie, qui se terminèrent par la mort. A l'ouverture du cadavre, on trouva une tumeur stéatomateuse qui pesoit trois onces, entre la dure-mère & la pie-mère.

Le dernier cas dont il est fait mention par M. Schmucker, est celui d'un malade dont l'affection vint à la suite d'un coup de sabre, qui pénétra à travers la fontanelle jusqu'au cerveau. La blessure se cicatrisa, mais le malade demeura exposé à des vertiges & à des maux de tête. Quoi qu'il en soit, pendant seize ans il jouit d'une assez bonne santé, soulageant ses douleurs de tête par le moyen de quelques saignées faites de temps en temps. A la fin il fut exposé à des attaques d'apoplexie, qui l'emportèrent. A l'ouverture du cadavre, on découvrit que la blessure du pariétal n'étoit point cicatrisée, ainsi qu'on se l'étoit imaginé; mais il étoit ouvert dans toute

sa longueur. La substance corticale du cerveau formoit une gelée ; la substance médullaire étoit dure , & couverte de larges vaisseaux sanguins ; les ventricules étoient remplis de sang coagulé & de sérum , & le ventricule gauche contenoit une tumeur stéatomateuse de la grosseur d'une muscade.

XVI. *Sur une hémiplegie occasionnée par une extravasation de sang dans le cerveau ; par M. Wurm.* — Cette observation est celle d'un Soldat qui perdoit souvent la raison pendant de courts intervalles. Avant le paroxisme , il se plaignoit constamment d'une sensation particuliere au dessus de l'orbite gauche. On découvrit enfin que , trois semaines avant ces attaques , il avoit reçu une violente contusion sur l'œil gauche. En examinant la partie , l'Auteur observa une espece de cicatrice ; on y fit une incision , & la nuit suivante le côté gauche du malade fut paralysé. On eut recours au trépan ; on retira un caillot considérable de sang nouvellement extravasé , & peu après les symptomes disparurent.

XVII. *Sur une blessure de la tête ; par M. Geisler.* — Un soldat qui voulut se tuer , mit si près de son front le rouet de son arquebuse , que le coup n'endommagea que les tegumens , & ne fit qu'une légère impression sur l'os. Au bout de quelques jours , la tête se trouva gorgée d'une enflure œdémateuse la peau se sépara des os pariétaux , & il se

fit une suppuration considérable. On fit des ouvertures en différens endroits , pour donner passage au pus ; & à mesure que la suppuration diminua , on resserra la peau sur les os , par le moyen des compresses , & elle s'y réunit bientôt ; enforte qu'il n'y eut qu'une petite portion de l'os , de la largeur environ d'un schelling , qui s'exfolia.

XVIII. *Sur une commotion du cerveau ; par M. Kohler.* — On guérit le malade , dans ce cas principalement , par le moyen des saignées répétées , mais lentement. Ce qu'il y eut de remarquable , c'est que le malade se trouva constamment plus mal , toutes les fois qu'on lui appliqua des fomentations chaudes sur la tête.

XIX. *Sur une blessure mortelle du front ; par M. Pistor.* — Le malade dont il est ici question fut blessé avec un couteau , qui pénétra jusqu'au cerveau. Il ne voulut pas se soumettre à l'opération du trépan. Il s'établit une suppuration considérable du cerveau , malgré laquelle le malade survécut soixante & seize jours à son accident.

XX. *Sur un coup d'arme à feu à travers le sinus frontal ; par M. Ramdohr.* — Dans ce cas , la balle pénétra dans le cerveau. Le malade tomba par terre en recevant le coup ; mais bientôt après il se trouva mieux , & pendant l'espace de quatre mois il fut si bien , que personne n'auroit douté de son rétablissement.

fement , si l'on n'avoit pas su que la balle étoit restée dans le cerveau ; mais au bout de ce temps , il tomba dans une léthargie accompagnée de convulsions , & mourut. Après sa mort , on trouva la balle au milieu de la substance médullaire , à un demi-pouce au devant du ventricule gauche.

XXI. *Sur un jeune-homme qui eut la main arrachée à la jointure du poignet par une roue de moulin ; par M. Riesenback.* — Dans ce cas , l'extrémité des os de l'avant-bras se trouva nue à plus d'un pouce ou environ , & l'on observa deux excavations considérables dans la partie charnue de l'avant-bras , occasionnées par l'extraction des muscles arrachés avec la main. La nature eut bientôt procuré l'exfoliation de l'extrémité du cubitus , mais celle du radius étant plus lente , l'Auteur jugea à propos de scier l'os , & peu après la blessure se cicatrifa.

XXI. *Luxation des vertebres du col , traitée avec succès par M. Sellie.* — Dans ce cas , le malade étoit tombé de cheval à la renverse , & avoit été laissé à terre sans sentimens ; sa tête étoit si mobile , qu'il falloit qu'une personne la fixât. La face étoit gorgée , la bouche ouverte & la respiration si lente , qu'il ne respiroit guere qu'une fois par minute. On appercevoit en même temps à peine son pouls. Les vertebres se trouvant évidemment luxées , l'Auteur fit prendre la tête du malade par un aide , & fit mettre la main sur les épaules ,

à la partie inférieure du col , par un autre. Ils exercèrent en même temps une extension graduée ; lorsqu'elle fut suffisante , M. Sellie pressa les vertebres luxées , & les remit à leur place. La tête s'en trouva immédiatement plus ferme. On fit des frictions sur le col avec un esprit volatil , & on administra une dose de teinture thébaïque aussi-tôt après l'opération. Au bout de quelques minutes la respiration du malade fut plus libre , le pouls plus fort ; tous les symptomes disparurent petit à petit , enforte que huit jours après l'accident , il fut parfaitement rétabli.

XXIII. *Sur une luxation de la dernière vertebre du dos & de la première des lombes ; par M. Riediger.* — L'accident qui fait le sujet de cet article , fut occasionné par un poids considérable qui tomba sur le dos du malade. La dernière vertebre du dos fut luxée en dehors , & portée à trois doigts de la première des lombes , qui fut forcée en dedans. Pour en faire la réduction , le malade fut placé fort droit sur son ventre dans un lit , & lorsque l'extension fut suffisante , par le moyen d'une pression bien ménagée , non pas cependant sans beaucoup de difficulté , la vertebre fut remise à sa place. Mais on n'eut pas plutôt cessé la pression , que la vertebre reprit sa première situation ; cependant on prévint un troisième accident , par le moyen d'une compression soutenue avec la main pendant quelque temps , & ensuite par le moyen des compresses & des bandages. Le malade resta dans cette

posture , c'est-à-dire sur son ventre , pendant vingt jours , après lesquels on lui permit de se coucher sur le dos ; & au bout de six semaines il fut parfaitement guéri.

XXIV. *Sur une violente colique occasionnée par une pointe d'os dans les intestins ; par M. Sponitzer.* — La douleur , dans le cas dont il s'agit , étoit très-cruelle , & accompagnée de fièvre & de vomissemens. Les symptômes inflammatoires diminuèrent , au moyen de quelques saignées & de quelques purgatifs. Le siege de la douleur se fit sentir toujours en descendant , jusqu'à ce qu'à la fin elle se trouva dans le rectum. Le malade rendit du sang mêlé avec ses matieres fécales ; ce qui engagea l'Auteur à introduire le doigt dans le rectum ; par ce moyen , il découvrit une substance dure qu'il attira avec difficulté , & qui se trouva être un morceau d'os rompu , de deux pouces de longueur.

XXV. *Sur une plaie d'arme à feu à travers les poumons , traitée avec succès ; par le même.* — La balle traversa chez ce malade les deux lobes du poumon , fractura l'épaule & une côte. On enleva avec soin les éclats d'os , & au bout de dix semaines le malade se rétablit , malgré son intempérance d'eau-de-vie , moyennant des saignées réitérées. Il vit encore & se porte bien. Il y a 20 ans que cet accident lui est arrivé. Il est à remarquer que la blessure sur le devant de la poitrine , dans l'endroit où il y avoit eu un morceau d'os d'un pouce de lon-

gueur enlevé, il s'est formé une cicatrice qui suit les mouvemens de la respiration.

XXVI. *Sur un abcès de l'abdomen ; par le même.* — Dans ce cas, il s'éleva une tumeur douloureuse au côté droit du ventre, qui finit par suppurer, & produisit un ulcere fistuleux. Dans le principe, les matieres fécales passerent par l'ouverture, & après cela les alimens non digérés; enforte que les évacuations par les selles furent entièrement supprimées. Cependant, au bout de quelque temps, moyennant une compression sur la fistule, elle se cicatrifa, & les matieres fécales reprirent leur premiere route, sans autres remedes.

XXVII. *Sur une maladie singuliere de la jointure du coude ; par M. Godiicke.* — La maladie dont il est ici question, fut occasionnée par une légère contusion. La jointure enfla, devint douloureuse, & on la jugea remplie de pus. En ouvrant cette tumeur, l'Auteur y découvrit, au lieu de pus, une excroissance molle, dont il fit l'extraction sans aucune hémorrhagie considérable; mais elle revint à plusieurs fois. On l'extirpa de même, jusqu'à ce qu'enfin elle devint cancéreuse, & le malade mourut.

XXVIII. *Sur une fissure du tibia ; par le même.* — Cet accident fut occasionné par un coup de pied de cheval. Au commencement, on n'apperçut aucune lésion de l'os, mais le

malade ne pouvoit se servir de sa jambe. A la fin on découvrit une ligne creuse qui disparut au bout de six semaines, & le malade recouvra l'usage de sa jambe.

XXIX. *Sur un abcès du dos, occasionné par une inflammation du poumon ; par le même.* — Le malade dont il s'agit avoit éprouvé, il y avoit peu de temps, une inflammation du poumon, & s'étoit plaint de grandes douleurs au côté droit, près de l'épine, & environ entre la sixieme & la septieme des vraies côtes.

Comme le danger paroissoit pressant, l'Auteur, quoiqu'il n'y eût point de tumeur à l'extérieur, se hasarda à y faire une incision. Il en sortit une grande quantité d'un pus fétide ; & au bout de quelques semaines, le malade se trouva guéri.

XXX. *Sur une suppuration funeste des muscles du gras de jambe ; par M. Kühn.* — Un homme, après avoir franchi un fossé, éprouva une douleur aiguë au gras de jambe, & cette douleur se soutint pendant une année & demie. Il parut alors une tumeur à l'extérieur, tumeur qui augmenta en peu de temps, au point qu'elle parut sur le point de crever. Le malade refusa pendant quelque temps de la faire ouvrir : à la fin cependant il y consentit ; mais il étoit trop tard, les muscles étoient détruits & l'os carié. La nuit qui suivit l'opération, le malade fut attaqué de fièvre & de délire. Le lendemain, la mortification

s'en mêla , & , le cinquieme jour , le malade mourut.

XXXI. *Sur un mal de gosier inflammatoire ; suivi d'abcès en différentes parties du corps ; par le même.* — M. Kühn rapporte un cas de mal de gorge inflammatoire , qui se termina par la suppuration. Les abcès rendirent deux livres de pus , & au bout de quelques semaines après , il se forma deux autres abcès , l'un au bras , & l'autre à l'avant-bras. Le premier fournit onze , & le dernier , quinze onces de pus , ces abcès furent suivis d'autres abcès , dont l'un au pied , l'autre à la cuisse , & l'autre à la jambe , chacun desquels fournit une quantité considérable de pus , particulièrement le dernier , qui rendit trois livres & onze onces de pus ; après ces suppurations successives , le malade se rétablit par le moyen du kina , combiné avec la racine de serpenteaire , dont le malade prenoit jusques à trente-trois dragmes par jour.

XXXII. *Exposé d'une blessure dangereuse à la main , sur un enfant , traitée avec succès ; par M. Jung.* — Dans le cas dont il s'agit , tous les muscles & tous les os étoient coupés , & la main n'étoit suspendue que par les tégumens & par le tendon du fléchisseur de l'index. L'enfant fut attaqué de la petite vérole peu après cet accident. Mais il fut guéri en deux mois , à peu près sans exfoliation ; tous les doigts , à la vérité , demeurèrent collés. M. Hoffman , dit l'Auteur , fut également heureux dans le

traitement d'une blessure semblable de l'avant-bras. Dans ce cas, l'os & les muscles étoient séparés, mais les gros vaisseaux n'avoient rien souffert. Le malade fut guéri en dix semaines, sans exfoliation, mais le bras demeura un peu courbé.

XXXIII. *Sur un large furoncle au dos; par M. Schopper.* Le furoncle dont il est ici question, étoit extraordinairement large & gangréneux dans sa plus grande partie. Le malade eut une fièvre violente, accompagnée de délire. M. Schopper scarifia non-seulement la partie gangrénée, mais encore les bords sains du furoncle, & le saupoudra de sel ammoniac & de kina, donnant en même temps le dernier à l'intérieur; par ce moyen, l'escarre tomba, & le malade se rétablit.

M. Schmucker. Editeur de ces observations, a ajouté à celle-ci quelques remarques intéressantes sur cette espèce de furoncle, que l'on peut appeller, suivant lui, furoncle gangréneux. Dans le principe, il n'est pas plus large qu'une noisette, après quoi il s'étend tous les jours, jusqu'à ce qu'il soit aussi large qu'une assiette, mais sans se ramollir. Il est accompagné d'une fièvre inflammatoire violente, & quelquefois de délire; les applications topiques ne l'amènent point à suppuration, il est constamment dur, enflammé & douloureux, & si on l'ouvre, il ne rend qu'une ichorosité purulente. Son siege ordinaire est dans les parties où la membrane adipeuse est plus épaisse, comme le col, le dos, les régions hypocondriales,

pocondriaques & iliaques ; de toutes ces parties , l'Auteur confidere le col comme la plus dangereufe de celles fur lesquelles il puiſſe ſe rencontrer ; il donne pour cauſe de ce furoncle , une matiere goutteuſe , pour n'avoir jamais obſervé cette maladie que ſur des perſonnes expoſées à des ſymptomes de goutte. En général , le furoncle s'ouvre de lui-même , par pluſieurs petites ouvertures , qui rendent un ichor jaunâtre. M. Schmucker a vu juſqu'à trente de ces ouvertures. Il nous prévient de les agrandir ſans héſiter , ſans quoi , l'ichoroſité ronge toutes les parties environnantes , juſqu'aux os , la fièvre inflammatoire dégénere en fièvre putride , & la mort devient inévitable. La guérifon dépend de la ſaignée , faite de bonne heure. Il eſt quelquefois néceſſaire de la répéter cinq ou ſix fois pendant les trois premiers jours , pour modérer l'inflammation ; lorsqu'il y a gangrene , il faut y remédier par des incifions profondes , & faites de bonne heure.

XXXIV. *Sur les mauvais effets du pain récemment tiré du four ; par M. Horn.* — Ce Mémoire contient l'obſervation de deux Soldats qui moururent peu après avoir mangé beaucoup de pain frais ; ils ſe plaignirent d'une grande douleur à l'eſtomac , vomirent ſouvent , mais ne rendirent point de pain ; le ventre devint très-dur & enfla , le pouls fut à peine ſenſible : en examinant leur cadavre après leur mort , on trouva les inteſtins extrêmement diſtendus , & très contournés.

Comme les bestiaux font quelquefois sujets à des enflures semblables, que la coutume, dans ces cas, est d'évacuer l'air, par le moyen du troisquart que l'on enfonce dans l'abdomen, l'Auteur demande si, dans ces circonstances, on ne pourroit pas suivre la même méthode ?

XXXV. *Sur la guérison d'un anévrysme faux ; par M. Cramer.* — L'anévrysme dont il est ici question, étoit aussi gros qu'un œuf de poule, & il fut guéri par la compression, au bout de quatre mois.

XXXVI. *Sur un homme qui avoit avalé des épingles, des clous, &c. Par M. Block.* — Cet homme avoit avalé 102 épingles, 150 clous, plusieurs épingles à cheveux, des morceaux de verre, des boucles, des pieces de monnoie, &c. & tout cela est passé successivement par les selles, sans autre accident que de fréquens vomissemens.

XXXVII. *Sur une carie du crâne ; par M. Sellie.* — Une blessure à la partie supérieure de l'os frontal, ayant été guérie dans environ une quinzaine de jours, le malade se plaignit peu après de douleur à cette partie ; à la fin, il y eut un gonflement de toute la tête, qui fut accompagné de fièvre hectique, de mal mâchoire, & de suppuration à l'ouverture de l'abcès ; on trouva une grande partie du crâne carié ; comme on soupçonnoit quelque chose de vénérien, on prescrivit des frictions avec

le mercure, & au bout de trois mois environ, le malade fut guéri.

XXXVIII. *Sur une mortification du vagin après un accouchement laborieux ; par M. Hagen.* — Dans ce cas, l'urethre fut aussi détruite, & malgré cela, la malade se rétablit.

XXXIX. *Sur une chute du colon ; par le même.* — Le colon, dans ce cas, passoit par l'anus, tomba en mortification, & le malade mourut.

XL. *Sur un crachement de sang chez un enfant ; par M. Riefenbach.* — Le malade n'avoit que cinq jours, & il rendit plein une cuiller à thé de sang, sans aucune conséquence fâcheuse.

XLI. *Sur un accouchement laborieux, occasionné par une chute du vagin ; par M. Gieseman.* — Dans le cas dont il s'agit, l'ouverture dans le vagin, déplacé, n'étoit que de la largeur d'un shilling, & à chaque douleur, la matrice, le vagin & l'enfant, suivant l'expression de l'Auteur, paroissoient prêts à tomber. La femme, à raison de l'épuisement de ses forces, paroissant avoir besoin d'être soulagée promptement, M. Gieseman introduisit un cathéter par l'ouverture du vagin, l'enfonça de toute sa longueur, & par ce moyen, l'accouchement se termina heureusement ; la femme est accouchée depuis ce temps-là de trois autres enfans.

XLII. *Sur une suppuration de l'omentum ; par M. Dibel.* — Une femme fort avancée dans sa grossesse, reçut un coup violent au nombril, qui lui occasionna de fortes douleurs. On soulagea les douleurs par la saignée, & environ trois semaines après l'accident, la malade accoucha heureusement ; mais les douleurs se réveillèrent par l'accouchement, & peu après, il parut un abcès à l'aîne gauche, qui suppura, & qui rendit une quantité considérable de pus & de sang mêlés, avec des morceaux d'omentum corrompu. Après cela, la malade se rétablit.

IV. *Observations sur les poisons végétaux indigènes en Grande-Bretagne, ou que l'on y cultive pour l'ornement ; par B. Wilmer, Chirurgien, in-8°. chez Longman, à Londres, 103 pag.*

HEUREUSEMENT les herbes vénéneuses sont en petit nombre, & l'on peut prévenir, ou même calmer les accidens qu'elles excitent, avec des précautions convenables. Les poisons végétaux paroissent avoir une action particulière sur le système nerveux. Ils ne déterminent pas l'inflammation de l'estomac & du duodenum, comme les poisons minéraux, lesquels, dès le moment qu'ils commencent à agir, produisent ces symptômes qui finissent ordinairement par la mort, & qui, dans les différentes constitutions, sont très-différens, quelquefois même opposés....

Les poisons végétaux décrits dans l'ouvrage que nous examinons, sont rangés sous deux divisions. La première renferme ceux qui peuvent occasionner des symptômes de manie, ou les différentes affections nerveuses, depuis le vertige, jusqu'à l'apoplexie : les plantes de cette classe sont la jusquiame noire, le napel bleu, le *cynocrambe*, le stramonium, la grande ciguë, l'agaric *muscarius*, le fungus *piperatus*. L'autre classe renferme ceux qui produisent des symptômes épileptiques; peu de minutes après avoir pris ces poisons, on perd la connoissance, la parole & tous les sens, & l'on meurt au bout d'une heure ou deux. Les plantes de cette classe connues dans la Grande-Bretagne, sont l'*œnanthe crocata*, la ciguë aquatique, le laurier-cerise. Il n'y a que les deux premiers qui croissent dans la Grande-Bretagne, le dernier est le plus fatal, mais exige une préparation chymique, l'on peut donc regarder son poison comme une invention de l'art.

M. Wilmer a ajouté les synonymes des différens Auteurs de Botanique à toutes ces plantes, & après en avoir donné la description, il donne ses remarques sur leurs effets, d'après sa propre expérience, ou d'après les ouvrages des Auteurs qui l'ont précédé.

En parlant de la jusquiame ordinaire, il observe qu'on la trouve souvent sur les fumiers, & que l'on porte souvent ses racines avec les engrais dans les jardins, où on les prend quelquefois pour des panais, auxquels elles ressembleraient beaucoup. Son ami, M. Harrold, a

vu deux femmes, qui, après avoir mangé de ces prétendus panais, devinrent maniaques, & si furieuses, que l'on fut obligé de les fermer de près pendant plusieurs jours.

En 1765, la famille d'un Fermier de Loughton, dans la Comté de Buckingham, composée de six personnes qui mangerent une soupe, de la viande bouillie, & des racines de panais, se trouverent toutes malades après le dîner, & au bout de deux heures, l'Auteur fut témoin de la scène suivante. Mrs. York (la femme du Fermier) étoit étendue sur un lit, avec tous les symptomes de l'apoplexie; deux de ses enfans étoient dans la stupeur, & paroissoient ivres. Un Domestique & une Servante étoient dans une agitation extraordinaire, dansoient au milieu de la chambre, avec tous les symptomes de manie. Un homme de moyen âge, un Berger, qui avoit dîné avec les restes, & après dîner, étoit allé à ses occupations au milieu des champs, où on le trouva chancelant, comme s'il eût été ivre.

M. Wilmer essaya de donner un émétique au Domestique; mais il ne l'eut pas plutôt dans la bouche, qu'il le rejeta; il fit passer cinq grains de tartre émétique, dissous dans l'eau, par le moyen d'un entonnoir; bientôt après, le malade rendit une grande quantité de ces racines. Il eut bientôt recouvré l'usage de la raison, & ne se plaignit plus que d'un léger mal de tête; on donna également l'émétique à tout le reste de la maison, excepté à Mrs. York. Les malades, après avoir rejeté les ma-

tieres contenues dans leur estomac , se rétablissoient en très-peu de temps.

Mrs. York n'avoit jamais mangé de panais ; mais se trouvant engagée à les goûter , elle en mangea , malheureusement , plus que les autres : tout ce que l'on put faire pour l'engager à prendre des remèdes , fut inutile ; on lui fit prendre des lavemens âcres & purgatifs , sans qu'on pût obtenir aucune évacuation ; on appliqua en différentes parties du corps , les plus puissans stimulans , sans effet sensible. Le ronflement apoplectique augmenta sur le soir , il fut accompagné d'un pouls vif ; les extrémités étoient chaudes & couvertes de sueur ; pendant la nuit , la difficulté de respirer fut accompagnée de râlement , les narines étoient déprimées , les pieds devinrent froids , & sur les six heures du matin la malade mourut ; l'Auteur ne put pas obtenir la permission d'ouvrir le cadavre.

Pensant bien que l'on avoit mêlé les racines de quelques plantes vénéneuses avec les panais , il s'en fit montrer quelques-unes qui étoient restées ; en les examinant attentivement , il vit bien qu'elles étoient de deux especes : mais comme elles se trouvoient dépouillées de leurs feuilles , il les planta dans son jardin , il se trouva que les unes étoient des panais ordinaires , & les autres , des racines de jusquiame noire.

En parlant du napel bleu , ou de l'aconit bleu , dont les Docteurs Storck & Colin ont tellement vanté l'extrait contre le rhumatisme , l'Auteur nous apprend qu'il en a

fait l'expérience dans deux cas de rhumatisme chronique, & à la dose recommandée par le D^r. Stork, mais sans aucun bon, ni sans aucun mauvais effet.

Lorsque l'on a eu le malheur d'avaler quelques poisons végétaux, l'Auteur observe que les indications sont : 1^o. de débarrasser l'estomac, à l'aide d'un émétique actif; 2^o. de procurer des selles, soit par le moyen des cathartiques, si le malade peut les avaler, soit par le moyen des lavemens stimulans; 3^o. de corriger ou arrêter les effets calmans du poison, par le moyen de quelques doses d'une liqueur végétale; foiblement excitante, telle que le cidre ou le poiré; 4^o. enfin, s'il reste quelque symptôme de paralysie, ou si l'action musculaire se trouve considérablement affectée, d'appliquer quelques stimulans, tels que des sinapismes, des vésicatoires, mais sur-tout l'électricité, dont l'usage est particulièrement indiqué dans ces cas.

En suivant ces règles, il a sauvé une fois un malade qui avoit avalé deux onces de teinture thébaïque; ce malade fut parfaitement rétabli au bout de deux jours.

Les poisons de la première classe, en général, ont un goût & une odeur vireuse désagréable; ceux de la seconde paroissent innocens, mais ils occasionnent, bientôt après avoir été pris, des symptômes épileptiques: de toutes les épilepsies, celles-ci sont les plus fâcheuses, & de tout les poisons, ceux-ci sont les plus dangereux. Comme ils plaisent au goût, & comme ils ne répugnent point, ils

parviennent à l'estomac, sans qu'on les suspecte, & dès qu'ils y sont parvenus, les deux orifices se trouvent fermés par des spasmes, rien ne peut y entrer ni en sortir; il est impossible de soulager les malades, & si le principe inhérent à la vie animale tend à expulser les matieres nuisibles, ses efforts inutiles ne servent qu'à augmenter l'effet du poison.

Lorsque la putréfaction a fait des progrès considérables, & assez long-temps avant la mort, le visage est convert d'une couleur d'un noir foncé; on peut demander d'où vient cette couleur, est-elle produite par la putréfaction? A cette question, l'Auteur répond que la putréfaction y contribue, mais qu'elle n'est pas la seule cause. Il observe que si les convulsions précèdent la mort, & qu'après cela la putridité fasse de grands progrès, cet effet peut venir de ce que la circulation à travers les poumons a été arrêtée par un spasme épileptique. Lorsque cela arrive, le ventricule gauche du cœur fait effort pour vaincre la résistance; mais comme la veine cave ne peut pas recevoir davantage de sang, ce fluide est nécessairement poussé dans les vaisseaux, qui, dans l'état de santé, ne reçoivent point les particules rouges, ou bien les petites arteres qui s'anastomosent avec les veines, se rompent, & le sang qu'elles contiennent, se répand dans le tissu cellulaire au moment de la mort, ou peu après; le sang extravasé ne se laisse point appercevoir à travers la peau, mais lorsque la putréfaction a fait plus de progrès, il se produit un mouvement intestin, une va-

peur élastique distend le corps, le sang en stagnation devient plus noir & plus dissous, il impregne la peau, & colore le tissu muqueux d'une teinte noire.

Dans ce qu'il dit du laurier-cerise, M. Wilmer rapporte trois expériences qu'il a faites sur différens animaux, avec de l'eau de laurier. Dans la première expérience, il en fit prendre deux onces à un dogue vigoureux; deux heures après, l'animal tomba en convulsion : mais après de violens efforts pour vomir, il en rendit la plus grande partie, & il se rétablit au bout de deux ou trois minutes. Il lui en donna encore une once, elle produisit un effet plus considérable sur lui que la première, il eut de la difficulté de respirer, il vomit, renversa sa tête, tomba dans des convulsions générales, mais se rétablit au bout d'une demi-heure. La seconde expérience fut faite sur un jeune levrier, il lui en fit avaler une once; du moment qu'elle fut avalée, il tomba sur son côté, & fut mort au bout d'un instant, sans aucun mouvement sensible. La troisième a été faite sur une jument de 28 ans. Une minute après avoir avalé une pinte & quart d'eau de laurier, elle parut affectée; au bout de deux minutes elle tomba, & peu après, elle eut de violentes convulsions. Les convulsions continuèrent pendant environ cinq minutes, au bout desquelles la respiration fut très-précipitée, les yeux affectés de spasmes continuels; on lui fit encore prendre quatre onces d'eau de laurier, & environ quinze minutes après avoir avalé la

premiere dose, elle expira. Après sa mort, on trouva les poumons considérablement gorgés de sang, les petits vaisseaux à la surface étoient aussi visibles, que s'ils avoient été infectés.

Quoique le poison du laurier paroisse consister principalement dans son huile essentielle, qui s'éleve à la distillation; cependant, on peut croire qu'une infusion des feuilles de cet arbrisseau, dans certains cas, & chez certains sujets, peut devenir nuisible. On les a employées assez communément pour donner de la saveur à certaine pâtisserie; mais d'après une observation rapportée par l'Auteur, on n'en continuera pas l'usage. M. Wilmer a eu occasion de voir une jeune Dame, d'un tempérament irritable, qui eut des maux de cœur, avec un pouls irrégulier, des sueurs froides, & d'autres symptomes qui lui firent croire qu'elle avoit pris quelque chose de très-fâcheux le soir précédent, elle n'avoit cependant mangé que des flans. L'Auteur, en les examinant, trouva qu'ils étoient fortement aromatisés avec le laurier-cerise, la malade fut encore indisposée pendant quelques jours, mais se rétablit parfaitement bien.



V. *Acta Societatis Medicæ Havniensis*, volumen II. in-8°. Havniæ, 1779, 320 pages.

LA Société de Médecine de Copenhague a publié quatre volumes de ses Transactions, dont les deux premiers sont sous le titre de *Collectanea*, & les deux derniers sous celui que nous venons d'indiquer. Le volume dont nous allons rendre compte, contient les articles suivans.

I. *Mémoire sur la fièvre scarlatine qui a régné en 1776 & 1777; par J. Eichel, M. D. Médecin du Roi, pour la Province de Funen.* — La maladie dont il est ici question, étoit une fièvre scarlatine angineuse, le gosier ayant été constamment plus ou moins affecté. L'Auteur distingue trois variétés de cette fièvre. La première étoit accompagnée d'une éruption universelle, & attaquoit principalement les jeunes sujets. Les premiers symptômes de cette maladie étoient une sensation douloureuse à la gorge, qui paroissoit enflammée & élargie, & bientôt après, dans l'espace ordinairement de vingt-quatre heures, ils étoient suivis d'une éruption qui commençoit par le col & le visage, & qui de là se répandoit sur le reste du corps. Le pouls étoit beaucoup plus vif qu'on ne devoit naturellement s'y attendre, d'après le peu de chaleur & de soif qu'éprouvoient les malades. Les nausées, les anxiétés qui

précédoient l'éruption, se dissipoient aussi-tôt qu'elle avoit paru; le troisieme jour après l'éruption, l'affection douloureuse du gosier commençoit à diminuer, & l'épiderme tomboit par écailles. A cette époque de la maladie, une douce moiteur de la peau étoit un symptome favorable; au contraire, lorsque cet organe étoit sec & chaud, les symptomes inflammatoires augmentoient ordinairement, & chez quelques malades, se terminoient par un engorgement indolent des parotides, ou par une évacuation par les oreilles.

Dans la seconde espece, le gosier étoit plus affecté, & tous les symptomes plus alarmans. On appercevoit rarement l'éruption avant le troisieme jour après l'invasion, & cette éruption ne se faisoit que sur quelques parties du corps, principalement sur les jointures, se manifestant par des taches larges & rouges, de différente grosseur. Dans la troisieme, il n'y avoit que le gosier qui fut affecté, & elle étoit rarement accompagnée d'éruption.

II. *De la fièvre scarlatine-maligne, qui a régné à Copenhague pendant l'été de 1777 & pendant l'hiver 1778; par Solomon-Théophile de Meza, D. M.*

III. *Sur l'angine, & sur la fièvre scarlatine qui a régné à Copenhague pendant les années 1777 & 1778; par Frédérick-Lewis Bang, D. M.*

IV. *Observations pratiques sur la fièvre scarlatine-épidémique, de 1777 & 1778; par Urban Buun Glaskow, D. M.*

La fièvre scarlatine angineuse, après avoir été épidémique dans le Holstén & la Province de Funen, en 1776 & 1777, se fit sentir à Copenhague, au mois de Juillet 1777, & ces trois Mémoires renferment l'histoire de cette maladie, telle qu'elle s'est montrée dans cette Capitale, où elle paroît avoir été accompagnée de la même variété de symptômes décrits par le Dr. Eichel.

V. *Sur une fistule au périnée ; par Alexandre Koëlpin.* — Le malade dont il est ici question, n'a point voulu convenir qu'il ait jamais eu aucune affection vénérienne ; mais il attribuoit l'origine de cette maladie à une strangurie qui lui survint pendant une fièvre. La première fois que M. Koëlpin vit le malade, c'étoit en 1766 ; il y avoit déjà plus de trois ans qu'il souffroit, l'urethre paroissoit parfaitement bouchée, car on ne pouvoit y faire pénétrer ni sondes, ni bougies, & toute l'urine passoit par la fistule, au périnée. A raison de la grande quantité de sédiment que l'urine dépositoit, on croyoit qu'il y avoit une pierre dans la vessie ; mais on n'en sentoit point en introduisant le doigt dans le rectum, on fit une incision à la partie obstruée de l'urethre, & on la prolongea jusques à la fistule. Ce canal étoit tellement resserré de l'autre côté de la fistule, qu'il fut encore impossible d'introduire un cathéter dans la vessie. Quoiqu'il en soit, le lendemain cependant, en y introduisant un morceau d'éponge préparée, l'Auteur le dilata assez, dans l'espace de quel-

ques heures, pour pouvoir y faire entrer un directeur, à l'aide duquel il fit une incision à toute la partie obstruée, après quoi il introduisit un cathéter, qu'il y laissa pendant plusieurs jours. Dans le commencement, l'urine passoit en partie par l'incision, & en partie par le cathéter; mais, au bout d'une semaine, elle ne passa plus que par la blessure; on retira alors le cathéter, & après l'avoir nettoyé, on le remplaça, on commença pour-lors à l'y introduire aisément, & cette opération fut répétée de temps en temps pendant une quinzaine de jours, pendant lesquels, au moyen des compresses, il ne s'échappa plus qu'une petite portion d'urine par la blessure, la plus grande partie passant par le cathéter.

Comme le malade commençoit à être fort incommodé du cathéter, on ne l'introduisit plus que deux heures pendant la journée, ou lorsque par hasard le malade avoit besoin d'uriner. Il continua ainsi jusqu'à la fin du second mois; alors il commença à rendre son urine sans cathéter, quoiqu'il en passât encore quelques gouttes par la blessure; ce ne fut qu'au bout de quatre mois, après avoir eu une hernie humorale, & un abcès dans le scrotum, que la fistule fut parfaitement guérie, & que l'urine prit son cours naturel.

VI. *Nouvelle méthode de traiter les hémorrhagies utérines après l'accouchement; par M. Saxtorph, D. M. — Voyez notre Journal pour le mois de Janvier.*

VII. *Sur la maladie hémorrhagique ; par J. W. Gulbrand, D. M.* — Nous avons ici un exemple d'une maladie qui a été décrite avec beaucoup d'exactitude par Werlhof. Le malade étoit un jeune homme , âgé de dix-neuf ans , d'une bonne complexion , ayant un teint vermeil & une fibre délicate. Sur la fin de l'été , le temps étant un peu froid , il fut saisi , sans cause sensible , d'un violent crachement de sang , accompagné d'une légère toux , mais sans fièvre & sans douleur de poitrine. Le lendemain de cet accident , un Chirurgien lui tira quelques onces de sang , & lui recommanda l'usage du nitre , une infusion d'arnica , une décoction d'orge froide , &c. Malgré ces remèdes , l'hémorrhagie continua ; ce fut le matin du onzième jour , après le premier accident , que l'Auteur le vit pour la première fois. Il le trouva rendant une grande quantité d'un sang noir & fétide , par la bouche , le pouls étoit mol , petit & un peu vif. Le corps du malade étoit couvert de taches d'un rouge foncé , semblables à des pétéchies , mais sur-tout aux cuisses & aux jambes , où elles étoient plus grandes & plus livides. Comme il y avoit quatre jours que le malade n'étoit allé à la selle , le D^r. Gulbrand ordonna un lavement & une dissolution de manne , après quoi il recommanda une décoction de kina , combiné avec l'acide vitriolique , à hautes doses ; le lendemain , le malade rendit trois selles , mais ses symptômes devinrent plus alarmans. Le pouls étoit plus petit & plus vif , la respiration plus courte , & le crache-
ment

ment de sang n'avoit point diminué la nuit suivante; il reposa moins, les pétéchies étoient en plus grand nombre, plus larges & plus livides, & le pouls à peine sensible. On lui recommanda le vin du Rhin, avec le kina, mais sans succès, car il mourut le 13. L'ouverture du cadavre ne jeta aucun jour sur la nature de cette maladie; les viscères abdominaux parurent dans leur état naturel, excepté la rate qui parut un peu plus grosse qu'elle ne l'est ordinairement. La surface postérieure du lobe droit du poumon, étoit légèrement affectée.

VIII. *Sur une affection hystérique violente, guérie avec le kina; par John Henri Schoenheider, D. M.* — Dans un cas d'hystéricisme, accompagné des plus redoutables symptômes, l'Auteur a réussi au moyen du kina, donné à hautes doses, après avoir vu échouer les plus puissans antispasmodiques.

IX. *Traité sur la fièvre putride, qui a été couronné par le College de Médecine de Copenhague, en 1777; par F. L. Bang, D. M.*

Le College de Médecine avoit proposé de déterminer, pourquoi les fièvres putrides étoient plus communes qu'elles ne l'avoient jamais été, les symptômes diagnostiques, pour les distinguer des autres maladies aiguës, & enfin la meilleure méthode de traitement.

L'Auteur répond à la première de ces questions, qu'après les recherches les plus exactes à ce sujet, ces fièvres, loin d'être plus com-

munés ; paroissent l'être beaucoup moins qu'elles ne l'étoient auparavant. Il cite, en preuve de cette assertion, plusieurs Auteurs, & ce qui se passe à l'Hôpital Frédérick, à Copenhague. Ses remarques sur le diagnostique, & le traitement de ces maladies sont judicieuses, mais ne contiennent rien que l'on ne trouve dans les bons Auteurs anglois sur cette matiere.

X. *Sur un resserrement singulier de la matrice ; par le moyen duquel la tête de l'enfant étoit retenue dans une position peu naturelle ; par M. Saxtorph.* — L'Auteur rapporte le cas d'une femme qui entra en travail au septieme mois de sa grossesse, & à laquelle une Sage-femme donnoit ses soins. En voulant arracher l'enfant, la tête fut séparée du corps, & resta dans la matrice. La Sage-femme attribua cet accident à une contraction spasmodique de l'utérus. Après avoir essayé inutilement, pendant six heures, de délivrer l'accouchée, la Sage-femme envoya chercher l'Auteur, qui trouva l'orifice de la matrice dilaté au point de pouvoir y passer la main. La tête de l'enfant paroissoit être enfermée comme dans un sac, formé par la contraction de la matrice, autour du col de l'enfant; ensorte que l'on ne sentoit rien de cette tête, que la premiere vertebre du col. L'Auteur ne pouvant parvenir à ôter la tête de cette situation, & la malade souffrant beaucoup, il prit le parti de retirer sa main, de prescrire une saignée, & vingt gouttes de teinture thébaïque. Au bout de quelques heures, les douleurs devin-

rent plus régulières, & la tête ayant été poussée dans le vagin, sortit facilement.

L'Auteur termine son exposé sur ce cas, par des remarques utiles; il observe que la matrice se contracte quelquefois si irrégulièrement, qu'en essayant de retourner la tête de l'enfant, il a souvent trouvé les pieds enfermés dans un sac semblable, & que le placenta se trouve souvent arrêté de la même manière, ce qui est un fait bien connu.

Dans les cas où la tête de l'enfant est séparée, & reste dans l'utérus, & lorsqu'il y a hémorrhagie, ou d'autres symptômes alarmans, il conseille prudemment d'abandonner l'accouchement à la nature.

XI. *Sur un crachement purulent, guéri par un abcès; par J. W. Gulbrand, D. M.* — La malade étoit une femme âgée de cinquante-neuf ans; après avoir souffert d'une oppression, après avoir éprouvé une toux, des douleurs à la région du foie, une expectoration purulente, & une anasarque, elle fut enfin soulagée par un abcès considérable, un peu au dessous de l'épaule droite, lequel rendit une grande quantité de matière purulente. Peu de temps après, on ouvrit des fonticules aux jambes, & par le moyen du kina & de l'élixir de vitriol, la malade se rétablit au bout de cinq mois environ. L'Auteur observe que Van Swieten rapporte un cas semblable dans le troisième volume de ses Commentaires. Le Dr. Gulbrand a ajouté à cette observation les remarques - pratiques suivantes. Savoir : 1°. sur une douleur

obstinée au genou gauche, à la suite d'une fièvre rhumatismale, guérie par une abondante sécrétion d'urine. 2°. Sur l'efflorescence croûteuse, qui forme la crise la plus ordinaire parmi le peuple, dans la plus grande partie des fièvres. 3°. Il a eu occasion de traiter un spasme clonique de l'œil gauche, occasionné par un éclair, & qui avoit résisté à toute sorte de remèdes. 4°. Il a éprouvé d'excellens effets de l'eau froide dans les fièvres malignes. 5°. Il a vu de bons effets d'une poudre composée de crème de tartre, de kermès minéral, de racine d'arum, & de fleurs de soufre, lorsqu'il l'a employée comme altérant. 6°. Dans les cas de goutte, dans les gonflemens des articulations, après des fièvres accompagnées de dépôts considérables des urines, il a vu des bons effets des extraits d'aconit, de ciguë & de belladonna. 7°. D'après plusieurs expériences, il n'est rien moins que convaincu de l'efficacité de la quassie; il a eu occasion de voir un jeune-homme, qui, peu après avoir été guéri de la gale par l'onguent sulfureux, fut attaqué d'une difficulté de respirer, qui ne lui permettoit pas de rester couché, & qui eut en même temps un gonflement œdémateux au bras gauche, avec un pouls irrégulier. Le malade mourut, & à l'ouverture du cadavre, on trouva le poumon gauche converti en une tumeur stéatomateuse, qui adhéroît à la plèvre & aux côtes. 8°. Chez un autre malade, un petit garçon hydropique, âgé de douze ans, & qui avoit été guéri de la gale, de la même manière, l'Auteur a trouvé le rein gauche

converti en une tumeur de même nature. 9^o. Enfin, M. Callisen a vu des fièvres intermittentes, guéries par la poudre de la racine de roseau aromatique, *calamus - aromat.* après avoir vu échouer le kina.

XII. *Sur le traitement des affections vénériennes des enfans ; par J. H. Schoenheider, D. M. —* L'Auteur observe que cette maladie se manifeste environ trois ou quatre semaines après la naissance. Ses premiers symptômes sont ordinairement des taches rouges ou bleues autour de l'anus, & des parties sexuelles, & quelquefois au front. Le traitement qu'il recommande, est de faire prendre au malade un grain de mercure doux, deux grains de sucre, & quatre grains de magnésie tous les jours. Chez les enfans très-jeunes, il dit que douze prises de ce remède suffisent, en général, pour opérer leur guérison ; mais il a quelquefois été nécessaire de la porter jusqu'à quarante. Il n'a jamais vu que ce remède excitât de salivation ; ce qu'il attribue aux fréquentes diarrhées auxquelles les enfans sont exposés. Quelquefois cependant, il a vu des sujets attaqués de convulsions ; mais il observe que ces symptômes cedent aisément aux lavemens, & en faisant une onction sur l'épine avec l'onguent nervin.

XIII. *Sur une consommation vénérienne, guérie par les frictions ; par Sol. Theoph. de Meza. —* Nous avons déjà donné cet article dans notre cahier de Janvier.

XIV. *Observations-pratiques sur la connexion des fièvres intermittentes avec d'autres maladies ;* par Fred. Lewis Bang. — L'Auteur de cet Ouvrage nous présente plusieurs remarques sur les maladies qui accompagnent, ou qui sont occasionnées par les fièvres intermittentes : telles sont les douleurs partielles, la toux, les diarrhées, les obstructions du foie & l'hydropisie. Lorsque l'hydropisie survient, il a éprouvé, qu'en général, la crème de tartre, prise à la dose de deux cuillerées, trois fois par jour, étoit le plus efficace de tous les remèdes ; cependant, dans un cas d'hydropisie des jambes, des cuisses & de l'abdomen, à la suite d'une fièvre intermittente, qui duroit depuis onze semaines, l'hydropisie parut faire des progrès pendant l'usage de ce remède ; en sorte que l'Auteur crut devoir en abandonner l'usage, & y substituer le kina. Par ce moyen, il eut le plaisir de voir la fièvre intermittente & l'hydropisie guéries en très-peu de temps. Chez une autre malade, une Dame âgée de cinquante ans, qui avoit une anasarque, depuis trois ans auparavant d'être attaquée de fièvre intermittente, les deux maladies furent guéries de la même manière.

XV. *Sur une maladie peu commune du foie ; guérie par le mercure ;* par J. Clem. Tode, D. M. — Ce cas est celui d'un malade qui eut des symptômes d'obstructions au foie, aux Indes orientales ; mais ces symptômes furent bientôt dissipés, & le malade se porta bien, jus-

ques peu de temps après son retour en Europe ; alors il fut attaqué de la même maladie, il ne respira plus qu'avec difficulté, se plaignit d'une sensation de pesanteur & de chaleur à l'hypocondre droit, & il survint une tumeur dure & douloureuse à cette partie de l'abdomen. Il survint aussi un peu de fièvre, avec perte d'appétit, foiblesse, & un sommeil troublé. On n'observoit aucune teinte jaunâtre à la peau, dans les yeux, ni dans les urines ; mais la tumeur de l'hypocondre augmenta, devint plus douloureuse, & parut donner des signes de fluctuation. Dans cet état, on eut recours au mercure, on faisoit une friction sur la tumeur, & on faisoit prendre intérieurement le calomel combiné avec la rhubarbe, & le savon, suivant la méthode du D^r. Lind. Au bout de quelques jours, le ventre se relâcha, il rendit beaucoup de bile, avec ses selles, ce qu'aucun purgatif n'avoit encore pu produire. Au bout d'une quinzaine de jours, tous les symptômes diminuèrent considérablement ; au bout de trois semaines, il survint une douce salivation, & le malade saliva environ une demi-pinte par jour. On diminua, petit à petit, les doses de mercure pendant la quatrième, & la cinquième semaine, on ordonna quelques purgatifs doux sur la fin du traitement, & le malade se porte parfaitement bien aujourd'hui.

XVI. *Remarques-pratiques sur l'hépatitis ; par M. V. B. Aaskow, D. M.*—En Avril & Mai 1778, l'Auteur eut occasion de voir plusieurs

Hépatitis, compliquées de jaunisse; cette maladie étoit accompagnée de fièvre qui augmentoit sur le soir, de coliques chez certains malades, & de vomissemens, d'une douleur sous les fausses côtes, du côté droit, qui s'étendoit jusques au creux de l'estomac, qui étoit également douloureux au toucher, une toux sèche dans le commencement; mais qui, au bout de quatre jours, fut accompagnée d'une expectoration copieuse d'un mucus jaunâtre, & quelquefois taché de sang. Le visage, qui étoit pâle au commencement, commençoit, au bout de trois jours, à prendre une teinte jaune. L'urine, de pâle qu'elle étoit, commençoit, au 4^e. jour, à déposer un sédiment bilieux. Le 7^e. jour, que l'Auteur regarde comme ayant été critique, le malade éprouvoit, en général, un soulagement considérable, il avoit une légère disposition à la sueur, des selles faciles, & l'expectoration augmentoit & se soutenoit pendant quatre ou cinq jours, au bout desquels tous les symptômes dispa-roissoient ordinairement. La méthode que suivoit le Dr. Aaskow, étoit simple, &, en général, heureuse. Il commençoit par la saignée, qu'il réitéroit, si la douleur ne diminuoit pas. Il avoit soin de tenir le ventre libre, & pour y parvenir, il ordonnoit la manne, le miel, le petit-lait, une teinture de rhubarbe, &c. Lorsque la fièvre commençoit à tomber, il donnoit une décoction de kina, avec la rhubarbe & l'oximel scillitique. Dans deux cas où la douleur persista, les vésicatoires, vers le siège de la douleur, eurent un bon effet, &

chez un malade, dont les accidens étoient plus fâcheux & plus longs, il eut recours au mercure, qui excita une salivation qui fut prolongée pendant plus d'un mois, & qui termina la cure. L'Auteur rapporte ce dernier cas avec tous ses détails.

XVII. *Sur un renversement de la matrice;* par John. Philip Rogert, D. M. — La femme, qui fait le sujet de cette observation, étoit âgée de quarante-quatre ans. Pendant qu'elle étoit à l'ouvrage, elle fut surprise de violentes douleurs à la partie inférieure de l'abdomen, qu'elle prit pour une colique. Le lendemain, elle se plaignit d'ischurie; mais comme elle ne voulut point appeller de Médecins, l'Auteur ne la vit qu'au bout de seize jours. Comme les regles avoient disparu depuis environ dix semaines, elle attribuoit ces accidens à une grossesse. On sentoit au toucher, dans le bassin, un corps rond, dur & immobile, mais on ne découvroit point le museau de tanche; le ventre étoit douloureux & tendu; on introduisit, non sans quelque difficulté, un cathéter dans la vessie, & on évacua deux ou trois pintes d'urine. L'Auteur découvrit alors l'orifice de l'utérus, caché derrière le pubis, & en introduisant sa main dans le vagin, en poussant le fond de l'utérus en haut, & un peu de côté, pour éviter la proéminence du sacrum, la matrice reprit sa position naturelle; la nuit suivante, la malade rendit un peu de sang par la matrice, ce qui sembla menacer d'un avortement; mais en

gardant le lit, & se reposant pendant quelques jours, elle se rétablit, porta son enfant au terme ordinaire de la grossesse, & accoucha heureusement.

XVIII. *Sur une tumeur particulière de l'ovaire ; par M. Saxtorph, D. M.* — Une Dame qui avoit accouché de deux enfans, fut saisie, étant en voyage & en voiture, d'une grande envie d'uriner. Elle s'en abstint par pudeur, pendant quelques heures, & lorsqu'elle voulut satisfaire ce besoin, elle fut attaquée de violentes douleurs & de convulsions. A la fin, elle urina, & les convulsions cessèrent; mais peu de jours après, il survint des symptômes de fièvre, qui furent accompagnés de douleur & de difficulté d'uriner. Ces symptômes étoient occasionnés par une chûte de matrice, que l'Auteur parvint à réduire avec la main. Un an après, comme cette Dame étoit en voiture, les douleurs revinrent, & elle éprouva les mêmes accidens qu'auparavant ; mais depuis ce temps-là, elle se plaignit d'une sensation de pesanteur du côté droit, à la région de l'os pubis. Bientôt après, on apperçut une tumeur dans cette partie. A la fin, la cuisse droite devint extrêmement grosse, se gangréna, & la malade mourut. En l'ouvrant, on trouva l'ovaire droit gros comme la tête d'un enfant, & rempli d'une matiere sébacée, dans laquelle il y avoit une grande quantité de cheveux.

XIX. *Sur la guérison d'une ascite de cinq ans ;*

par S. T. de Meza, D. M. — L'Auteur rapporte le cas d'une femme de quarante ans, laquelle, après avoir supporté trois fois l'opération de la paracentese, fut enfin guérie par l'oximel colchique, administré suivant la méthode du Baron de Storck. L'Auteur nous apprend que le fluide évacué à la troisième opération, avoit l'air purulent, que la malade étoit devenue hectique, & qu'elle ne rendoit plus que peu, ou point d'urine. Il assure cependant, que peu après avoir commencé l'usage de l'oximel colchique, les urines augmentèrent considérablement, & qu'en insistant sur l'usage de l'oximel, à la dose de plusieurs cuillerées à café par jour, tous les symptômes disparurent par degrés.

XX. *Sur une fièvre tierce, accompagnée de symptômes remarquables; par P. C. Abildgaard.* — Une femme hystérique, âgée de quarante ans, eut une fièvre tierce, dont le second paroxysme fut accompagné d'une extinction de voix, qui dura dix heures, mais le 3^e. accès produisit un effet bien différent; car, au lieu d'une extinction de voix, la malade fut attaquée de ce que l'Auteur appelle une métromanie ou d'une rage de réciter des vers impromptus, quoiqu'elle n'eut jamais eu le moindre goût pour la poésie. Lorsque l'accès fut terminé, elle tomba dans un état de stupidité, & elle y demeura jusques au retour de l'accès suivant, où elle recommença à versifier. Après six paroxysmes, comme le kina, dont la malade avoit fait usage après cha-

Un des paroxismes précédens, n'avoit produit aucun bon effet, & comme, à raison du trouble de son imagination, & d'une constipation obstinée, l'Auteur craignit d'augmenter le mal, en forçant la dose, il abandonna le kina, & prescrivit une émulsion avec la gomme ammoniac & l'assa foetida, au moyen de laquelle la malade fut guérie.

XXI. *Sur une ivresse extraordinaire ; par Henri Callisen.* — Un Matelot de trente ans, après avoir bu immodérément de l'eau-de-vie, fut laissé par ses camarades, & passa la nuit en plein air, en automne. Le lendemain matin, il fut porté à l'Hôpital naval, avec tous les symptômes d'une appoplexie. Mais par le moyen des saignées répétées, & en lui faisant prendre l'émétique, il se rétablit au bout de vingt heures.

XXII. *Sur une mort occasionnée par la force de l'imagination ; par S. T. de Meza, D. M.* — La maladie que l'Auteur attribue au pouvoir de l'imagination, paroît être une frénésie, qui tiroit son origine d'une cause bien différente. Le malade étoit un Juif superstitieux & mélancolique, qui devint tout-à-coup furieux ; on employa l'émétique, les saignées, les vésicatoires & les évacuans sans succès. Au bout de trois jours après son accident, le malade mourut.

XXIII. *Trois observations sur des rétablissements inattendus ; par J. H. Schoenheider, D.*

M. — Le premier cas est celui d'un accouchement, dans lequel le bras se présenta le premier. Après l'avoir replacé, l'Auteur essaya de prendre l'enfant par les pieds; mais comme il ne put y réussir, & comme la malade se trouvoit épuisée par les douleurs, il crut qu'il étoit prudent de suspendre ses opérations, & il recommanda la saignée, le repos, & un régime antiphlogistique. Le lendemain matin, il fut très-surpris de trouver la femme accouchée d'un enfant mort, sans avoir été aidée. Le second, est celui d'une hernie étranglée, qui, après avoir été accompagnée par les symptômes les plus alarmans, pendant trois semaines, se termina heureusement. Les secours employés dans cette occasion ont été le kina, les lavemens émolliens, & les applications froides sur la hernie. Le troisieme, est une distorsion de l'épine du dos, qui survint à un jeune enfant de treize ans, pendant une maladie aiguë, & il fut guéri, en se suspendant tout les jours par les mains.

XXIV. *Remarques-pratiques sur l'huile d'asphalte, dans la phthisie*; par F. L. Bang, D. M. — L'Auteur rapporte trente-cinq cas de phthisie, dans lesquels il a employé ce remède à la dose de huit ou dix gouttes, deux fois par jour; dans treize cas il a réussi, dans les 22 autres, il a échoué, ainsi que tous les autres secours. D'après ses effets dans ces cas, l'Auteur conclut que l'asphalte agit en augmentant l'expectoration, qu'il est sur-tout efficace dans les cas récents. Il l'a vu opérer la guérison,

même après une année ; il assure que ce remède est également efficace , soit que la phthisie provienne d'hémophthisie, soit qu'elle vienne d'un rhume négligé , ou d'une péripneumonie ; mais dans la phthisie accompagnée d'enrouement , de toux sèche , ou d'engorgement des glandes , il en a rarement obtenu de bons effets.

XXV. *Sur l'efficacité d'un cautere dans une violente ophthalmie ; par J. G. Gulbrand, D. M.* — Le cas qui est décrit dans ce Mémoire , a eu lieu après la petite vérole , on essaya les vésicatoires , les applications topiques saturnines & autres , sans succès. L'inflammation augmenta au point que l'on appercevoit du pus au dessous de la cornée. Dans un état aussi alarmant , on fit un cautere au bras du malade , & , par ce moyen , aidé d'un régime rafraîchissant , avec des purgatifs administrés de temps en temps , avec le jalap & le mercure doux , terminerent cette maladie en trois semaines.

XXVI. *Remarques sur l'hipocondriac , & sur l'usage des sang-sues dans cette maladie ; par J. H. Schoenheider, D. M.* — Après quelques observations préliminaires sur la sympathie du canal alimentaire avec le reste du système , particulièrement chez les hipocondriaques , l'Auteur rapporte l'observation d'un homme de quarante-cinq ans , qui , dans sa jeunesse , avoit été sujet à d'abondantes hémorrhagies par le nez , & qui étoit devenu hi-

pocondriaque, sujet aux vents, à des constipations & aux vertiges, &c. Il avoit des hémorrhoides, mais elles n'étoient point abondantes, & ne le soulageoient pas; on essaya la saignée, mais sans plus de succès; à la fin, on appliqua six sang-sues autour de l'anús. Ces sang-sues firent rendre une grande quantité de sang, & l'hémorrhagie continua pendant plusieurs jours; après quoi la constipation & les autres symptomes se dissipèrent.

XXVII. *Plusieurs cas remarquables de Chirurgie; par Henri Callisen.* — Le premier est celui d'une hernie inguinale étranglée. Au bout de quatre jours, les regles parurent, & les symptomes diminuèrent considérablement, mais revinrent le jour suivant, & l'Auteur jugea à propos de faire l'opération ordinaire dans ce cas. En disséquant la peau, M. Callisen s'aperçut que la tumeur qu'il avoit regardée comme une hernie, n'étoit qu'un engorgement glanduleux, situé dans le tissu cellulaire. Plus loin cependant, il découvrit une petite hernie, entre le pectiné & le tendon du psoas, il la réduisit facilement, en dilatant le ligament de fallope. — Le second est celui d'une hernie inguinale; en faisant l'opération, on ne découvrit aucune apparence de hernie, sous le ligament de fallope, mais l'aponévrose au dessus de ce ligament, étoit distendue de la grosseur d'un œuf de pigeon. On y fit une incision, & on trouva dans le sac une portion d'intestin considérablement enflammée. La cavité de ce sac communiquoit à l'abdomen,

par une très-petite ouverture, par laquelle on réduisit facilement la hernie. Cette opération diminua les symptômes; mais ils revinrent bientôt avec la plus grande violence, & firent périr la malade en vingt-quatre heures. A l'ouverture du cadavre, on découvrit une autre hernie sous le ligament large, qui s'étendoit en dessus du côté du muscle psoas, & qui contenoit une portion d'intestin gangrené. — Le troisieme est celui d'une constipation que l'Auteur attribue à une paralysie des intestins, occasionnée par une goutte remontée. Le malade périt au bout de neuf jours. En ouvrant le cadavre, on trouva l'intestin cœcum distendu, au point qu'il occupoit toute la cavité de l'abdomen. — Le quatrieme est celui d'une hémorrhagie par l'anus. Le malade qui avoit eu une fièvre quarte pendant trois mois, fut saisi d'une violente douleur à l'hipocondre gauche, l'abdomen enfla, & au bout d'un quart d'heure, le sang sortit par l'anus, & le malade mourut dans les convulsions, avant que l'Auteur, que l'on avoit envoyé chercher, ait pu le voir. En disséquant le cadavre, on trouva la rate qui étoit très-grosse, mais flasque, & qui communiquoit par une petite ouverture à l'estomac, rempli de sang. Le 5^e. & dernier cas offre un exemple de la luxation des vertebres du col, qui ne fut point mortelle. En ouvrant un cadavre, l'Auteur a trouvé une véritable anchilose du corps des troisiemes & quatriemes vertebres cervicales, qui étoient considérablement déjetées,

IV. The Principles and Practice, &c. *Principes & Pratique de l'art des Accouchemens, Ouvrage dans lequel on a réuni & disposé méthodiquement, sous les quatre titres généraux de génération, de grossesse, d'accouchement & de rétablissement, tous les faits anatomiques, les raisonnemens physiologiques, les observations pathologiques & les instructions-pratiques nécessaires pour établir le système le plus étendu & le plus complet d'Accouchement; par Edward Foster, M. D. ancien Démonstrateur d'Accouchement à Dublin; corrigé & fini par James Sims, M. D. in - 8°. Baldwin, London, 1781.*

IL paroît que l'Auteur n'a voulu donner au Public, que le texte de ses leçons, présenté de maniere que ceux qui ne sont pas à portée de les entendre, puissent cependant comprendre ce qu'il dit. Malheureusement une maladie aiguë nous a enlevé M. Foster, à son printemps, & avant qu'il eût pu revoir & finir son Ouvrage. Le D^r. Sims s'est chargé de le corriger & de l'achever. Il paroît que ce dernier étoit animé d'un zele très-louable pour la réputation de l'ami qu'il venoit de perdre.

Cet Ouvrage est dans le style aphoristique, maniere d'écrire, ainsi que l'Auteur l'observe lui-même avec juste raison, dégagée de toute confusion, & qui ne permet point un style empoulé. Cependant, l'Auteur se hatarde de

1781. Tome I. Part. III.

S

recommander son Ouvrage, « non-seulement
 » à ceux qui étudient, mais encore à ceux
 » qui s'adonnent à sa pratique, comme étant
 » la pierre de touche de l'expérience, & par
 » là capable de résister à la dent meurtrière
 » du temps. »

La matière de cet Ouvrage est disposée sous les quatre principaux articles mentionnés dans le titre. Le premier, sur la génération, contient une description courte, mais très-soignée, des organes de la génération, chez les femmes, des symptômes & des moyens de remédier aux incommodités auxquelles ils sont exposés. L'Auteur donne en même temps les différentes théories des menstrues & de la conception. Il attribue les menstrues à trois causes différentes, 1°. la disposition particulière de l'utérus; 2°. une très-grande plénitude d'humeur; 3°. un spasme vasculaire, produit par les deux premières causes, & que l'on reconnoît toujours à l'état du pouls.

« La conception, dit-il, se forme dans les
 » ovaires, par le moyen de la communica-
 » tion qui s'y fait de la semence de l'homme
 » à travers la matrice & les tubes de fallope,
 » &, par son absorption dans un œuf mûr, où,
 » mêlée avec la liqueur de cet œuf, elle de-
 » vient le principe de l'embryon. »

En parlant des conceptions contre nature ; l'Auteur nie avec raison qu'elles puissent venir de l'imagination de la mère, qui généralement ignore quand, & toujours comment la conception a lieu : d'ailleurs, comme l'observe l'Auteur, l'imagination de la femme ne fau-

roit influer sur aucune partie de son propre corps, il n'y a aucune communication entre la mere & le fœtus, ni par les vaisseaux sanguins, ni par les nerfs. Les conceptions contre nature ont souvent lieu, sans que l'imagination de la mere ait été le moindrement frappée; comme il arrive, d'un autre côté, qu'elle peut être dérangée sans la présence de quelque cause de cette nature. Enfin, l'on observe qu'il se fait, quelquefois par hasard, des changemens dans la forme naturelle, non-seulement chez tous les animaux, soit ovipares, soit vivipares, mais encore dans tous les végétaux. C'est pourquoi notre Auteur est porté à attribuer les conceptions contre nature, 1°. « à » l'impuissance ou à la disproportion qui peut » se rencontrer entre les principes prolifiques » de l'homme ou de la femme, ou lorsqu'il » se trouve chez l'un ou chez l'autre super- » fluité, défaut ou disproportion; 2°. au dé- » rangement du mélange des principes qui en- » trent dans la composition du corps, d'où pro- » cedent les vices de conformation, les dis- » locations, &c. 3°. à quelques mauvais trai- » temens, à quelques contusions, resserremens » éprouvés à l'extérieur ou à l'intérieur; 4°. » à quelques incommodités qui produisent des » coagulations & des destructions. »

Dans la seconde partie de son Ouvrage, où l'Auteur traite de la grossesse, sont décrits les changemens qui se font dans le volume, la taille & la situation de la matrice; la grosseur, le poids & la position du fœtus, à différentes périodes, &c. Il pense que le fœtus tire évidemment une

partie de sa nourriture, de la liqueur de l'amnios; & en donnant la description des enveloppes du fœtus, il regarde le chorion externe comme la *membrana decidua* d'un célèbre Anatomiste de nos jours (M. Hunter).

Parmi les différens symptômes de grossesse utérine, l'Auteur parle du peu de disposition des femmes pour le coït, de la pâleur, & quelquefois d'une couleur terne que l'on remarque, sur-tout autour des yeux; de la courbure de l'épine du dos & des reins, que la femme est obligée de garder pour faire porter le poids de la grossesse sur les cuisses; situation accompagnée d'un tortillement inévitable en marchant, ce qui les expose à des chûtes fréquentes.

En parlant de la grossesse extra-utérine, l'Auteur observe que, si l'on examine la matrice, on la trouve comme avant la conception; ce qui n'est point surprenant, & cette opinion a été généralement reçue; mais dernièrement, en disséquant, à Londres, une femme, chez qui le fœtus & l'arrière-faix étoient restés dans une des tubes de fallope, on trouva l'utérus augmenté dans la même proportion qu'il l'eût été dans une grossesse naturelle.

L'Auteur s'occupe ensuite des différentes incommodités qui sont attachées à la grossesse, & du moyen de les traiter.

La troisième partie de cet Ouvrage porte sur l'accouchement; l'Auteur le divise en accouchement naturel, & en accouchement contre nature. Il attribue le premier à une irri-

tation de la matrice, causée vraisemblablement par la dilatation de son orifice; cette dilatation commence toujours au moment où la pesanteur de l'enfant est parvenue à un degré suffisant pour l'élargir.

L'Auteur pense que l'on peut réduire l'accouchement naturel, à quatre cas principaux; « 1°. lorsqu'il est lent; 2°. lorsqu'on est obligé » de se servir d'instrumens; 3°. lorsque l'en- » fant se présente mal, ou se trouve ramassé » en peloton. » Il expose avec soin les différentes causes de chacun de ces cas, avec la manière d'y remédier.

Dans le cas où il se rencontre deux enfans à la fois, l'Auteur avertit que l'on doit confier à la nature le soin de la délivrance du second fœtus, à moins que les symptômes n'exigent de prompts secours. Il nous dit que, dans ces cas, « après un délai de quelques » minutes, peut-être par hasard de quelques » heures, & très-rarement de quelques jours, » le travail recommençant, chasse le second » fœtus, même plus promptement, & avec » plus de facilité que le premier. La nature, » ajoute l'Auteur, a besoin de notre secours, » mais non de notre appui. » En parlant de la rupture de l'utérus, occasionnée par une trop grande violence, dans les mouvemens de ce viscere, il remarque « qu'il est quel- » quefois arrivé, quoique rarement, que la » matrice, après s'être contractée, & avoir » poussé le fœtus & l'arrière-faix dans la cavité de l'abdomen, & s'étant réduite à son volume ordinaire, ce qui est bientôt

» fait , & ce qui arrive même dans les cas
 » qui se terminent par la mort , il est bien rare ,
 » dit-il , que la femme ait survécu , & se soit
 » débarrassée de son fardeau. »

Dans la quatrième & dernière partie de son Ouvrage , l'Auteur fait mention du rétablissement de la malade , & il divise le changement de situation qu'elle éprouve , en naturel & en contre nature. Il observe que « lorsque » le colostrum & le lait ordinaire ont pris » leur cours d'une manière convenable , il n'y » a rien à craindre pour la fièvre , que l'Au- » teur a constamment regardée , comme le prin- » cipe de la sécrétion , & qui arrive le troi- » sième ou le quatrième jour après l'accou- » chement. »

La cause que l'on regarde le plus ordinairement comme capable de retarder ou d'avancer le rétablissement , est la fièvre , qui est ou partielle , ou universelle. Dans ce dernier cas , l'éphémère est souvent la plus ordinaire ; & c'est pour cela que l'Auteur pense qu'on devroit lui donner le nom de fièvre puerpérale. Cette fièvre s'écarte quelquefois du genre de l'éphémère , & se montre sous les apparences d'une fièvre lente , opiniâtre , ou inflammatoire , selon la constitution des malades. La fièvre partielle , la plus alarmante , est celle que l'on appelle péritonienne , que l'on distingue par simple & compliquée. Dans la première , l'inflammation attaque seulement le péritoine ; mais dans la seconde , elle s'étend sur plusieurs viscères abdominaux. L'Auteur observe que cette maladie , que l'on rencontre

généralement chez les femmes en couches, & qui est constamment accompagnée de pirexie, que l'on appelle communément fièvre puerpérale, est très-mal nommée, puisque non-seulement les femmes enceintes y sont sujettes, mais encore les hommes; ce que l'Auteur a eu occasion de voir plusieurs fois. Il va même jusqu'à affirmer qu'aucune maladie de cette espèce ne lui a paru plus susceptible de céder aux secours de la Médecine. Il nous assure que l'usage prompt & souvent réitéré d'une infusion de fleurs de camomille, avec une mixture saline, composée d'une dissolution de sel de la rochelle & de tartre émétique, ont fait presque constamment disparaître les symptômes, même les plus dangereux. Il a toujours regardé la saignée & les vomitifs abondans, comme absolument pernicious, & le nitre comme peu utile. Quant à ce qui regarde les nouveaux nés, l'Auteur entend, par leur rétablissement naturel, leur passage de l'état de fœtus à celui d'enfant, sans qu'ils éprouvent de maladie. Il présente quelques observations sur la manière de gouverner les enfans, & termine son Ouvrage par un court exposé des maladies auxquelles ils sont sujets.



V. Remarks on the influence, &c. *Remarques sur l'influence du climat, la situation, la nature du pays, la population, les alimens & le genre de vivre; sur la disposition, le tempérament, les manieres, la conduite, l'entendement, les loix, les coutumes, la forme du gouvernement & la religion du genre humain; par William Falconer, M. D. F. R. S. in-4°. Dilly, Lond. 1781, 552 pag.*

LA nature semble avoir assigné certains climats aux végétaux, & même aux animaux; mais il paroît qu'elle n'a point voulu ranger l'homme sous cette Loi, & elle l'a rendu capable d'habiter dans toutes les contrées. L'homme vit avec le lion & le tigre, sous l'équateur; il est le compagnon de l'ours & de la renne, au-delà du cercle polaire.

L'homme, capable de supporter une grande variété dans les climats, peut aussi se nourrir d'alimens très-variés. Ces deux avantages ont fait présumer aux Naturalistes, avec beaucoup de fondement, que l'homme étoit formé par la nature, pour habiter quelque part que ce soit de l'univers. Mais, nonobstant ces avantages, on peut encore douter si l'espèce humaine ne doit pas plutôt cette universalité à ses propres facultés rationnelles, qui la mettent à portée de suppléer à la disette, ou de modérer l'abondance des différens climats, qu'elle ne le doit à sa spute constitution animale.

Quoique l'homme puisse en quelque façon subsister à l'aide des secours qu'il tire de facultés rationnelles, il est néanmoins sujet à des maladies considérables, lesquelles influent, soit sur son corps, soit sur son esprit, par des circonstances ultérieures, telles que la nature du climat, sa position, &c. L'Auteur se propose de développer quelques-unes de ces circonstances, avec leurs effets en général, dans l'Ouvrage qu'il offre au Public, & qu'il regarde, non pas comme un travail complet sur cette matière, mais comme le recueil de quelques observations, que ses recherches l'ont mis à portée de faire.

Cet Ouvrage forme un volume qui contient six livres, qui correspondent aux matières dont il est fait mention dans le titre. Le premier & le dernier sont beaucoup plus considérables que les autres. Le premier, où l'Auteur traite de l'effet du climat, contient 166 pages; & le second, où il traite de l'influence du genre de vie, contient 295 pages. Chaque chapitre renferme un grand nombre de remarques intéressantes, qui sont le résultat d'une lecture très-étendue. Mais comme l'Ouvrage, par la nature de son plan, nous paroît disposé, plutôt pour le Philosophe que pour le Médecin, nous nous contenterons de choisir, dans la matière qu'il renferme, les observations suivantes, touchant le régime.

Il n'y a aucune Nation, observe notre Auteur, qui tire entièrement sa nourriture, soit du règne animal, soit du règne végétal; mais toutes usent de l'un & l'autre, dans un mê-

lange proportionné. Les Brachmanes que l'on dit ne vivre que de plantes, prennent cependant du lait, qui est en partie de nature animale; & l'abstinence qu'ils pratiquent, paroît certainement trop rigide pour eux, sur-tout eu égard à la chaleur de leur climat; car, ils sont, en général, maigres, foibles, maladifs, constamment sujets à la diarrhée & à plusieurs autres maladies. D'un autre côté, les Lapons passent pour se nourrir des substances animales: mais Linné dit, qu'outre le lait, qu'ils prennent ordinairement très-aigre, ils font encore une consommation prodigieuse d'arum, de mauve, de treffe, & autres plantes. On ne sauroit donc établir qu'une Nation quelconque tire entièrement sa nourriture de l'un ou de l'autre regne, quoiqu'il s'en rencontre plusieurs qui en varient l'usage dans une proportion différente.

Le D^r. Falconer remarque, d'après M. Haller, que les alimens tirés du regne animal, sont beaucoup plus nourrissans que ceux tirés du regne végétal; il regarde le mélange des uns & des autres pris en même-temps, comme procurant une plus grande quantité de sucs nutritifs, & comme d'une digestion beaucoup plus aisée. Ce mélange procure aussi une plus grande fermentation, dont le cours est plus propre à exciter la transpiration (1), qu'une nourriture

(1) Au sujet de la fermentation, nous croyons devoir remarquer qu'après les Ouvrages de M. l'Abbé Spallanzani, on ne doit plus songer à revenir sur ces vieilles théories.

végétale; mais en même temps il charge & oppresse l'estomac, de manière à occasionner un accès indispensable de fièvre; ce qui ne peut que tendre à affoiblir considérablement la constitution.

L'Auteur nous dit que ces effets sont plus fréquemment produits par la chair des animaux sauvages, que par celle des animaux apprivoisés; par celle des animaux carnivores, que par celle des animaux herbivores; par celle des jeunes, que par celle des vieux; par celle d'un animal que l'on mange crud, que par celle d'un autre que l'on mange cuit; & enfin par celle d'un animal que l'on tue sans répandre son sang, que par celle d'un animal que l'on tue en le saignant. A la vérité, on ne mange plus maintenant, en Europe, d'animaux carnivores; cependant, le Dr. Shaw nous dit qu'il a vu manger du lion à Alger, & qu'il avoit le goût de veau. Hippocrate, dans son *Traité des Alimens*, parle de la chair du chien & du renard; & les Romains mangent la chair des rats qu'ils nourrissent uniquement avec des plantes, de même que les Habitans d'Otaïty mangent les chiens, qu'ils élèvent pour cela.

Les effets que produit la viande crue chez les animaux, sont sensiblement démontrés par cette extrême fureur & cette rapacité que l'on remarque dans les chiens qui s'en nourrissent, & que l'on ne trouve point chez ceux dont on prépare le manger. De là, cette grande férocité dans les chiens de Bouchers; & la propriété que cette nourriture a de les ren-

dre méchans, est remarquable, sur-tout chez ceux que l'on dresse pour tuer les moutons. Une fois que ces chiens ont goûté de la chair crue, il est extrêmement difficile de leur en faire perdre l'habitude. Les animaux de proie doivent probablement, en grande partie, leur extrême férocité aux alimens dont ils se nourrissent, qui sont toujours cruds, morts dans leur sang, & pour le plus souvent sauvages. Il en est de même, ajoute l'Auteur, à l'égard de l'espece humaine. Les peuples qui vivent de leurs chasses, sont en général portés à la cruauté.

En considérant les effets d'une nourriture animale sur l'entendement & les facultés, M. Falconer la regarde comme évidemment contraire aux opérations de l'esprit, comme capable de priver nos sens de leur délicatesse, ou de les détourner de l'assiette où ils doivent être en se livrant à des recherches curieuses & profondes. L'Auteur pense en même temps qu'il seroit peut-être plus à propos de faire cette application aux occupations ordinaires de la vie, que de l'adapter à la nourriture qui procure la sensibilité au plus haut degré.

A l'égard de la nourriture tirée des végétaux, l'Auteur observe que, si elle entretient dans une certaine maigreur, ce n'est pas seulement à raison de ce qu'elle est moins nourrissante, mais encore à raison de l'acidité qui domine dans toutes les substances végétales. Cependant, si l'on considère les végétaux comme une substance moins nourrissante, il

faut avouer qu'on peut en user dans une plus grande proportion, que des alimens tirés du regne animal. Dans les pays chauds, le climat rend l'usage de plusieurs fruits très-sûr & même nécessaire; on les emploie à des doses qui seroient dangereuses parmi nous. Les Perses, selon le rapport de Chardin, mangeront en un seul repas, ou au moins dans l'espace de vingt-quatre heures, jusqu'à trente-cinq livres pesant de melon.

Il paroît néanmoins que, malgré la grande proportion dans laquelle on peut user des végétaux, ils ont besoin d'être associés à quelque chose qui en relève le goût, afin de les rendre plus propres à servir d'alimens; c'est à quoi la nature a généreusement pourvu, surtout dans ces climats, où la nourriture végétale est le plus en usage, par une abondance de plantes aromatiques piquantes. Ces plantes ne portent, pour ainsi dire, aucun suc nutritif en elles-mêmes, mais elles corrigent les mauvaises qualités, & suppléent aux défauts des autres végétaux plus nourrissans.

Quant à ce qui regarde les effets du régime végétal sur la disposition, &c. du genre humain, l'Auteur les considère comme très-différens de ceux produits par une nourriture animale. Il rapporte, d'après Arbuthnot, que l'on est parvenu à rendre docile & traitable le lion le plus féroce, en ne le nourrissant que de végétaux; & il observe que le même Ecrivain dit avoir rencontré, dans le cours de ses propres observations, divers exemples d'une forte propension à la colere, chez certains indivi-

lus soumis au régime végétal. Pour prouver que ce dernier genre d'aliment peut être favorable à ceux qui travaillent d'esprit, il cite l'anecdote que rapporte Cheyne, touchant Sir Isaac Newton, lequel étoit si pénétré de l'effet défavorable que produisoit une nourriture animale, que, pendant tout le temps qu'il a travaillé à son *Traité d'Optiques*, Ouvrage que l'on regarde, en général, comme celui où son esprit s'est développé avec plus de force, il a observé le régime le plus simple & le plus sévère.

L'Auteur pense, avec M. Haller, que le poisson peut tenir en quelque sorte le milieu entre les animaux & les végétaux. Il est, dit-il, moins nourrissant que la viande; mais il se corrompt en général moins facilement, & procure un sang moins rouge, & moins de roideur aux fibres. L'Auteur n'entreprend pas de décider si quelques Ecrivains, qui ont avancé que le poisson étoit une nourriture plus prolifique que celle tirée du regne animal ou végétal, étoient bien ou mal fondés dans leurs conjectures.

L'Auteur divise les différentes sortes de boissons en deux classes, 1°. en liqueur fermentée; 2°. en liqueur non fermentée; & il place l'eau à la seconde classe. Il observe que l'eau n'ayant point une qualité stimulante, son usage ne peut que procurer à l'esprit une tranquillité & une sérénité très-régulières, & maintenir l'entendement dans une parfaite assiette. Les personnes qui ont habitude de boire de l'eau, dit-il, sont en général réservées &

& discrètes. Enfin, il regarde l'eau comme capable de disposer à la moralité.

En parlant des liqueurs fermentées, l'Auteur remarque qu'elles procurent beaucoup de vivacité à l'esprit, & qu'elles tendent même à l'aider à se développer. Il attribue la franchise & l'humanité que l'on rencontre communément chez les peuples du nord, au grand usage qu'ils font de cette espèce de boisson. Enfin, il regarde les liqueurs spiritueuses, comme capables d'émouvoir le génie & les sens, principalement chez les Poètes. On prendroit peut-être ce raisonnement pour une simple plaisanterie, s'il n'étoit solidement appuyé de l'opinion de plusieurs Ecrivains dignes de foi : l'Auteur même le regarde, en quelque sorte, comme fondé sur la vérité.

L'Auteur nous dit que les liqueurs bouillies, telles que la bière, &c. possèdent à quelques égards les mêmes qualités que le vin ; mais elles n'affectent pas les sens dans la même proportion ; & il attribue cette dernière cause ; 1°. à leur grande viscosité, laquelle prévient les effets dangereux que la partie spiritueuse pourroit produire sur le système nerveux ; 2°. à la propriété qu'elles ont d'être plus nourissantes ; 3°. enfin, à ce qu'elles n'ont que très-peu des parties acides que renferme le vin ; ce qui les dispose plus promptement & plus efficacement à la sécrétion.

Les effets des liqueurs spiritueuses pourroient peut-être nous sembler très-rapprochés de ceux que produit le vin, en ce qu'il est également très-clair & très-léger, & qu'il pos-

fede à peu près les mêmes qualités que les spiritueux; mais il y a certainement une différence très-réelle entre ces deux substances. L'Auteur remarque que les liqueurs spiritueuses étant beaucoup moins chargées de parties acides que le vin, séjournent par cette raison beaucoup plus long-temps dans le corps, & occasionnent plus aisément l'inflammation. Elles ont aussi une propriété plus narcotique, & attaquent le système nerveux plus sensiblement que le vin. Ces liqueurs sont en même temps dépourvues d'air fixe, auquel le vin doit, en grande partie, la qualité qu'il a de fortifier, & de rendre gai.

Le D^r. Falconer termine cette partie de son Ouvrage, par quelques remarques sur le thé. Il pense que l'usage de cette plante peut fort bien être beaucoup moins nuisible dans les climats chauds, tels la Chine & l'Inde, qu'il ne le seroit parmi nous; mais il ajoute que les qualités mal-faisantes de cette plante sont connues, même dans les pays où elle croît. L'usage du thé rend les Japonnois très-sujets au flux d'urine, & les réduit à un état de consommation, qui approche de l'atrophie. Ces conséquences, dit-on, sont devenues si sensibles parmi les Chinois, qu'ils ne font presque point du tout usage du thé vert (green tea), qu'ils regardent comme le plus propre à occasionner des suites fâcheuses.

VI. *Description d'un trocart élastique de nouvelle construction, pour le traitement de l'hydrocele, instrument avec lequel on peut faire l'opération dans cette maladie, à quelque période qu'elle soit, avec beaucoup moins de difficulté qu'avec le trocart ordinaire : Ouvrage terminé par quelques réflexions, sur un trocart plus grand, mais construit d'après les mêmes principes, pour faire l'opération à l'abdomen ; par John Andree, Chirurgien de l'Hôpital de la Magdeleine, & du Dispensaire de Finsbury, in-8°. Davis, London, 1781, 41 pages.*

LA Chirurgie moderne doit à tous égards la supériorité qu'elle a acquise sur la Chirurgie ancienne, aux différens degrés de perfection où l'on est parvenu dans la construction des instrumens propres à cet art. Le petit Ouvrage dont nous nous occupons, nous donne la description d'une amélioration du trocart, instrument, ainsi que l'observe l'Auteur, dont on se sert en Chirurgie, beaucoup plus fréquemment que de tout autre, excepté de la lancette & du bistouri.

On a reproché au trocart ordinaire, que non-seulement il occasionnoit des douleurs considérables, mais encore, que l'on ne pouvoit en faire usage, du moment où l'hydrocele se manifestoit, sans s'exposer à blesser les testicules. L'Auteur assure que l'on peut remédier à ces inconvéniens, par le moyen du tro-

cart élastique, dont il donne la description ci-après.

« Cet instrument est composé de deux parties ; l'une, qu'il appelle le *stylet* ou *perforateur*, & l'autre, qu'il nomme *canule*. Le stylet en entier, excepté sa pointe, est renfermé dans la canule, laquelle est plate, mais à une forme convexe à chaque surface, avec deux tranchans aigus.

» La canule (ou tube) est de deux pièces d'un acier élastique, très-poli, lesquelles sont si soigneusement jointes ensemble à leurs tranchans, qu'elles peuvent former une canule parfaite, & resserrer étroitement le corps du stylet. Lorsque l'on a introduit cet instrument dans la partie malade, on retire le stylet très-doucement ; alors, la canule s'ouvre précisément assez, pour favoriser sa sortie, & se referme immédiatement après, par le moyen de son élasticité, & forme enfin une canule parfaite, ouverte par les deux extrémités. »

L'Auteur remarque que l'on peut se servir de ce nouveau trocart, avec beaucoup de succès, du moment où l'on pense que le lieu où séjourne l'eau, peut avoir assez de profondeur pour recevoir l'introduction de la partie tranchante de l'instrument, avec une très-petite partie de la canule. Il suffit pour cela qu'il y ait trois ou quatre onces d'eau. L'Auteur dit avoir, lui-même, opéré dernièrement une hydrocele, qui n'en contenoit en tout que six onces : cependant, plusieurs Auteurs ont fixé à une pinte, la

quantité que l'on pouvoit retirer d'une hydrocele ordinaire.

L'Auteur pense qu'on ne sauroit plus douter que l'usage de son trocart ne soit dans le cas de diminuer les douleurs que cette opération faite par le trocart ordinaire, ne manque pas d'occasionner, si l'on considère que l'ouverture faite par le nouvel instrument, est d'un tiers plus petite que celle faite par l'ancien, & que l'introduction de la canule se fait, pour ainsi dire, sans beaucoup de résistance. Il s'est assuré de tous ces faits, tant par ses expériences, que par des mesures prises avec le plus grand soin. Le principal avantage que M. Andree fait remarquer dans cette dernière circonstance, c'est que l'on peut espérer un succès heureux de l'usage de son trocart, même dans l'état le plus pressant de la maladie, & qu'il soustrait entièrement les testicules au danger d'être blessées par le stylet; ce qui n'est jamais arrivé que par une espèce de hasard, en faisant usage de l'ancien trocart, sur-tout dans les cas où le sac vaginal est devenu tellement dur & épais, qu'on ne sauroit y faire entrer cet instrument qu'avec beaucoup de force, & quelquefois même beaucoup plus avant, qu'on n'auroit voulu. L'Auteur imagine que c'est cette circonstance qui a porté dernièrement M. Sharpe à recommander dans ces sortes de cas, la ponction avec la lancette, par préférence à celle faite par le trocart.

M. Andree est persuadé qu'un instrument de pareille construction, mais d'un plus gros

volume, sera également préféré à celui dont on se sert encore aujourd'hui pour opérer la cure radicale d'une hydrocele; d'abord, parce qu'il passeroit beaucoup plus aisément; & en second lieu, parce qu'on pourroit s'en servir, dès le principe de la maladie; ce qui ne peut se faire avec l'autre, son volume étant tel, qu'il a besoin d'un degré considérable de résistance, pour qu'on puisse espérer un heureux succès de son usage.

L'Auteur observe en même temps, que l'on peut se servir de ce même trocart de plus gros volume, dans les cas d'ascite, & qu'il promet la même supériorité sur l'ancien : 1°. dit-il, il est d'un usage plus facile pour celui qui opere, & le malade souffre beaucoup moins; 2°. il peut être employé avec succès, même dans l'état le plus pressant de la maladie.

Quoique plusieurs excellens Médecins, fondés sur les principes les mieux raisonnés, aient recommandé qu'on apportât la plus grande célérité à l'opération de l'hydropisie abdominale, on pense que cette méthode pourroit bien ne pas être d'un succès assuré, en ce qu'on a reconnu qu'il falloit une quantité considérable d'eau pour opposer une résistance suffisante à l'instrument, & pour empêcher qu'il n'attaquât les viscères. Mais notre Auteur prétend que l'on peut, avec assurance, parer à cet inconvénient, en faisant usage de son nouveau trocart, parce, dit-il, que pouvant être introduit, pour ainsi dire, sans effort, la plus petite quantité d'eau suffit pour

empêcher sa pointe de causer le moindre accident.

La plus prompte opération ne peut qu'être très-favorable dans certaines circonstances, quand elle ne feroit que diminuer les douleurs que l'eau occasionne au malade, tant qu'elle n'est pas en quantité suffisante pour permettre l'usage du trocart ordinaire, ou du moins pour le rendre supportable : pour bien démontrer la vérité de cette observation, l'Auteur rapporte le cas suivant, qu'il regarde comme très-curieux. — Un malade fut attaqué d'une cruelle douleur d'estomac, qui augmenta successivement pendant deux ans. M. Andree le vit pour la première fois le 16 Septembre, & le trouva dans un état d'affaîssement continuel, vomissant aussi-tôt qu'il avoit mangé de la viande, ne fût-ce qu'en très-petite quantité. Le ventre étoit très-tendu, & disposé à augmenter successivement ; on sentoît au toucher une ondulation sensible ; mais il n'y avoit pas encore une quantité d'eau suffisante pour permettre l'usage du trocart ordinaire. Cependant, le malade demandoit avec instance qu'on lui fit l'opération ; l'eau augmentoit d'une manière si considérable, & le malade éprouvoit des douleurs si fortes, qu'il ne pouvoit plus supporter la vie. Pour satisfaire à sa demande, & après avoir consulté plusieurs sçavans Médecins sur l'état du malade, notre Auteur se hasarda sur-le-champ à l'opérer avec un trocart ordinaire (il n'avoit pas encore inventé celui dont il nous donne aujourd'hui la description) ayant auparavant fait une ponction

avec une lancette. L'Auteur répéta cette opération à trois fois différentes, & le malade la soutint avec fermeté, il fut opéré pour la seconde fois le 4 Octobre, mais enfin, le vingt-cinq du même mois, il succomba. A l'ouverture du cadavre, on reconnut que cette hydropisie avoit été occasionnée par un squirre qui s'étoit formé à l'un des côtés de l'omentum, attaché à l'estomac. L'eau avoit d'abord séjourné entre les deux nappes de l'omentum; qu'elle avoit crevé par son poids pour, de là, descendre dans la cavité de l'abdomen, ce qui arriva quelques jours avant l'opération; mais le malade n'a pu en rendre raison avec certitude, parce que l'effet lui en avoit été trop peu sensible.

SECONDE SECTION.

- I. *Sur une hydrophtalmie, traitée avec succès; par M. Edward Ford, Chirurgien du Dispensaire général de Westminster; observation communiquée par une lettre au D^r. Samuel Foart Simmons, D. M. de la Société Royale de Londres, &c.*

MARY Bethell, âgée de douze ans, fille d'un Péager de White-Horse-Yard, dans Drury-Lane, perdit l'œil gauche à la suite de la petite vérole, & un coup qu'elle reçut peu après, lui occasionna une opacité com-

plette de la cornée, accompagnée d'hydropisie de l'humeur aqueuse; l'œil formoit une proéminence considérable, & il étoit souvent exposé à des douleurs & à des inflammations qui affectoient également l'autre.

Le volume de l'œil malade augmenta par degrés, jusqu'à ce qu'enfin, en Janvier 1776, il creva, & rendit un fluide clair & délié; l'humeur se rassembla de nouveau, & au mois de Juin de la même année, elle fut envoyée au Dispensaire général. Je trouvai la cornée de l'œil gauche, faisant une saillie si considérable, que les paupières ne pouvoient le couvrir. Cette maladie étoit assez sérieuse, pour exiger une opération, c'étoit une difformité pour la malade, & quoique les fonctions de l'autre œil ne fussent point encore endommagées, les fréquentes inflammations auxquelles elle étoit exposée, pouvoient occasionner la cécité.

En conséquence, de l'avis de plusieurs de MM. de la Faculté, je fis une grande incision à la cornée, avec l'instrument que l'on emploie dans l'opération de la cataracte. Il s'échappa par cette ouverture, plein une cuiller à thé d'eau claire; mais comme dans cette opération on cherchoit à prévenir autant qu'il étoit possible l'inflammation de l'autre œil, & comme, pour le moment, mon intention étoit cependant de l'exciter à un certain degré, j'introduisis une seconde fois le bistouri, & je fis une incision, à travers laquelle il s'échappa une petite portion de l'humeur vitrée. On banda alors les yeux avec des compresses trempées dans l'eau de saturne; on continua à employer le ré-

gime antiphlogistique, & les symptômes de la fièvre diminuerent.

Le troisième jour après l'opération, j'examinai l'œil, mais il n'y avoit que très-peu d'inflammation. Il est inutile de rapporter toutes les particularités du traitement, je n'ai rien à observer, si ce n'est que la maladie revint au bout de trois semaines. Il me parut que la rechûte étoit due à ce que l'inflammation n'avoit pas été assez considérable pour occasionner la cohésion. En conséquence, je préparai la malade pendant quelques jours à une seconde opération, par la diète & par des purgatifs, & le Samedi 8 Septembre, après avoir bouché l'œil sain, je passai une large aiguille triangulaire, armée d'un double fil de soie, à travers la chambre antérieure de l'œil malade. Après avoir arrêté le fil, j'appliquai l'eau de saturne, & je dirigeai ce traitement sur le même plan que le premier, mais avec plus de succès; car, au bout de quinze jours après l'introduction du seton, il s'établit une inflammation considérable, accompagnée d'une légère suppuration, qui fut si bien graduée, que l'autre œil n'eut point à souffrir.

Comme l'inflammation augmentoit toujours, lorsqu'il parut qu'elle étoit parvenue à un degré suffisant pour opérer la guérison, j'enlevai le seton, l'inflammation cessa, & l'œil diminua au-delà même de sa grosseur naturelle, & il est demeuré dans cet état pendant cinq ans après l'opération.

On trouve très-peu d'observations satisfaisantes sur l'hydrophtalmie dans les Ouvrages

de Chirurgie. Poterfield en parle ; St. Yves dit aussi quelque chose de cette maladie, mais n'en détermine point le traitement. Nuck dit avoir guéri une personne attaquée de cette maladie, en faisant une petite incision à la cornée, pour évacuer l'humeur aqueuse, & en exerçant ensuite une compression pour opérer la cohésion. Heister adopte la même méthode ; mais l'objet de cette observation n'est pas de faire voir combien ils sont fondés à recommander cette méthode, dans les cas où la vue n'est pas entièrement détruite, & dans lesquels on se propose de la raffermir, ou de la rétablir ; on ne s'est proposé que de donner une méthode à suivre dans les cas où l'hydrophtalmie est accompagnée d'une opacité complète de la cornée.

Golden Square, le 2 Mai 1781.

II. *Sur une constipation obstinée ; observation communiquée au D^r. Simmons ; par John Ellioth, D. M.*

LE 21 Novembre dernier, je fus consulté par une jeune femme de 20 ans, qui, jusques-là avoit joui d'une parfaite santé ; elle étoit bien portante, & naturellement gaie, avec toutes les apparences d'une constitution robuste.

Cette malade se plaignoit de douleurs aux jambes, aux cuisses, au dos & à la tête, d'abattement,

de douleur d'estomac & de perte d'appétit. Ses urines étoient aussi abondantes que dans l'état naturel, mais elles étoient très-colorées ; son pouls étoit plus vif qu'à l'ordinaire, donnant environ quatre-vingt-dix pulsations par minute, sa langue étoit légèrement encroûtée, & elle se plaignoit de soif. Quoique, jusqu'alors, elle n'eut point été sujette à la constipation, il y avoit onze jours qu'elle n'étoit allée à la selle ; mais comme elle avoit très-peu mangé pendant ce temps-là, elle attribuoit sa constipation à sa diète. La peau, ni la conjonctive n'étoient point jaunes, il n'y avoit aucun symptôme qui indiquât les obstructions des conduits biliaires.

Je pensai qu'il falloit commencer par procurer des selles ; & comme, en général, la malade avoit éprouvé que les plus légers purgatifs suffisoient à cet effet, je me contentai de lui prescrire six dragmes de sel de glauber, & autant de manne, dans deux onces d'eau, avec addition de six grains de jalap. La malade prit ce purgatif, & but abondamment d'un bouillon léger, & d'autres boissons délayantes pour en aider l'effet, mais ce fut inutilement. Au bout de quelques heures, on réitéra le même purgatif, avec quinze grains de jalap en poudre & deux dragmes de la teinture de la même résine. Cette nouvelle potion n'eut pas plus de succès que la première, elle ne produisit aucun vomissement, ni aucune envie de vomir, ni douleur considérable à l'estomac. Quelques heures après l'avoir pris, la soif & le mal de tête aug-

menterent, je prescrivis un lavement émollient & purgatif, & une mixture dont elle prenoit deux cuillerées à bouche toutes les 2 heures. Pendant tout ce temps-là, elle prenoit quelques nourritures légères, mais elle ne rendit rien, & se plaignit toujours.

Le 22 Novembre — l'abdomen fut considérablement distendu, & un peu douloureux au toucher. Le poulx fut vif & plus plein que la veille. Je conseillai une saignée de 8 onces, deux lavemens pendant la journée, la malade les garda l'un & l'autre pendant 1 heure, & ils produisirent les mêmes effets que le premier; mais avec cette différence, qu'ils occasionnerent des douleurs considérables pendant tout le temps que la malade les garda. Elle continua l'usage de sa mixture avec l'huile de ricin, mais sans être purgée.

Le 23 Novembre — le ventre étoit moins douloureux, & n'étoit pas plus enflé que la veille. La répétition du lavement occasionna encore plus de douleur que le jour précédent, & entraîna quelques matières fécales. On le réitéra sur le soir; mais une heure avant, la malade prit quinze grains de l'extrait cathartique, & deux grains de l'extrait thébaïque en pilules. Ces remèdes prévirent les douleurs que les lavemens occasionnoient, mais il n'y eut point de selles. La malade continua sa mixture.

Le 24 Novembre — la malade dormit trois heures, & se trouva singulièrement rafraîchie. Elle rendit des urines fort colorées, en assez grande quantité. Elle continua sa mixture, &

on réitéra les pilules & les lavemens deux fois dans la journée. Sur le soir, elle prit un bain chaud.

Le 25, — la malade étoit à peu près dans le même état que le jour précédent, si ce n'est que son poulx donnoit jusqu'à cent pulsations par minute, & la soif étoit plus considérable. J'ordonnai, en conséquence, de la manne, au lieu de sel de glauber, dans sa mixture, & je lui conseillai de manger des tamarins, des pruneaux, &c. Me rappelant d'avoir lu dans les *Essais de Médecine d'Edimbourg*, des remarques sur l'efficacité des bains froids, dans la constipation obstinée, j'ordonnai que l'on jetât de l'eau froide sur les pieds & sur les jambes de la malade; mais ce moyen ne fut pas plus efficace que le bain chaud que l'on avoit essayé la nuit précédente. Il me parut que l'on pourroit avoir recours au mercure, mais je craignis qu'il ne produisît un mal irréparable, par son poids & sa qualité stimulante, dans le cas où il ne passeroit pas. Comme il n'y avoit alors aucun symptôme qui indiquât de l'inflammation dans les viscères, je me déterminai à persévérer dans l'usage fréquent des lavemens, & des légers évacuans, & j'en vins jusqu'à prescrire les premiers, sans avoir fait usage auparavant des pilules. Mais la douleur étant très-considérable, je fus obligé d'y revenir, & elles eurent d'aussi bons effets qu'auparavant, la malade demeura dans cet état jusqu'au 30, qu'elle eut une évacuation considérable par les selles, & une autre le jour

suivant, mais non pas sans revenir à des lavemens, sur l'usage desquels nous fûmes obligés d'insister, jusqu'au 14 Décembre; alors, les selles de la malade devinrent naturelles, elle se rétablit bientôt, & maintenant elle est en parfaite santé.

Comme il me paroît difficile de rendre raison d'une manière satisfaisante de tous les phénomènes de l'observation précédente, je me contente de rapporter les faits tels que je les ai observés. S'ils obtiennent l'approbation de la savante Société à laquelle j'ai l'honneur de les offrir, mes vues seront remplies.

Carnaby-Market, London, le 8 Mai 1781.

III. *Sur une hydrocéphale interne, guérie par le mercure; observation communiquée au D^r. Simmons, par Thomas Aery Sén. D. M. à White-Haven.*

LE 4 Janvier 1780, je fus appelé auprès de M^e. Spittall de cette Ville, enfant de 9 ans, d'une complexion délicate, & d'une fibre relâchée. Il éprouvoit, depuis une semaine, une douleur aiguë à toute la tête, dont les réguimens étoient douloureux au toucher. Il se plaignoit de nausée, d'anorexie, de douleurs errantes sur les extrémités, à la tête, & de soif, principalement sur le soir. Sa langue n'étoit point chargée, & son pouls étoit un peu fréquent. Je commençai par prescrire l'émétique, &

après cela un purgatif doux ; je fis , en même-temps appliquer un vésicatoire derrière les oreilles. Le mal d'estomac le quitta après qu'il eut pris l'émétique , mais les autres symptômes persisterent. Après cela , il prit , à différentes fois , une mixture saline , le kina , & d'autres remèdes , mais sans aucun effet sensible. On soutint aussi l'écoulement de derrière les oreilles.

Le 20 Janvier , M. Spittall se plaignit que la lumière lui faisoit mal aux yeux ; les pupilles étoient fort dilatées , il y avoit strabisme , & le malade ne pouvoit pas distinguer les majuscules d'Imprimerie , il voyoit les objets doubles , il parloit très-lentement. Il avoit de la stupeur , & il ne pouvoit sortir de son lit , sa physionomie n'étoit cependant point changée , mais ses extrémités étoient considérablement amaigries , il avoit toujours bon appétit , n'avoit que peu de soif ; l'abdomen étoit dur & tendue , mais les selles & le pouls étoient réguliers.

Le 24 , les symptômes étoient absolument les mêmes. M. Hamilton , Chirurgien habile , & Apothicaire , qui voyoit le malade avec moi , étoit de mon avis sur la nature de la maladie , que nous attribuions à un amas d'eau dans le cerveau. D'après cela , je mis le malade à l'usage du mercure , suivant la méthode recommandée par les savans D^{rs}. Dobson & Percival , dans les Commentaires de Médecine d'Edimbourg , vol. 5 , p. 174 , & vol. 6 , p. 219. Je fus d'autant plus disposé à donner le mercure dans ce cas , que j'en avois déjà éprouvé l'utilité dans les cas d'hydropisie ,

donné comme apéritif & désobstruent.

Le 1^{er}. Février, le malade commença à prendre, depuis un, jusqu'à deux grains de mercure doux, deux fois par jour, on faisoit également une friction sur les jambes tous les soirs. — Le 10 Février, la douleur de la tête avoit diminué. — Il survint un vomissement pendant la nuit du 10 au 11, mais il fut bientôt arrêté, au moyen de la mixture saline & de la teinture thébaïque. Il se plaignit de la langue. J'y trouvai une rougeur aphteuse, mais sans aucune apparence de salivation.

Le 22, il dit, pour la première fois, qu'il étoit considérablement mieux.

Le 24, il se leva, & put lire des petits caractères; après cela, continua l'usage du mercure à petites doses, jusqu'au 4 Mars. Tous les symptômes ayant disparu, il en cessa l'usage, & il a continué à se bien porter jusqu'à présent.

Depuis le 4 Février jusqu'au 8 Mars, il a pris quarante-deux grains de mercure doux, & en friction, plus de trois onces d'onguent mercuriel fort, sans qu'il y ait eu de salivation, excepté la nuit du vomissement. Dans les observations des Docteurs Dobson & Percival, il y a eu salivation.

C'est un fait bien connu, que la salivation n'est pas absolument nécessaire dans le traitement des maladies vénériennes, & j'ai vu plusieurs malades sans celui-ci, chez lesquels on n'excitoit pas facilement la salivation, & dans plusieurs cas où on n'a pu y parvenir, quoique l'on ait dirigé le traitement en conséquence, les malades n'ont pas laissé de guérir.

On peut présumer que depuis quarante ans que je pratique la Médecine, je dois avoir vu plusieurs malades de cette espèce; mais de tous ceux que j'ai vus, il n'y a que celui-ci où j'ai réussi. Il est vrai que je ne leur ai pas donné le mercure si ce n'est à l'un d'eux, il y a quelques années, mais à très-petites doses, & l'on ne peut pas attendre les mêmes succès du mercure, donné en aussi petite quantité. Dans le *Comment. de Méd. d'Edimbourg*, je trouve l'histoire de sept malades, traités par le mercure, cinq desquels ont été guéris, & un sixieme soulagé par ce moyen. Dans les *Observations & Recherches*, vol. 4, nous trouvons l'histoire d'un rétablissement de la même maladie, ce qui fait six malades guéris sur huit atteints d'hydrocephale.

Il est probable que différens Praticiens ont pu traiter beaucoup d'autres malades par le mercure; depuis que le Dr. Dobson l'a recommandé, & qu'ils ont échoué, car les Médecins, en général, ne sont pas fort empressés de publier les cas où ils échouent. Pourquoi le mercure ne guériroit-il pas cette maladie, sans ptyalisme, aussi bien que la vérole? & le mercure ne peut-il pas agir dans ce cas, comme désobstruent, en détruisant les obstructions des vaisseaux absorbans des ventricules du cerveau, & les rendant par là capables de pomper le fluide extravasé, & , par ce moyen, de guérir les malades.

White-Haven, le 21 Mai 1781.

IV. *Sur une épilepsie traitée avec succès ; observation communiquée au D^r. Simmons ; par Thomas Clark, Chirurgien à Market Harborough.*

J'AI souvent rencontré dans le cours de ma Pratique, des malades qui datoient l'époque de leurs incommodités, de celle de leur inoculation. Ils disoient qu'ils avoient joui d'une bonne santé, jusqu'au moment où ils se sont fait inoculer ; mais que , depuis ce moment, ils ont été sujets à des ophtalmies ou des épilepsies , ou des douleurs vagues dans les membres, ou des apothèmes &c. Ces maladies auroient peut-être également eu lieu après la petite vérole naturelle, peut-être même naturellement ; mais, quoi qu'il en soit, il est digne de l'attention des Praticiens, de chercher à déterminer, par des observations exactes, si ces soupçons sont fondés, & de chercher à les prévenir.

Parmi les cas de cette nature, que j'ai eu occasion d'observer, j'ai éprouvé des bons effets des purgatifs mercuriaux, des émétiques antimonialx réitérés, suivant les circonstances ; mais je n'ai rien trouvé d'aussi efficace qu'un cautère ou un seton. Parmi plusieurs observations sur l'efficacité de ces derniers, je me contenterai de rapporter la suivante.

Une enfant fut inoculée à trois ans, la petite vérole fut benigne, & n'eut rien d'ex-

traordinaire. Six mois après son rétablissement, elle eut une tumeur inflammatoire à l'aisselle, qui suppura, & se guérit facilement. Quelques semaines après, elle eut une légère attaque d'épilepsie, qui revint pendant six semaines, tous les dix ou douze jours; au bout de ce temps-là, les accès revinrent tous les cinq ou six jours, après quoi ils devinrent de plus en plus fréquens, jusqu'à ce qu'enfin elle eut 2, & même 3 attaques par jour. Elle paroissoit saisie tout-à-coup d'une douleur, en portant sa main à sa tête, & elle tomboit sans sentiment. Au bout d'une demi-heure, elle étoit parfaitement bien, & alloit s'amuser; elle sentoit venir ces accès, & cherchoit un fauteuil pour s'y jeter, & elle paroissoit fort effrayée. Quoique les attaques fussent devenues si fréquentes, les accès n'étoient pas plus longs que dans le commencement. On lui fit prendre, pendant environ quinze jours, un demi-grain de vitriol blanc, substitué aux fleurs de zinc, deux fois par jour. Mais les accès augmentant, j'essayai un seton au dos. Je préfèrai le dos au col, pour ne la point défigurer par une cicatrice. Je me déterminai en même temps à ne lui faire prendre aucun remède, afin d'essayer ce que pouvoit le seton seul. Ses bons effets furent bientôt sensibles, les accès diminuèrent successivement un mois après l'ouverture du seton; elle fut sept jours sans attaque, & au bout du second mois, elle n'eut plus d'accès. On laissa cicatrifer le seton, & l'enfant parut bien portante pendant le jour, mais les soirs, elle avoit de la fièvre & de la

soif. Je lui fis prendre en conséquence un grain de tartre émétique, une fois la semaine, le matin, en suffisante quantité pour la faire vomir; par cette méthode, & moyennant une attention soutenue sur sa diète, tous les symptômes de fièvre disparurent, & l'enfant est parfaitement bien, & il y a aujourd'hui quatre ans qu'elle a été inoculée.

C A T A L O G U E.

I. **H**INTS on diseases that, &c. *Notions sur les maladies incurables, adressées à la Faculté de Médecine*, in-4°. à Londres, chez Murray.

Cette brochure est bien écrite, & paroît avoir été faite dans la vue de fixer l'attention des Praticiens sur certaines maladies, que l'on regarde ordinairement comme incurables, plutôt que pour proposer des traitemens nouveaux dans ces cas. L'Auteur a porté ses réflexions principalement sur la phthisie & la goutte. Dans un temps, dit-il, où l'on abonde d'excellens Traités sur toutes les autres maladies, & lorsque nous sommes inondés d'observations de tous les côtés, les volumes sur la phthisie pulmonaire commencent à diminuer, & on laisse les gouteux raconter l'histoire de leur maladie.

Pour éclairer notre pratique sur la phthisie, l'Auteur propose d'établir des hospices, pour les phthisiques, qui pourroient consister en

une ou plusieurs maisons dans des endroits où l'air seroit sec & bien renouvelé, mais dont la situation ne seroit point trop exposée. Si l'un de ces hospices, observe l'Auteur, étoit situé près de la mer, il auroit d'abord l'avantage de jouir de l'air de cet élément, on y auroit aussi des commodités pour pouvoir aller sur mer, exercice si fort recommandé, observe-t-il, que l'on a quelque raison de croire que ce ne seroit pas un secours à dédaigner dans une pareille circonstance. Le voisinage d'un four à chaux, ou de telle autre manufacture, fournissant des exhalaisons abondantes, peut déterminer pour d'autres hospices. Ces hospices doivent être vastes, & ne doivent pas contenir plus de malades qu'un Médecin & un Apothicaire n'en peuvent soigner dans un jour. Le premier doit faire au moins trois visites par semaine, & avoir un registre exact de tous les malades qu'il a occasion de voir. Sa sagacité pourra le conduire plus loin; mais je crois qu'il doit commencer par suivre les traitemens que l'on a recommandés jusqu'ici, & en apprécier le mérite. Il s'appliquera ensuite à trouver le meilleur régime possible, & à déterminer à quel point il peut être utile seul; lorsqu'il aura occasion d'employer des remèdes proprement dits, il donnera les substances différentes, seules à seules, & il se mettra par-là à portée d'assigner à chacune le degré de confiance qu'elle mérite.

Dans les cas de goutte, l'Auteur propose de commencer d'abord par consulter les Ouvrages sur cette matière, & d'essayer tous les remèdes

qui ne paroîtront pas absurdes, ou évidemment inutiles.

2. *Ont lines of the theory, &c.* Essai sur la théorie & le traitement des fievres, d'après des principes raisonnés; par *John Aitken*, du College Royal de Chirurgie, de la Société Royale de Médecine, l'un des Chirurgiens de l'Infirmierie Royale, & Professeur d'Anatomie, de Chirurgie & de Chymie, à Edimbourg, in-8°. Chez Cadell, à Londres.

La premiere chose qui a fixé notre attention dans ce petit Ouvrage, c'est la dédicace au *sens commun*. La voici. « O ! toi, vénérable Arbitre de la science & de la conduite des humains, toi, que l'univers doit adorer, à qui tout mortel doit rendre ses hommages; ô ! sens commun, qu'il est rare de voir les enfans d'Esculape prosternés devant tes autels ! Un grand nombre parmi eux s'est soustrait à ta sphere lumineuse, les uns séduits par les prestiges sans nombre de la mode, fille de leurs opinions, les autres trompés par les obscurités de leur art, & d'autres, ô ! bizarrerie, se sont écartés des sentiers qui conduisent à ton temple, uniquement parce qu'ils étoient ouverts & faciles à pratiquer; plus souvent encore ils se sont prosternés aux pieds de ton puissant & obscur rival, le cahos, ne s'attachant qu'aux fictions de leur imagination féconde en idées monstrueuses.

» Si jamais plus foibles rayons ont éclairé mon esprit, daigne agréer cette dédicace,

» comme l'offrande respectueuse de ton plus
 » humble admirateur,

L'Auteur de l'Essai sur la théorie
 & le traitement des fièvres.

M. Aitken suppose qu'il y a une puissance plastique, inhérente aux corps animaux, comme aux végétaux, & il nomme les opérations de ce principe, les procédés plastiques ou guérissans, parce qu'ils tendent directement à la guérison des maladies. Il suppose que la Médecine n'a que peu, ou point d'influence sur ce principe, & qu'elle ne peut que l'aider, ou coopérer indirectement avec lui. Il rejette l'usage des vésicatoires dans le traitement des fièvres, comme « dé-
 » rangeant évidemment cette puissance plas-
 » tique, & par conséquent comme étant peu
 » capable de favoriser ses procédés. »

3. *Elemens of Anatomy and the animal Economy*. Elémens d'Anatomie & d'Économie animale, seconde édition, avec des changemens & additions considérables; par *Samuel Foart Simmons*, D. M. Membre de la Société Royale, &c. in-8°. chez *Walker*, à Londres.

La première édition de cet Abrégé est suffisamment connue des Anatomistes. Cette seconde est considérablement augmentée; entre autres additions, le D^r. Simmons a donné une table des muscles, dans laquelle sont décrites leur origine, leur insertion & leurs usages; il a aussi donné une description plus complète du cerveau, que dans sa première édition, &

comme il a profité de toutes les dernières découvertes en Anatomie, son Ouvrage ne peut qu'être fort agréable pour les Etudiants en Médecine.

4. *A Treatise on the gonorrhœa, &c.* Traité sur la gonorrhée, avec de recherches critiques sur les différentes méthodes d'administrer le mercure, par forme de supplément à un premier Ouvrage de l'Auteur, intitulé : Méthode nouvelle & facile de traiter la vérole, en introduisant le mercure dans le système de l'économie animale, par les orifices des vaisseaux absorbans, aux côtés de la bouche, par *Peter Clare*, Chirurgien, in-8°. Chez Cadelle, à Londres.

La plus grande partie de cet Ouvrage consiste en citations extraites de Boërhaave, Mead, Woodward, Alston, Geo, Fordyce, Smith, & Plenck, mais principalement des trois derniers. M. Clare s'avoue Partisan des injections vitrioliques froides dans la gonorrhée, pourvu qu'en même temps on applique sur la surface cuticulaire des levres, une poudre mercurielle, & il a trouvé, en général, les préparations mercurielles trop irritantes. Dans ses recherches critiques, l'Auteur semble vouloir prouver que la meilleure manière de faire pénétrer le mercure dans la constitution, est de frotter la bouche à l'intérieur, avec le mercure doux.

5. Recherches analytiques sur les eaux de la Fontaine minérale de Jaleyrac, dans la haute Auvergne, avec un précis des maladies où ces eaux peuvent être utiles, des cas où

elles pourroient être préjudiciables, & la manière de les prendre avec succès; par M. *Pierre-André de la Rousserie*, D. M. Médecin à Nèuvie, en Limousin.

6. Dissertation sur le charbon malin de la Bourgogne, ou la pustule maligne : Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon, le 14 Février 1780.

7. *Compendio di Notizie interessanti circa il veneno di rabiosi animali*. Notions intéressantes sur le poison des animaux enragés, par *Felix Asti*, D. M. in-4°. A Mantoue, 1779.

Cette compilation auroit été plus utile, si l'Auteur avoit voulu profiter des recherches de plusieurs Modernes, dont il paroît ne pas avoir connu les Ouvrages. Sur la fin de cette brochure, on trouve les observations de plusieurs personnes, de Pomponesco, qui ont mangé d'un chien mordu par un animal enragé, sans qu'aucune d'elles ait été malade. L'Auteur nous apprend aussi que la viande d'un bœuf, dans le même cas, n'a également produit aucun mal. Il parle d'une louve enragée, qui a mordu plusieurs personnes aux environs de Lonato, dont la plupart sont mortes. Cependant une femme a été guérie par le mercure, pris intérieurement & extérieurement. L'Auteur parle d'une autre qui accoucha le lendemain de son accident, & qui échappa en prenant la poudre de bellin, qui est une mixture de cantharides & de poivre; cependant il ne paroît pas que, ni l'une, ni l'autre de ces deux malades ait été infectée.

8. Eloge de M. Maret, Maître en Chirurgie, à Dijon, ancien Chirurgien-Major de l'Hôpital général, Pensionnaire vétérân de l'Académie des Sciences, Arts & Belles Lettres de la même Ville; par M. Maret, Docteur en Médecine, Secrétaire-perpétuel de l'Académie : lu dans la Séance du 17 Décembre 1780, in-8°. à Dijon.

Jean-Philibert Maret, qui fait le sujet de cet Eloge, étoit né à Dijon le 8 Novembre 1705. Il étudia la Chirurgie, d'abord sous son pere, à Dijon, & ensuite à Rome & à Paris; il mourut le 14 Octobre 1780, sans avoir été marié, pleuré par 7 nieces ou neveux, sans compter l'Auteur de cet Eloge. M. Maret a donné 3 Dissertations présentées à l'Académie de Dijon, dans l'une desquelles il cherche à prouver que l'ouïe est le dernier sens qui s'éteigne chez les mourans; son second Ouvrage est sur l'amputation, & le troisieme sur la lithotomie.

9. Détail des succès de l'établissement que la Ville de Paris a fait en faveur des personnes noyées, & qui a été adopté dans diverses Provinces de France; par M. *Pia*, ancien Echevin de la Ville de Paris, Chevalier de l'Ordre du Roi, &c.

10. *Physica hominis fani, seu explicatio functionum corporis humani*, Auctore Nicolao Jadelot, Regis Consiliario & Medico, Anatomix & Physiologiæ in Universitate Nanceianâ Professore, Academiæ Regiæ Scientiarum & Artium Nanceianæ, & Societatis Regiæ Medicæ Parisinæ Socio, Nosocomii Nanceiani, Sancto Carolo dicti Medico, in-8°. Nanceii, 1779.

11. *Alberti von Haller*. Primæ lineæ Physiologiæ auctæ ab *H. A. Wrisberg*, M. D. Anatomæ & Artis Obstetric. Prof. ordin. Gotting. in-8°. Gottingen, 1780.

12. *Einleitung in die Wissenschaft der rohen und einfachen Urzneymittel*, &c. Introduction à la connoissance des médicamens simples, d'après des principes physico-chymiques & medico-pratiques; par *J. G. Gleditsch*, D. M. Professeur de Botanique, à Berlin.

L'Auteur de cet Ouvrage a décrit les médicamens simples avec beaucoup de précision, & il a déterminé avec beaucoup d'exactitude les signes caractéristiques de leur sophistication.

13. *J. F. Von Berkley*, *Naturgeschichte Von Holland*, &c. Ou Histoire naturelle de la Hollande; par *J. F. Von Berkley*, traduite du Hollandois, avec des gravures en taille douce, vol. 1, in-8°. à Leipzig. Cet Ecrivain paroît ne pas connoître les dernières découvertes en Histoire naturelle. Il se borne à la description de l'atmosphère, du sol & des rivières, &c. de la Hollande, & il passe légèrement sur les productions animales, végétales & minérales de ce pays : il suit la méthode de MM. de Buffon & Daubenton.

14. *Theoriæ phænomenorum electricorum*, quæ, seu electricitatis ex redundante corpore indeficiens trajectu quæ solâ atmosphæræ electricæ actione gignuntur, auctore *J. de Herbert*, Prof. Philosophiæ naturalis; in-8°. Viennâ, 1779, avec des gravures.

Cet Essai contient un grand nombre d'ex-

périences nouvelles & intéressantes. Dans le septieme chapitre, en parlant des effets de l'électricité sur les corps organisés, l'Auteur rapporte une expérience sur deux petits garçons, mis en équilibre sur des balances, dont l'un des bassins étoit suspendu par un cordon de soie, & il assure que celui qui étoit sur ce bassin, après avoir été fortement électrisé, devint beaucoup plus pesant que l'autre. S'étant procuré des portions de nerf, de muscle, & d'artere, toutes fraîches, il s'est assuré que le nerf étoit un aussi excellent conducteur du fluide électrique, qu'un fil de métal; que le muscle l'étoit un peu moins, & que l'artere ne l'étoit pas; mais que le lendemain le nerf étant desséché, il ne fut pas meilleur conducteur que l'artere, ce qu'il attribue au fluide nerveux. En parlant des effets médicaux de l'électricité, l'Auteur dit qu'il a souvent observé, qu'après la guérison de certaines maladies chroniques, telles que la paralysie, par le moyen de l'électricité, il a vu ces maladies suivies de fièvres rhumatismales, de catarrhes & de diarrhées.

15. *Abhandlungen'jur naturgeschichte, physik und ækonomie*, &c. Essais sur l'histoire naturelle, la physique & l'économie rurale; extraits des transactions philosophiques, avec des notes, vol. 1, in-4°. à Leipfic.

L'Allemagne est redevable de cette utile compilation à M. *Leske*, Professeur d'Histoire naturelle, à Leipfic, qui a enrichi ses extraits de notes utiles.

16. *H. A. Wrisberg*, M. D. & Anatomes

Professoris, Dissertatio de præternaturali & raro intestini recti cum vesicâ urinariâ coalitu & indè pendente ani defectu observationibus anatomicis superstructa, cum figuris, in-4°. Gottingen, 1779. Le sujet de cette Dissertation étoit un enfant qui mourut huit jours après sa naissance. Les planches représentent très-bien la situation des parties.

17. J. A. *Wrisberg*, M. D. &c. Observationes anatomicæ de testiculorum ex abdomine in scrotum descensu, ad illustrandam in Chirurgiâ de herniis congenitis utriusque sexûs doctrinam, cum figuris, in-4°. Gottingen, 1779.

L'intention de l'Auteur est de faire voir combien il arrive souvent que la descente des testicules, dans les bourses, occasionne des hernies congéniales. Il résulte de ses recherches, que les testicules ne parviennent à l'anneau abdominal, qu'au sixième ou septième mois, que jusques-là les bourses sont vuides; il observe que les testicules, lorsqu'ils sont dans l'abdomen, ne sont recouverts que par une légère production du péritoine, qui ne ressemble point à la tunique vaginale. Dans ses dissections, il a souvent trouvé une partie de l'omentum, ou des intestins, adhérente aux testicules dans l'abdomen, & lorsque cela arrive, il y a tout à craindre pour une hernie congéniale, & il ajoute : la même chose arrive, lorsque le péritoine, qui est le long des vaisseaux séminaux, jusques au mésentère, donne quelque production à l'ileum & au cœcum, &, par ce moyen, les tirelle du côté

droit, où se trouvent ordinairement les her-
nies congéniales.

18. *Essays on physiological subjects*, ou *Essais physiologiques*; par J. Elliot, D. M. L'Auteur de cet ingénieux *Traité* est déjà connu par ses observations philosophiques sur la vue & l'ouïe. Dans l'Ouvrage dont il est ici question, il a poursuivi ses recherches sur le mouvement & la chaleur animale, dont, entr'autres sujets, il a déjà traité dans ses premiers Ouvrages, & il a aussi étendu ses recherches à d'autres branches de la physiologie. Entr'autres nouvelles observations, nous trouvons les faits suivans.

En conséquence d'une idée qu'il a donnée de la bile, l'Auteur a vécu pendant quelque temps entièrement de pain & de racines, & ensuite pendant plus long-temps de bœuf & de mouton seulement. Pendant qu'il a vécu de végétaux, la bile lui a semblé moins abonder dans les matieres fécales, que pendant qu'il a vécu de substances animales, & par conséquent engendrer plus de bile. Pour mieux constater cette expérience, il a fait digérer dans moitié des sucg gastriques, extraits de l'estomac d'un chien, du pain & des racines, & dans l'autre moitié, il mit un peu de gras & un peu de maigre de mouton, & après cela, il a ajouté à l'un & à l'autre un peu de bile. Les préparations se sont ressemblées, mais le mélange animal contracta un fort goût de bile, tandis que le végétal s'en ressentit à peine, & quoique l'Auteur ait ajouté le double de bile au

mélange végétal, dans d'autres expériences, il a toujours paru au goût moins bilieux que l'autre.

L'Auteur cherche à déduire de ces expériences, & de quelques autres, la théorie des régimes phlogistiques & antiphlogistiques, & l'usage de la bile, dans le système animal. Ces observations, à ce sujet, semblent conduire à un nouveau système de physiologie, & nous ne pouvons que recommander la lecture de cet Ouvrage, ainsi que des recherches sur le même sujet, aux amateurs de cette branche de l'art de guérir.

19. *Dissertatio medica inauguralis de podagrâ*; Auctore *Thomâ Jeans*, Anglo, Societ. Medic. Reg. Edimb. Sod. & Soc. Chirur. Med. Edimb. S. H. in-4°. Lugduni Batavorum, 1780.

20. L'art de soigner les pieds, contenant un traité sur les cors, engelures, & les accidens des ongles, & leurs difformités, présenté au Roi, par M. *Laforest*, Chirurgien pédicure de S. M. & de la Famille Royale; in-8°. Paris, 1781.

21. Essai sur l'action de l'air dans les maladies contagieuses, qui a remporté le prix proposé par la Soc. Roy. de Médecine; par M. J. J. Menuret, Associé Regnicole de la même Soc.

22. L'art d'essayer l'or & l'argent; tableau comparé de la coupellation des substances métalliques, par le moyen du plomb & du bismuth; procédé pour obtenir l'or le plus fin, &c. par M. *Sage*, in-8°. Paris, 1780.

23. *Agri romani Historia naturalis tres in partes divisa; sive methodica synopsis naturalium rerum in agro romano existentium à Phylippo Aloysio Gilio concinnata. Pars prima, regnum animale. Tomus primus, Ornithologia, in quâ de priori avium classe; in-8°. Romæ, 1781.*

Dans ce volume, l'Auteur ne décrit que les oiseaux granivores qui constituent sa première classe. Ses descriptions qui paroissent extrêmement soignées, sont accompagnées de 24 gravures.

24. *Pythographie économique de la Lorraine, ou Recherches botaniques sur les plantes utiles dans les arts; Ouvrage couronné dans la Scéance publique de l'Académie Royale des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Nancy, le 8 Mai 1779, par M. Villemet, Doyen des Apothicaires, Démonstrateur royal de Botanique & de Chymie, au College de Médecine de Nancy, des Académies de Lyon, Dijon, &c. in-8°. Nancy, 1780.*

25. *Assemblée publique de la Société Royale des Sciences, tenue dans la grand'Salle de l'Hôtel de cette Société, en présence des Etats de la Province de Languedoc, le 28 Décembre 1779, in-8°. à Montpellier.*

Cette collection contient les Eloges de Linné & du Cardinal de la Roche-Aymon; un Mémoire de M. Gouan, sur la cure des taches de l'œil, des remarques sur le worabie, oiseau de l'Abyssinie, par M. le Baron de Faugeres; sur la régénération des os, par M. Vigarous; sur le nombre des morts & des

naissances , à Montpellier , par M. Mourgue. Il résulte de ce Mémoire , que la proportion des morts est d'un par vingt-six. Sur l'usage du lait des animaux , pour le sevrage des enfans , par M. Brun ; sur la cause électrique des tremblemens de terre , par M. Bertholon , & sur la circulation de l'air , dans les mines , par M. de Genfane.

26. Carte minéralogique de la France , où sont marqués les différens terrains principaux qui partagent ce Royaume , & les substances particulières qu'il renferme , dressée sur les observations de M. Guettard , de l'Académie des Sciences ; par M. *Dupain* pere , Géographe du Roi & de Monsieur , à Paris , 1781.

27. *Die natürliche Magie ans Allerhand Be-
lustigenden , und mitzlichen ;* &c. ou Magie de la nature ; Ouvrage formant une collection curieuse & utile ; par J. C. *Wiegleb* , in-8°. Berlin , 1779 , avec figures. — C'est une compilation très-utile & très-amusante.

28. *J. A. E. Gotze entamologische Beytrage zu des R. Linné ,* &c. ou Supplément entomologique , à la douzième édition du système de la nature de Linnæus ; par J. A. E. Gotze , vol. 1 , part. III. in-8°. A Léipfic , 1780.

Extrait de la Section supprimée.

*On vient d'établir à Batavia , dans les Indes orientales , une Académie , qui consiste en un Président , & un Directeur , & un nombre illimité de membres. Les principaux objets de cette institution , sont le Commerce & l'Agriculture ; mais la nou-
velle*

velle Société étendra ses recherches sur la physique, l'histoire naturelle, les antiquités, & la morale.

Les prix que l'Académie se propose de distribuer, seront réglés par le Président & le Directeur, proportionnellement à l'utilité des Mémoires couronnés, mais ils ne seront pas au dessous de cent rixdallers.

Le D^r. Bland, Médecin de Londres, vient de communiquer à sa Soc. Roy. quelques observations intéressantes, touchant les femmes en couche, le nombre de celles qui meurent, la proportion des enfans mâles aux filles, &c.

M. Andrew, Chirurgien à Bampton, dans le Comté d'Oxford, dans une lettre au D^r. Hunter, lue dans une séance de la Soc. Roy. donne les détails d'une opération remarquable, sur un bras cassé; observation semblable à celle décrite par le D^r. White, dans les Transac. philos. vol. 51; l'os ayant été scié, sans qu'on en ait tenté la réduction.

Le D^r. Hunter, d'York, a éprouvé des bons effets du bain de vapeur, dans un cas d'hydrocéphale interne; on a rendu compte du succès du mercure doux, dans un cas analogue.

M. Henri Smeathman, Naturaliste ingénieux, se propose de publier dans peu ses voyages en Afrique & aux Indes Orientales. M. Smeathman ne se bornera point à l'histoire naturelle; il a aussi étudié les maladies d'Afrique, qu'il se propose de décrire dans son Ouvrage, avec les différens traitemens que les Naturels & les Européens emploient.

M. John Hunter vient d'acheter pour cinquante guinées de M. Purcell de Dublin, la double ma-

nice & le double vagin décrits dans les Transactions philosophiques ; entr'autres préparations intéressantes, le cabinet de M. Hunter contient les suivantes. — 1. Une tumeur qui comprimoit l'œsophage. Cette tumeur fut extraite du cadavre d'un homme mort à l'Hôpital St. Bartholomée, en Décembre 1779. Pendant la vie du malade, on avoit apperçu une tumeur jugée scrophuleuse, au côté gauche du col. On l'ouvrit après la mort du malade, & on la trouva remplie d'une matiere fétide, le pharinx & la partie supérieure de l'œsophage étoient recouverts d'ulceres qui paroissoient cancéreux, lesquels avoient rongé dans un endroit la substance de l'œsophage, & la tumeur qui contenoit la matiere dont je viens de parler, communiquoit avec l'œsophage par cet endroit. — 2. Une main dans un état de maladie. — On amputa cette partie à raison d'une carie des doigts du milieu, qui donnoit lieu à une hémorrhagie que l'on ne pouvoit arrêter. En disséquant cette main, toutes les artères se trouverent dilatées & anévrismatiques. — 3. Un estomac communiquant avec la vésicule du fiel. — On a enlevé cette préparation du cadavre d'un hydropique mort après avoir été opéré. A l'ouverture, on trouva une grande quantité de sang dans l'abdomen. — 4. Une ouverture de l'artere pulmonaire dans la trachée artere. Ce sujet mourut à l'Hôpital St. Bartholomée, en 1780, d'un vomissement de sang, qui paroissoit venir d'une artere. A l'ouverture du cadavre, on trouva un ample débouché de la branche droite de l'artere pulmonaire, dans la branche de la trachée artere du même côté. — 5. Une maladie de l'urethre & de la vessie, — occasionnée par l'en-

gorgement de l'urethre, totalement obstruée par des calculs, ce qui avoit déterminé plusieurs fistules.

Prix proposé par la Soc. des Sciences de Flushing, sur la cause des fièvres qui regnent dans les Villes de Flandres où il y a garnison, & sur le moyen de les prévenir, sur-tout parmi les troupes.

On vient d'établir plusieurs Sociétés pour faire des observations météorologiques, susceptibles d'être comparées ; l'une est à Carlshûe, sous la protection du Margrave de Baden Dourlach. M. Brokman, Professeur, est Directeur de cette Société ; on fera les observations dans seize endroits du territoire de Baden. L'Electeur Palatin paroît avoir adopté un plan analogue dans ses Etats.

M. James Kerr, Chirurgien du Bengal, auquel on doit la description de l'arbre qui donne le cachou (voy. Med. Observ. and Inquir. vol. V.) a envoyé dernièrement à la Soc. Roy. des détails curieux sur l'insecte qui produit la cochenille.

M. Andry, Médecin de Paris, a donné dernièrement le suc épaissi de saponaire, à un grand nombre de malades atteints de gonorrhée. On prend demi-once par jour de ce remède. Tous les malades de M. Andry ont été guéris dans l'espace de quinze jours.

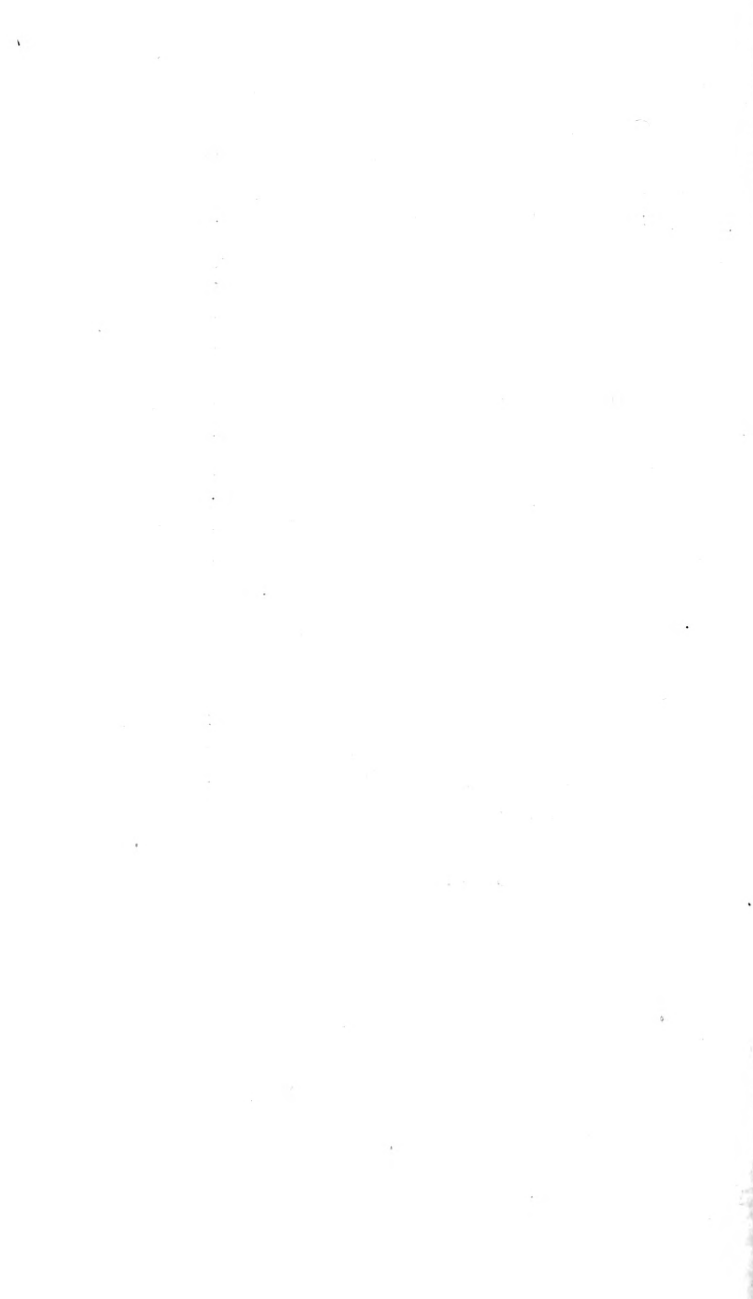
Pendant l'hiver de 1779 à 1780, M. Patrick Wilson, de Glasgow, a fait quelques expériences, desquelles il paroît résulter que la surface de la glace est, en général, plus froide, & souvent de plusieurs degrés, que l'air au dessus, ou que le corps même de la glace ; l'Auteur & ses amis ont imaginé différentes hypothèses pour rendre compte

de ce phénomène ; qu'ils ont attribué à l'évaporation , mais d'autres circonstances ont conduit M. Wilson à penser qu'il étoit occasionné par l'air , qui déposoit ses frimats. Ce fait a été communiqué à la Soc. Roy. & inséré dans les Transactions philosophiques. Dans un autre Mémoire que M. Wilson a présenté depuis peu à la même Soc. cet Auteur rend compte de quelques autres expériences qui confirment ce fait , mais qui font voir qu'il s'étoit trompé dans ses hypothèses ; quoi qu'il en soit , M. Wilson promet de continuer ses recherches sur ce sujet. En faisant ses expériences , M. Wilson a vu que l'alcool mêlé avec la glace , augmentoit l'intensité du froid , mais moins que l'esprit de nitre.

M. Thomas Hayes , Chirurgien à Hampstead ; dans le Comté de Middlesex , ayant vu dans ce Journal un article sur Buxton , nous a envoyé les détails suivans , concernant les eaux de ce canton. « Jusqu'ici il n'y avoit eu qu'un bain , dans lequel les hommes & les femmes entroient alternativement à certaines heures ; aujourd'hui , il y en a deux , chacun desquels peut contenir commodément dix ou quatorze personnes à la fois. — Vous avez parlé d'échauffer artificiellement ces eaux , il n'est pas douteux que cette opération n'ajoutât à leur efficacité , dans plusieurs maladies. Je me souviens d'avoir eu une conversation avec feu le D^r. Fothergill , à ce sujet. Il me témoigna combien il desireroit que le Duc de Devonshire ajoutât cette commodité à celles qu'il faisoit faire à Buxton ; le D^r. Percival , dans son essai sur ces eaux , l'a fort recommandé. Et je puis ajouter que cette dépense ne seroit pas trop considérable ; car

charbons n'y sont pas très-chers. La chaleur naturelle du bain de Ste. Anne, qui est recouvert d'un portique en pierre, est de 82 degrés au thermomètre de Fahrenheit, & de 80 en plein air. Ces eaux contiennent une petite quantité d'alkali fossile, du sel marin, & de la terre calcaire. — Elles sont singulièrement efficaces dans les rhumatismes chroniques, ainsi que je l'ai éprouvé sur moi-même. Je ne les recommande point dans les rhumatismes aigus; mais si elles étoient plus chaudes, elles pourroient être fort utiles dans ces cas, ainsi que dans plusieurs autres maladies, pour lesquelles on ne les emploie pas à présent. J'ai vu les sciaticques & les plus invétérées des roideurs de l'épine du dos céder à leur usage, après avoir résisté à toutes sortes de remèdes. Le judicieux D^r. Bullock, qui a suivi ces bains pendant plusieurs années, a des observations précieuses sur leurs bons effets, dans un grand nombre de cas intéressans, qu'il a eu l'occasion de voir, & je souhaite qu'il les publie, car il est très-fâcheux que le Public soit privé de connaissances aussi utiles. »

F I N.



JOURNAL

DE

MÉDECINE,

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

DÉDIÉ

A Monsieur AMELOT DE CHAILLOU,
Intendant de Bourgogne, &c.

*OUVRAGE publié par le Dr. Samuel Foart Simmons,
Médecin en chef de l'Hôpital Saint-Luc de Londres;
Membre du Collège roy. de Médecine & de la Société
roy. de la même Ville; du Collège roy. de Médecine
de Nancy; de la Soc. roy. de Méd. de Paris & de celle
d'Edimbourg; de l'Acad. roy. des Sc. de Montpellier,
& de la Soc. philos. & littér. de Manchester, &c. &c.*

*ET en françois par G. Masuyer, D. M. de la Faculté
de Montpellier; du Col. roy. de Médecine de Dijon;
Associé ordin. de l'Acad. des Sciences, Arts & Belles-
Lettres de la même Ville, &c.*

ANNÉE 1781.

TOME I. PARTIE IV.

A DIJON,

Chez EDMÉ BIDAULT, Libraire, Place Royale.

Et se trouve A PARIS,

Chez THÉOPHILE BARROIS jeune, Libraire,
Quai des Augustins.

M. DCC. LXXXVII.

AVEC APPROBATION,

A V I S.

Des affaires ayant obligé le Traducteur à faire un voyage indispensable , qui a retardé la publication de ce N°. il prévient MM. les Souscripteurs qu'il réparera ce défaut d'exactitude par la célérité avec laquelle les autres N^{os}. se succéderont.

JOURNAL DE MÉDECINE
DE LONDRES,
POUR L'ANNÉE 1781.
IV^e. PARTIE.

SECTION PREMIERE.

EXTRAITS.

- I. *Expériences & observations sur différentes branches de Philosophie naturelle; avec une suite de celles faites sur l'air, par Joseph Priestley, L. L. D. F. R. S. honoraire de l'Académie des Sciences de Pétersbourg, & de la Soc. Roy. de Médecine de Paris. in-8°. vol. 11. Johnson, Londres, 1781. 408 pages.*

DANS la première section de ce volume, le D^r. Priestley continue à s'occuper de la découverte intéressante qu'il a faite sur la purification de l'air, par les végétaux, lorsqu'ils sont exposés aux rayons du soleil. M. Scheele, dans son *Traité sur l'air & le feu*, a tâché de démontrer que la végétation étoit nuisible à l'air; que l'air pur, ou une portion de ce même air, privée de son phlogistique,

1781. Tome I. Part. IV.

Y.

étoit par-là convertie en acide aérien. Mais les nouvelles expériences de notre savant Auteur viennent de répandre le plus grand jour sur cet important sujet.

« Dans ce que j'ai publié dernièrement
 » (dit-il) j'ai observé que *le saule* croissoit
 » également bien à l'air inflammable, & à
 » l'air commun, & qu'il absorboit une por-
 » tion considérable de ces deux sortes d'air,
 » ainsi que de l'air nitreux. Ce raisonnement
 » ne sauroit paroître mal fondé, même en
 » supposant que l'air ait été absorbé par l'eau,
 » propriété que cette dernière n'a jamais ma-
 » nifestée en pareilles circonstances. Cepen-
 » dant, lorsque je fis le résumé de mes ex-
 » périences sur l'accroissement de cette plan-
 » te, je n'avois aucune preuve de l'absorption
 » de l'air commun; mais les ayant répétées,
 » je trouvai que cette même plante absor-
 » boit extraordinairement l'air inflammable.
 » Exposée à cet air, elle fleurissoit d'une ma-
 » nière si frappante, que l'on peut dire qu'elle
 » en nourrissoit en grande partie sa substance.
 » J'ai terminé mon procédé, par observer que
 » ce qui restoit d'air inflammable, étoit con-
 » verti en une autre espèce d'air non moins
 » bon que l'air commun, mais même meil-
 » leur. Il faut donc qu'il y ait un principe
 » inflammable dans l'air, que la plante s'ap-
 » propriée, & qui devient sans doute sa princi-
 » pale nourriture.

» J'ai observé que quelques autres plantes,
 » telles que la *consoude* & la *lentille sauvage*,
 » croissoient parfaitement bien à l'air inflam-

» mable, & qu'elles avoient sur lui une même
 » influence. Cependant, la *menthe* ne vient
 » pas aussi bien à cet air, qu'à l'air com-
 » mun, & en général, j'ai remarqué que l'air
 » inflammable faisoit quelquefois périr cette
 » plante.

» Il fera peut-être à propos de parler de
 » la facilité avec laquelle le faule croît dans
 » les endroits marécageux, qui, pour l'ordi-
 » naire, sont très-chargés d'air inflammable.
 » Les plantes dont je me suis servi, avoient
 » crû à l'extrémité d'une prairie, proche d'une
 » pièce d'eau, de laquelle on voyoit sortir
 » avec force, une quantité prodigieuse d'air
 » inflammable, en y enfonçant simplement un
 » bâton; & cela, de manière que, sans changer
 » de place, il m'auroit été possible, en quel
 » temps que ce fût, de remplir un large ré-
 » cipient de cet air. On appercevoit aussi fré-
 » quemment de petites bulles d'air s'élever
 » spontanément d'un bout à l'autre, à la sur-
 » face de cette eau.

» Il paroît qu'il peut être dans l'ordre de
 » la nature, que cette sorte d'air nuisible soit
 » préposée pour servir de nourriture à telles
 » plantes, qui croissent mieux dans les en-
 » droits où il abonde; comme il pourroit se
 » faire que les plantes, en général, aient
 » la propriété de purifier l'air commun de
 » l'atmosphère. »

L'Auteur rapporte ensuite une multitude
 d'expériences, qui confirment ses raisonne-
 mens; entr'autres, il dit avoir tout récemment
 reconnu que l'air déphlogistiqué étoit sou-

verainement pernicieux aux végétaux.

L'Auteur commence la seconde section de son Ouvrage, par quelques observations sur la nature de cette mousse verte, adhérente autour des vaisseaux remplis d'eau, lorsqu'ils sont exposés au soleil; objet dont il s'est déjà occupé dans le volume qu'il vient de publier, & qu'il regarde comme le principe purifiant de l'air contenu dans l'eau, lorsqu'il est aidé de l'influence de la chaleur. Il s'est convaincu par ses propres expériences, que cette matiere étoit *végétale*; & M. Bewley lui a trouvé une forme régulière, en l'examinant au microscope. La principale raison qui faisoit douter l'Auteur que ce fût une plante, c'est qu'il avoit cru d'abord que la mousse dont nous parlons avoit été produite dans une fiole très-soigneusement fermée. Mais comme cette fiole avoit été bouchée simplement avec un bouchon de liege ordinaire, il pouvoit bien se faire que l'air eût porté de la graine de cette plante dans quelques fentes ou trous du bouchon, ou que cette même graine se fût trouvée dans l'eau, qu'on avoit enfermée dans la fiole. Dans le courant de l'été dernier, M. Bewley & notre Auteur ont découvert ensemble, que, lorsqu'on exposoit au soleil des flacons remplis, moitié avec du vis-argent, moitié avec de l'eau distillée, & qu'on les renversoit dans un bassin de vis-argent, on n'ap-
percevoit aucune trace de cette matiere verte, la graine de la plante n'ayant pu pénétrer à travers le mercure, & atteindre à l'eau; quoique, dans plusieurs cas, cette graine se soit insinuée d'elle-même, & d'une maniere vraiment étonnante.

L'Auteur rapporte ensuite quelques expériences, qui démontrent plus solidement encore que la purification de l'air, dans ces sortes de cas, s'opere conjointement par les rayons du soleil, & par cette *matiere verte végétale*, qui s'attache autour des vaisseaux; qu'enfin, l'air ne sauroit être purifié par l'un, sans le secours de l'autre.

Le Dr. Ingenhoufz est porté à croire que l'air déphlogistiqué est *engendré* ou *produit* par la plante & par la lumière: mais le Dr. Priestley prouve, par un grand nombre d'expériences, que ces plantes ne servent à autre chose qu'à *purifier l'air déjà contenu dans l'eau & dans l'atmosphère*. Notre Auteur finit cette section par observer « que l'air combiné avec l'eau, est sujet à » être phlogistiqué par la respiration, & déphlogistiqué par la végétation; de même qu'il » reprend son élasticité, lorsqu'il est hors de » l'eau. Les poissons corrompent l'air contenu dans l'eau, où ils vivent; & il paroît » que les plantes qui croissent dans cette eau, » purifient ce même air. On ne sauroit douter que telle soit la propriété de tant de » mauvaises herbes & autres plantes aquatiques qui croissent si abondamment dans les » eaux froides des lacs, & même dans la mer, » & que ces plantes ne servent d'alimens à » un grand nombre de poissons de différentes » especes. » L'Auteur remarque au surplus, » que l'eau sortant de la terre, contient une » sorte d'air impur, qu'elle est dépouillée de » son phlogistique, en filtrant à travers le

» gazon; qu'elle devient enfin très-chargée
 » d'air déphlogistiqué, & par-là incapable de
 » servir plus long-temps de nourriture aux
 » végétaux. »

Dans la troisieme section, le D^r. Priestley continue ses observations sur la *matiere verte*, qu'il regarde maintenant comme une plante. Les semences de cette plante voltigent dans l'air, d'une maniere invisible, se logent d'elles-mêmes dans les plus petites ouvertures, & dans quelque temps que ce soit de l'année, partout où il se rencontre de l'eau, la plante croît, & est capable de produire de l'air en peu de jours. L'athmosphere est entretenu, renouvelé par l'air qui se dégage des substances végétales ou animales qui se corrompent; cependant, s'il arrive que l'eau soit chargée d'une trop grande quantité de matiere putréfiée, elle privera l'air de son phlogistique, aussi-tôt que la plante l'aura produit.

L'eau de pluie, & l'eau distillée, donnent de la matiere verte, & conséquemment produisent de l'air, mais moins facilement que l'eau de pompe; cette dernière, contenant plus d'air qu'il n'en faut pour opérer, & cet air étant d'ailleurs moins pur. L'eau imprégnée d'*air fixe*, n'a d'abord donné aucune matiere verte; elle n'a donné de l'air pur, que du moment où l'on a pu supposer que l'air fixe s'étoit évaporé.

Les quatrieme & cinquieme sections traitent de la production de la matiere verte, & de l'air pur, par le moyen des diverses substances végétales & animales qui se rencontrent dans

l'eau. Ce qu'il y a eu de plus remarquable dans les expériences de l'Auteur, a été que quelques substances (effet auquel on ne pouvoit s'attendre), au lieu de favoriser l'accroissement des plantes mises en expériences, comme il arrive avec la plupart des substances animales & végétales, lorsqu'elles commencent à se putréfier & à se dissoudre, ont produit spontanément une quantité considérable d'air inflammable, soit qu'elles aient été exposées au soleil, soit qu'elles aient été tenues à l'ombre; tandis que d'autres substances qui avoient été disposées sur un appareil au mercure, ont fourni, par le moyen de la putréfaction, de l'air inflammable, avec une portion d'air fixe, & n'ont fait qu'augmenter la partie nutritive de la matière verte : enfin, le produit entier n'a été qu'un air déphlogistiqué. Le phlogistique, qui, dans toute autre circonstance, se seroit converti en air inflammable, est devenu lui-même la nourriture de la plante, & cette plante, en raison de l'influence de la chaleur, a produit un air vraiment pur. L'Auteur rapporte ensuite une infinité d'expériences, qui viennent à l'appui de ses observations, & termine ce sujet par les réflexions suivantes.

« Il est impossible de ne pas remarquer, d'a-
 » près ces expériences, les ressources admira-
 » bles que l'on trouve dans la nature, pour
 » prévenir ou diminuer les effets dangereux
 » de la putréfaction, principalement dans les
 » pays chauds, où les rayons du soleil sont
 » beaucoup plus directs, & où la chaleur a
 » une plus grande intensité. Car, quoique

» les substances animales ou végétales, par la
 » putréfaction, engendrent nécessairement des
 » masses énormes d'air, & rendent cet air en-
 » tièrement nuisible à la respiration, les mêmes
 » substances, en se putréfiant dans l'eau, de-
 » viennent le plus puissant aliment de cette
 » merveilleuse matière végétale, dont les se-
 » mences sont dispersées d'une manière invi-
 » sible dans toute l'étendue de l'atmosphère,
 » & qui peuvent, en quelque temps que ce
 » soit de l'année, voltiger, impunément se
 » poser par-tout, & se reproduire d'elles-mêmes
 » avec une facilité prodigieuse, &, pour ainsi
 » dire, infinie. Ainsi, l'atmosphère, au lieu de
 » se corrompre, reçoit continuellement une
 » portion considérable d'air le plus pur.

» Par cette même raison, les eaux sta-
 » gnantes deviennent beaucoup moins mal-
 » faisantes, & moins contraires à la santé.
 » L'écume que l'on voit, pour l'ordinaire,
 » couvrir la surface des ces eaux, n'est en
 » général qu'un air déphlogistiqué très-pur,
 » produit par des plantes aquatiques, qui
 » croissent toujours en abondance, & fleurif-
 » sent d'autant mieux dans l'eau, quelle se trouve
 » plus chargée de matières putrides. On peut
 » même, lorsqu'il fait un beau soleil, voir
 » ces plantes rendre une quantité prodigieuse d'air pur.

» Ainsi, lorsque des substances animales &
 » végétales se putréfient à l'air, comme elles
 » portent avec elles une certaine humidité,
 » plusieurs plantes trouvent à y végéter sous
 » forme de mousse, & absorbent une grande

» quantité de gaz phlogistique pour s'en nour-
 » rir, par là elles préviennent en partie les mau-
 » vais effets de la corruption ; ainsi, toutes les
 » parties du système de la nature sont si bien
 » combinées, que le bien ne manque jamais
 » de l'emporter sur le mal, en conséquence des
 » loix générales. Il est moralement impossible
 » que cette admirable harmonie échappe à
 » l'œil de l'observateur attentif & curieux. »

Dans les sixième & septième sections, le Dr. Priestley traite de l'air produit par les substances putréfiées dans l'eau & dans le vif-argent. Les expériences rapportées dans ces deux sections, ainsi que dans la suivante, ont été sur-tout dirigées, pour tâcher de découvrir le *principe de nutrition* qui existe dans les substances végétales ou animales ; & ces expériences semblent vouloir nous porter à regarder ce *principe* comme un phlogistique disposé, par la nature, à se convertir en un véritable air inflammable, par le moyen de la putréfaction. L'Auteur observe que les substances putréfiées dans l'eau, contiennent une quantité beaucoup plus considérable d'air, que celles putréfiées dans le vif-argent.

Dans la huitième section, l'Auteur démontre que la limaille & le soufre pêtis avec de l'eau, contiennent de l'air inflammable ; ce qui le porte à soupçonner que l'air n'est jamais phlogistique que par le moyen de l'air inflammable, soit qu'il commence à naître, ou soit qu'il ait atteint son état de perfection.

Le Docteur Ingenhoufz, M. Moscati & M. Cruikshank, assurent que *la transpiration* &

la respiration gâtent l'air environnant, en le convertissant, soit en air fixe, soit en air déphlogistiqué : mais le D^r. Priestley, dans sa 9^e. section, & d'après les expériences les plus exactes & les mieux soignées, fait voir clairement que ces savans se sont trompés. — Dans la dixième section, l'Auteur réfute l'opinion de quelques Auteurs qui pensent que l'air fixe que l'on obtient de la respiration, est un composé d'air commun & de phlogistique, & il démontre que cet air n'est uniquement que de l'air commun précipité. Enfin, l'on a communément pensé qu'un homme phlogistique ou dissipe un gallon d'air dans une minute ; mais le D^r. Priestley réduit cette quantité à un quart seulement.

Dans la onzième section, l'Auteur traite de l'air fixe, obtenu par le moyen de la putréfaction. D'après les expériences qu'il rapporte, il paroît que cet air n'est absolument qu'un précipité de l'air commun, par le principe inflammable ; que ce précipité contient au moins un *cinquième* de l'air atmosphérique, & que pour l'ordinaire, la *diminution* de l'air commun est entièrement due à cette précipitation de l'air fixe. L'Auteur rapporte néanmoins plusieurs circonstances, dans lesquelles cette diminution s'est opérée tout d'un coup, sans qu'il en soit résulté de l'air fixe ; & il regarde lui-même comme très-peu important de s'occuper d'un semblable phénomène. On demande si ce précipité ne s'unit point dans ce cas avec la base alcaline de l'air inflammable, & ne forme pas une substance fixe (solide ou

fluide) mais en très-petite quantité, de la même manière que l'acide marin & l'air alcalin s'unissent & se condensent en un sel ammoniac ordinaire.

Dans la douzième section, l'Auteur fait mention de plusieurs phénomènes produits dans différentes sortes d'air, & au moyen des mêmes procédés. — Les expériences rapportées dans la treizième section, confirment une observation de l'Auteur, dans laquelle il dit que les poissons corrompent l'air commun ou déphlogistiqué, contenu dans l'eau.

La quatorzième section contient quelques nouvelles expériences, concernant la production & la nature de l'air déphlogistiqué. Le Docteur Priestley observe que l'on obtient facilement cet air du nitre, & les procédés rapportés démontrent qu'il est composé d'un principe commun à l'acide nitreux, & à l'acide vitriolique, dans lequel la terre entre pour un douzième.

Enfin, d'après les expériences décrites à la fin de cette section, il paroît que le mercure peut être plus ou moins aisément réduit à l'état de chaux ou de précipité *per se*, à proportion que l'air qui l'environne est plus ou moins dégagé de son phlogistique.

On trouve à la fin du dernier traité du Dr. Ingenhoufz, une importante découverte de M. l'Abbé Fontana, dans laquelle cet Auteur pose en fait, que si l'on respire de l'air à travers l'eau de chaux, cet air servira beaucoup plus long-temps à la respiration, que s'il étoit dé-

phlogistique par la voie ordinaire; & cela, par la raison que l'eau de chaux le dépouille entièrement de son *air fixe*. — Les expériences rapportées dans la quinzième section du Dr. Priestley, démontrent que les faits sur lesquels ce système est appuyé, ainsi que les raisonnemens, sont dénués de fondement.

La seizième section renferme plusieurs observations relatives à l'air fixe. La dix-septième traite de l'état de l'air dans l'eau. — La dix-huitième présente quelques nouvelles observations sur l'acide nitreux. — Dans la dix-neuvième, l'Auteur s'occupe des phénomènes produits par le mélange de l'air nitreux avec l'air commun, & du moyen de perfectionner les eudiomètres. M. Priestley avoit autrefois remarqué que si, après avoir mêlé dans un large vaisseau égales portions de ces différens airs, il parvenoit à les faire promptement monter dans les longs tubes, où les mesures sont marquées, la diminution étoit beaucoup plus considérable, que lorsque l'ascension se faisoit lentement : mais depuis, il a reconnu que cette différence provenoit de ce que, dans le dernier cas, une partie de l'air nitreux, non décomposée, étoit absorbée par l'eau. Le Dr. Ingenhoufz a fait part au Public de la méthode eudiométrique de l'Abbé Fontana, dans laquelle cet Auteur a prétendu que la force de l'air nitreux n'étoit d'aucune importance; ce qui néanmoins étoit une découverte très-intéressante; mais le Dr. Priestley a démontré que l'Abbé Fontana étoit dans l'erreur.

Dans les vingtieme & vingt-unieme sections, l'Auteur traite d'une sorte d'air, sur lequel il avoit déjà précédemment écrit, & dans lequel une chandelle allumée donne une flamme considérable, quelquefois même accompagnée d'un pétilllement assez fort; ce qui lui fait donner aujourd'hui le nom d'*air nitreux déphlogistiqué*. Cet air, suivant le D^r. Priestley, consiste en une vapeur nitreuse déphlogistiquée, répandue sur une quantité quelconque, soit d'air nitreux, soit d'air phlogistiqué; car, le premier peut être séparé par l'eau, tandis que l'autre ne s'en sépare pas. Quoique cet air puisse servir à la combustion, il est cependant fatal aux animaux: c'est ce que notre Auteur explique par des faits connus, c'est que plusieurs substances peuvent agir l'une sur l'autre, lorsqu'elles sont exposées à la chaleur, tandis qu'elles n'ont aucune action lorsqu'elles sont froides. Enfin, on peut obtenir cet air en assez grande quantité, en précipitant une solution de cuivre & de fer, dans de l'esprit de nitre, & même encore par divers autres procédés.

La vingt-deuxieme section contient quelques expériences très-curieuses, d'après lesquelles il paroît que l'air alkalin peut être converti en air inflammable, par le moyen de l'étincelle électrique. De là, l'Auteur infere que la base de l'air inflammable n'est point un acide, ainsi qu'il se l'étoit imaginé auparavant, mais un alkali. M. Bewley, dans ses savantes observations, sur plusieurs endroits de ce vol. & qui sont insérées dans le supplément, prouve

solidement que , dans ces sortes de cas , l'étincelle électrique n'a uniquement d'action que par sa chaleur.

Dans la vingt-troisième section , l'Auteur rassemble quelques nouvelles preuves de la grande volatilité du mercure , que l'on fait s'évaporer *in vacuo* dans la température ordinaire de l'atmosphère. M. Bewley nous a aussi fait part de ses propres observations , touchant ce sujet important , dans ses remarques sur cette section , à la fin du volume. — La vingt-quatrième section contient un grand nombre d'expériences , faites avec l'acide nitreux & les chaux métalliques.

La vingt-cinquième section traite de la mixtion de l'acide nitreux avec l'acide vitriolique. Une des circonstances les plus extraordinaires , qui accompagnent cette mixtion , c'est l'extrême volatilité qu'elle donne à l'acide nitreux , lequel s'évapore totalement. Cette évaporation peut encore avoir lieu , si l'on expose le mélange à l'air nitreux. L'acide marin , mêlé à l'acide vitriolique , s'évapore également sous forme d'air.

La vingt-sixième section traite de l'acide marin & de l'air acide marin. L'Auteur pense que si cet acide est privé de son phlogistique , il ne prendra point une forme d'air ; d'où il suit naturellement qu'il doit entrer une certaine quantité de phlogistique dans la composition de l'acide marin , de même que l'acide nitreux & l'acide vitriolique contiennent de l'air.

La vingt-septieme section est un mémoire de l'Auteur sur *l'Explosion latérale électrique*, & qui a été imprimé dans le 60^e. vol. des Transactions philosophiques. — La vingt-huitieme contient quelques nouvelles expériences sur l'électricité, particulièrement sur la force conductrice dont l'eau & le mercure réduits à l'état de vapeur, ne sont pas susceptibles, & sur celle que l'on suppose incapable de diriger la force de l'eau & du vif argent, passés à l'état de fumée.

Dans la vingt-neuvieme section, l'Auteur rapporte quelques nouvelles expériences qu'il a faites sur le son de différentes sortes d'air; & le résultat de ses expériences a été, que l'intensité du son dépend uniquement de la densité de l'air, dans lequel il est formé, sans avoir aucunement égard à ses propriétés chimiques. On a également reconnu que ce son étoit dû en grande partie à la fumée de l'eau.

La trentieme section contient différentes expériences, & entre autres, l'Auteur y démontre que l'air, que la putréfaction a rendu extraordinairement dangereux à respirer, ne peut cependant pas toujours être proprement regardé comme un air phlogistique, les parties qui affectent les narines, n'étant nullement combinées avec ce dernier, mais seulement répandues & mêlées à l'air, & qu'elles peuvent même en être séparées, en faisant passer l'air par l'eau.

La trente-unieme section renferme des remarques sur les précédens vol. des observa-

tions que l'Auteur a publiées sur l'air; ces remarques sont accompagnées de nouvelles expériences & observations, tant pour répandre plus de clarté sur les précédentes, que dans la vue de les rendre plus correctes. — La trente-deuxieme section est consacrée à un sommaire de tous les faits les plus importants & les plus remarquables, contenus dans le présent volume, ainsi que dans les quatre vol. précédens. Ce sommaire est rédigé par chapitres, avec des renvois pour indiquer les volumes & les pages. On a pensé que cette méthode ne sauroit qu'être très-commode pour les personnes qui pourroient avoir besoin de consulter ces volumes.

La trente-troisieme & dernière section contient des expériences faites, après que les précédentes sections ont été livrées à l'impression. Parmi ces différentes expériences, l'Auteur en rapporte une, touchant la *direction de la chaleur* dans différentes especes d'air. Il a toujours reconnu que l'air inflammable étoit le meilleur conducteur de la chaleur; que l'air fixe & l'acide aérien étoient de beaucoup inférieurs à l'air commun; l'air alkalin préférable en quelque sorte à l'acide aérien, & l'air déphlogistiqué de quelque chose inférieur à l'air commun. D'après ces expériences, l'Auteur a observé que l'air alkalin éprouvoit une dilatation remarquable par la chaleur; ce qui s'accorde avec ses observations précédentes sur le même sujet.

On a joint au présent volume un appendice contenant des lettres de plusieurs amis de

de l'Auteur, sur des matieres philosophiques. La premiere de ces lettres est de M. Arden, dans laquelle cet Auteur annonce qu'il est parvenu à imiter, par le moyen de l'électricité artificielle, cette espede de grenade, (Fire-ball) dont les incendiaires se servent pour mettre le feu. La seconde est de M. Bewley, & contient des observations sur différens articles du présent volume, avec des expériences sur l'air fixe ou acide méphitique de la respiration. La troisieme est de M. Watt, & contient également différentes observations sur ce volume. La quatrieme est de M. Withering, dans laquelle ce Savant donne la description d'un nouvel appareil, pour imprégner l'eau d'air fixe. Enfin, la cinquieme est de M. Warltire, & a rapport à la combustion de l'air inflammable dans des vaisseaux clos. Cet Auteur a reconnu que, dans ces cas, l'air perdoit beaucoup de son poids, & il attribue cette perte à la chaleur ou au feu intérieur qui se dégage & s'évapore pendant l'opération. Si ce raisonnement est vrai, il suffit pour nous convaincre de la pesanteur du feu : néanmoins, nous pensons que ce fait a besoin d'être confirmé, & qu'il exige un grand nombre d'expériences. Nous recommandons à M. Warltire de vouloir bien continuer des recherches assez extraordinaires & aussi importantes.

Nous avons donné à cet extrait de l'excellent Ouvrage du D^r. Priestley, toute l'étendue qu'a pu nous permettre la nature de

notre plan. Mais pour ce qui regarde en général les expériences sans nombre de ce savant Auteur, ainsi qu'une infinité de diverses particularités curieuses & intéressantes, nous sommes forcés de renvoyer nos Lecteurs à l'Ouvrage même.

II. *Vermischete Chirurgische Schriften, &c. i. e. Mélanges & Essais de Chirurgie; publiés par John Leberecht Schmucker, Chirurgien en chef de l'Armée, & Directeur de l'Hôpital Militaire, en Prusse. Vol. II, in-8°. Berlin, 302 p. avec une planche.*

NOUS avons rendu compte, dans une des précédentes parties de notre Journal, du premier volume de cette savante Collection. Le second volume contient les Essais suivans.

I. *Sur un amaurosis; par M. Schmucker.* — L'Auteur commence par observer que, dans cette maladie, la prunelle de l'œil perd petit à petit son éclat, & devient tellement pâle, que même un Praticien habile peut s'y méprendre, en l'examinant de près, & prononcer qu'il y a cécité. Il remarque qu'en général, un malade attaqué d'un amaurosis, quand même l'amaurosis ne seroit pas parfait, voit beaucoup moins clair au grand jour, que dans l'obscurité. Dans plusieurs cas, cette maladie est rapide, & il paroît qu'alors elle n'en est

que plus facile à traiter; tandis qu'au contraire elle est plus difficile, lorsqu'elle s'est manifestée lentement. Dans les cas d'un amaurosis naissant, M. Schmucker a quelquefois remarqué, que quand les deux yeux étoient ouverts, le malade voyoit les objets doubles.

L'Auteur observe que les moyens curatifs de cette maladie varient en raison de ses différentes causes; la plus commune de toutes ces causes, dit-il, est un mal de tête considérable, occasionné par la suppression des hémorrhoides ou des regles, & dans l'un & l'autre cas, on doit exciter le retour du flux, en appliquant des sang-sues à l'anus, ou aux grandes levres. M. Schmucker recommande en même temps une abondante saignée, l'application des sang-sues au gosier & aux tempes, & de tenir constamment les vésicatoires au col.

Lorsque l'énergie du système nerveux a paru altérée, l'Auteur dit avoir retiré des effets merveilleux du tartre émétique pris en poudre par le nez, deux fois par jour, pendant plusieurs semaines.

Dans deux cas où la maladie s'est trouvée accompagnée d'obstruction au sinus frontal, & d'un dessèchement extraordinaire des narines, il a obtenu le plus grand succès du tabac, dont l'usage, en procurant une ample évacuation au cerveau, a petit à petit fait cesser les douleurs.

L'Auteur observe que, dans les fièvres, la petite vérole, la rougeole, la goutte, &c. cette maladie est souvent occasionnée par une mé-

taftafe ; & il donne pour exemple un malade qui , tourmenté par une douleur goutteufe au talon , appliqua de l'eau froide fur cette partie ; la douleur cessa , à la vérité sur-le-champ , mais le jour suivant il devint aveugle. L'Auteur parle encore d'un autre malade qui est tombé dans le même cas , pour avoir voulu détourner une douleur de rhumatisme qui s'étoit fixée sur l'épaule ; & voici comment il est heureusement parvenu à guérir cette maladie. Il commença par appliquer au malade les vésicatoires entre les deux épaules , & ordonna l'émétique pendant deux jours de suite ; le troisieme jour , le malade commença à recouvrer la vue ; & , par le moyen de l'écoulement procuré au cerveau , de la maniere dont il est fait mention plus haut , ainsi que par l'usage des mille-pieds infusés dans du vin du Rhin , par une embrocation pratiquée aux tempes , enfin , par le secours des ingrédiens les plus subtils , tels que l'esprit de lavande , c. l'esprit de sel ammoniac , le malade fut radicalement guéri en peu de semaines. Le même traitement , ajoute l'Auteur , a eu un succès également efficace , dans un cas d'amaurosis occasionné par la rougeole.

M. Schmucker regarde qu'un amaurosis vénérien exige l'usage du mercure ; mais , dans toute autre circonstance , ce remede seroit très-pernicieux. Il dit avoir traité plusieurs malades avec les fleurs d'arnica & d'autres par le moyen de l'électricité , mais sans avoir retiré le plus léger avantage de l'un ou de l'autre de ces traitemens. Il faut observer néan-

moins que notre Auteur ne connoissoit point la nouvelle méthode que l'on vient d'adopter en Angleterre, pour l'administration de l'électricité.

II. *Remarques sur un lait répandu ; par le même.* — Il est question ici de deux abcès ; mais l'Auteur ne paroît pas suffisamment fondé à attribuer la cause de cet accident à un épanchement de lait.

III. *Sur un cas de hernie ; par le même.* — Dans ce cas, le symptôme le plus remarquable qui se soit manifesté avant l'opération, étoit une masse de chair très-dure, qui formoit une partie de cette hernie, & qu'on ne pouvoit réduire. En faisant une incision au sac herniaire, on trouva qu'il contenoit une quantité considérable d'eau, & cette masse de chair dont on vient de parler, étoit une partie de l'omentum qui adhéroit au sac. On parvint néanmoins à enlever toute cette substance assez heureusement, mais il fallut opérer à deux reprises, la grande foiblesse du malade ayant empêché la réussite dès la première tentative.

M. Schmucker observe que le cordon spermatique & les testicules reposoient au devant du sac herniaire, & qu'il auroit été très-facile de les endommager, si l'opération eût été confiée à un Chirurgien imprudent ou inexpérimenté.

IV. *Sur une blessure dangereuse à la tête ; par*

le même. — Le malade avoit reçu une blessure à l'os pariétal gauche, & fut trépané à différentes fois. Le neuvième jour après l'opération, le visage enfla, & le malade fut saisi d'un resserrement considérable à la mâchoire : mais ces symptômes alarmans disparurent, au moyen d'une diarrhée qui survint au malade le vingt-cinquième jour, & qui dura quelque temps.

V. *Sur une amputation des doigts & des orteils ; par M. Block.* — L'Auteur fait ici mention de plusieurs cas. Le premier concerne une amputation faite du premier doigt de la main, lequel étoit d'une prodigieuse grosseur. Le doigt étoit ulcéré, & il y avoit long-temps que le malade en souffroit, on fut obligé de le couper, & il se trouva peser douze onces & demie. A l'extérieur, ce doigt paroissoit avoir une consistance cartilagineuse, mais au dedans il étoit purement visqueux, & ne présentait aucune apparence de muscles ou tendons. L'Auteur parle encore de trois cas, où les doigts avoient été coupés avec un sabre, & où il fut obligé de traiter les malades parce que l'on nomme en terme de Chirurgie le simple appareil.

M. Block fait ensuite mention d'une femme qui étoit accouchée plusieurs fois d'enfans ayant six doigts & six orteils, quoiqu'elle & son mari n'en eussent que cinq. Mais, comme dans quelques-unes de ces circonstances, il se trouva des doigts imparfaits, & même

sans os, l'Auteur jugea à propos d'en faire l'amputation.

VI. *Remarques sur l'usage de la Bella-dona; par M. Evers.* — L'Auteur administra ce remède pour la première fois, dans le cas d'une affection squirreuse de l'utérus. La malade, dit-il, avoit essuyé huit grossesses, & chaque fois, elle étoit accouchée d'un enfant mort. M. Evers fut consulté à la neuvième grossesse. Cependant, la malade accoucha, comme auparavant, d'un enfant mort. En examinant le placenta, on trouva qu'il étoit attaché à une espèce de sac, dont la surface étoit raboteuse comme la tête d'un chou-fleur. L'Auteur ordonna à la malade de prendre tous les matins, pendant l'espace d'un mois, cinq grains de Bella-dona en poudre, & autant de rhubarbe, avec une légère purgation par intervalle. Il apprit quelque temps après, que cette même femme avoit eu une nouvelle grossesse, & qu'elle étoit accouchée d'un enfant vivant, & en parfaite santé. — M. Evers rapporte le cas d'une autre femme qui, après être accouchée de deux enfans morts, se plaignoit constamment de dyspnée, de dégoût & d'oppression à l'estomac, accompagnés d'une douleur continuelle à l'hypocondre gauche. Il prescrivit également à cette malade l'usage de la Bella-dona, de la même manière que dans le cas précédent, & elle accoucha dans la suite d'un enfant vivant.

A ces remarques, M. Evers ajoute deux cas d'inflammation à la peau, dont l'un, paroissant

provenir d'une cause vénérienne , fut guéri par l'usage du sublimé corrosif mercuriel ; & l'autre, qui sembloit ne provenir que d'une simple affection locale de la peau , fut guéri par le moyen des vésicatoires appliqués en différentes parties du corps : opération qui fut continuée pendant un certain temps.

VII. *Sur une pierre dans le rectum ; par M. Schwind.* — Il est ici question d'une femme, qui depuis long temps se plaignoit d'une douleur à l'abdomen , & qui étoit sujette à de fréquentes coliques. A la fin, on découvrit, comme par hasard , en donnant un lavement à la malade , une pierre de la grosseur d'un œuf de poule, logée dans le rectum. On en fit l'extraction par le moyen du forceps.

VIII. *Observations sur l'usage de la Belladonna ; par le même.* — Ce remède fut employé dans un cas d'ulcère cancéreux au pied, mais il ne produisit aucun effet. On fit prendre au malade deux grains à la fois de cette plante en poudre, ce qui occasionna les symptômes les plus fâcheux. Le malade mourut, après avoir pris six dragmes de ce remède.

IX. *Sur une blessure du thorax ; par M. Olenros.* — Dans ce cas , une partie du lobe gauche des poumons, le péricarde & même l'extrémité du cœur, avoient été blessés d'un coup d'épée. Les symptômes qui suivirent cet accident , furent une respiration sonore, &

un pouls intermittent : le malade étoit tourmenté d'un spasme au torax , & se voyoit réduit à l'état le plus désespéré. Cependant , malgré ces apparences alarmantes , il fut parfaitement guéri, dans l'espace d'environ cinq semaines.

X. *Sur l'efficacité de l'eau de chaux dans les ulceres internes ; par le même.* — L'Auteur fait ici mention de deux cas où ce remede a été employé avec le plus grand succès. Dans l'un de ces cas, le malade étoit attaqué d'une expectoration purulente , d'une fièvre lente, de sueurs dissolvantes, & d'enflures œdémateuses au scrotum & aux pieds. On lui ordonna de boire tous les matins, environ une pinte & demie d'eau de chaux & de lait. Au bout de quinze jours, l'expectoration & la fièvre étoient de beaucoup diminuées. L'Auteur prescrivit alors le quinquina, toujours en continuant l'eau de chaux, & environ un mois après, le malade obtint une parfaite guérison. — Le second cas étoit une rétention d'urine. L'Auteur employa le même remede que pour le cas précédent, & en obtint pareillement un heureux succès. M. Ollenros observe qu'en général, ce remede augmente la sécrétion de l'urine, mais qu'il affoiblit par degrés l'estomac ; ce qui doit en faire suspendre l'usage pour deux ou trois jours, pendant lesquels il est à propos d'administrer les fortifiants.

XI. *Sur une blessure à la tête ; par le même.* — L'Auteur rapporte que, dans ce cas, un

des os pariétaux fut fracturé, mais que la fracture n'alloit que jusqu'au diploë. Le malade étoit resté sur le coup, & avoit perdu la connoissance; mais il la recouvra bientôt, par le moyen des saignées & des lavemens réitérés à plusieurs fois, ainsi que par des applications froides sur la partie blessée. Le troisième jour, il se plaignit d'une douleur sur le devant de la tête, & d'une affection spasmodique aux yeux. Ces symptômes disparurent néanmoins en très-peu de temps; la portion de l'os pariétal qui avoit été endommagée, s'exfolia, & la plaie se guérit facilement.

XII. *Sur les effets de l'eau froide dans le cas d'une hernie incarcérée; par le même.* — L'Auteur fait ici mention de deux cas où l'application de l'eau froide a été employée avec succès. Dans le premier, on appliqua sur la tumeur de la neige, que l'on avoit soin de renouveler aussi-tôt qu'elle étoit fondue. On eut recours en même temps aux lavemens de tabac, & la hernie disparut dans l'espace d'environ seize heures. Dans le second cas, le malade étoit tourmenté par de fréquens vomissemens, un hoquet presque continu, & une douleur cuisante à l'abdomen. On mit en usage l'eau froide, le sel ammoniac, le nitre, le vinaigre & les fumigations de tabac, & les intestins furent réduits comme dans le cas précédent. Enfin, la hernie disparut dans l'espace de neuf heures. — M. Ollenros rapporte encore un cas d'une chute de fondement dé-

jà ancienne; laquelle, après avoir résisté à une infinité de remèdes, fut guérie en vingt-quatre heures, par l'application de l'eau froide, & par l'usage des lavemens.

XIII. *Autre cas d'une blessure à la tête; par le même.* — Dans ce cas, il y avoit dépression de l'os temporal. Cette chute avoit fait perdre au malade l'usage des sens, & le pouls étoit à peine sensible; mais lorsqu'on eut découvert l'os, & écarté une branche de l'artere temporale, la respiration revint au malade. On appliqua sur la blessure des linges mouillés avec de l'eau froide, que l'on renouvela toutes les demi-heures, & le jour suivant, le malade recouvra sa connoissance. Le cinquième jour après l'accident, on leva l'os, & la plaie rendit environ dix onces de sang caillé. En examinant de plus près l'état de la blessure, on s'aperçut que la moitié des membranes qui enveloppent le cerveau, avoient été endommagées. Le douzième jour on cessa les applications de l'eau froide, mais on fut obligé d'y revenir le quinzième jour, à cause d'une éruption éréthématique, qui survint au visage du malade, laquelle fut accompagnée de fièvre, & d'un mal de tête continuel. Cependant, ces symptômes fâcheux disparurent peu de temps après, & le malade se rétablit peu à peu.

XIV. *Sur un cas de surdité & de cécité, occasionnées par une métastase; par M. Püschel.* — Dans ce cas, le malade fut soumis aux fai-

gnées, aux lavemens, & à différens autres remedes, mais le tout sans succès. A la fin, l'Auteur eut recours à la méthode recommandée par M. Schmucker, dans ses remarques sur l'amaurosis. Il ordonna au malade un demi-grain de tartre émétique, & dix de gomme ammoniac, à prendre quatre fois par jour; il augmenta la dose de ce remede par degré, jusqu'à ce qu'elle fût suffisante pour exciter le vomissement. Dans l'espace de douze jours, le malade commença un peu à voir clair, & quinze jours après, il étoit capable de distinguer les objets. Enfin, il recouvra à la fois l'ouïe & la vue. — Le même traitement fut suivi dans un cas de la même nature, & eut le même succès.

XV. *Sur une extraction d'une partie de l'os de la cuisse, occasionnée par un abcès; par M. Horn.* — L'abcès dont il est ici question, se manifesta à la suite d'une fièvre quarte. Il tomba en suppuration, fut ouvert, & pendant très-long-temps ne montra aucune disposition à la guérison. A la fin, une partie de l'os s'exfolia, on en fit l'extraction, & bientôt après la blessure fut guérie. L'Auteur apprit du malade que, 13 ans avant que cet abcès lui soit survenu, il avoit eu une chute, s'étoit blessé à la cuisse, & qu'il lui étoit resté une tumeur, qui par fois lui causoit quelque douleur; ce qui porta M. Horn à attribuer à cet accident la maladie que cet homme venoit d'essuyer.

XVI. *Observations sur l'abus de la saignée , dans les cas de marches forcées ; par le même.* —

L'Auteur remarque que la saignée est souvent dangereuse, si on la pratique à la suite d'une marche forcée ; il la regarde en même temps comme très-contraire au soldat, lorsque fatigué de la chaleur de la saison ou de la température du climat, accablé de lassitude , on le voit s'affaïsser sous le poids de son bagage , & il assure avoir souvent rencontré des accidens de cette nature. Parmi les malades de cette espèce , que l'Auteur a eu occasion de voir, les uns présentoient une pâleur générale, le regard saillant, la voix, la respiration & le pouls très-foibles, quelquefois même à peine sensibles ; d'autres étoient dans un état de délire , & ces derniers, observe l'Auteur, rarement échappoient à la mort. Si on les saignoît, le sang ne couloit que goutte à goutte, & en général l'évacuation étoit funeste.

Voici, pour ces sortes de cas, le traitement recommandé par M. Horn. Le malade, dit-il, doit être couché & maintenu dans un état de fraîcheur ; on a soin de lui tenir la tête & la poitrine un peu élevées. On lui fait ensuite boire du vinaigre , (ou , si l'on ne pouvoit s'en procurer , de l'esprit de vitriol mêlé avec de l'eau) ; & comme chez quelques-uns le visage & les mains sont sans sentiment, il n'y a aucun inconvénient à les baigner de vinaigre. Il faut aussi faire respirer au malade de l'alkali volatil. Si , par ce moyen, on ne parvenoit pas à réveiller la

membrane interne du nez, il faudroit la toucher légèrement avec une paille, jusqu'à ce que le malade éternue. D'après ces précautions, l'Auteur nous dit qu'en général, la guérison s'opere par degrés, & il ajoute qu'il est à propos que le malade se remette en marche, aussi-tôt qu'il est possible.

M. Horn observe que plusieurs malades ont été préservés de rechûtes, en leur faisant prendre une boisson un peu aigre, & en leur enjoignant de se reposer un peu, du moment où ils commenceroient à se sentir affectés.

XVII. *Sur une carie de l'os du front ; par le même.* — Cette maladie provenoit d'un vice vénérien. Le malade avoit au front deux ouvertures fistuleuses, lesquelles donnoient une matiere ichoreuse ; mais comme les tégumens n'étoient ni décolorés, ni douloureux, il pouvoit endurer son chapeau sans être incommodé. Peu de temps après, la fièvre survint & le malade mourut. A l'ouverture de la tête, l'Auteur trouva que la tablette extérieure de l'os du front étoit entièrement calcinée, & les sinus frontaux effacés. Ce cas, dit M. Horn, est certainement bien capable de confirmer les observations plus d'une fois répétées, touchant les progrès, même les plus imperceptibles, d'une carie vénérienne.

XVIII. *Sur un renversement squirreux de l'utérus ; par le même.* — Cet accident provenoit d'un accouchement. L'utérus demeura fort long-temps renversé dans le vagin ; on

parvint néanmoins à le faire sortir, & l'on reconnut qu'il étoit squirreux. Sa grosseur étoit égale à celle de la tête d'un enfant, & l'on voyoit à sa surface plusieurs excrescences squirreuses, d'ou couloit continuellement une espece de mucus très-puant. A la fin, la gangrene survint, & la malade mourut.

XIX. *Sur une blessure d'arme à feu; par M. Volker.* — Dans ce cas, la balle avoit pénétré jusques dans l'abdomen, & avoit passé, comme on l'a reconnu dans la suite, très-près du rein gauche. Cet accident fut suivi de symptomes violens; le malade se plaignoit d'une douleur cuisante à l'épine du dos, & la blessure rendoit un ichor d'une odeur fétide. Le vingt-quatrième jour après l'accident, la balle sortit par les fesses, & les symptomes en général diminuerent. Douze jours après ils reparurent de nouveau avec violence, mais ils furent bientôt apaisés, la blessure ayant rendu plusieurs petits morceaux d'étoffe que la balle avoit entraînés avec elle. Peu après, le malade se trouva une troisième fois en danger, pour n'avoir pas assez scrupuleusement observé la diete qui lui avoit été recommandée; ce qui occasionna de violens spasmes dans les intestins. Heureusement, il survint une diarrhée qui dissipa totalement les symptomes, & à la suite de laquelle le malade se rétablit petit à petit.

XX. *Sur une amputation d'un bras, à la suite d'une blessure d'arme à feu; par M. Ba-*

dæus. — Dans le cas dont il est ici question, l'abondante suppuration occasionnée par la blessure, avoit tellement affoibli les forces du malade, que l'on doutoit qu'il pût survivre à l'amputation de son bras. Mais on fut heureusement trompé, car, peu après l'opération, la fièvre lente qui accompagnoit cet accident, ayant diminué considérablement, on ordonna au malade un régime nourrissant, & il se rétablit très-promptement.

XXI. *Remarques sur l'efficacité de la saignée locale, dans les cas d'inflammations externes de la tête ; par M. Sellie.* — L'Auteur voulant donner une preuve certaine des bons effets de sa méthode, rapporte le cas d'une blessure à la tête, accompagnée d'étourdissement, & pour laquelle on fut obligé de trépaner le malade. Comme on trouva que le sang avoit occasionné une enflure considérable des vaisseaux de la dure-mère, on y fit une incision, & bientôt après le malade recouvra l'usage de tous ses sens. — M. Sellie fait encore mention d'un autre cas qui mérite d'être rapporté, par la circonstance singulière dont il fut accompagné. En pratiquant le trépan sur le crâne du malade, on trouva que l'instrument entroit beaucoup plus aisément qu'on ne s'y étoit attendu, & attaqua même le cerveau. On examina l'os avec attention, & l'on reconnut que cette partie du crâne étoit cariée. Cependant, malgré ce fâcheux accident, le malade fut parfaitement guéri.

XXII. *Remarques sur l'efficacité du quinquina, dans un cas d'abcès accompagné de carie de l'os de l'épaule; par le même.* — L'abcès dont l'Auteur fait ici mention, survint à la suite d'une fièvre putride, & occasionna des caries qui s'étendirent sur tous les os de l'épaule. Les caries affectèrent tellement les ligamens capsulaires & plusieurs autres muscles, que la cavité de la jointure étoit à découvert. Le malade étoit en même temps tourmenté d'une fièvre lente, de sueurs colliquatives, & de diarrhée. Dans ce fâcheux état, l'Auteur ordonna le quinquina, & dans l'espace de six semaines, il eut la satisfaction de voir son malade parfaitement rétabli.

XXIII. *Sur une mortification de l'avant-bras; par M. Morgenstern.* — Dans ce cas, le bras du malade étoit froid & sans poulx. Ces symptômes furent bientôt suivis d'une douleur violente & d'une grande inflammation, qui se terminèrent par une mortification. On fut obligé de pratiquer l'amputation, environ à la moitié de l'os du bras, & en l'examinant, on trouva que les principales branches de l'artere humérale étoient entièrement resserrées par une concrétion sèche, polypeuse, d'un rouge foncé, de manière qu'il eût été impossible qu'une goutte de sang pût passer à travers. On reconnut aussi que, quelque temps auparavant cet accident, le malade avoit eu une clavicule de brisée; que le calus qui s'y étoit formé, étoit très-irrégulier, & que son extrémité, adhérente à l'acromion, étoit enfoncée,

XXIV. *Sur un clitoris cancéreux ; par M. Kramer.* — Dans ce cas, le clitoris étoit de la grosseur de trois doigts, & d'un pouce de long. La partie antérieure étoit ulcérée, recouverte par des excrescences cancéreuses, & ressembloit à une tête de chou-fleur. La nymphé gauche n'étoit point du tout affectée, mais la droite étoit très-endurcie. L'Auteur tenta d'abord d'enlever le clitoris par le moyen des ligatures, mais cette méthode lui ayant paru extrêmement douloureuse, il crut qu'il étoit à propos d'avoir recours au bistouri. Au moyen de cet instrument, il parvint à extirper entièrement le clitoris, avec la portion squirreuse de la nymphé malade. L'hémorrhagie fut aisément supprimée par l'application des agarics, & la malade guérit sans aucuns symptômes fâcheux.

XXV. *Sur un anévrisme ; par le même.* — Dans ce cas, l'enveloppe du vaisseau attaqué creva ; on arrêta l'hémorrhagie avec le tourniquet, & l'on garantit l'artere au moyen d'une ligature. Quelques heures après l'opération, le pouls reparut au poignet ; ce qui sembloit promettre au malade un heureux rétablissement ; mais il lui survint malheureusement un resserrement considérable à la mâchoire, & il mourut en moins de deux heures. L'Auteur attribue ce fatal spasme à une trop grande disposition du malade à l'irritabilité, & il assure qu'il n'avoit point renfermé le nerf dans sa ligature.

III. *Comparatio inter sectionem Cæsaream, &c.*
Comparaison entre l'opération Césarienne, &
la symphyse du pubis, dans le cas où
l'étroitesse du bassin rend l'accouchement im-
possible; par M. C. C. Sulbold, M. D. Pro-
fesseur d'Anatomie, de Chirur. & du Cours Public
d'Accouch. in-4°. à Wirteburge, 1779, 72 p.

L'AUTEUR commence son ingénieux & savant Ouvrage, par donner l'histoire de l'opération césarienne, qu'il fait remonter au temps de Rouffet, l'un des plus anciens Ecrivains, parmi ceux qui ont traité cette matiere jusqu'à nos jours; & il fait ensuite le récit d'une circonstance dans laquelle il a eu lui-même occasion de pratiquer cette opération. La malade étoit rachitique & très-contrefaite. Le D^r. Sielbold avoit accouché cette femme à sa première grossesse, & l'accouchement avoit été si pénible, que l'enfant étoit venu au monde la tête ouverte. Dans le second accouchement, l'Auteur fut obligé de pratiquer l'opération césarienne sur la malade, son état faisant désespérer qu'on pût tenter aucun autre moyen de la délivrer.

Il commença par faire une incision à travers les régumens du côté droit de l'abdomen; ce côté étant beaucoup plus gros que le côté gauche; mais en incisant l'utérus, il attaqua malheureusement le placenta, ce qui

occasionna une hémorrhagie considérable. L'enfant fut d'abord retiré vivant, par les pieds, & l'utérus se resserra immédiatement, ce qui fit diminuer un peu l'hémorrhagie : le placenta s'étant détaché, on le fit sortir sans difficulté. L'omentum sortit par la partie supérieure de la blessure des tégumens, mais il fut aisément arrêté ; après quoi on rapprocha les levres de la plaie, & on les comprima par le moyen des ligatures & d'un emplâtre agglutinatif.

Le lendemain de l'opération, sur le soir, la malade fut attaquée de vomissemens violens qui firent écarter les levres de la blessure ; ce qui occasionna une compression de l'omentum & des intestins grêles, & l'hémorrhagie recommença de nouveau. Le jour suivant, la malade eut des symptomes de fièvre ; elle se plaignit de grandes douleurs de ventre, & eut de fréquentes dispositions à vomir. Le quatrième jour, la plaie rendit une espece d'ichor d'un brun noirâtre. Le cinquième, les vomissemens cessèrent, & enfin la malade mourut au bout de huit jours.

A l'ouverture du cadavre, on trouva les intestins, l'omentum & le mélantere dans un état d'inflammation & de gangrene ; & autour de *l'intestinum cæcum* & de la vessie, il y avoit une quantité prodigieuse de sang noir corrompu, partie caillé & partie fluide.

L'enfant sauvé par le moyen de l'opération, fut convert, trois semaines après sa naissance, d'une infinité d'ulceres, & mourut peu après. La nourrice qui avoit allaité cet enfant, fut

également attaquée d'ulceres aux seins & aux mammelons; ce que notre Auteur attribua à un vice vénérien, dont probablement la mere & l'enfant étoient infectés.

Le D^r. Sielbold fait ensuite mention de la nouvelle maniere de séparer les os pubis dans les cas d'accouchemens difficiles, par le moyen de l'opération de la symphyse; découverte qui est due à M. Sigault, de Paris. Cette opération a été adoptée & pratiquée dans différentes parties de l'Europe, par nombre de Praticiens, entre autres par notre Auteur, & avec le plus grand succès. Parmi les heureux procédés que l'on rapporte dans cette nouvelle méthode, nous avons extrait les particularités suivantes.

Lorsque l'Auteur eut opéré la séparation des os pubis par le moyen de la scie, ces os s'écartèrent l'un de l'autre d'environ trois lignes, ou autrement trois dixiemes de pouce. Mais, pour procurer à cette disjonction un espace de six lignes, distance qui étoit nécessaire pour l'opération, il fallut employer une force si grande, que la vessie & le vagin se déchirèrent totalement. L'Auteur éprouva une difficulté tellement pénible à retourner l'enfant, que ses forces étant épuisées, il fut obligé d'abandonner le travail à un autre Chirurgien qui étoit présent. Si cet enfant eût été vivant, ce qui ne pouvoit être, il auroit certainement succombé à l'opération.

Après l'accouchement, la malade eut une rétention d'urine, mais les lochies coulerent comme à l'ordinaire. Le cinquieme jour, elle

se plaignit d'une violente douleur à la région du sacrum, douleur qui dura pendant deux jours, & qui disparut. Le dixieme jour, l'urine commença à couler à travers la matrice, & le onzieme, la malade étoit en état de marcher par sa chambre sans difficulté, quoique les os pubis ne fussent pas encore parfaitement remis, & que l'on apperçût encore les escarrés de la plaie; ce qui fit soupçonner au Dr. Sielbold que le col de la vessie étoit dans un état de mortification. Le jour suivant, à l'inspection des os, on trouva qu'ils étoient inégaux, & même cariés : ils faisoient entendre un craquement assez fort, toutes les fois que la malade marchoit.

Le trente-deuxieme jour, il s'exfolia un morceau d'os; ce qui arriva même plusieurs fois depuis, pendant le cours du traitement. Environ sept jours après, la malade rendit ses urines par le canal ordinaire, mais il en passoit toujours une certaine partie à travers la plaie. Enfin, trente-neuf jours après l'opération, la malade fut en état de descendre sans peine les escaliers, quoique les os du pubis n'aient été parfaitement rejoints qu'autour du 52^e. jour, temps auquel elle put librement sortir & vaquer à ses occupations ordinaires; elle ne se plaignoit plus que d'une petite ouverture fistuleuse, que l'on abandonna aux soins de la nature.

Au mois de Juillet 1779, un an après l'opération, notre Auteur vit de nouveau la malade. Il s'étoit encore fait quelques exfoliations d'os, & la fistule étoit guérie. Enfin,

cette femme jouissoit d'une parfaite santé. En introduisant le doigt dans le vagin, l'Auteur distingua très-aisément le calus qui s'étoit formé entre les deux os du pubis.

Après avoir rapporté le cas dont nous venons de faire mention, le D^r. Sielbold s'occupe des recherches sur la comparaison annoncée dans le titre de son Ouvrage, & commence par exposer les difficultés qu'entraîne après elle l'opération césarienne. Il observe que les principales circonstances capables de rendre cette opération difficile, sont, 1^o. l'horreur naturelle qu'elle inspire; 2^o. l'incertitude où l'on est quelquefois que l'enfant soit vivant ou mort; 3^o. le danger où l'on s'expose de déchirer le placenta, par l'incision que l'on fait à l'utérus, & la cruelle hémorrhagie qui s'ensuit; 4^o. la chute des intestins & de l'omentum sur la matrice; 5^o. L'adhésion des intestins à la plaie de l'utérus, en raison de l'inflammation, ainsi que M. Louis de Paris l'a vu arriver une fois; 6^o. le défaut de remèdes convenables pour opérer le rapprochement des levres de la plaie externe, les ligamens & les emplâtres agglutinatifs n'étant point suffisans dans ce cas, & l'usage où l'on est de coudre, ne pouvant qu'augmenter l'irritation, la douleur & l'inflammation; 7^o. les violens vomissemens qui accompagnent ordinairement l'opération, & les conséquences fâcheuses qui en sont la suite; 8^o. enfin, l'inconvénient de la hernie qui peut survenir, même après une cure complète. L'Auteur passe de ce sujet à la *synchondrotomie*, ou la

section de la symphyse du pubis ; & il observe que cette opération n'est ni si dangereuse , ni si cruelle que celle dont on vient de parler ; & il pense que le point principal seroit de décider si réellement elle est aussi avantageuse que ses partisans veulent nous le persuader en discutant cette matiere ; l'Auteur remarque que si l'on sépare avec modération les os du pubis , le diamètre du bassin n'est que de très-peu augmenté ; que si , au contraire , on y apporte beaucoup de force , on s'expose infailliblement à déchirer les ligamens du bassin , & à provoquer une fâcheuse suppuration. L'Auteur observe pareillement qu'on ne sauroit employer une force majeure dans cette opération , sans attaquer la vessie & les membranes cellulaires qui l'environnent , en raison de l'extension qu'on leur procure. Lorsque le rétrécissement du bassin est occasionné par un exostose , le D^r. Sielbold regarde l'opération comme infructueuse : il la juge pareillement inutile , dans le cas où les fibres qui forment les ligamens aux côtés de l'os sacrum , sont ossifiées ; & il dit avoir remarqué ces sortes d'ossifications , pendant le cours de ses opérations anatomiques. En général , l'Auteur est porté à croire que cette opération ne sauroit être parfaitement avantageuse , si ce n'est lorsque la tête de l'enfant n'est pas extraordinairement grosse , & que le bassin porte au moins trois pouces de diamètre.

IV. *Acta Academiae Scientiarum Imperialis Petropolitanae*, pro anno 1777, pars prior. in-4°. Petropoli, 1778, 484 pages, avec treize planches.

LE Lecteur fera plus à portée de juger de la nature de cet Ouvrage, & des vues de l'Académie, en donnant un nouveau titre à ses Mémoires, par l'avertissement qui suit, & qui se trouve en tête du volume que nous avons sous les yeux.

« Les Transactions de l'Académie Impériale
 » des Sciences, à St. Pétersbourg, dont on
 » offre aujourd'hui le premier volume au Pu-
 » blic, sont effectivement une suite des Mé-
 » moires qu'elle a publiés précédemment,
 » sous le titre de *Commentarii Academiae Scien-*
 » *tiarum Petropolitanae*.

» Depuis son institution en 1726, jusqu'à
 » son rétablissement en 1747, l'Académie avoit
 » publié quatorze volumes; à cette dernière
 » époque, elle entreprit de publier une nou-
 » velle collection sous le titre de *Novi Com-*
 » *mentarii*, & depuis 1747, jusqu'à la célébra-
 » tion de son jubilé, en 1776, il a paru vingt
 » volumes de suite, dont le quatorzième,
 » pour l'année 1769, est divisé en deux
 » parties.

» L'Académie voyant que ses Commen-
 » taires augmentoient prodigieusement, & que
 » l'acquisition en devenoit, par-là, de plus

» en plus à charge , résolut , en 1777 , d'en
 » changer une troisieme fois le titre , de ma-
 » niere que cette nouvelle suite de ses
 » Transactions devînt un corps d'Ouvrage
 » séparé , assez complet néanmoins pour
 » que l'acquéreur pût s'exempter de se char-
 » ger des précédens Commentaires. L'Acadé-
 » mie a même jugé à propos de faire des
 » changemens considérables dans le corps de
 » l'Ouvrage , & même dans la forme des vo-
 » lumes , dans la vue d'en diminuer le prix ,
 » & de le rendre intéressant à un plus grand
 » nombre de personnes.

» En conséquence de ce nouveau plan ,
 » l'Académie se propose de publier doréna-
 » vant deux volumes par an de ses Transac-
 » tions , lesquels n'excéderont point quatre
 » cents pages chacun. Par ce moyen , l'année
 » sera divisée en deux parties égales , & cha-
 » que volume contiendra les Transactions de
 » fix mois. Les Mémoires seront en françois
 » ou en latin , selon que leurs Auteurs les ju-
 » geront plus ou moins à la portée des per-
 » sonnes qui ne seroient point versées dans
 » le langage de la science. Une portion de
 » chaque volume sera consacrée à la partie
 » historique , laquelle sera écrite en françois ;
 » cette langue étant à présent la plus géné-
 » ralement connue.

» Dans cette partie historique , on rendra
 » un compte exact des événemens les plus re-
 » marquables qui auront quelque rapport avec
 » l'Académie , tels que les discours prononcés
 » à ses assemblées , les questions proposées ,

» & les prix qu'elle aura distribués; les ma-
 » chines, les inventions, & les Ouvrages qui
 » lui auront été présentés; enfin, un extrait
 » des Mémoires qui paroîtront susceptibles
 » d'intéresser l'utilité publique. Comme ce nou-
 » vel arrangement laisseroit un trop grand
 » vuide entre les *nouveaux Commentaires pour*
 » 1775, & ce premier volume de Transactions
 » pour 1777, l'Académie, afin de remplir ce
 » vuide, se propose d'imprimer & d'indiquer
 » chaque volume de ses Commentaires, sous
 » le titre d'*anciens & nouveaux*, & de donner
 » en même temps son histoire depuis sa fon-
 » dation, jusqu'à la célébration de son ju-
 » bilé. »

Conformément à cet arrangement, le pré-
 sent volume est composé de deux parties, les-
 quelles ont chacune leurs frontispices séparés.
 La première, qui a pour titre, *Histoire de l'A-*
cadémie, & qui est écrite en françois, con-
 tient cent pages. Le reste du volume est ré-
 servé aux Mémoires.

Dans la partie historique de l'Ouvrage,
 sous le titre de *Philosophie Expérimentale*, M.
 Volta fait la description d'un nouvel appareil
 électrique de son invention, auquel il a donné
 le nom d'*Electrophore perpétuel*. Ce nouvel élec-
 trophore est composé de deux platines de mé-
 tal, dont l'une placée à la partie inférieure,
 est enduite d'une couche de poix; & l'autre
 qui est de quelque chose plus petite, est sus-
 pendue avec des cordons de soie, & disposée
 par le moyen de petites poulies, de maniere

à entrer en contact avec la platine inférieure, & de frotter sur la masse résineuse.

L'électrophore décrit dans le volume dont nous nous occupons, fut exécuté à St. Pétersbourg, par ordre de l'Impératrice, & d'après un modele qui avoit été envoyé de Vienne. C'est le plus grand, qui, jusqu'ici ait encore été construit; il porte neuf pieds de longueur, sur quatre & demi de largeur. La masse résineuse contenue dans la platine inférieure, est composée de cent quatre-vingts liv. de poix, & quatre-vingts liv. de cire d'Espagne. Dans les *Mémoires Académiques*, M. Krafft donne une courte description de ce nouvel appareil, & de la théorie de ses effets. Cet Ecrit, intitulé *Tentamen Theoriæ Electrophori*, est enrichi d'une gravure.

Sous le titre d'*Histoire Naturelle*, nous trouvons la description du crâne d'un rhinocéros à deux cornes, envoyé du Cap de Bonne-Espérance au Professeur Camper, qui le présenta lui-même à l'Académie. La structure de ce crâne a engagé ce Professeur à croire que vraisemblablement les rhinocéros d'Afrique étoient d'une espece différente de ceux d'Asie.

On trouve ensuite quelques observations sur les mousserons, communiquées à l'Académie par l'un de ses Membres, le Pere Cibot, Missionnaire à Pékin. Cet Ecrivain traite fort au long des différentes opinions qui se rencontrent dans les Ouvrages Chinois, concernant la nature & la production des mousses & des mousserons; & la partie la plus

curieuse de l'Ecrit du Pere Cibot est le récit de la méthode pratiquée par les Chinois, pour se procurer une prodigieuse abondance de mousserons. Cette méthode consiste, dit-il, à ensevelir des morceaux de bois coupés de certains arbres dans du bon fumier, que l'on tient en un lieu obscur, mais tourné au midi. On laisse subsister ce bois dans le même état pendant tout l'hiver, & on l'arrose fréquemment, sur-tout lors des plus grandes chaleurs de l'été. On a soin de faire dissoudre du nitre dans l'eau, destinée à cet arrosement. Cette méthode, suivant le Pere Cibot, n'a jamais manqué de procurer des mousserons, même dès la première année.

Les Chinois sont portés à croire que chaque arbre, & même différentes parties du même arbre, produisent une certaine espèce de mousserons qui est propre à chacune d'elles. Les arbres que l'on dit que cette nation destine principalement à cet effet, sont : l'orme, le mûrier, le faule, le peuplier, le pin & le châtaigner.

Le savant Missionnaire observe pareillement que les Chinois, qui font en partie leur nourriture des agarics de différens arbres, ont aussi une méthode particulière pour se procurer en abondance cette sorte d'excroissance. Cette méthode consiste à tenir à l'ombre, mais dans un lieu exposé au midi, la moitié la plus profonde en terre du tronc de l'espèce d'arbre qu'ils ont choisi, (les plus jeunes sont jugés les meilleurs pour cet effet). Ce tronc, ainsi que la terre qui est autour,

doivent être fréquemment humectés , principalement dans les grandes chaleurs. La partie découverte du tronc , sur-tout lorsque l'écorce n'en est point enlevée , est bientôt couverte d'agarics , que l'on doit enlever promptement ; car autrement , ils deviendroient durs & boiseux. En peu de jours , il se forme un nouvel accroissement , & par ce moyen , le tronc continue à procurer successivement de nouvelles récoltes , pendant plusieurs mois.

Le Pere Cibot termine son Ecrit par le récit d'une méthode simple , au moyen de laquelle les Chinois s'assurent de la salubrité des mousserons. Ils font bouillir , dit-il , avec cette plante , quelques petits morceaux de jonc ; & si les mousserons sont de mauvaise qualité , la moëlle de ce jong se peint bientôt de couleur noirâtre.

Les Mémoires contenus dans la seconde partie de ce volume , sont divisés sous les trois titres de *Mathématiques* , de *Physiques* , & d'*Astronomiques* ; voici quels sont les Ecrits qui composent la seconde branche de cette division.

I. *Remarques sur le natron de Russie* ; par J. G. Georgi. — Jusqu'à présent , l'alkali minéral naturel , que l'on peut sans doute considérer comme le *natron* des anciens , a été regardé comme une production assez rare parmi le regne minéral. On l'a cependant découvert par hasard , dans différentes parties de l'Europe , & particulièrement en Hongrie ; mais au-

cun pays ne le produit en si grande abondance, ni si généralement, que la Sibérie, & presque tous les déserts de l'Asie.

M. Georgi, qui a recueilli toutes les remarques qui ont été faites à ce sujet par le Dr. Pallas & autres, pendant le cours de l'année dernière, s'est assuré, au moyen de ses remarques & de ses propres expériences, que cet alkali étoit produit par une décomposition spontanée du sel marin & du sel de glauber, desquels les lacs & les marais des Provinces méridionales de la Russie sont très-abondamment pourvus. Il expose les avantages sans nombre qui peuvent résulter de cet alkali naturel, en le substituant à l'alkali végétal dans un grand nombre de procédés, soit pour la partie de la Physique, soit pour la partie des Arts.

Sur la fin de cet Ecrit, M. Georgi fait mention d'une méthode pratiquée à Hertschinski, pour extraire des cristaux de ce sel, lesquels tiennent absolument lieu du borax que l'on emploie dans les opérations métallurgiques. Il regarde ces procédés comme tenant leur origine de la Chine, du Thiber, ou de quelqu'autre partie de l'Orient.

II. *Description du ledum buxifolium; par Peter-Jonas Bergius.* — Jusqu'à présent, les Botanistes n'ont encore connu qu'une seule sorte de *ledum*, lequel est très-commun dans les endroits marécageux de l'Europe & de l'Asie. Le Professeur Bergius nous donne ici la description d'une nouvelle espèce de cette

plante, trouvée dans les terrains sablonneux & arides de la nouvelle Jersey, & y a joint une gravure. Elle differe du *ledum* ordinaire, par ses feuilles, lesquelles sont semblables à celles du *buxus*; ce qui a engagé notre Auteur à lui donner le nom de *ledum buxifolium*.

III. *Description des digitales bâtardes*, (digitales hybridæ) par I. T. Koerleuter. — L'Auteur de cet Ecrit s'est livré pendant quelque temps à des expériences intéressantes & pénibles, concernant la production des plantes que l'on nomme *bâtardes* ou *mulets*, parmi les végétaux. Le dernier volume des *nouveaux Commentaires* publiés par l'Académie, contient le résultat des essais de l'Auteur, avec différentes especes de *Lychnis*, de *cucubalus*, de *silene* & autres plantes de la même famille. D'après ces essais, il paroît qu'il lui a été possible d'obtenir des *bâtards* ou *mulets* du *Lychnis dioica*, & du *cucubalus viscosus*, deux plantes de genre différent.

Dans le même Ecrit, M. Koerleuter fait part du résultat de ses expériences, avec différentes especes de *digitale*. La *digitalis lutea*, & la *digitalis purpurea*, que l'Auteur a fécondée l'une par l'autre, ont produit de vrais *bâtards* ou *mulets*, lesquels tenoient chacun quelque chose de l'une & de l'autre especes de ces digitales. Les *digitalis lutea*, & *digitalis thapsi*, ont également donné des mulets. Enfin, notre Auteur est parvenu à se procurer des plantes bâtardes, avec la *digitalis ferruginea* femelle,

femelle, & la *digitalis ambigua*, mâle ; mais il n'a pu en obtenir des *digitalis lutea* & *digitalis ambigua*, preuve que ces deux especes, que l'on n'a considérées jusqu'ici que comme des variétés, sont réellement différentes.

IV. *Description de l'orifice de la grande veine coronaire ; par C. F. Wolff.* — La grande veine coronaire, & l'orifice, au moyen duquel elle communique au sinus droit du cœur, ont bien été connus de Galien ; mais il paroît qu'Eustache a été le premier qui ait remarqué la valvule dont cet orifice est pourvu. Depuis ce célèbre Auteur, plusieurs Ecrivains Anatomistes se sont constamment accordés à donner à cette valvule la forme d'une demi-lune ; mais le savant Auteur de l'Ecrit dont il est ici question, & qui traite ce sujet d'une manière très-soignée & très-détaillée, lui donne une forme oblongue & étroite, & la regarde comme une valvule unique dans son genre, bien différente de toute autre existant dans le corps humain. Cette ingénieuse description est enrichie d'une gravure.

V. *Sur les différentes especes de phoca (veaux marins) par J. Lepechin.* — Linné ne fait mention que d'une seule especes de *veau marin* ; mais d'autres Naturalistes, tels que Pontopidan & Cranzius, en comptent quatre, & même cinq sortes différentes. Notre Auteur ayant eu occasion de s'instruire à ce sujet, pendant le cours de son voyage sur la mer blanche, réduit ce nombre à deux especes seulement,

qui font le *phoca oceanica*, & le *phoca leporina*, desquelles il donne une exacte description, enrichie d'excellentes gravures.

Ce volume est terminé par un extrait abrégé d'un journal météorologique qui a paru à St. Pétersbourg en 1776, par les soins de John Albert Euler.

V. Fr. Chr. Stollers, D. A. D. &c. *Boobachtungen und Erfahrungen*, &c, &c. *Matieres médicales & chirurgicales, avec des remarques physiologiques, anatomiques & pratiques; par Fr. Chr. Stollers, M. D. in-8°. Gotha, 1780.*

L'AUTEUR fait ici mention de huit cas principaux qui se sont rencontrés pendant le cours de ses opérations. — Le premier a rapport à une maladie qu'il appelle *tabes chyluritica*, ou *marcor cum hæticâ expenditione chyli*. Cette maladie se manifesta chez un homme âgé de quarante ans, lequel étoit affecté d'une excrétion que notre Auteur soupçonna être composée de chyle, & qui prenoit son cours par les conduits urinaires. Cette excrétion étoit accompagnée de violentes douleurs de reins, de fréquens vomissemens, de constipation, d'abattement & de chaleur fiévreuse. L'urine que le malade rendoit, étoit semblable à du lait épais; & si on la laissoit déposer pendant quelques heures, elle laissoit au fond

du vase un sédiment blanc, assez léger, lequel devenoit parfaitement miscible à la partie aqueuse, pour peu qu'on le remuât. Le Dr. Stollers soupçonna d'abord qu'il y avoit une pierre dans les reins, & que ce pouvoit être là la cause des douleurs que ressentait le malade; mais son opinion, dit-il, étoit mal fondée. Il essaya à différentes reprises l'usage du savon, de l'opium, des amers, des remèdes mucilagineux, des lavemens; mais ils ne procurèrent aucun soulagement. Enfin, au moyen de quelques purgations composées de rhubarbe, de manne & de sel d'Epsom, auxquelles il fit succéder le quinquina pris en substance, avec un soporifique à l'heure du coucher, le malade se rétablit parfaitement. L'Auteur a réuni dans une note, tout ce qui a été dit par différens Ecrivains-Praticiens, concernant cette maladie.

Le second Mémoire fait mention d'une chûte très-considérable du vagin, laquelle renfermoit plusieurs pierres d'un assez gros volume: mais, au moyen de l'extraction de ces pierres, la malade fut aisément guérie.

L'Auteur rapporte ensuite le cas d'une singulière excrescence pierreuse à une dent molaire, qui se manifesta chez une femme veuve, âgée de soixante-dix ans, laquelle avoit perdu toutes ses autres dents. Le hasard fit tomber cette substance pierreuse, & la dent ne fut point affectée. Mais cet accident ayant reparu une seconde fois quelque temps après, la dent se détacha, & tomba avec l'excrescence. La première de ces excrescences pesoit

deux dragmes & cinquante grains. Cette substance ayant été soumise à l'acide nitreux, elle n'eut aucune effervescence, mais elle devint très-molle, & prit une couleur semblable à celle du soufre.

Le cas suivant, est celui d'une femme qui étoit fréquemment tourmentée d'une rétention contre nature, & d'une adhésion du placenta. Au second accouchement de cette malade, la Sage-femme qui y présidoit, ayant vainement fait tous ses efforts pendant une heure & demie, pour délivrer le placenta, on fut obligé d'avoir recours à l'Auteur. Il trouva que le placenta adhéroit fortement à droite, & près de l'orifice de l'utérus, mais il parvint néanmoins à le faire sortir sans beaucoup de difficulté. En l'examinant, il trouva qu'il renfermoit une excrescence tendineuse assez forte. Le même accident arriva à la malade, à trois accouchemens de suite. — L'Auteur termine son Ecrit par exposer combien il est dangereux d'abandonner à la nature le soin de séparer le placenta.

Le cinquieme Mémoire contient le cas d'un enfant, chez lequel des symptomes de manie se manifestèrent à la suite d'un violent exercice, & d'un usage trop fréquent de biere & d'eau-de-vie. Cet enfant mordoit tout ce qu'il pouvoit atteindre; il rouloit les yeux d'une maniere agarde, farouche, & avec une vivacité étonnante, sans prononcer une syllabe. On lui fit avaler par force une demi-dragme d'ipécacuanha; ce qui excita le vomissement, & fit rendre au malade une quan-

tité prodigieuse de pain, avec quelques concombres, après quoi il reprit sa tranquillité.

Le sixieme fait mention d'un faux anévrisme de l'artere gauche de l'œsophage, laquelle étoit accompagnée de symptomes particuliers. Ce n'a été qu'après la mort du malade, que l'on est parvenu à découvrir la nature de cette maladie. — L'Auteur rapporte ensuite le cas d'une paralysie qui attaqua chez un malade, la langue, le bras & la jambe droite, & qui fut accompagnée de convulsions. Ces symptomes étoient la suite d'un rhumatisme & d'une jaunisse. On parvint à guérir ces accidens, au moyen des eaux ferrées & des antispasmodiques. — Dans le huitieme & dernier Mémoire, l'Auteur fait part des succès qu'il a obtenus de la ciguë, dans les cas de mauvaise galle (ou teigne) à la tête, après que cette maladie avoit résisté à une infinité d'autres remedes.

Dans un Appendice à l'Ouvrage de M. Stollers; on trouve un mélange de plusieurs remarques-pratiques. Cet Auteur observe, que dans les cas de rhumatismes invétérés, & même dans quelques affections vénériennes, il a éprouvé des effets merveilleux d'un extrait préparé du jus récent des fleurs & des feuilles du *napellus cœruleus* (ou aconit bleu). Dans les cas de rhumatismes, il le donne depuis quatre jusqu'à huit grains, combiné avec le sel sédatif de homberg; & dans les cas d'affections vénériennes, il le mêle avec le mercure.

Cet Appendice renferme aussi une nouvelle

méthode de préparer la teinture de cantharides. On verse d'abord de l'eau sur les mouches, & après les avoir laissé digérer ainsi pendant quelques heures, on y ajoute de l'esprit de vin; mais l'Auteur conseille de faire distiller l'esprit de vin avec le baume du Pérou. Deux dragmes de poudre de cantharides infusées dans quatre onces d'eau-de-vie, ou deux onces d'esprit de vin, avec pareille quantité d'eau ordinaire, font, dit-il, les meilleures proportions dans lesquelles on puisse préparer cette teinture, soit qu'on veuille en faire usage à l'intérieur, soit qu'on veuille s'en servir à l'extérieur.

M. Stollers ajoute encore quelques observations sur l'usage du sublimé, & du vin antimonial; mais il prépare ce dernier d'une manière différente de celle de M. Huxam. Il commence par verser du vin d'Espagne sur une certaine quantité de verre antimonial, & après avoir remué ce mélange à différentes fois, il le passe, & le laisse enfin reposer pendant quelques jours. Il regarde ce remède comme très-efficace dans les cas de petite vérole, de maladies vermineuses, de fièvres catarrhales & de coqueluche.



VI. *Commentationes Societatis regiae, &c. Commentaires de la Société royale des Sciences de Gottingen. Extraits de la classe de Physique; tome 1^{er}. ad A. 1778; in-4^o. Gottingæ, 1779, 139 pages, avec six planches.*

LE nombre des Ouvrages que les savantes Sociétés de différentes parties d'Europe ont coutume de publier chaque année, est devenu si considérable, & les sujets que l'on y traite sont tellement variés, qu'il seroit à desirer, qu'à l'imitation de la Société royale de Gottingen, on imprimât chaque genre de Mémoire séparément; cette méthode n'en deviendroit que plus agréable & plus commode aux gens de l'Art. Cette Société comprend également dans la classe de la Physique les Mémoires qui ont rapport à la Médecine. Voici les articles contenus dans le volume.

I. *Sur une adhésion contre nature du rectum à la vessie, & sur une conformation vicieuse de l'anus; par Henri-Auguste Wrisberg, M. D. Professeur d'Anatomie.*

II. *Remarques anatomiques sur la chute des testicules de l'abdomen dans le scrotum, avec des éclaircissemens sur la doctrine des hernies de l'un & de l'autre sexe; par le même.*

B b 4

L'Auteur ayant publié ces deux Mémoires séparément, nous avons déjà eu occasion d'en faire mention dans notre Journal. (Voyez ce 1^{er}. vol. pag. 299 & suivantes.)

III. *Remarques sur plusieurs plantes nouvellement découvertes ; par John-Andrew Murray, M. D. Professeur de Botanique, à l'Université de Gottingen.*

L'Auteur commence par déplorer la perte irréparable que la Botanique a essuyée, par la mort des savans Naturalistes Bernard de Jussieu, Haller & Linné, & fait ensuite l'éloge dû à la mémoire de chacun de ces grands hommes. En parlant de Linné, il observe qu'il nous a été enlevé dans un temps où nos connoissances sur les plantes commençoient si merveilleusement à s'étendre jusques chez les nations les plus reculees, au moyen des travaux d'un grand nombre de savans Botanistes, tels que les Aublet, les Sonnerat, les Pallas, les Solanders, les Forsters, les Sparrman & les Thunberg ; mais en même temps il se plaint que depuis la mort de Linné, tant de richesses recueillies par les Savans que nous venons de citer, soient comme *négligées, dispersées, &*, pour ainsi dire, *abandonnées*. Et il témoigne combien il craint, en donnant la description de quelques nouvelles plantes, de jeter une nouvelle confusion dans la Botanique. Cette confusion, dit-il, peut exister encore bien des années, s'il ne survient un second Linné pour la dissiper. C'est pour tâcher de parer à cet inconvénient, que

le Docteur Murray invite les Amateurs de la Botanique de s'attacher scrupuleusement à se procurer des descriptions exactes & & soignées de telle plante réputée nouvelle, ou qui, jusqu'alors, n'auroit pas été généralement connue. D'après ce principe, l'Auteur a choisi plusieurs plantes cultivées dans le jardin botanique de Gottingen, dont aucune n'a été parfaitement décrite de sa connoissance; & il commence par la *salvia*. Au sujet de cette plante, il observe qu'il y en a de beaucoup d'especes, mais qu'elles ont entre elles une telle ressemblance, qu'il est très-difficile de leur assigner à chacune une différence qui les caractérise. Zinn, qui a fixé son attention sur ce genre de plante, avec son habilité ordinaire, en décrit de vingt six sortes; mais, depuis lui, le nombre s'en est tellement accru, que, dans la dernière édition du *systema vegetabilium* de Linné, on en compte jusqu'à 39 especes; & maintenant on pourroit encore en compter 10 de plus. Celles dont le Dr. Murray nous donne la description, sont, 1°. *SALVIA COCCINEA*, *foliis cordato-oblongis, obtusè serratis, calycibus tripartitis, labio corollæ inferiori amplissimo*. La graine de cette plante, qui tire son origine de l'Ethiopie, a été envoyée à notre Auteur, par M. Aiton de Kew. Elle fleurit en Août, & ne differe de toutes les autres especes de *salvia*, que par la couleur scarlatine de ses fleurs; circonstance qui a porté M. de Jussieu à la surnommer *coccinea*. 2°. *SALVIA NILOTICA*, *foliis sinuatis angulatis, crenato-dentatis, calycum dentibus spinosis, angulis & margine*

faucis ciliatis. Cette plante, ainsi nommée par M. de Jussieu, le premier Botaniste qui ait entrepris de la cultiver, porte une petite fleur bleue. 3°. *SALVIA NUBIA*, *foliis lanceolato-ovatis, duplicato-crenatis, tubo corollæ incurvato*. Le D^r. Murray s'est procuré de la graine de cette plante par la voie de plusieurs de ses amis, qui tous, excepté un qui en parle comme d'une plante venant de l'Abyssinie, s'accordent à dire qu'elle croît sous le nom de *nubia*, au jardin botanique de Paris. — Les autres plantes décrites par notre Auteur, sont : *SIDERITIS ELEGANS*, *herbacea ebracteata villosa, caule diffuso, calycum laciniis subæqualibus, spinulosis*. A l'égard de cette plante, le D^r. Murray observe qu'elle lui a été envoyée comme étant une espèce de *marrubium*, mais qu'elle s'est déclarée être un vrai *sideritis*, qu'il a cru devoir surnommer *elegans*, en raison de la singulière beauté de la couleur de ses fleurs. Aucun Ecrivain sur la Botanique, ajoute-t-il, ne fait mention de cette plante, excepté Fabricius; encore cet Auteur la confond-il avec le *sideritis romana* de Linné. — *PLANTAGO EXIGUA*, *caule ramoso herbaceo, foliis subulatis integerrimis, capitulis filiosis*. Cette plante, qui vient des Indes orientales, a d'abord été regardée comme très-rapprochée de l'espèce du *plantago indica* de Linné; mais l'Auteur trouve qu'elle en diffère essentiellement dans la forme de ses feuilles. — *SOPHORA ALBA* Linnæi. Touchant cette plante, Le D^r. Murray remarque que les descriptions qu'en ont donné jusqu'ici Linné & autres Botanistes, ne

sont point exactes, & que la gravure que Martyn en a jointe à son Ouvrage, intitulé *Stirps rarior* (tab. 44.) laquelle paroît néanmoins avoir été exécutée d'après un modele imparfait, en avoit tellement imposé à Linné, qu'il est tombé dans une méprise singuliere en son *Mant. Plant.* 2, p. 440. — Mais pour que le Lecteur puisse se convaincre de l'exactitude des descriptions du Dr. Murray, & de la beauté des gravures qui les accompagnent, nous le renvoyons à l'Ouvrage même.

IV. *Remarques sur la fistule lacrymale ; par Augustus Gottlieb Richter, M. D. Professeur de Chirurgie, à l'Université de Göttingen.* — Presque tous les Auteurs modernes qui ont écrit sur cette maladie, s'accordent à lui donner pour cause une obstruction du conduit nasal; mais l'Auteur de ces remarques prétend que cette cause, qui, à la vérité, peut exister, ne se manifeste cependant que très-rarement. Il observe, par exemple, que la fracture ou la carie des os situés près du sac lacrymal, ou l'ulcération de ce sac, lui-même : accidens, qui seuls pourroient occasionner une semblable obstruction, précédent rarement cette maladie, & que l'inspissation du mucus, l'acrimonie des pleurs & autres causes semblables, auxquelles on attribue la fistule lacrymale, sont absolument incapables de produire un semblable effet. D'après ce principe, il condamne en général l'usage des instrumens destinés à détourner cette obstruction supposée,

& qui ont été inventés pendant le cours de l'année dernière, dans différens pays, particulièrement en France. Ces instrumens, ajoute l'Auteur, sont, pour la plupart, plutôt faits pour en imposer par leur appareil, que par leur utilité; &, qui plus est, c'est qu'il n'est qu'un très-petit nombre de Chirurgiens, même parmi les adroits, qui soient en état de s'en servir.

« J'ai eu souvent occasion, dit l'Auteur, » de traiter cette maladie; mais j'avoue, & » tout Praticien de bonne-foi, qui a eu occasion de la voir, doit avouer avec moi, » qu'il est rare de parvenir à la guérir radicalement. Il arrive communément qu'elle se » manifeste de nouveau, même après avoir par- » faitement ouvert le *conduit nasal*, & quantité de malades à qui l'on a fait subir l'opération, se sont sentis autant tourmentés par » l'écoulement lacrymal, qu'ils l'avoient été » auparavant. Enfin, cette opération ne procure très-souvent au malade, qu'un léger » soulagement, quelquefois même insensible. » J'ai été témoin que chez quelques malades » sur lesquels l'opération avoit été faite avec » la plus grande dextérité, le sac lacrymal, » non-seulement demeura enflé, mais l'inflammation survint & fut violente. » L'Auteur observe que plusieurs Praticiens sont portés à attribuer cette nouvelle apparition de la maladie, au retour de l'obstruction, qu'ils regardent comme en étant la cause primitive; & que, pour remédier à cet inconvénient, on est dans l'usage, après avoir pratiqué une

incision dans le sac, de tenir le conduit ouvert par le moyen de la sonde, du féton, &c, jusqu'à ce que le danger du retour de la maladie paroisse totalement passé. « Mais, continue notre Auteur, quoique cette méthode soit adoptée depuis très-long-temps, cela n'empêche pas la maladie de reparoître comme auparavant; ce qui a lieu, parce que, selon moi, l'opération n'est pas suffisante pour détruire la cause de la maladie, & par cette raison j'insiste sur l'usage des bougies que j'ai employées pendant deux mois & demi chez deux malades; je l'ai même continué pendant six mois, & malgré cette précaution la maladie a reparu aussitôt que la plaie formée dans le sac a été guérie. Chez deux autres malades je fus obligé de pratiquer une seconde fois l'opération; & dans ces deux circonstances je me suis convaincu qu'il n'existoit aucune trace d'obstruction, car la sonde passoit très-librement & pénéroit dans les narines. »

Pour prouver encore avec plus de fondement qu'en général la fistule lacrymale n'est point occasionnée par une obstruction du conduit nasal, l'Auteur observe que cette maladie demeure rarement fixée au même point; car quelquefois elle disparoît presque entièrement & se manifeste ensuite avec plus d'opiniâtreté. Il a souvent remarqué qu'elle a donné pendant plusieurs mois tous les symptômes d'une parfaite guérison; mais elle a fait éprouver des ressentimens à différens malades, princi-

pablement au prinptemps & en automne , & l'Auteur assure que le retour , & même la cefation de cette maladie , ont fingulièrement influé fur la fanté de nombre de perfonnes qui en avoient été affectées. Le Dr. Richter finit par remarquer que , même dans l'état le mieux confirmé de la maladie , rien n'eft plus facile que de faire fortir par les narines la matiere contenue dans le fac , lorsqu'il eft diffendu , en le preffant fimplement au dehors avec le doigt.

Après avoir ainfi combattu les notions le plus communément reçues , concernant la nature & le traitement de la fifture lacrymale , le Dr. Richter nous fait part de fes propres idées fur ce fujet. Il commence par établir trois fortes différentes de fiftures lacrymales , & assigne à chacune d'elles une caufe & un traitement tout-à-fait oppofés. La premiere & la moins fréquente eft occasionnée par une obftruction du fac lacrymal ; la feconde , qu'il regarde comme la plus communé des trois , eft une métaftafe d'une humeur morbifique qui vient à prendre fon cours par les yeux ; enfin la troifieme & derniere efpece de fifture eft caufée par une très-grande foibleffe du fac lacrymal. L'Auteur s'arrête affez long-temps fur les fymptomes & fur la maniere de traiter chacune de ces efpeces en particulier.

S'il arrive que la maladie demeure uniformément la même ; fi , par le moyen de la compression , il ne s'échappe aucune matiere par les narines ; fi enfin , dès le principe de la

maladie, le sac lacrymal n'occasionne aucune douleur, & n'est point enflammé, ou si la matiere qui flue de ce sac n'a qu'une couleur de la transparence d'un mucus ordinaire ou de l'eau, alors l'on peut, ainsi que l'observe l'Auteur, attribuer cette maladie à une obstruction du conduit nasal, pourvu toutefois que ces symptomes n'aient été précédés d'aucune circonstance particuliere qui ait pu donner lieu à cette obstruction. Cependant l'Auteur pense qu'il est très-rare que cette maladie, lorsqu'elle provient d'une semblable cause, passe à l'état qu'il appelle le second période dans lequel ce sac s'enflamme, & où la matiere qu'il contient prend une apparence puriforme; mais il avoue en même temps que cela peut quelquefois arriver, sur-tout si l'inflammation a pour cause un mauvais régime ou quelqu'autre accident.

Pour cette espece de maladie le D^r. Richter recommande d'abord une incision dans le sac lacrymal que l'on remplit légèrement avec de la charpie, & que l'on couvre ensuite avec un emplâtre. Quatre ou cinq jours après, lorsqu'il n'y a rien à craindre pour l'hémorrhagie, on introduit dans la plaie une petite sonde flexible en argent, semblable à celle inventée par M. Mejean, laquelle est poussée dans les narines à travers le conduit nasal. Cette partie de l'opération, dit l'Auteur, requiert en général un degré de force assez considérable; elle procure même au malade une douleur aiguë, & fait sortir par les narines une goutte ou deux de sang. Après avoir retiré la sonde,

on introduit dans le conduit un petit morceau de linge qu'on y laisse séjourner pendant trois ou quatre jours, & après cet espace de temps on le remplace par un nouveau morceau, mais un peu plus gros que le premier. Cette maniere de procéder doit être continuée pendant environ un mois, en observant seulement d'augmenter le volume du linge tous les cinq ou six jours, jusqu'à ce que la grosseur soit suffisante pour remplir le vuide ordinaire du conduit. On doit avoir soin d'enlever le linge tous les matins, & de nettoyer le sac lacrymal par le moyen des injections d'eau d'orge & de miel ou d'autres émolliens à peu près semblables. Comme la portion de ce qui reste dans la narine est sujette à devenir dure, sèche, & à s'incruster de mucus, il ne faut point la tirer par en haut à travers la blessure, ce qui occasionneroit une trop grande douleur au malade; mais l'Auteur conseille de l'attirer par en bas à travers la narine. Enfin il faut avoir la plus grande attention, lorsque l'on introduit le linge, qu'une partie suffisante de ce linge communique depuis le conduit lacrymal jusqu'au nez.

Après environ un mois, on substitue aux émolliens les injections dessicatives, telles que l'eau de chaux ou l'eau végéto-minérale de Goulard; & au lieu d'introduire dans le conduit nasal le morceau de linge, on se sert d'une petite sonde de plomb. On continue l'usage de cette sonde pendant deux mois; ou bien jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de pus, ou autrement jusqu'à ce que le fluide injecté dans le

sac

fac, passe promptement & abondamment dans les narines ; ou bien enfin , jusqu'à ce que la respiration du malade , ayant la bouche & les narines fermées , parvienne à se frayer avec violence une route à travers le sac lacrymal.

Le Dr. Richter observe que plusieurs Praticiens , & particulièrement M. Warner , préfèrent procurer une issue artificielle aux pleurs en perforant l'os unguis ; & ils supposent que , par ce moyen , la maladie est incontestablement moins susceptible de retour , que quand on cherche simplement à dissiper l'obstruction du conduit nasal. Néanmoins notre Auteur pense qu'ils sont dans l'erreur à cet égard , non-seulement parce que la fistule lacrymale ne revient point après l'opération que nous avons décrite il n'y a qu'un instant (pourvu toutefois qu'elle dérive réellement d'une obstruction) mais encore parce que la perforation de l'os unguis , bien loin de procurer du soulagement au malade , occasionne une inflammation considérable , qui quelquefois bouche les conduits lacrymaux , & intercepte totalement le passage des pleurs dans le sac. Telles sont les raisons qui engagent communément à regarder le larmolement comme étant l'effet de cette opération.

L'Auteur considère la seconde espèce de fistule lacrymale (celle qu'il attribue aux métastases) comme due à une humeur âcre qui affecte principalement les glandes du sac.

C'est ainsi que le germe de la petite vérole , les écouelles , la goutte , les affections vénériennes , la teigne , &c. sont souvent capables d'engendrer la fistule lacrymale. Le Dr. Richter

regarde celle qui succede à la petite vérole ; comme la plus difficile à guérir ; mais il dit avoir quelquefois réuſſi dans la cure de la fiſtule lacrymale écrouelleuſe , par le moyen des cauteres , du quinquina , du mercure doux , & de l'extrait de ciguë. Il obſerve que la fiſtule arthritique eſt ſuſceptible de retour ; cependant il eſt parvenu , dans pluſieurs cas , à la diſſiper par le moyen des cauteres , par l'uſage de l'aconit , de l'antimoine & du quinquina. Lorſque la fiſtule lacrymale provient de quelqu'affection vénérienne , elle doit être traitée par le mercure. Enfin l'Auteur a vu cette maladie ſe manifefter chez deux enfans attaqués de la teigne , dans le temps où les boutons étoient deſſéchés , & diſparoître auſſi-tôt qu'ils reparoiſſoient.

Le D^r. Richter regarde comme très-difficile d'expliquer d'une maniere déterminée & ſatisfaiſante , comment une fiſtule lacrymale peut dériver de ces différentes cauſes ; mais ayant remarqué que le conduit lacrymal eſt extrêmement irritable , & par ce moyen ſuſceptible d'une contraction conſidérable , il penſe que probablement , dans ces fortes de cas , la maladie eſt accompagnée de ſpaſme. D'après ce principe , dit-il , il eſt aisé de déterminer pourquoi il eſt ſi rare de voir la fiſtule lacrymale demeurer long temps dans le même état , & pourquoi elle eſt quelquefois benigne & d'autres fois ſi rebelle.

La troiſieme eſpece de fiſtule lacrymale provient , ſelon notre Auteur , de l'atonie , atonie qui empêche le ſac lacrymal de pouſſer

les pleurs dans les narines. Cependant il observe qu'il est très-rare que cette espèce se manifeste la première, & qu'elle est en général produite par l'une ou l'autre des deux espèces dont on a déjà fait mention. Les seuls remèdes que l'Auteur recommande dans ces sortes de cas, sont des applications toniques & une légère pression, afin de prévenir une trop grande distension de l'organe.

V. *Discours historique sur l'alun*, par John Beckmann. — Il est ici question de l'histoire d'un sel que le savant Auteur dit avoir été inconnu à nos anciens, en ce que les substances auxquelles ils ont donné le nom de *συντηνις* & d'*alun*, ne sont simplement que des préparations de vitriol. Le sel que l'on connoît aujourd'hui sous le nom d'alun, a été précédemment découvert en Orient d'où il a été apporté en Europe pendant plusieurs siècles. Il est difficile de déterminer au juste la date de sa découverte, mais notre Auteur croit que c'est autour du douzième siècle, temps à peu près auquel on commença pareillement à se servir du mot *vitriol*, Albert-le-Grand étant le premier Ecrivain qui l'ait adopté.

En même temps que l'Auteur nous donne l'histoire de l'alun, il s'occupe des diverses opinions qui ont prévalu touchant l'étymologie de *l'alun de roche*; & après les avoir examinées chacune en particulier, il adopte celle de Leibnitz, qui prétend que le mot *rocca* dérive d'un endroit de la Syrie qui porte ce nom, & que c'est de ce lieu, dit-on, que l'art

de préparer l'alun a été premièrement porté en Italie, environ vers l'an 1458.

VII. *Observations sur la dysenterie qui regne dans les Indes occidentales, avec une nouvelle méthode pour la traiter avec succès; par Benjamin Moseley, Chirurgien à Kingston, dans la Jamaïque. in-4°. Kingston, 1780, 20 pages.*

LA dysenterie est une maladie si destructive parmi les Troupes, soit dans les camps, soit les garnisons, elle accompagne si constamment les opérations militaires, principalement dans les pays chauds, qu'il est de la plus grande importance, en quelqu'occasion que ce soit, d'apporter tous les soins possibles à la bien connoître. L'Auteur de cet écrit remarque, & avec raison, que l'histoire de la médecine militaire prouve que les individus qui périssent dans les combats, sont beaucoup moins à plaindre que ceux qui deviennent les victimes du flux dysentérique. Il observe en même temps que les plus habiles Ecrivains sur ce sujet n'ont guere fait « qu'indiquer les temps, les lieux, quand » & comment cette maladie se manifeste » de la maniere la plus funeste; les symptomes avec lesquels elle se montre; les défauts qu'elle occasionne; les différens genres de traitemens qui n'ont point eu un succès assuré; & de temps en temps quelques cas remarquables, ou quelques phénomènes découverts à la dissection des cadavres. »

L'illustre Sydenham, à qui la République des Sciences doit un ouvrage inestimable puisé dans la nature, & fondé sur une base applicable & relative à chaque climat, a reconnu que la dysenterie étoit une fièvre de la saison, *vel sui generis*, fixée dans l'intérieur des intestins. Pendant le cours de douze années d'expériences faites à la Jamaïque, par M. Moseley, & d'après tout ce qu'il cite, a été à portée d'entendre dans différentes contrées des Indes occidentales, cet Auteur a eu toutes les occasions possibles de se convaincre de la justesse de l'opinion de Sydenham, & il a remarqué que « comme on juge de la » quantité du flux par le nombre des selles, » on peut juger de la constitution du malade » & du degré de la fièvre par le même symptôme, les selles étant en général beaucoup » coup plus fréquentes, lorsque la fièvre est » dans un état d'exacerbation. »

L'Auteur est persuadé que cette fièvre; ainsi que beaucoup d'autres, est causée par une transpiration gênée; il la regarde comme due, non-seulement à un grand froid ou à une grande chaleur, à un temps humide ou à un temps sec; à une nourriture particulière, à un usage trop constant de liqueurs, d'eau ou de fruits, mais comme dépendant surtout d'une trop prompte transition d'une de ces extrémités à l'autre, & autres circonstances analogues, par le concours desquelles les fonctions du corps humain sont, pour ainsi dire, arrêtées tout-à-coup. M. Moseley guidé dans

la pratique par ce principe , nous assure qu'il est constamment parvenu à soulager le malade en forçant les matieres retenues à prendre leur route naturelle , & que rarement il est arrivé qu'il ait éprouvé quelque difficulté dans cette opération , sur-tout en traitant la maladie dès son principe. Il condamne avec juste raison l'usage où l'on est d'attaquer la maladie à l'intérieur , en faisant prendre au malade des opiates & des astringens ; & il observe que la poudre de Dover , ainsi que d'autres purgatifs diaphorétiques recommandés dans les cas de flux dysentérique , ont été jusqu'à présent défendus , pour avoir souvent produit plus de mal que de bien ; ce qui est une preuve , dit-il , que la peau n'avoit pas été suffisamment assouplie. Enfin il attribue les bons effets de l'ipécacuanha , & des antimonialx , dans ce cas-ci seulement , à la propriété qu'ils ont d'augmenter la flexibilité de la peau.

En parlant du tartre émétique , l'Auteur remarque que ses effets (à moins que pris simplement comme émétique) sont à beaucoup d'égards dangereux dans les climats chauds , où le système nerveux est si fortement irritable , & que « si on l'administre inconsidérément à un jeune homme , disposé à l'irritation & chargé d'humeurs , dans le commencement d'une fièvre , & antérieurement aux évacuations particulieres , au lieu d'exciter la transpiration , ce remede occasionne un spasme dans l'estomac , des vomissemens fréquens & l'inflammation ; les vaisseaux de

» la poitrine & de la tête se trouvent engorgés
 » par le sang , & le malade périt. » Dans une
 note sur ce passage , l'Auteur observe que
 l'expérience a démontré les suites fâcheuses
 qui accompagnent les vomissemens dans la fie-
 vre inflammatoire à laquelle les Européens sont
 sujets à leur arrivée dans les Indes occidenta-
 les ; mais que l'on parvient aisément à procurer
 la guérison aux malades au moyen des sai-
 gnées & des cathartiques fréquemment répé-
 tés , & en général par un régime rafraîchis-
 sant.

Après nous avoir fait part de quelques re-
 marques sur la situation & la construction des
 Hôpitaux , & avoir démontré l'inconvénient
 des petites cabannes pratiquées à cet effet dans
 la Jamaïque , & où le malade est placé vis-à-
 vis la porte , ou élevé sur une plate-forme ,
 au niveau d'une fenêtre ouverte , dans la vue
 de prévenir la suffocation , notre Auteur con-
 tinue à enrichir son ouvrage par une courte
 description d'une dysenterie , telle qu'elle s'est
 manifestée au temps où il écrivoit (en Mai
 1780) parmi les troupes de cette Isle , & y
 joint sa maniere de la traiter. Cette maladie ,
 dit-il , ne fut pas extrêmement fâcheuse au camp
 du Fort - Castille , dont la situation est sur une
 éminence bien aérée , proche la mer , à l'abri
 des eaux marécageuses & des exhalaisons mal-
 saines , mais qui néanmoins est exposé à tou-
 tes les rigueurs des différentes températures.

Les symptômes les plus généraux qui ac-
 compagnoient cette dysenterie , s'annonçoient
 d'abord par un frisson , suivi de chaleurs fié-

vreuses, de tranchées, de légers tremblemens assez fréquens, de maux d'estomac, & quelquefois d'envie de vomir, à quoi succédoit bientôt une abondante fluctuation de matieres aqueuses, vertes, jaunes ou brunâtres, mêlées ou immédiatement suivies d'une quantité prodigieuse de sang. Les selles varioient en couleur & en mauvaise odeur, en raison de l'état de la maladie, ou suivant que les matieres avoient été plus ou moins retenues. Chez quelques-uns cette maladie étoit précédée & accompagnée d'une fièvre très-violente, tandis que chez d'autres, le pouls n'étoit que très-peu altéré. Dans le dernier période de la maladie, le malade étoit continuellement fatigué, principalement pendant la nuit, par de légères évacuations de sang & de glaires; sa langue étoit extraordinairement épaisse, & quelquefois d'une couleur brune tirant sur le noir. Les aphtes ne se manifestoient que rarement. — Voilà ce que l'Auteur rapporte touchant les malades qui ont été attaqués de cette dysenterie, & qui ont survécu à la première semaine; mais ceux qui en ont été affectés dès le principe de l'épidémie, ont péri dans ce court espace de temps. Les moyens curatifs, dans ce cas, & d'après M. Moseley, consistent à procurer une révulsion d'humeurs sur toute la surface du corps, & à bien nettoyer les intestins. En général il commença par saigner le malade, & par exciter le vomissement au moyen de l'ipécacuanha & d'un opiate. Il provoquoit ensuite l'évacuation des intestins, avec une dose convenable de la poudre de

James , laquelle , en même temps qu'elle nettoyoit les vaisseaux excréteurs , ne manquoit jamais , dit-il , d'exciter une sueur assez abondante.

La révulsion des humeurs ayant été ainsi commencée , s'achevoit par le moyen des sudorifiques. A cet effet on unissoit la teinture thébaïque au vin antimonial , & on les administroit toutes les fois que l'occasion paroissoit l'exiger. L'Auteur remarque que dans le cas de flux , lorsque l'on a intention de provoquer les sueurs par le secours du vin antimonial , ou autres vomitifs semblables pris à petites doses , il est bon d'y ajouter un peu d'opium , afin de corriger leur irritabilité ; au moyen de ce procédé , on peut en augmenter les doses , & leurs effets n'en deviennent que plus merveilleux.

Lorsque l'évacuation commence à prendre son cours , on a soin de bien couvrir le malade & on a une attention particulière à ce qu'il ne soit point exposé au froid. On lui fait prendre en même temps des émolliens chauds en forme de tisane , pour le maintenir dans un degré de chaleur convenable.

M. Moseley observe qu'après avoir continué pendant un temps suffisant l'usage des sudorifiques , les symptômes en général diminuent considérablement ; & s'il se fait une éruption à la peau , le malade est bientôt guéri. Au contraire , si le flux demeure opiniâtre , & que la transpiration soit trop légère , il ne suffira pas de provoquer les humeurs morbifiques par

une dose de vin antimonial , mais il faudra encore exciter le vomissement par le moyen de l'ipécacuanha , même à plusieurs reprises.

L'on peut encore regarder les matieres fécales endurcies qui séjournent dans les intestins , comme une seconde cause de l'opiniâtreté du flux dysentérique ; c'est pourquoi , lorsque les sueurs ont été abondantes , le pouls modéré , & lorsque le flux ne diminue point , il est à propos , ainsi que le conseille l'Auteur , de revenir aux antimonialaux.

M. Moseley a constamment pratiqué cette méthode , & l'a répétée toutes les fois que l'occasion paroissoit l'exiger , jusqu'à ce que le malade fût en état de prendre le quinquina & autres toniques. — Lorsque le flux, comme il peut arriver quelquefois , ne continue à être fâcheux qu'en raison d'une extrême foiblesse , & n'est accompagné d'aucunes tranchées violentes ni d'aucuns symptomes fiévreux , il n'a jamais hésité d'ordonner au malade l'usage du quinquina avec la serpentinaire & le vin. Cependant il avertit qu'il est dangereux , dans ces fortes de cas , d'administrer le quinquina en substance , comme étant capable de causer des irritations & des tranchées , & même d'exciter le retour de la maladie. Il est préférable , dit-il , de le donner en forte décoction.

Comme le flux va toujours en augmentant aux approches de la nuit , tellement qu'après avoir abattu le malade , il devient fiévreux sur le soir , l'Auteur recommande , dans ce cas , de cesser l'usage du quinquina , & de lui substituer un léger sudorifique pour la nuit. Quant

à l'acrimonie qui reste , & qui quelquefois occasionne encore une petite irritation , même après que les autres symptômes ont disparu , on la résout par le moyen des absorbans , & on peut la faire disparaître entièrement avant l'usage du quinquina ; & s'il arrivoit qu'elle revînt de nouveau , à quelque époque que ce puisse être , on parviendrait à l'éloigner au moyen de la rhubarbe , de la magnésie , ou de tout autre cathartique doux. Pendant la convalescence de ceux qui ont été fortement abattus par la maladie , & afin de prévenir une rechûte , l'Auteur recommande de porter sur la chair une camisole de flanelle.

M. Moseley remarque que , dans quelques cas , lorsque l'attaque du mal est prompte & violente , il est à propos d'administrer les opiatés & les cordiaux , dans la vue « d'arrêter les » progrès trop précipités de la maladie ; de » se procurer le temps de réfléchir sur les » moyens les plus propres à apporter la guérison au malade ; de faciliter aux autres médecins l'effet que l'on en attend , & enfin d'adoucir autant qu'il est possible les tranchées qui accompagnent la dysenterie , & qui sans cela seroient insupportables. » Dans tout autre cas , néanmoins , l'Auteur condamne l'usage de l'opium donné seul , & continué pendant un certain temps , comme étant capable de produire les effets les plus funestes.

Dans un avertissement qui est joint à cet ouvrage , l'Auteur annonce que , comme la pratique usitée dans les Hôpitaux militaires

en Europe ne sauroit être convenable aux saisons & aux climats des Indes occidentales , il se propose de nous faire part en peu de mots de quelques observations qu'il a été à portée de faire , touchant le traitement & la guérison de plusieurs autres maladies qui ont affligé les troupes dans la Jamaïque.

VIII. *Histoire de l'Académie royale des Sciences , année 1777 , avec les Mémoires de Mathématique & de Physique , pour la même année , tirés des registres de cette Académie.* in-4°. Paris, 1780 , 828 pages, avec quatorze planches.

LA partie historique de ce volume , qui contient 154 p. renferme les éloges de MM. Jussieu , Bourdelin & Haller , de chacun desquels nous nous promettons de donner un extrait au public , dans un autre N°. de notre Journal. — Voici les Mémoires qui doivent entrer dans le plan de notre Ouvrage.

I. *Cinquième Mémoire sur le zinc ; par M. de Laffone.* L'objet de cet écrit est d'examiner les effets de l'alkali volatil caustique , de l'alkali minéral fixe , de l'eau de chaux & de l'acide acétoux sur ce demi-métal. D'après un grand nombre d'expériences , il paroît que les alkalis fixes & caustiques (lorsqu'ils sont concentrés) font passer une partie du zinc à l'état de dissolution , & réduisent le restant à un état de chaux. Il avoit d'abord semblé que

l'alkali volatil caustique ne produisoit aucun effet sensible sur le zinc ; mais on a reconnu avec le temps qu'il l'attaquoit à un point bien différent de ce qu'auroit pu faire l'eau simple. Le mélange de ces deux substances occasionne un phénomène bien singulier, en ce que les particules du zinc s'attachèrent au vaisseau de verre dans lequel il étoit tenu en digestion , & prirent une couleur grise foncée.

M. de Laffone observe que, dans telle solution de zinc que ce soit, il se détache toujours des écailles noires , mais en plus ou moins grande quantité. Ces écailles sont toujours les mêmes , quoique l'on se serve de menstrue. Il a découvert qu'elles étoient solubles dans les acides, & que les alkalis les précipitoient sous la forme d'un sable blanc. Il prouve qu'elles n'ont aucune propriété inflammable ni métallique , & il les considère comme une terre absorbante, laquelle doit sa couleur noire à une légère portion de phlogistique qu'elle a pu retenir.

L'Auteur termine ce Mémoire par quelques observations sur les effets médicaux du zinc. On emploie les préparations de ce demi-métal, dans les maladies des yeux ; mais au lieu de la chaux, dont pour l'ordinaire on fait usage dans ces sortes de cas, il recommande le sel acéteux du zinc, & il remarque que ce sel, étant beaucoup plus soluble dans l'eau que le sel acéteux de plomb, il peut être substitué à ce dernier très-avantageusement. Gaubius & plusieurs autres ont fortement recommandé l'usage des fleurs de zinc qu'ils regardoient

comme un remede sédatif; mais notre Auteur nous assure que, quoiqu'il les ait lui-même administrées dans nombre d'occasions, il ne leur a jamais reconnu cette propriété; il ajoute même qu'un savant Praticien de sa connoissance qui, pendant plusieurs années, a prescrit l'usage des fleurs de zinc dans différens cas de convulsions, & à une dose plus forte que celle recommandée par Gaubius, ne leur a jamais trouvé une vertu plus sédative que celle que l'on rencontre dans les remedes ordinaires auxquels on attribue cette qualité.

IX. *Description des nerfs de la seconde & de la troisieme paire cervicale*, par M. Vicq d'Azyr. — La Névrologie est la seule partie de l'Anatomie que les modernes aient cultivée avec le plus grand soin. Nous sommes redevables aux S^{rs}. Walther, Senac & Haller d'une courte description du nerf intercostal. Meckel s'est immortalisé par celle qu'il nous a donnée de la cinquieme & septieme paire de nerfs; Camper nous en a donné une très-soignée des nerfs de la derniere paire cervicale qui sert principalement à former les grands plexus des bras; ceux de la premiere paire cervicale ont été décrits par Asche. M. Vicq d'Azyr, dans le Mémoire dont nous nous occupons, vient d'ajouter à ces différentes descriptions celles de la seconde & troisieme paire cervicale, dont les branches sont très-nombreuses. Les Descriptions que nous ont donné, de ces deux paires de nerfs, plusieurs Auteurs d'Anatomie, sont tout-à-la-fois & fautives & trop

peu étendues ; & ce sont les motifs qui ont engagé l'Auteur à entreprendre ce travail ainsi qu'il nous le dit lui-même. A l'exemple de Meckel , il a divisé sa dissertation en trois parties. Dans la première il nous fait part des remarques des meilleurs Ecrivains sur ce sujet ; la seconde est réservée à la description anatomique , & la troisième contient l'explication de l'usage de ces nerfs.

X. Sur la combustion du phosphore de Kunkel, & sur la nature de l'acide qui résulte de cette combustion ; par M. Lavoisier. — Depuis les découvertes que M. Margraff a faites touchant le phosphore , on a regardé cette substance comme un acide animal particulier combiné avec le phlogistique ; de même que l'on a supposé que le soufre étoit produit par l'acide vitriolique uni avec ce principe. D'après les expériences rapportées dans le présent Mémoire , il paroît que cette théorie , quoique pouvant être bien fondée , est encore très-éloignée d'être complète.

M. Lavoisier a reconnu qu'en essayant de brûler du phosphore dans un vaisseau clos , la quantité qui s'en consumoit étoit très-petite , en comparaison de la masse d'air contenue dans le vaisseau. Cette même masse d'air fut réduite à un cinquième de son volume. Et après qu'on eût recueilli l'acide produit par la combustion du phosphore , on trouva que son poids surpassoit celui du phosphore que l'on avoit employé pour l'expérience ; cet excédent de poids se trouva égal à la quantité d'air ab-

forbé. Ce qui restoit d'air ne se trouva plus propre pour la respiration ni pour la combustion ; mais y ayant ajouté une certaine quantité d'air vital produit par la réduction du précipité *per se*, il reprit entièrement toutes les propriétés de l'air athmosphérique. Le soufre en combustion a présenté les mêmes phénomènes : circonstance qui a porté M. Lavoisier à considérer le soufre comme un acide privé d'air athmosphérique , & l'acide comme un soufre auquel il a été rétabli.

D'après ces recherches, notre Auteur continue à s'occuper des différentes combinaisons de l'acide phosphorique avec les substances alkalines & métalliques. Cet acide ayant été fondu dans de l'eau de chaux, le mélange devint trouble , & donna un précipité semblable à celui produit par l'air fixe. M. Lavoisier observe néanmoins que dans ces deux cas (non-obstant la ressemblance que quelques-uns prétendent exister entre l'acide phosphorique & l'air fixe) ces précipités different essentiellement entre eux, en ce que l'un est une craie insoluble dans l'eau, mais capable d'entrer en effervescence avec les acides ; & que l'autre est un sel phosphorique soluble, non susceptible d'une semblable effervescence.

XI. *Sur les moyens de perfectionner la race des moutons ; par M. Daubenton.* — Il y a déjà plusieurs années que l'ingénieux Auteur de ce Mémoire est employé, sous le titre d'Intendant des finances, à suivre un grand nombre d'expériences intéressantes, pour parvenir à s'assu-
rer

rer des moyens les plus sûrs pour perfectionner la race des moutons en France. Dans cette vue un troupeau nombreux a été constamment gouverné par ses soins depuis l'année 1767; & l'on est parvenu à se procurer des moutons du Roussillon, de la Flandre, d'Angleterre, de Maroc, & même du Thibet; en un mot, on n'a négligé aucun des moyens possibles & capables d'amener cet objet à son point de perfection.

De temps à autre, M. Daubenton a fait part du résultat de ses observations à l'Académie, laquelle a enrichi plusieurs de ses Mémoires des différens écrits de l'Auteur sur ce sujet. Celui dont nous nous occupons, renferme un assez grand nombre de remarques curieuses & intéressantes.

Personne n'ignore qu'en général le mélange de différentes races d'animaux de la même espèce, produit non-seulement des rejetons qui tiennent de l'une ou l'autre race, mais encore en engendre d'une espèce toute nouvelle; il paroît néanmoins que l'influence particulière du mâle ou de la femelle, dans ces occasions, est un objet qui est échappé jusqu'ici à l'attention des Naturalistes. M. Daubenton a observé que, relativement aux moutons; si l'on emploie la femelle du troupeau que l'on a dessein de former, on ne parviendra au degré désiré qu'après avoir éprouvé un grand nombre de difficultés; au lieu que, pour l'ordinaire, deux béliers sont suffisans pour amener une nouvelle race à son plus haut point de perfection; car c'est un fait certain que les

agneaux de l'un ou l'autre sexe ont constamment plus de ressemblance au pere qu'à la mere. Il reste à décider si cette observation peut s'étendre sur des animaux d'autre espece.

V. *Analyse de quelques eaux rapportées d'Italie par M. Cassini le jeune ; par M. Lavoisier.* — Ces eaux furent apportées des environs de Latera , endroit fameux par ses mines d'alun & de soufre. Elles furent reconnues pour être de nature alumineuse , quoiqu'elles n'aient point donné d'alun à l'évaporation , mais seulement une masse saline & une quantité prodigieuse d'acide. M. Lavoisier a trouvé que lorsque cet acide étoit saturé avec un alkali , il en résultoit un précipité qui étoit bien-tôt redissous. Lorsque la saturation étoit complete , l'évaporation fournissoit des crysiaux d'alun , & il ne restoit plus aucune trace d'alkali. Ce qui est conforme aux observations de MM. Margraff & Macquer , desquelles il résulte que la terre d'alun n'est pas une simple terre , mais un alkali combiné avec une terre argilleuse.



IX. *Histoire naturelle chymique des trois regnes de la Nature, ou Abrégé des Œuvres chymiques de M. Gaspard Neumann ; par feu M. Roux, Docteur de la Faculté de Médecine de Paris, Professeur de Chymie, &c. Premiere Partie. Du regne minéral.*

CET Ouvrage posthume n'est qu'une petite partie d'un travail plus considérable que l'Auteur s'étoit proposé plusieurs années avant sa mort. Les Œuvres chymiques de Neumann avec les Notes de Zimmermann & de Lewis, furent les fondemens sur lesquels M. Roux se proposa de former un système complet de Chymie. Les Amateurs de cette science regretteront qu'il n'ait eu le temps d'exécuter que la premiere partie de ce travail, dans laquelle on ne trouve que la premiere & la seconde des six classes, suivant lesquelles il avoit divisé le regne minéral. La premiere de ces classes renferme les terres & les pierres ; la seconde, les substances métalliques ; dans la troisieme, l'Auteur se proposoit de parler des substances sulfureuses ; dans la quatrieme, des sels minéraux ; dans la cinquieme, des crystaux ; & dans la sixieme & derniere, des différentes eaux.

Dans son introduction à cet Ouvrage, M. Roux divise la Chymie en Chymie naturelle & en Chymie expérimentale ; la premiere contient les phénomènes produits par l'action des corps les uns sur les autres dans leur état na-

tuel ; il fait entrer dans cette partie les météores , les productions fossiles , les tremblemens de terre , la végétation , &c. La seconde branche de la Chymie , ou la Chymie expérimentale , contient tous les phénomènes que le Chymiste produit lorsqu'il combine différentes substances entre elles. Il divise cette seconde branche, 1°. en Chymie philosophique ; 2°. en Chymie médicinale ; 3°. en Zimothecnie , ou l'art de faire du pain & différentes boissons ; 4°. Cuisine ; 5°. *Parfumerie* , ou l'art du Parfumeur ; 6°. Pyrothecnie , ou l'art des Ouvrages que l'on fait par le feu ; 7°. Hallothecnie , ou l'art de préparer les sels & leurs différens esprits ; 8°. l'art de faire le Savon ; 9°. la Teinture ; 10°. l'art du Vernisseur ; 11°. les différens arts pour la préparation des peaux de la corne des cheveux , &c. 12°. l'art de préparer les graisses , le suif , qui renferme celui de faire la glue ; 13°. la Papéterie , ou l'art de faire le papier ; 14°. l'art de préparer l'empois ; 15°. la Métallurgie , qui renferme la Docimastie , & l'art des alliages ; 16°. l'Alchymie , ou la transmutation des métaux ; 17°. la Verrerie & les émaux ; 18°. la Poterie , qui renferme l'art de faire des tuiles , des briques , de la poterie vernissée , de la porcelaine , &c. 19°. l'art de préparer la chaux , le mortier , &c.

Après avoir donné ces divisions , M. Roux parle fort au long de la nature & de l'action du feu , de la construction des fournaux , des vaisseaux & des instrumens nécessaires à la Chymie ; il décrit ensuite les différentes ma-

nieres de distiller , avec les précautions & les appareils nécessaires pour toutes sortes de distillation. Ce sujet lui fournit l'occasion de décrire les différens luts en usage , & il dit ceux qu'il regarde comme les meilleurs. Il finit son Introduction par plusieurs remarques sur les soins & les attentions qu'il faut apporter aux opérations de Chymie.

Dans le corps de l'Ouvrage , M. Roux décrit avec la plus grande exactitude les expériences faites depuis plusieurs années par M. d'Arcet , & quelques autres Chymistes , sur le diamant & sur plusieurs pierres précieuses. Il traite dans le plus grand détail de la chaux , du gypse , de la pierre de Bologne , du spat fusible. En décrivant le lapis lazuli , & la belle couleur qu'il fournit aux Peintres , il parle du procédé que l'on emploie pour l'extraire. A ses recherches sur les terres argilleuses , il a ajouté différentes méthodes pour faire des bonnes cornues ; il parle de la fusion du talc dans les fourneaux de St. Gobin , & de la singularité qui accompagne la sémi-vitrification de cette substance , laquelle ne s'attache point à la cornue ; M. Roux n'a achevé , sur les métaux parfaits qui forment sa seconde classe , que les articles de l'or & de l'argent , au sujet desquels on trouve beaucoup d'observations très-intéressantes.

X. An account of a method of preserving, &c. *Exposé d'une méthode pour empêcher l'eau de se corrompre sur mer, & des moyens de lui rendre, lorsqu'elle est gâtée, ses qualités naturelles, par un procédé facile & peu coûteux. Ouvrage terminé par un exposé d'une méthode d'imprégner l'eau d'air fixe, soit sur les Vaisseaux, soit dans les Hôpitaux, avec un procédé pour préparer un levain artificiel ; par Thomas Henry, F. R. S. de la Société royale de Médecine de Londres, in-8°. chez Johnson, à Londres, 1781, avec figures.*

IL y quelques années que feu M. le D^r. Alston proposa une méthode pour préserver l'eau de la putréfaction ; elle consistoit en l'addition d'un peu de chaux dans chaque barrique d'eau. La chaux est connue pour avoir une forte propriété antiseptique, & l'eau, tant qu'elle est imprégnée de chaux, ne se putréfie jamais ; mais la chaux lui communique un goût désagréable, & peut d'ailleurs avoir d'autres inconvéniens dans plusieurs circonstances.

Pour dépouiller l'eau de sa chaux lorsque l'on vouloit s'en servir, le D^r. Alston proposoit de précipiter la chaux, en jetant dans l'eau une certaine quantité de magnésie blanche. Il s'appuyoit dans cette opération sur ce principe, que la chaux n'étant soluble dans l'eau que parce qu'elle est privée de son air fixe,

& parce qu'elle a une plus grande affinité avec cet air que la magnésie n'en peut avoir ; les particules de chaux dissoutes dans l'eau attirent l'air de la magnésie , & par ce moyen devenant moins solubles , se précipitent , & l'eau perd son goût.

La théorie du Dr. Alston étoit bien fondée ; mais la dépense que son procédé exigeoit , & qui dépendoit du prix de la magnésie , empêcha qu'il ne fût adopté. Le procédé du Dr. Henry , qui ne souffre aucune objection , est en même temps facile dans la pratique.

Ce procédé consiste à jeter deux livres de bonne chaux dans un tonneau de 120 gallons d'eau ; après que la chaux a été dans le tonneau pendant quelques minutes , & que la chaleur & l'effervescence qu'elle occasionne ont disparu , il faut boucher exactement le tonneau & garantir l'eau du contact de l'air extérieur. Pour rétablir l'eau & la ramener à son état naturel , il faut précipiter la chaux par le moyen de l'air fixe. L'Auteur recommande à cet effet un tonneau d'une forme particulière , dont il donne la figure. Le dessus doit être formé d'une seule planche avec un trou dans le milieu , aussi large qu'il est possible , de manière cependant que les côtés n'en soient pas affoiblis. Le bondon que l'on y adapte doit être fixé de manière à ce qu'il ferme très-bien , & doit avoir un manche de fer pour pouvoir le lever , & il doit pouvoir être assujetti avec un poids assez considérable pour qu'il ne le cede pas facilement à la

force qui doit exercer son action à l'intérieur. Il faut aussi pratiquer un petit trou à côté de l'ouverture, & ce trou doit être tenu exactement fermé.

Ce tonneau ainsi construit, & pouvant tenir environ soixante gallons, doit être assujéti dans une place convenable sur le tillac, & rempli d'eau de chaux décantée, ou qui ne contienne aucun sédiment palpable de chaux; il faut laisser un espace libre d'environ un demi pouce entre l'eau & la partie supérieure du tonneau.

Pour compléter cet appareil, il faut aussi avoir un autre tonneau contenant environ $\frac{1}{30}$ ou deux gallons; il faut jeter dans ce vaisseau une demi-livre d'une terre calcaire pure comme le marbre, grossièrement pulvérisé, ou une autre pierre calcaire; on verse par-dessus deux quarts d'eau, & l'on jette ensuite par reprise trois onces d'un fort acide vitriolique sur ce mélange; si cette proportion ne suffit pas, on renouvelle le mélange suivant les procédés ordinaires pour saturer l'eau d'air fixe.

Après avoir parlé de plusieurs précautions relativement au choix de la chaux vive & à sa conservation, l'Auteur finit par décrire la manière d'imprégner d'air fixe une grande quantité d'eau, à la fois. On fixe à cet effet un entonnoir semblable à celui du Dr. Nooth, au dessus du tonneau; on introduit aussi un tube courbé dans un autre endroit, toujours à la partie supérieure du tonneau, une extrémité de ce tube descend à

peu près jusqu'au milieu du tonneau , & l'autre ; par le moyen d'une vessie , communique à l'appareil de M. Nooth , contenant un mélange d'acide vitriolique , de terre calcaire & d'eau.

Le procédé de M. Henry , pour obtenir un levain artificiel , consiste à faire bouillir de la fleur de farine dans l'eau , jusqu'à la consistance de thériaque , & lorsque le mélange est froid , de l'imprégner d'air fixe. Après cette opération , on expose le mélange à une chaleur entre le 70 & 80 degrés du thermometre de Fahrenheit , on le remue deux ou trois fois par jour , & au bout de deux jours il s'y excite un degré de fermentation suffisant pour donner au mélange la consistance de levain ; on met un quart de ce levain avec six livres de farine pêtée & suffisante quantité d'eau ; on laisse ensuite reposer la pâte pendant douze heures , exposée au même degré de chaleur , on la met ensuite par pains & on la fait cuire.

L'Auteur décrit ensuite le procédé pour faire les eaux artificielles de Seltz & de Pyrmont , semblables à celles dont parle M. Bergman ; il donne aussi la maniere de préparer le Julep de Monsieur Bewley. Il propose de faire dissoudre trois dragmes d'alkali fossile dans une quarte d'eau , & de le saturer d'air fixe , jusqu'à ce que le goût de l'alkali soit détruit , & que l'eau ait acquis un piquant agréable.

Dans un Post-Scriptum à son Ouvrage , M. Henry cherche à résoudre quelques objections que l'on a faites sur la possibilité de mettre son plan en pratique. — La principale

de ces objections a été faite par le D^r. Lind, qui doute que sur une mer orageuse l'on puisse employer ce procédé. Pour remédier à cette difficulté, l'Auteur a décrit une manière de suspendre le tonneau à purifier de manière à ce qu'il conserve toujours le même niveau, quelque temps qu'il fasse.

SECONDE SECTION.

ESSAIS ET OBSERVATIONS.

- I. *Observations sur un enfant empoisonné avec la racine de Filipendule ; par M. Thomas Houlston , D. M. Médecin de l'Infirmerie de Liverpool, communiquées au Dr. Simmons ; par William Hawes , Médecin de Londres.*

LE 9 Juin 1781, le fils aîné de M. Kirkpatrick , Ministre Protestant , âgé de neuf ans, se promenant avec plusieurs autres enfans dans les champs , le long du canal auprès de Liverpool, cueillit & donna à plusieurs de ceux qui étoient avec lui un grand nombre de racines de Filipendule, qu'il prit pour des noix de terre, & dont il mangea une beaucoup plus grande quantité que les autres. En s'en retournant, il enfla, & si on ne l'avoit pas soutenu, il se seroit laissé tomber dans le canal. Il devint de plus en plus incapable de régler ses mouvemens, jusqu'à ce qu'enfin il tomba dans la stupeur & les convulsions.

Sa mere, en apprenant la situation, accourut bientôt auprès de lui, & dès qu'elle le vit, elle comprit qu'il avoit mangé quelque substance dont les effets ressembloient à ceux du poison donné à Sir Théodosius Boughton, ce qui ne s'étoit point encore vu. On lui fit avaler un peu d'eau, & il vomit une quantité considérable de la racine qu'il avoit mangée; malgré cela il alla plus mal, il tomba dans une affection comateuse, qui fut accompagnée de convulsions, & on l'emporta dans une maison voisine. M. Shertcliffe, Chirurgien du voisinage, qui le vit le premier, lui donna l'émétique & lui fit prendre un lavement purgatif pour évacuer ce qu'il avoit mangé.

Il avoit pris au moins vingt grains d'émétique lorsque je fus prié de le voir sur les huit heures du soir; je le trouvai dans un véritable accès d'épilepsie, la pupille fort dilatée, complètement insensible, & avec tous les symptômes de l'empoisonnement. Convaincu qu'il n'y avoit aucun espoir de le sauver, à moins que l'on ne parvînt à évacuer les matieres contenues dans l'estomac, je lui fis prendre un scrupule de vitriol blanc dans une dissolution, dont il avala la moitié.

Depuis quelque temps les convulsions étoient fortes & fréquentes, elles parurent recommencer avec effort & comme pour vomir, quoiqu'il n'eut pas encore vomi, depuis qu'il avoit été transporté dans la maison; la tête étoit portée sur le côté droit & en arriere, les convulsions étoient suivies de spasmes généraux, les yeux sortoient de leur orbite, la

langue étoit hors de la bouche & fortement serrée entre les dents. J'envoyai chercher de l'éther, je lui en mis dans la bouche & aux tempes; je crus, pendant un moment, que ce remède avoit soulagé l'accès qui agissoit sur la circulation, au point de rendre le pouls imperceptible, & de faire croire qu'il étoit irrévocablement éteint. Le malade fut dans cet état jusqu'à dix heures du soir; la respiration, quoique lente, fut toujours aisée; le lavement opéra un instant avant sa mort, & il rendit une selle extrêmement fétide.

Quoique cet enfant eût vomi une grande quantité de la racine qu'il avoit mangée, je ne doutai pas qu'il n'en demeurât encore dans l'estomac, & que ce ne fût à ce résidu qu'il falloit attribuer l'inutilité de nos secours, la dissection confirma ma conjecture. M. Shertliste trouva plus d'une poignée de racine dans l'estomac, qui rendit l'odeur qui lui est particulière, d'une manière très-marquée.

On crut d'abord que cet enfant avoit mangé de la panais d'eau, & ensuite que c'étoit la ciguë aquatique. Boërhaave, dans son Histoire des plantes, à l'article *Sium* (panais d'eau), recommande cette plante pour ses qualités apéritives, émollientes & détergentes; mais il ajoute qu'il ne s'est jamais hasardé à administrer la seconde espèce, ou la ciguë aquatique, qui fait périr ceux qui en mangent, d'une manière affreuse & dans les convulsions, à moins qu'ils ne soient secourus par un vomitif; la ciguë aquatique, qui est extrêmement venimeuse, se confond aussi avec la ci-

guë filipendule dont il est ici question, & qui est appelée par Lobel, Ray, & plusieurs autres, *anante cicutæ facie*. Quoi qu'il en soit, il est certain que c'est de celle-là dont cet enfant & ses camarades avoient mangé.

Le jeune malade avoit partagé ce funeste repas avec quatre autres enfans ; mais avec plus d'économie à leur égard : aux premiers symptômes on leur fit prendre des vomitifs, & ils en échappèrent tous. Il y en eut cependant un qui vomit difficilement, quoiqu'il eut pris le tartre émétique & l'ipécacuanha à hautes doses ; & il eut des pesanteurs, des tiraillemens & un assoupissement qui firent douter pendant quelque temps que l'on parvînt à le sauver ; il me dit qu'il avoit mangé une racine & demie, & qu'il s'étoit passé plus de deux heures avant qu'il s'en ressentit.

Cet accident, ainsi que celui qui a fait dernièrement le sujet d'une discussion très-judicieuse, prouve combien l'effet venimeux des végétaux de cette classe est certain ; ces poisons ne sont pas mortels comme les minéraux, en produisant une inflammation de l'estomac, quoique dans le commencement ils stimulent ce viscere comme pour exciter le vomissement ; mais leur action ne porte que sur le système nerveux : de même que l'opium & les spiritueux, ils occasionnent un tel degré d'insensibilité, ou, comme d'autres le veulent, un spasme si considérable, qu'ils anéantissent entièrement la faculté contractile de l'estomac qui ne peut plus les expulser, & leur séjour dans ce viscere devient inévitablement mor-

tel, -tandis que plusieurs poisons minéraux peuvent être décomposés par un alkali, & que même le danger des spiritueux peut être diminué ou affoibli en grande partie en portant dans l'estomac, par le moyen d'une pipe engagée dans l'œsophage au delà de l'épiglotte, de l'eau en quantité pour les délayer, lorsque le malade ne peut plus ni vomir ni avaler. (Voyez deux Mémoires que j'ai envoyés à ce sujet, & qui sont insérés dans les Commentaires de Médecine d'Edimbourg, vol. VI. pag. 325, & dans ceux du Dr. Duncan, 3^e. partie, 1780.)

Nous n'avons encore aucun moyen de rendre les poisons végétaux inactifs dans l'estomac. Les délayer, on le tenteroit probablement en vain, si toutefois le fluide agissant comme menstrue, ne seroit de véhicule & ne les rendoit plus actifs, & malheureusement il est impossible de les évacuer, quand une fois ils sont restés assez long-temps dans l'estomac pour produire un certain effet. Quoi qu'il en soit, nous devons, lorsqu'il y a la moindre raison pour suspecter quelque cause de cette nature, chercher, sans perdre de temps, à évacuer l'estomac, par le moyen d'un émétique actif, tant qu'il est possible de l'obtenir. C'est du prompt emploi du vomitif que dépend, dans ces cas, son opération, & c'est de son opération que dépend le sort du malade.

Liverpool, le 15 Juin 1781.

II. *Opération remarquable sur un bras cassé ; par M. Edward Ford , Chirurgien du Dispensaire général de Westminster , communiquée au Dr. S. F. Simmons , D. M. de la Société royale de Londres , &c.*

THOMAS Smith , natif d'Irlande , âgé de trente-cinq ans , étant à Milford-Haven en Octobre 1775 , sur la route d'Irlande , eut le malheur de se casser le bras. Un Chirurgien de l'endroit pansa sur-le-champ le membre malade , & le lendemain Thomas Smith s'embarqua pour Galwax & se rendit de là à Limerick à petites journées , faisant examiner son bras sur la route par des Chirurgiens. Arrivé à Limerick il se mit entre les mains d'un Praticien très-estimé , qui continua à se servir des mêmes bandages , ou à peu près. Pendant tout ce temps il ne se passa rien d'extraordinaire ; cependant au bout de six semaines la fracture n'étoit point encore reprise. On lui conseilla alors de se faire jeter de l'eau froide sur le bras. Il le fit pendant quelque temps sans succès.

Il repassa bientôt en Angleterre & s'adressa à plusieurs Chirurgiens dans différens Hôpitaux , lesquels essayèrent plusieurs topiques & même des remèdes internes , mais sans aucun succès.

La première fois que je vis ce malade , en Septembre 1776 , je trouvai une fracture trans-

verse du radius environ à deux pouces au dessus de sa jointure avec le poignet. On sentoit les extrémités des os rouler les unes sur les autres ; il n'y avoit ni tension , ni gonflement du bras , quoiqu'il continuât l'exercice de son métier (il étoit Cordonnier).

Ce dont il se plaignoit davantage dans cet état , c'est qu'il ne pouvoit faire aucun travail qui l'obligeât à serrer la main , qu'il avoit souvent des crampes au poignet , & que son bras se fatiguoit aisément.

Parfaitement convaincu qu'il étoit inutile de revenir au premier traitement , je proposai d'abord de faire une incision jusqu'à la fracture , & de scier les extrémités des os , suivant la méthode recommandée par M. White , méthode employée avec succès par ce Praticien à l'infirmerie de Manchester. Mais comme le malade n'étoit pas entièrement privé de l'usage de ce bras , je pensai qu'il y avoit trop de risques à courir , & je considérai que si , dans le principe de la maladie , le calus n'avoit pu se former à raison de quelque substance étrangère qui pouvoit empêcher la réunion des os , il suffiroit de faire une incision jusqu'à la fracture ; par ce moyen , on pouvoit enlever la cause , ou exciter la disposition à l'ossification par le moyen de l'inflammation qui devoit résulter de ce procédé. En conséquence , le 22 Septembre , en présence des Drs. William , Hunter & Robert Blanc , de M. Vaux , Chirurgien , de M. Combe , & de plusieurs autres personnes , je fis l'opération suivante.

Le

Le malade étoit assis sur une chaise & son bras portoit sur un plan incliné, fixé sur le dossier d'une autre chaise ; après avoir appliqué le tourniquet, je fis une incision longitudinale à travers les tégumens, de deux pouces de long environ, à la partie externe du bras & dans la direction du supinateur long & du tendon de l'extenseur du carpe, lesquels étant exposés à être coupés pendant l'opération, je les fis écarter. L'os étoit recouvert de son périoste, que je déchirai avec une spatule élastique ordinaire, & j'en nettoyai l'os un doigt au dessus & un doigt au bas de la fracture.

Je ne trouvai ni membrane ni aucune autre substance interposée aux os fracturés. Mais les extrémités de ces os étoient raboteuses. — L'opération finie, je remplis la plaie de charpie, je la recouvris avec un plumasseau, je la bandai & posai le bras sur un coussin.

On mit le malade au lit, & on lui donna un anodin. Le lendemain matin une légère fièvre symptomatique s'étant fait sentir, le malade fut saigné & il prit un laxatif, après quoi il ne ressentit plus aucun symptôme fâcheux. — En pansant sa blessure pendant les trois premières semaines, je trouvai souvent sur le linge des petites exfoliations de l'os du volume d'un grain de sable. Mais le pus n'eut jamais ce coup d'œil noirâtre qui accompagne ordinairement les caries. — Les extrémités fracturées furent dans peu recouvertes de granulations ; mais il n'y eut point de calus formé qu'au bout de cinq semaines après l'opéra-

tion. A cette époque le malade commença à sentir un peu de force dans son bras, & au bout de huit semaines on ne sentit plus aucune crépitation dans l'os, & en trois mois il fut parfaitement bien guéri. Il y a maintenant plus de quatre ans que cette opération a été faite, & le malade est toujours parfaitement bien portant.

Golden Square , le 28 Juin 1781.

III. *Observations sur une maladie pourprée hémorrhagique (morbus maculosus hemorrhagicus) & sur une hémorrhagie utérine accompagnées de circonstances extraordinaires ; par M. William Coleman , Chirurgien à Sandwich , dans le Comté de Kent , communiquées au Dr. S. F. Simmons , de la Société royale de Londres , &c.*

MISS M. C. âgée d'environ 17 ans, d'une bonne & robuste constitution, s'enrhuma en faisant une visite dans un Village voisin de Sandwich. Le Lundi soir 1^{er}. Mai elle se plaignit d'une légère indisposition, le lendemain matin elle me dit qu'elle avoit rendu un peu de sang par les gencives, & je lui conseillai de se laver la bouche avec du vinaigre. Dans l'après-midi j'apperçus une tache pourprée à la joue gauche, & en détournant son mouchoir, j'en apperçus une douzaine d'autres sur les épaules & sur la poitrine, j'en apper-

çus un beaucoup plus grand nombre encore au bras droit. Alarmé de ces symptomes , je demandai que l'on consultât un Médecin ; le Médecin prescrivit une forte décoction de kina & de racine de bistorte , avec le jus de limon , à prendre aussi souvent que l'estomac de la malade pourroit le supporter. On l'engagea en même temps à manger beaucoup d'oranges , & à boire souvent du vin de Porto rouge. — Le sang continua à couler très-abondamment par la bouche & un peu par les narines , que nous remplîmes de linges imbibés dans l'eau stiptique. La malade se rinçoit souvent la bouche avec de la teinture de rose ; mais comme le sang couloit toujours par les gencives , on l'étancha avec l'eau stiptique. — Le 3 Mai les regles survinrent , & rendirent considérablement ; elles se trouverent ainsi avancées d'une semaine. Le pouls de la malade étoit fort & régulier , & elle ne parut point s'affoiblir à proportion du sang qu'elle perdoit. — Le 4 Mai elle eut une selle naturelle , le sang des gencives paroissoit se ralentir , mais les regles continuoient au même degré que la veille. L'on commença alors à appercevoir une plus grande quantité de taches sur les jambes , & le lendemain matin , après une très-mauvaise nuit , nous en aperçûmes un grand nombre de nouvelles , particulièrement sur un bras. Les taches qui avoient paru les premières étoient d'un rouge plus vif que dans le temps où nous les aperçûmes. — Le 6 Mai les évacuations étoient à peu près les mêmes , mais le pouls étoit aussi bon

que si la malade étoit en parfaite santé ; elle eut une fort mauvaise nuit.

Le 7 Mai, comme la malade n'avoit point eu d'évacuation par les selles depuis le Jeudi, on lui donna un lavement, avec lequel elle rendit une grande quantité de matieres fécales dures & noires ; elle se trouva mieux après cette opération, & elle passa une bonne nuit ; mais elle continua à rendre une très-grande quantité de sang & les regles ne diminuerent pas.

Le 8 Mai la malade parut beaucoup mieux, lorsqu'il survint une hémorrhagie par la narine gauche. Je trouvai son pouls très-accélééré, ce que j'attribuai au désordre où elle étoit. Elle se plaignit de nausées & vomit environ une pinte d'une liqueur noire mêlée avec une assez grande quantité de sang tout pur. L'évacuation par le nez fut arrêtée par les applications stiptiques aux narines, mais elle sentit toujours le sang couler le long du gosier ; elle étoit pour-lors très-pâle & se sentoît très-défaillante ; elle vomit une seconde pinte de sang, &c. L'hémorrhagie qui avoit commencé à midi, diminua à trois heures & fut entièrement arrêtée à quatre.

Le 9 la malade fut beaucoup mieux ; comme elle avoit avalé beaucoup de sang, & qu'elle n'avoit point eu de selle depuis son dernier lavement, on lui en donna un autre qui eut un aussi bon effet. Les regles avoient entièrement cessé avant la nuit ; le Vendredi 10 Mai, la salive ne fut plus teinte de sang, dès-lors la malade se guérit très-rapidement.

Le 11 Mai je lui fis prendre dix grains de rhubarbe avec la décoction de kina , & je réitérai le même remède le soir , ce qui produisit deux selles naturelles ; depuis ce moment elle a pris le kina en substance , & le lait de vache matin & soir. Il est très-remarquable que le lendemain de l'hémorrhagie du nez , les taches qui étoient pourpres furent d'un rouge beaucoup plus éclatant.

Il est peut-être très-difficile d'assigner la vraie cause de cette maladie , mais je crois devoir faire mention d'une circonstance qui peut jeter quelque jour sur ce sujet. C'est que la malade mangeoit fort rarement du poisson chez elle , & que chez les personnes chez lesquelles elle avoit passé une semaine , elle en avoit mangé fort souvent & avec beaucoup d'appétit ; ses gencives d'ailleurs , depuis quelque temps avant , saignoient facilement.

A cette observation j'en puis ajouter une autre de même nature , accompagnée de symptômes beaucoup plus formidables , & qui m'a été communiquée par M. John Robins , Chirurgien à Ashford. Je vais la rapporter en ses propres termes , elle est extraite d'une de ses Lettres.

Mrs. Sweetlove de Westwell , à quatre milles environ d'Ashford , en s'éveillant un matin sentit du sang dans sa bouche , & dès ce moment jusqu'à celui où je la vis dans l'après-dîner , elle cracha plus d'une pinte de sang pur ; en examinant la bouche , je vis couler le sang par derrière les dents de la mâchoire supérieure & de plusieurs autres endroits , & en

examinant la malade plus attentivement, je vis un grand nombre de pétéchies sur le corps avec un cautere & deux ulceres qui rendoient de la sanie. Un ou deux jours après, le sang commença à couler abondamment du vagin; enforte que, durant quatre jours, pendant lesquels l'hémorrhagie ne parut pas diminuer, elle perdit une grande quantité de sang. Je lui fis prendre une demi-dragme de kina en substance toutes les heures, & une demi-dragme avec les acides minéraux & la teinture de rose, je lui conseillai les oranges & le vin rouge. Le second jour de l'hémorrhagie par le vagin on envoya chercher un Médecin qui ne changea rien au traitement; mais nous fûmes bientôt obligés de le varier, parce que l'estomac ne put plus supporter les acides; enforte que ce jour-là l'estomac ne put rien supporter. Nous en cessâmes l'usage & nous fîmes prendre à la malade dix grains d'ipécacuanha pour la faire vomir, avant de revenir au kina. La malade continua l'usage du kina jusques sur la fin de Mai; elle commença alors à s'en lasser, & je lui substituai la cascarrille & le vin amer. Sa nourriture consista d'abord uniquement en lait d'ânesse; mais au bout de quelque temps elle prit de la viande, & pendant tout l'été elle mangea très-abondamment des groseilles, pour lesquelles elle avoit un goût extraordinaire; par ce moyen, avant la fin d'Août, après avoir éprouvé différens symptomes qu'excitent ordinairement la foiblesse de la fibre & l'appauvrissement du sang, elle se trouva dans un état passable.

Il paroît bon d'ajouter que la malade est d'une constitution très-scorbutique, & qu'elle est atteinte du virus scrophuleux; ce qui paroît assez bien prouvé par l'endurcissement de plusieurs glandes autour du col, des aisselles, & par sa disposition à la fièvre hectique; probablement due à une semblable disposition des pöumons.

Sandwich, le 18 Mai 1781.

IV. *Sur une hémorrhagie utérine remarquable : Observation communiquée au Dr. Simmons; par Thomas Blackburne, D. M. de la Société royale de Londres, Médecin à Durham.*

MRS. B. Cuisiniere, âgée de 46 ans, d'une constitution délicate, étoit sujette, depuis quelques années, à des éruptions scorbutiques aux bras, aux mains & aux doigts, & comme ces éruptions lui faisoient tort dans sa profession, elle les avoit souvent répercutées avec différens topiques. Depuis l'année 1778, ces éruptions ne revinrent plus; mais elle avoit des pertes fréquentes & abondantes depuis environ un an. — Elle en eut une excessive au milieu de Juin 1779, avec un sentiment de pesanteur à la partie antérieure & inférieure du bas-ventre, & des douleurs aiguës dans l'hipogastre gauche; ces douleurs continuèrent pendant trois semaines avec de légères intermissions, des défaillances & des

vomiffemens. Elle les comparoit aux douleurs de l'accouchement, mais elles étoient beaucoup plus cruelles, & elle difoit qu'elles commençoient toujours par le côté gauche ; on la traitoit comme pour une inflammation des vifceres par la faignée, &c. Au bout de trois femaines, elle s'apperçut qu'elle avoit rendu, par le vagin, une petite fubftance ronde de la groffeur d'une prune, qu'elle compara à un petit fac noué, & qui fut fuivi d'une maffe putride & corrompue qui pendoit du vagin. La malade paffa encore quelques jours dans cette fituation avec une hémorrhagie putride & très-abondante qui provenoit de cette maffe. Elle fut amenée dans cet état à Durham dans une chaise de pofté, à vingt milles de l'endroit qu'elle habitoit. La premiere fois que je la vis (le 1^{er}. Septembre 1779), je la trouvai confidérablement affoiblie par la maladie, & la chambre dans laquelle elle logeoit étoit fi mal faine, que l'on pouvoit à peine s'y tenir, quoiqu'elle fût pleine de fleurs & que les fenêtres fuflent ouvertes. La perte étoit confidérablement diminuée ; il y avoit une fubftance membraneufe qui fortait de fix ou huit pouces hors du vagin, & dont l'extrémité étoit feche & refsembloit à de la veflie defféchée ; les parties fituées plus près du vagin rendoient une fanie putride. J'ordonnai une forte décoction de kina, à prendre fouver pendant la journée, & je retournai voir la malade avec un Chirurgien, habile Accoucheur ; il l'examina, & trouva que le corps proéminent s'étendoit dans le vagin auffi haut

qu'il pouvoit atteindre, & qu'il devenoit plus gros & plus épais à mesure qu'il montoit. Il ne put s'assurer de son étendue, ni de l'endroit où il s'attachoit ; cependant, il proposa d'en faire la ligature aussi haut qu'il seroit possible. Mais le lendemain cette masse sortit d'elle-même, ce n'étoit qu'un corps putride & informe pesant environ trois livres, rond & semblable au fond de l'utérus, de quatre pouces & demi de large dans son plus grand diamètre, diminuant régulièrement & finissant par la membrane dont nous avons parlé plus haut, membrane très-mince & dont il étoit entièrement revêtu. Cette substance paroissoit formée de circonvolutions semblables à celles du cerveau, mêlée à du sang coagulé. Il ne parut point qu'il y eut aucune cavité, mais elle étoit trop corrompue pour pouvoir être décrite bien exactement.

Après ce délivre, la malade recouvra sa santé de jour en jour d'une manière sensible, & depuis ce temps-là elle se porte beaucoup mieux qu'auparavant. Elle ne s'est jamais plaint d'aucun sentiment de pesanteur pendant sa maladie, & après elle ne s'est point sentie débarrassée comme d'un poids.

On peut trouver des cas semblables dans différens Ouvrages de Médecine ; mais la perte survenue à une répercussion cutanée, & la forme extraordinaire du coagulum, cette masse ne paroissant autre chose, pouvoit être regardée comme digne de l'attention de la Société. Ruysch a observé que l'on a souvent pris le sang coagulé dans l'utérus pour un

faux germe , & que par la compression ce coagulum acquiert souvent un air membraneux avec beaucoup de fermeté. On trouve aussi des observations analogues dans Morgagni & dans plusieurs autres Praticiens.

TROISIEME SECTION.

C A T A L O G U E.

1. *A* *SHORT account, &c.* Essai sur les moyens les plus efficaces pour conserver la santé des gens de mer, in-4°. Newyork, 1780, 20 pages.

Ce petit Traité du D^r. *Gilbert Blanc*, Médecin du Vaisseau de Sir George Rodney, est sur-tout destiné aux Officiers de Vaisseaux qui cherchent en général à conserver la santé de leurs Equipages, & qui ont rarement le temps ou la volonté de parcourir plusieurs volumes. Ce Traité ne peut que leur être utile, ainsi qu'à ceux qui craignent la mer, en ce qu'il renferme en très-peu de pages ce que l'on a écrit de plus judicieux à ce sujet.

2. *An Essay on fire.* Essai sur le feu, auquel on a ajouté un appendice; par *C. R. Hopson*, D. M. in-8°. chez *Rivington*, à Londres, 1781, 144 pages.

La doctrine de l'Auteur de cet Ouvrage est que la chaleur, ainsi que la lumière, sont

des substances élémentaires, ayant des propriétés différentes de celles de tous les autres corps, & différentes entre elles; que les particules de la chaleur entrent toujours en plus ou moins grande quantité dans la composition de tous les corps, & qu'elles y demeurent dans un état de fixité ou de quiescence, en conséquence de leur attraction avec les particules de ces mêmes corps. — Que le feu n'est pas un simple élément, mais un composé de la matiere de la chaleur & de la lumiere dans l'état d'union ou de combinaison les plus intimes. En conséquence de cette opinion, le phlogistique n'est ni lumiere pure, ni pure chaleur, mais un composé de ces deux substances intimement combinées l'une avec l'autre, & avec les particules des corps dans lesquels il existe, & c'est en conséquence de sa combinaison avec ces dernieres particules qu'il perd son activité.

Dans l'appendice l'Auteur a donné sa Dissertation inaugurale de *tribus in uno*, imprimée ci-devant à Leyde en 1767.

3. *Observations on fevers*. Observations sur les fievres, dans lesquelles on présente, sous un nouveau point de vue, les especes, la nature & la maniere de traiter ces maladies; par *John Robert*, Chirurgien, in-8°. chez *Robinson*, à Londres, 1781.

4. *An Essay on culinari poisons*. Essai sur les poisons des cuisines: contenant les précautions nécessaires à prendre, relativement à l'usage des feuilles de laurier, de la ciguë, des mousserons, des vaisseaux de cuivre, de terre,

&c. avec des Observations sur les altérations du pain, sur la nature & les propriétés de l'eau. in-8°. chez *Kearsley*, à Londres, 1781.

Cet Essai très-superficiel est copié de différens Auteurs : des D^{rs}. Mead, Lind, James Manning, du *Gentelman's Magazine*, année 1755, du D^r. Rotheram & de M. Amy.

5. Mémoire sur les Enfans-trouvés ; par *les Recteurs de l'Hôpital général d'Aix*. in-4°. 1780, 190 pages, à Aix.

6. *Monitum ad Observatores Societatis Meteorologicæ Palatinæ*, à Serenissimo Electore Carolo-Theodoro recens institutæ. in-4°. Manheim, 12 pages.

7. *La Chymie domestique*. in-8°. Lausanne, 1780, 19 pages.

8. Essai sur l'Electricité naturelle & artificielle ; par *M. le Comte de la Cepede*, des Académies de Dijon, Stockholm, Hesse-Hombourg, Munich, &c.

9. *Ratio occurrendi morbis à mineralium abusu produci solitis*, auctore *Theodorico Petro Cels*, Collegii Medicorum Bruxellensium Socio. in-12, Amstelodami, 1781, 117 pages.

10. Analyse des Eaux minérales de Saint-Vincent & de Courmayeur, dans le Duché d'Aoste, avec une appendice sur les eaux de la Saxe de Pré-Saint-Didier & de Fontaine-More ; par *M. Giovanetti*, Docteur-Collégié, Doyen & Vice-Prieur de la Faculté de Médecine de Turin, Médecin Pensionnaire de S. M. contenant plusieurs procédés chymiques nouveaux, utiles pour l'analyse des eaux mi-

nérales en général , & pour celle des fels.

11. Dictionnaire raisonné de Physique ; par *M. Briffon*, de l'Académie royale des Sciences, Maître de Physique & d'Histoire naturelle des Enfans de France, Professeur royal de Physique expérimentale au College royal de Navarre , & Censeur royal.

Cet Ouvrage renferme un Cours complet de Philosophie naturelle , & paroît devoir occuper le même rang en Physique que celui de *M. Macquer* en Chymie. Dans un Discours préliminaire l'Auteur désigne l'ordre dans lequel les Etudians doivent lire les différens articles.

12. *Edvardi Sandifort*, Medicinæ Anatomæ & Chirurgiæ , in Academiâ Batavâ quæ Leidæ est Professoris, Tabulæ intestini duodeni. in-4°. Lugduni Batavorum , 1780.

Ces figures d'Anatomies , qui ne sont pas en grand nombre, sont exécutées avec la plus grande élégance & le plus grand soin. La Dissertation qui les précède est divisée en trois chapitres. Dans le premier , l'Auteur donne une Description générale de la situation & de l'étendue du duodenum. Dans le second , il décrit les préparations d'après lesquelles les gravures de cet Ouvrage ont été faites ; & le troisieme donne l'explication des différentes figures.

13. *Dissertatio inauguralis & de genesi materialium febres inflammatorias & lentas excitantium ; Auctore Philippo-Adolpho Fries*, Nafsovia Siegenensi , Anatom. Chirurg. artis ob-

stetriciæ Prof. publ. Monasteriensi , &c. in-4°. Hardervici , 1780, 12 pages.

14. Dissertatio chemica de diversâ phlogisti quantitate in metallis , quam præside Mag. Torb. Bergman , Chem. Prof. &c. publicè ventilandam sistit *And. Nicol. Tunborg*. Dalecarlo , in-4°. Upsaliæ , 16 pages.

On peut considérer cette ingénieuse Dissertation comme l'Ouvrage de M. Bergman lui-même. D'après les expériences qui y sont rapportées , il résulte que de toutes les substances métalliques la platine est celle qui abonde le plus en phlogistique , & qu'après la platine c'est l'or , le cuivre , le cobalt , le fer , la manganèse , le zinc , le nickel , l'antimoine , l'étain , l'arsenic , l'argent , le mercure , le bismuth & le plomb.

15. Pharmacopœia genevensis, ad usum Nosocomiorum , Auctoribus *Dan. de la Roche , Ludov. Odier & Carol. Dunant* , M. D. D. & Soc. Med. Edinens. Sociis. in-8°. Genève , 1780, 193 pages.

C'est une compilation très-ingénieuse des meilleurs Ouvrages de cette espece que l'on a publiés dans les différens Pays de l'Europe.

16. Nachricht von zwey, &c. Essai sur deux remèdes nouvellement découverts pour les femmes grosses & les accouchées. in-8°. Berne , 1780, 109 pages.

17. Vorschläge an mütter , &c. avis aux femmes qui nourrissent leurs enfans ; par *Madame le Rebours* , traduit du François , avec des remarques , par J. E. S. in-8°. Basil. 1780.

Production ingénieuse. La traduction, qui est du Professeur Simon, a été faite à la priere de la Société philanthropique de Strasbourg. Les notes sont du Dr. Schweighæuser.

18. *Dissertatio medica inauguralis de Morbis cutaneis*, Auctore *Joh. Astbury*. in-8°. Edin. 1781, 24 pages.

19. *Tentamen medicum inaugurale de Variolâ*, Auctore *Joh. Ferriar.* in-8°. Edin. 1781, 31 pages.

20. *Dissertatio physica inauguralis de Pubertate*, Auctore *Tho. Miller*. in-8°. Edin. 1781, 35 pages.

21. *Dissertatio medica inauguralis de Asthmate spasmodico*, Auctore *Jacobo Fenwick*. in-8°. Edin. 1781, 16 pages.

22. *Tentamen physiologico-medicum inaugurale de perspirationis Usu*, Auctore *Guilermo Graham*. in-8°. Edin. 1781, 46 pages.

23. *Tentamen medicum inaugurale de Anafarcâ*, Auctore *Joh. Pleasance*. in-8°. Edin. 1781, 52 pages.

24. *Disputatio medica inauguralis de Epilepsiâ*, Auctore *Joh. Waineman*. in-8°. Edin. 1781, 25 pages.

25. *Tentamen medicum inaugurale de Epilepsiâ*, Auctore *Tipping Brown*. in-8°. Edin. 1781, 52 pages.

26. *Dissertatio medica inauguralis de Sale communi*, Auctore *Guilelm. Blackburne*. in-8°. Edin. 1781, 36 pages.

27. *Tentamen medicum inaugurale de Aere & imperio ejus in corpora humana*, Auctore *Edm. Cullen*. in-8°. Edin. 1781, 45 pages.

28. Disputatio medica inauguralis de Dy-senteria, Auctore. *Phil. Fletcher.* in-8°. Edin. 1781.

29. Dissertatio medica inauguralis de Colicâ damnoniorum, Auctore. *Jac. Armistead.* in-8°. Edin. 1781.

30. De la Philosophie ; par *M. Beguin*, Licencié en Théologie, de la Société royale de Navarre, ancien Professeur de Philosophie en l'Université de Paris, Tome III, où il est traité du son, de la lumière, de l'odeur, de la saveur & de l'électricité des corps naturels. in 8°. à Paris, 1781, 431 pages, avec des Planches en taille douce.

Extrait de la Section supprimée.

PROCÉDÉ de *M. Scheele* pour faire le mercure doux par la voie humide. . . . Ce procédé, répété par le *D^r. Elliot*, à la prière du *D^r. Simmons*, a fourni trente onces & demie de mercure doux avec une livre de mercure & autant d'eau-forte. — Rapport de la Société de Manchester pour la petite vérole. Il résulte que par les soins que s'est donné cette Société, l'épidémie de petite vérole, qui s'est manifestée aux commencemens de Mai 1780, n'a duré que jusques sur la fin de Juin ; & qu'à la date de ce rapport, le 17 Mars 1781, il n'y a pas un seul sujet malade de la petite vérole à Chester. Les dépenses de cet établissement montent environ à 100 guinées par an. — Extrait d'une Lettre du Professeur *Ploucquet* de Tubinge,

à un Médecin de Londres. On avoit fait des efforts réitérés pour réduire une hernie inguinale au côté droit chez une femme. En introduisant deux doigts dans le vagin pour assujettir le sac herniaire, & en exerçant la réduction de l'autre main, l'Auteur est parvenu à opérer la réduction ; on pourroit peut-être obtenir le même succès chez les hommes & par la même manœuvre, en introduisant les doigts dans l'anus. La hernie est revenue plusieurs fois chez cette femme, & toujours elle a été réduite par le même procédé. — Nous apprenons, par une Lettre de Suede, que l'on est parvenu à guérir une lepre avec le *Ledum palustre*, continué pendant trois ou quatre mois, sans autres remèdes. — Dans une Lettre du D^r. Michaelis, Médecin des Troupes Hessoises en Amérique, au Professeur Richter à Gottingen, il est à remarquer, est-il dit, que les malades qui sont attaqués de scorbut à un certain degré, ne peuvent supporter le grand air ; plusieurs meurent sur le tillac si on les y fait monter, d'autres expirent dans le transport du vaisseau lorsqu'ils y ont été pendant assez longtemps au rivage ; d'après un grand nombre d'observations de cette nature, le D^r. Michaelis pense que chez ces malades les organes de la respiration sont affoiblis au point qu'ils meurent suffoqués. — D'après les expériences faites dans les Armées Angloises, il paroît que la racine de colombo est fort utile dans les affections hypocondriatiques, & que c'est un excellent remède dans la dysenterie lorsque les malades ont été suffisamment évacués. — Le D^r. Sigault de Paris a éprouvé le bon effet des projections d'eau froide & à la glace dans les convulsions des femmes en couche. — Opération

césarienne faite avec succès sur Pierrette Mornon, à Lyon : extraite d'un Ouvrage périodique intitulé Observations sur les maladies régnantes à Lyon ; par MM. Vitet & Petetin, Médecins.

Nous donnerons la Table à la fin du Volume prochain.

Fin du premier Volume.



